This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

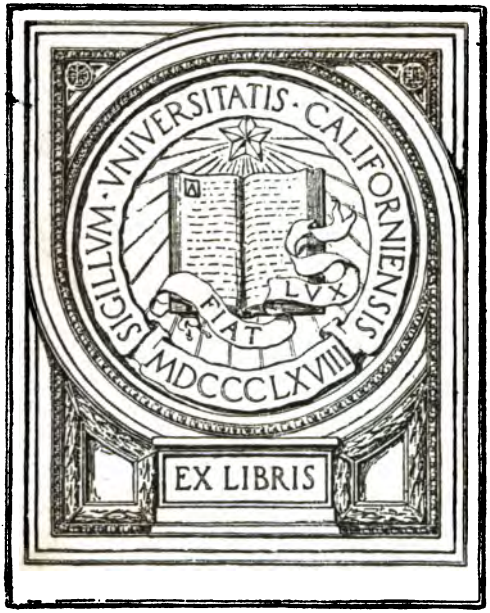
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

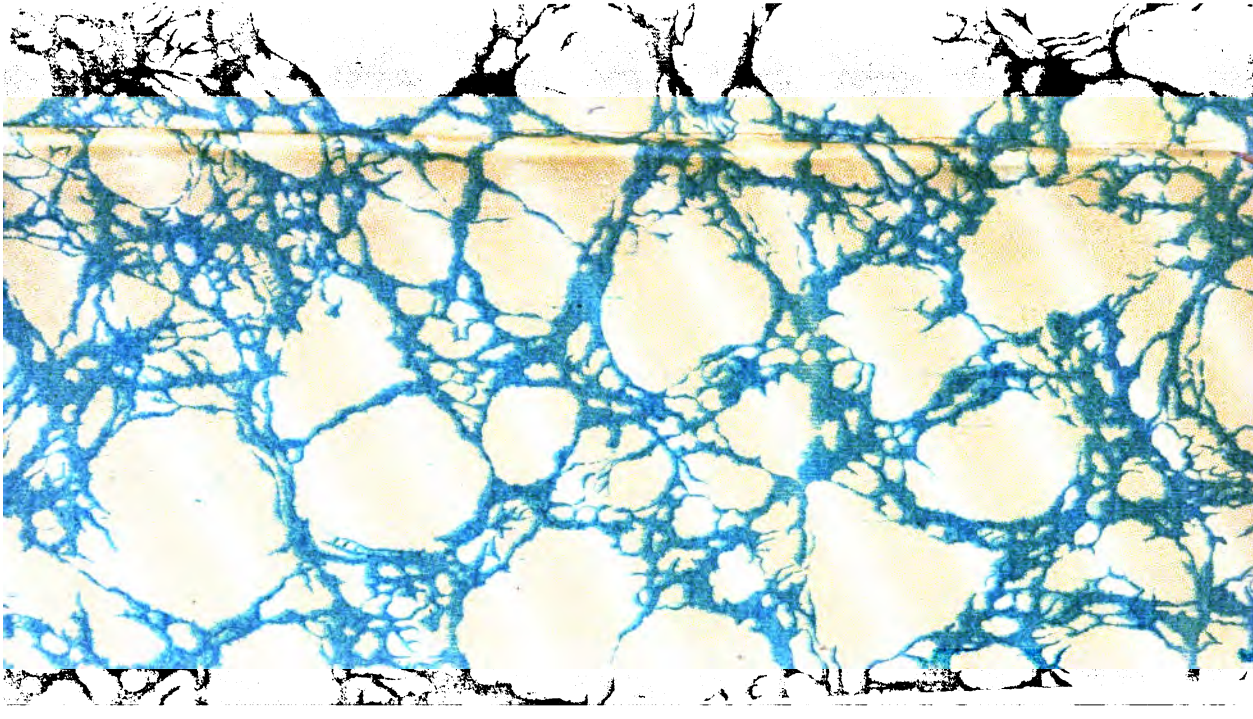
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
LVX
FIAT
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

E16
M216
m



Il a été tiré de cet ouvrage
sur papier pur fil des papeteries Lafuma, à Voiron,
25 exemplaires numérotés 1 à 25.

MONSIEUR PIERRE

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1917.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Pingot et moi. (CALMANN LÉVY.)
(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

Sous l'Étendard. (CALMANN LÉVY.)

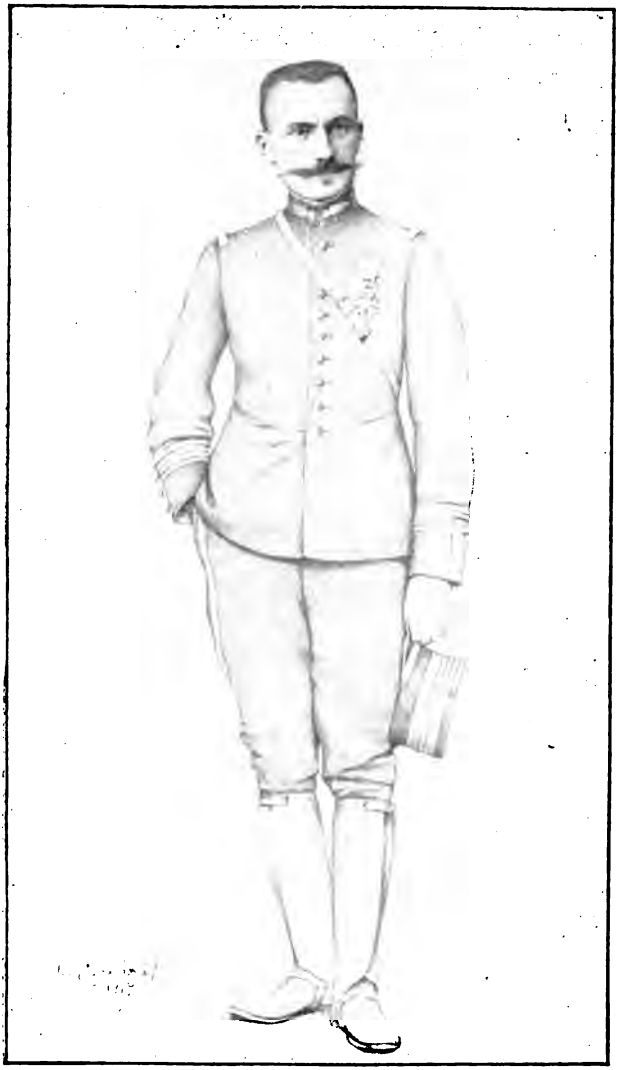
Racheté. (CALMANN LÉVY.)

Mon Régiment russe. (CALMANN LÉVY.)

Les Armées du Directoire. Ouvrage publié sous la direction de la Section historique du ministère de la guerre. (CHAPELOT, éditeur.)
(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

Papa Félix. *Histoire de trois grenadiers de l'Empire.* (DENTU, édition Euryale.)

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 22581.



Dessin de Jean Coraboeuf.

LIEUTENANT-COLONEL D'ARTILLERIE PATRICE MAHON

EN LITTÉRATURE ART ROË

Né à Lons-le-Saunier (Jura), le 26 juin 1865,
Tué à l'ennemi le 22 août 1914,
[illegible] Sainte-Marie-aux-Mines (Vosges)

ART ROË

(LIEUTENANT-COLONEL PATRICE MAHON)

Monsieur Pierre

ROMAN

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Tous droits réservés

Copyright 1917 by Mme Patrice Mahon.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

MONSIEUR PIERRE

PREMIÈRE PARTIE

PIERRE A PERSANGES

I

Mme Brunot de Persanges poussa les volets entr'ouverts auxquels résistèrent les branches de la bignone, se pencha à la fenêtre et prêta l'oreille. A ses pieds, des hauteurs étalées, déclinantes, marquaient vers la plaine l'effacement du Jura ; l'air transparent du soir rapprochait les bornes lointaines du paysage ; une seule teinte bleue sur toute cette étendue noyait les couleurs, nivelait les reliefs, confondait les plans. La rumeur des champs, confuse d'abord, se résolut peu à peu pour elle en sensations distinctes : une pie caquetait dans un arbre du parterre ; l'outil d'un vigneron frappait le sol par coups réguliers, des enfants s'appelaient entre eux, plus loin, dans les prés.

Elle épiait toujours. Lasse à la fin de ne pas entendre le bruit qu'elle espérait, celui d'une voiture en marche vers le château, elle revint avec un soupir vers sa table à ouvrage ; elle reprit là, sous les pelotes de laine, la lettre que le Père

380900

Jésuite lui avait écrite et qui causait son impatience et son souci. Ses yeux distraits tombèrent sur la date : 15 avril 1869. Elle tourna la page et lut au verso :

« Votre fils devient un adversaire redoutable que son intelligence rend dangereux. Il dit qu'il veut se consacrer à la *science pure*. A dix-neuf ans, il croit avoir un système philosophique au nom duquel il raille la doctrine et la discipline de nos maisons.

« Quel mécompte il nous cause par là, lui, notre élève favori, après ses succès antérieurs et toutes les complaisances que nous mettions en lui, quel regret nous éprouvons à l'idée que cet esprit si brillant nous échappe, que ce cœur excellent se refroidit pour nous, c'est ce que je ne saurais déplorer en termes assez amers. Que faire cependant d'un jeune fanatique, uniquement occupé à propager chez nous la Révolution?

« De jour en jour, la nécessité de nous séparer de lui apparaissait plus impérieuse ; et pourtant nous hésitions encore, nous voulions croire qu'il retrouverait de lui-même le droit chemin, quand sont survenues ces crises de larmes, ces pertes de sommeil et d'appétit, dont j'ai déjà dû vous rendre compte sur l'avis pressant du docteur. Cet état qui se prolonge, l'intérêt d'une santé décidément troublée nous forcent aujourd'hui de renvoyer M. Pierre à Persanges, pour un laps de temps indéterminé... »

— Les Pères l'étouffaient, voilà la vérité, dit-elle en froissant nerveusement cette lettre.

Elle prit son tricot, et, tandis que le brin de laine filait dans ses doigts, se remit à craindre et à songer. Pierre, malade, aigri, sorti du collège pour toujours, sans doute? Seul à Persanges, presque seul. Devant lui, deux femmes ignorantes, sa mère et sa sœur... Que pourraient-elles lui dire, qui satisfît son goût de philosophie? Allaient-elles le laisser « échapper », elles aussi?

Au dehors la trompe d'un berger répétait sa note mono-

tone; un troupeau mugissait en passant le long du parc. La cloche du dîner sonna sous le campanile. Sa volée sonore emplit la maison d'une rumeur d'alarme et scanda aux oreilles de la mère le vague danger domestique dont elle se sentait menacée.

« Comme Fernande s'attarde ! » songea-t-elle.

Ses doigts venaient de manquer la maille; elle la défit, puis, en sursautant davantage, la manqua de nouveau.

Cette fois, plus de doute : au dernier tintement de la cloche, le roulement du phaéton succédait. Elle entendit grandir le trot rythmé des chevaux; puis ils tournèrent à droite, le bruit de leurs battues décrut et s'arrêta : ils avaient gagné la cour intérieure.

Elle ferma si brusquement sa table à ouvrage que les cordes s'émurent dans la caisse du piano à queue; une rose fanée, s'effeuillant au bord d'une potiche, répandit ses pétales sur le guéridon empire. Quelqu'un parlait au rez-de-chaussée, un pas rapide approchait. C'était Fernande, essoufflée d'avoir devancé Pierre, impatiente de parler de lui.

— Muet comme la tombe, maman ! dit-elle d'un air soucieux en entrant. Il a un secret, c'est sûr...

Pierre approchant à son tour, elle changea de ton :

— Allons, malade imaginaire, entrez, qu'on vous examine.

Elle poussa les volets pour faire la pleine lumière et sourit de la grâce avec laquelle il s'avançait, saluait, baisait la main. Mais déjà leur mère l'avait saisi et, d'un mouvement passionné, l'entraînait vers la fenêtre, le contemplait avidement.

— Que disent-ils donc? Que tu pleures comme une femme? Que tu n'es plus un homme, un soldat?

La vue seule de Pierre la rassurait : un peu pâli, peut-être ; son visage n'était pas altéré ; ou, si ses yeux s'enfonçaient davantage dans l'orbite, cette profondeur plus grande bis-

trait ses paupières, ombrageait ses cils, aiguisait ses prunelles, avivait d'un éclat plus mâle son regard bleu. Le nez droit, la peau délicate, la lèvre courte et qui découvrait les dents, le menton, qu'un port volontaire de la tête dégageait des pointes du col, tout en lui respirait la race, la jeunesse et la santé.

— Tu as grandi, voilà ce qu'ils auraient dû me dire, reprit-elle calmée.

Et elle sourit à l'idée que cette mystérieuse crise morale pourrait n'être qu'une crise de croissance.

— Ne le lui dites pas, maman, reprit Fernande qui défaisait sa voilette devant la glace. Il veut avoir toute sa taille.

Pierre se retourna vers elle comme s'il préférait au regard pénétrant de sa mère la manière enjouée de sa sœur. Il se plaignit des histoires et des manigances du Père Préfet. Malade imaginaire? Oui; justement : et l'imagination de cette maladie appartenait au Préfet. Car de quoi s'agissait-il? De quelques insomnies, rien de plus, causées par des lectures préoccupantes. Il avait continué à lire, il y avait employé ses nuits mêmes, pensant qu'à la fin la fatigue ramènerait le sommeil; mais, au contraire, les nerfs avaient pris le dessus. De là un peu d'atonie, d'anémie, et d'autres choses en *ie*...

Il riait, en se balançant sur une jambe et jouant avec ses gants de fil. Mais sa voix baissa tout à coup. Fernande venait de sortir. Il regarda la porte qui se refermait sur elle; le bouton de la serrure, fatigué, hésitait à retomber dans le pêne; à la fin, il tourna sur lui-même. Pierre et sa mère étaient bien seuls.

— Maintenant, dit gravement Mme de Persanges, dis-moi la vérité.

— La vérité? répéta-t-il, troublé, surpris par ce mot qui le frappait en plein cœur.

— Oui, la vérité! dit-elle encore.

Et, comme il se taisait toujours, elle l'attira plus près d'elle, lui redressa la tête à deux mains et l'imposa au front d'un impérieux baiser.

L'effet de ce baiser fut extraordinaire. Les lèvres de Pierre blêmirent, se serrèrent ; il trembla de tout le corps ; un rictus douloureux décomposa ses traits ; ses yeux hagards cherchèrent une issue, roulèrent autour de lui, chavirèrent sous ses paupières d'où jaillissaient des larmes ; et vaincu tout à fait, succombant sous la caresse accablante, il la rendit à sa mère, jeta les bras autour d'elle et l'étreignit éperdument.

— Maman ! maman ! s'écria-t-il, j'ai du chagrin.

— Quoi? Quel chagrin? demanda-t-elle vaguement, mais sans désirer savoir, en craignant d'apprendre, au contraire.

Il lui suffisait de bercer sur ses genoux, de presser sur son cœur l'enfant que les sanglots étouffaient.

— Un chagrin d'amour ! murmura-t-il avec un gémissement confus, presque un vagissement.

Mais, brusquement, il se raidit et, cessant sa lamentation puérile, cria l'aveu à pleine bouche :

— Jeanne s'est mariée ! Elle m'a menti, elle m'a trahi. Je meurs de son mensonge, j'en meurs !

— Jeanne? répéta-t-elle surprise, Jeanne Guyennot?

Ce que ce nom évoquait en elle n'avait rien de commun avec le désespoir de Pierre. C'était au fond de la perspective du passé, sur une pelouse, au soleil, deux enfants si pareils d'âge et de taille qu'on les eût dits jumeaux. Pierre et Jeanne... Leurs mères les admiraient, leurs nourrices les aidaient à marcher ; ils s'avançaient en tendant l'un vers l'autre leurs petits bras. Comment, de leur grâce innocente, cette douleur aiguë avait-elle pu sortir?

— Je l'aimais... Je la voulais... Elle le savait.

— Oui, tu l'aimais, tu la voulais, dit Mme de Persanges à l'unisson.

Et, se souvenant tout à coup des poèmes à l'adresse

de Jeanne qu'on avait trouvés dans le pupitre de Pierre et que le Père Préfet avait envoyés à Persanges :

— Ton rêve de collégien était de l'avoir pour femme...

— Ma volonté d'homme ! reprit-il avec un sursaut qui rompit leur étreinte.

Ils restèrent en face l'un de l'autre, les mains dans les mains.

— C'est vrai ! Tu es un homme à présent ! dit-elle avec tristesse. Tu l'es devenu par la douleur et non par l'amour. La douleur nous attend à nos premiers pas dans la vie. Elle est là pour faire aimer Celui dont l'amour ne meurt pas.

— Oui, je sais, interrompit-il, les consolations chrétiennes...

D'un pas en arrière, il vint s'adosser au piano, dans une attitude réservée et presque hostile. Le cœur de la mère se serra. Il lui semblait que Pierre venait de s'éloigner à des milliers de lieues et que cette distance infinie, jamais il ne la franchirait plus.

La cloche du dîner sonna de nouveau dans ce silence que ni lui ni elle ne pouvaient plus rompre et qui s'aggravait davantage entre eux d'instant en instant.

Fernande, qui rentrait à ce moment, ayant achevé sa toilette du soir, rompit leur tête-à-tête. Mme de Persanges se redressa dans sa haute taille, et, d'un ton qui faisait cette fois sentir, non plus sa tendresse, mais son autorité :

— Va t'habiller, dit-elle à Pierre. Tu sais la règle de la maison.

— Venez voir votre chambre, ajouta Fernande en montant l'escalier avec lui. Vous direz si on l'a bien arrangée. On vous a mis des sonnettes, vous voyez? Ici, vous sonnez à l'office, et là chez les domestiques. Ici, on vous mettra un tableau noir pour vos chiffres... Voici le bureau de papa, les médaillons des grands-pères... Et voici une eau-forte dont je vous fais cadeau. Elle représente

M. de Lariboisière, un grand ami de l'oncle André.

Pierre n'avait que faire d'une gravure en ce moment, mais l'ignorance même de sa sœur lui rendait plus cher le secret qu'il voulait garder. Il se pencha vers le cadre comme s'il admirait. En regardant de biais, pour éviter le miroitement du verre, il vit un général, à cheveux blancs, assis sur un canon, parmi des attributs d'artillerie, qui pressait à deux mains la main d'un tout jeune officier. Au fond du tableau, un trompette sonnait ; on lisait dans la marge : « Le comte de Lariboisière se sépare de son fils Ferdinand, tué une heure après dans une charge de cuirassiers, à la bataille de la Moskowa. »

— Très touchant, très touchant, dit-il avec indifférence.

Et comme, enfin, elle le laissait libre de s'habiller, il ôta son col qu'il jeta sur le lit, et, d'un seul mouvement brusque, arracha hors des boutonnières tous les boutons de son gilet.

« Elle ne désire rien tant que de me voir tué dans une charge de cavalerie, » songeait-il en chaussant ses escarpins.

Elle l'agaçait depuis longtemps avec sa manie de l'influencer, de le moraliser ; avec son petit décolleté pudique et la broche ancienne qui fermait son corsage.

Et le lustre du salon allumé et la fleur de géranium que Mme de Persanges venait d'ajouter à sa ceinture, sa coiffure qu'elle avait refaite, tandis que lui-même s'habillait, ces conventions, ces airs de ne pas savoir sa peine cuisante, tous ces mensonges mondains, à quoi bon? Et, dans la salle à manger, l'immuabilité, l'impassibilité d'Alcide, son frac, ses gants blancs, ses cheveux pommadés... Toujours le même, depuis quinze ans qu'il servait à table, toujours sans âge, avec son visage rustique et maigre que la chère du château n'avait pas engraissé. D'un geste lent, il recouvrait la soupière d'argent. Il apportait le chauffe-plats, il débouchait les carafes, il remplissait les verres de cristal taillé. Tous ces objets déplaisaient à Pierre comme trop

familiers, comme touchant de trop près son cœur endolori. Il détourna la tête : les meubles étaient à leurs places dans les panneaux des murs, les toiles anciennes peintes de scènes de bataille chatoyaient sombrement dans les trumeaux ; une grande courbe de lumière traçait d'une porte à l'autre la limite de l'ombre portée par l'abat-jour.

« Hyperbole ou parabole? » songea-t-il.

Et il réfléchit aussitôt que la section conique étant faite ici parallèlement à l'axe du cône, la courbe ne pouvait être qu'une hyperbole.

— Vous ne mangez pas, dit Fernande d'un ton de reproche, en le voyant écarter du geste le plat d'argent plein de gâteaux.

Mme de Persanges, sans insister, posa sa serviette sur la table.

Alcide — c'était fatal — alla ouvrir les deux battants de la porte, puis revint derrière elle, et comme elle se levait, tira la chaise jusqu'au mur.

Les lampes attendaient à leurs places connues, dans le salon empire. Une sur la table ronde, une autre sur la console, la troisième sur la queue du piano, et Fernande continuait à parler du curé dont les yeux se brouillaient, dont les facultés baissaient. Les rats allaient faire leurs petits dans le tiroir de ses chasubles, et lui, disait qu'il ne fallait pas les déranger, que c'étaient de pauvres bêtes du bon Dieu. Une mésange avait son nid dans la boîte aux lettres, à la porte de l'église ; il croyait que cette mésange lui était envoyée par la Sainte Vierge ; il avait mis un double fond à la boîte, pour empêcher les lettres de tomber sur les œufs...

Elle l'agaçait avec ses histoires.

— Un nouveau saint François d'Assise, alors ! dit Pierre, de cette voix moqueuse et libertine qu'elles n'aimaient pas.

Il prit sa lampe et passa dans la bibliothèque. Elles l'entendirent qui ouvrait une vitrine, la refermait, remuait des volumes, les replaçait. Il ne lisait pas, cependant. Son

cœur las, en cette fin de jour, ne se satisfaisait d'aucune lecture. Il tourna le dos du fauteuil à la lumière, et, s'asseyant là les yeux fermés, écouta le vent mugir dans les arbres du parterre. Sur le fond de cette lumière nocturne, les bruits du château se dessinaient un à un : le grincement d'une girouette, au grenier, le craquement d'un pressoir, à la cuverie, les verrous poussés, au rez-de-chaussée, quelqu'un qui revenait de la porte d'entrée vers la cuisine ; et non pas une personne quelconque, mais sûrement la femme de charge, Mélanie Virot. Et peu à peu, le silence s'établissait, fatal, prévu comme les bruits, ce silence de Persanges auquel aucun autre silence n'était pareil. Pierre écoutait cette paix, il respirait cette quiétude. Perdu dans des impressions si vagues qu'elles n'avaient plus de forme et plus de nom, qu'elles n'étaient qu'insouciance et qu'accoutumance, il s'abandonnait à la persuasion de vivre, partout éparse dans la vieille maison.

« Dort-il? » se demandèrent-elles à voix basse.

Il sortit à ce moment. L'oreille aux aguets, elles rapprochèrent leurs chaises, et, quand il fut rentré dans sa chambre, commencèrent à parler de lui. Chacune avait son système et son opinion. Selon Fernande, l'amourette pour Jeanne n'aurait pas de suites et s'effacerait bientôt ; la cause du mal de Pierre n'était pas là, mais bien dans ses idées libertines, sa passion de mathématiques et son engouement de philosophie. Déjà autrefois, vers sa douzième année, il avait traversé une crise pareille. Il lisait en cachette des livres d'anatomie et, la nuit, voyait danser dans sa chambre des squelettes et des écorchés. On avait mis les livres sous clef et le sommeil lui était revenu. De même maintenant, il fallait le délivrer du songe creux des livres, l'obliger au mouvement, à l'effort, lui faire honte de son peu de caractère et de ses défaillances de volonté.

— Non, laisse-le, disait Mme de Persanges. Ne joue plus à la sœur aînée.

Fernande en était restée au temps où elle lui montrait à tenir sa fourchette, à déployer sa serviette sur ses genoux ; et la preuve, c'est qu'elle avait gardé l'habitude de lui dire : *vous*, comme elle faisait alors pour lui apprendre à ne pas tutoyer les gens. Pierre souffrait maintenant et par une autre femme : l'affection fraternelle devait se faire discrète, silencieuse, insensible presque à ce cœur ombrageux.

Elles raisonnèrent longuement sur le cas de Pierre ; plus elles argumentaient, plus elles avaient de peine à se mettre d'accord. Fernande se déclarait blessée dans son amour-propre par l'initiative que les Pères avaient prise de le renvoyer à la maison.

— Disons le mot, insista-t-elle. Pierre est chassé du collège.

Mme de Persanges opinait que tout chagrin doit être plaint et toute douleur consolée. Sans donc s'arrêter à ce qu'il y avait de puéril dans les larmes de Pierre, elle s'applaudissait de l'ardeur intellectuelle dont il faisait preuve et qui pouvait être pour lui un réconfort. Il était intelligent et probe, et puisqu'il cherchait la vérité, elles devaient croire qu'il la trouverait. Ainsi, ce n'était pas le jugement des Pères qu'elles prendraient en considération, mais seulement l'avis des médecins.

Lasses de disputer entre elles, elles passèrent aux moyens de consoler Pierre et de le divertir. Fernande proposa d'exploiter contre lui la campagne, grâce à l'aptitude qu'il avait de s'éprendre et de s'attacher. Il était toqué de mathématiques ; mais, demain, il pouvait changer de manie, s'adonner à quelque travail des mains, à quelque exercice du corps, comme il l'avait fait l'hiver dernier pour le patinage.

— C'est qu'il patinait avec Jeanne, interrompit Mme de Persanges.

Elle n'espérait pas que Pierre pût de sitôt reprendre goût à la vie, à l'effort matériel. Il fallait le laisser quelque

temps dans son rêve de science, affecter de s'y complaire avec lui ; ou plutôt, comme elles étaient toutes deux incapables de le suivre, elles devaient attirer à Persanges les hommes du voisinage qui avaient de la culture et avec qui Pierre pouvait être en communion d'idées ; mais aucun de ceux qu'elle nomma ne plaisait à Fernande. Le jurisconsulte? Il était pédant, ridicule, ennuyeux. Le professeur Joubin? Un athée, un sans-culotte. L'abbé Thomen? Un fantaisiste, un exalté, tout prêt d'être interdit par l'évêque, et si peu sûr qu'aucune femme ne voulait plus se confesser à lui. Mais pourquoi ne pas faire voyager Pierre, l'envoyer huit jours chez un cousin, huit jours chez une tante, à Frangy, par exemple, à Sermu?...

— Et pourquoi pas chez l'oncle André? ajouta-t-elle.

Cette fois, Mme de Persanges ne répondit pas. Fernande avait prévu ce silence, qui mettait fin à la conversation. Il fallait toute l'affection qu'elle portait à Pierre et l'espèce de droit d'aînesse qu'elle s'arrogeait dans la maison pour qu'elle eût osé prononcer à Persanges le nom de l'oncle André.

Depuis trente ans il avait quitté le pays ; il évitait d'y rentrer. Son éloignement datait du rapprochement survenu entre les Persanges et les Brunot et il avait pour cause le mariage même dont Pierre et Fernande étaient issus.

Pierre, quand il raisonnait sur cette alliance, affectait de n'y voir qu'un échange et qu'un troc : les Brunot apportant leur fortune, les Persanges avaient apporté leurs relations de monde et de parenté ; il s'agissait pour eux de recouvrer la terre de leur nom, vendue sous la Révolution comme bien national, passée à la fin dans les mains des Brunot ; et leur calcul était si positif, leur contrat était si marchand qu'il ne pouvait se conclure qu'au mépris des sentiments éprouvés par leur mère à l'égard d'André Brunot.

Jusque-là, la version de Pierre était exacte. L'oncle André était celui des trois Brunot que Gilberte de Persanges aurait préféré ; mais, issu d'un premier lit, il n'avait aucun droit sur Persanges, entré dans sa famille par un second mariage et destiné à l'un de ses cadets : ce que Pierre omettait de dire, ce dont il ne paraissait pas se rendre compte, dans son outrance doctrinaire et son scepticisme affecté, c'était l'esprit de dévouement dont leur mère avait fait preuve alors et la beauté du sacrifice qu'elle avait consenti aux désirs passionnés de sa famille à l'égard de la terre tant aimée.

Fernande, au contraire, avait de bonne heure admiré cela. Toute petite, elle s'efforçait de comprendre pourquoi Persanges n'était pas pour sa mère le même lieu de délices que pour elle ; et son père était mort et elle avait compris. L'oncle André avait paru ce jour-là, dans sa tenue de cuirassier ; elle se souvenait qu'il l'avait prise sur ses genoux, qu'elle l'avait remercié pour les belles poupées, cadeaux de lui à chaque nouvel an ; puis, elle s'était enhardie à lui demander ce qui manquait à Persanges et pourquoi maman ne souriait jamais? L'oncle n'avait fait d'autre réponse que de serrer Fernande sur son cœur, et, avec ses grandes moustaches douces, il l'avait embrassée longtemps, longtemps, en pleurant : ces larmes avaient suffi pour expliquer l'autre chagrin ; et ce qui manquait à Persanges, décidément, c'était l'oncle André.

Depuis, la tristesse maternelle n'avait fait que croître. Prise par l'asthme, condamnée à une vie sédentaire, absorbée de plus en plus par une piété ardente et mystique, Mme de Persanges s'était détachée chaque jour davantage d'une maison qu'elle n'avait jamais pu aimer. Fernande réglait les affaires domestiques, dressait les comptes, recevait l'argent des fermages, distribuait mensuellement à l'oncle Aldonce la somme qui représentait la part proportionnelle de ses droits sur la propriété. L'exercice de

ses pleins pouvoirs lui avait donné de bonne heure une assurance altière ; son autorité sans conteste ne s'inclinait devant personne, sauf que, dans les circonstances graves, elle écrivait à l'oncle André.

Elle l'avait consulté, lorsque, à seize ans, Pierre hésitait sur la voie à suivre, s'ignorait lui-même, changeait d'avis du matin au soir et se sentait tenté à la fois par toutes les carrières, la prêtrise et la vie militaire exceptées. L'oncle avait indiqué alors l'École polytechnique, comme le chemin détourné par où Pierre viendrait à l'armée tout doucement, sans y songer. « Les officiers des armes spéciales, écrivait-il, se recrutent ainsi : ils n'ont pas de vocation précise au début ; mais, peu à peu, s'attachent au métier et servent à la fin avec distinction. »

Depuis que son conseil avait été suivi, que Pierre travaillait en vue des examens pour l'École polytechnique, l'oncle paraissait s'intéresser davantage à ses études. Il l'appelait dans ses lettres « votre mathématicien », votre « Pic de La Mirandole ». Fernande lui répondait avec détail ; elle escomptait en lui la considération dont il jouissait dans l'armée, la protection des généraux dont il avait été l'officier d'ordonnance ; et, quand même ses relations n'auraient pas été très utiles, Pierre, après tout, était son unique héritier.

Pour toutes ces raisons, le retour de Pierre à Persanges ne devait pas être ignoré de l'oncle ; mais l'aveu de ce retour humiliait Fernande. Plutôt que de le faire, elle écrivit au docteur de la famille, en lui représentant les raisons qu'elle avait de ne pas prendre au sérieux l'indisposition de Pierre et de le voir retourner au collège dans le plus bref délai.

II

Il était neuf heures du matin. Alcide venait de l'avertir que le docteur attendait Monsieur dans le salon bleu. Pierre, d'un pas maussade, descendait l'escalier.

« Je vais être assassiné de soins, » songeait-il. En effet, entre sa mère accoudée et le docteur attentif assis devant elle sur une chaise basse, une conversation confidentielle s'était nouée, un complot de sympathie se tramait.

— Voilà donc ce personnage, dit le médecin.

Et, sans se lever, familièrement, il étendit le bras pour saisir Pierre au passage et pour l'attirer vers lui.

Petit, maigre, le visage rose, ses cheveux blonds bouclant jusque sur ses favoris rares. il auscultait, palpait, et, par politesse, entrecoupait son silence de petits mots rassurants :

— Rien, rien... Je ne trouve rien... Le cœur agité... il fallait s'y attendre... La langue est bonne... Les dents sont saines.

Il se renversa dans sa chaise et, pour mieux voir le visage de Pierre, le prit à deux mains et le plaça en plein jour. Deux reflets pareils, sur les verres de son lorgnon, changèrent ses orbites en deux trous de lumière ; Pierre, se sentant observé, supporta ce miroitement sans un clignement d'yeux. Le docteur détourna la tête, sachant maintenant ce qu'il désirait savoir : l'enfant était chaste, évidemment.

— Si je suis d'avis d'interrompre la préparation à l'École polytechnique? reprit-il.

Et il ajouta aussitôt :

— A-t-il des facilités pour les sciences?

— Oui, docteur, répondit Mme de Persanges ; on peut dire qu'il réussit dans toutes les études.

— Ce sont de ces natures particulières, poursuivit le docteur, de cette voix qui rêvait toujours.

Et ses deux mains, d'un geste symétrique, se mirent à remonter vers les tempes de Pierre et à palper le modelé du front.

— J'aurais voulu le voir entrer dans l'artillerie, dit Mme de Persanges. C'est l'arme où tous les hommes de ma famille ont servi.

— Je sais, je sais, dit le docteur, se souvenant de la lettre de Fernande.

Leurs raisons de femmes le décidaient ; mais dans un autre sens que celui qu'elles auraient désiré.

Oui, positivement, il conseillait d'interrompre cette préparation. Une détente était nécessaire ; on l'obtiendrait en exerçant l'organisme par des marches au grand air, en le soutenant par une nourriture substantielle, en le fatiguant par des bains prolongés. D'ailleurs, Pierre pourrait s'occuper de mathématiques, à ses heures, selon ses goûts.

— A moins que je ne m'en aille à Paris comme étudiant libre, opposa-t-il.

— Oui, mon ami, à moins que vous n'y alliez.

D'un regard adressé à Mme de Persanges, le docteur recommandait : « Surtout, ne le contrariez pas ! » Il reprit son chapeau sur la table, puis, comme s'il hésitait à partir, le posa sur ses genoux, saisit encore une fois la main de Pierre, la caressa dans ses mains et la laissa retomber.

Cet adieu était si discret qu'en sortant Pierre crut qu'il se retirait de son plein gré. Il traversa le château sans daigner rien voir des détails de la vie domestique, et, par les cours intérieures, s'éloigna vers la campagne et vers la liberté. Il avait longé la cuverie, le chenil, la glacière ; il allait dépasser de même une construction circulaire, autrefois manège, aujourd'hui remise ou grenier ; mais il s'étonna

de voir l'œil-de-bœuf ouvert et d'entendre au dedans comme le bruit d'un rabot. Il poussa la porte. Un grand corps penché se dressa derrière un établi, une voix caverneuse s'éleva :

— Bien honoré de voir monsieur Pierre dans mon atelier. Justement, je travaille pour monsieur Pierre. L'ouvrage avance, monsieur Pierre. Je m'y suis mis à cinq heures du matin.

D'un large geste, l'ouvrier montra la planche serrée par les mâchoires de l'étau, et le tas de copeaux dans lequel il enfonçait jusqu'au genou. Un nez énorme et rouge, bourgeonnant entre des joues creuses, dominait sa figure ; des salissures de tabac traînaient sur sa barbe mal faite, tandis que de grosses lunettes, encerclant ses yeux pleurards, ajoutaient à sa physionomie quelque chose de rogue et de prétentieux.

— Vous habitez donc Persanges, Brocard?

— Comme monsieur Pierre le voit... Quand Mme de Persanges a su que mon gendre me refusait la nourriture et la boisson, elle m'a demandé si j'étais consentant de venir au château. Les désirs de Mme de Persanges sont des ordres pour moi. J'aime la famille, j'aime la maison. Soit dans la menuiserie, soit dans la charpente, c'est moi qui fais tout l'ouvrage de Persanges. Monsieur Pierre pourra voir la vis que j'ai remise au grand pressoir ; et hier, quand Mlle Fernande m'a commandé de faire ce tableau, j'ai dit : « N'ayez crainte, mademoiselle. J'assemblerai les planches à queue d'aronde. Les joints ne se verront pas. »

Brocard s'interrompit, attendant un encouragement qui ne vint pas ; puis il reprit :

— Soyons justes, monsieur Pierre : le repos après les peines. Le bon Dieu n'a-t-il pas commandé de se reposer le septième jour?

Son ton faux, son regard, devenu tout à coup plus louche, rien de cette hypocrisie religieuse n'échappait à Pierre ;

mais il n'en rendait pas responsable Brocard lui-même ; il la reprochait à sa mère et à sa sœur. « Toujours leur prosélytisme, leur moralisation..., » songea-t-il. Brocard n'était pas le seul : le dimanche, la table de la cuisine s'encombrait de ces vieux mendiants que Fernande invitait après la messe, et qui, pour se faire bien venir d'elle, simulaient des sentiments pieux. Ils lui extorquaient des friandises, de l'argent. « Absolument comme chez les Jésuites, songea-t-il encore. Ceux qui voulaient sortir le dimanche communiaient le jeudi. »

Brocard poursuivait : « Lui, quand il était fatigué, rien ne le reposait comme de boire un bon coup. Ah ! ce n'était pas d'hier qu'il travaillait pour monsieur Pierre : voilà quinze ans passés, — mais il s'en souvenait comme d'hier. » M. Pierre était venu lui dire : « Brocard, fais-moi une voiture pour atteler mon mouton. » Et M. Brunot le père, qui était si bon, qui avait toujours la clef de la cave dans sa poche, avait dit : « Fais-lui sa voiture, Brocard, et je te donnerai du vin de la Vigne Blanche. »

— On vous en donnera encore, quand mon tableau sera terminé, dit Pierre.

Il regagna l'allée montante, à travers les sapins ; et, plus loin des hommes, l'air pur, saturé de résine lui parut meilleur ; plus radieux le soleil sous les branches ; plus molle et plus veloutée l'herbe rase de la clairière, au sommet du bois. Là c'était la brise montagnarde, l'haleine inquiète soufflée de cime en cime ; sa caresse fraîche mêlait aux senteurs proches de la menthe le parfum lointain des haies en fleurs. Pierre voyait à ses pieds la ceinture des vallons et des bois avoisinant Persanges ; une blancheur dans les arbres, — la maison du jurisconsulte Bouvigner, un voisin tout proche, puis, au delà de ces lieux familiers, un paysage vaste, que son œil parcourait au hasard, sur lequel il ne se fixait pas ; grandes vallées paresseuses, sans direction, sans profondeur, grandes croupes inégales, les unes effi-

lées, tranchantes, les autres tubulaires, arrondies. Au pied du Montciel, trapu comme un billot, Lons-le-Saunier s'éparpillait, haché menu. Le Montarbey, le Pymont.: noms de lieux et nom de famille, l'un, en dos de poisson, émergeait des prairies comme d'une mer de limon ; l'autre, tronconique, aux sentiers parallèles brodés d'ajoncs, semblait une robe raidie par la crinoline et gonflée par les volants. Puis d'autres encore, aux formes bizarres, aux noms inconnus, prolongeaient jusqu'à l'horizon ce chaos balourd, s'enchaînaient et se recouvraient davantage à mesure qu'ils s'éloignaient vers le fond du tableau. Fondus au loin dans la même teinte neutre, devenus des vagues dentelées et pareilles, ils versaient le Jura dans la plaine et le noyaient dans le brouillard.

« Jeanne..., » songeait Pierre.

Il n'avait pu demeurer un instant en face de lui-même, sans voir se dresser cette image devant lui. Elle reparaissait, jeune fille, telle qu'elle était l'autre automne, à la fête donnée pour ses dix-huit ans, si captivante alors, dans sa toilette rose, si décevante aussi, si sûre de son pouvoir de plaire, qui n'était qu'un pouvoir de torturer. On se pressait autour de sa chaise ; on s'inscrivait à l'envi sur son carnet de bal ; tous rivaux, tous ennemis, mais, dans ce nombre, une seule figure vraiment dangereuse pour Pierre, ce Jessen inconnu venu de Fribourg tout exprès pour enlever Jeanne. Rien encore, si ce n'est ses manières compassées et l'air assuré que lui donnait sa fortune, ne le distinguait dans la foule des invités ; et c'était lui, Pierre, non pas Jessen, que Jeanne regardait par intervalles ; en dansant, c'était à lui qu'elle souriait, par-dessus les épaulettes d'un sous-lieutenant ; et ce qui entrait dans l'âme avec ce sourire, ce qui passait au vent de cette jupe rose, c'était toute la vie, toute la joie, tout le désir, tout le plaisir. Oui, tout elle-même : la Jeanne d'autrefois, la Jeanne enfant... Son rire éclatant, sa voix hardie et garçonnière, son caprice,

sa liberté... Ici même, sur cette pente, dans leurs libres jeux, elle avait couru, son chapeau perdu, ses cheveux au vent, sa robe envolée laissant voir au genou le feston blanc du pantalon. Quelle force en elle, que la grâce seule contenait ! Quelle intelligence aussi pour deviner Pierre sur un geste, sur un regard, et pour le rejoindre dans leurs cachettes, sans que personne eût pu les voir ! « Pierre ! appelait-elle en tâtonnant, es-tu là? » — « Oui ! oui ! Viens ! Je t'attends ! » Il baisait ce front hâlé, ces joues égratignées par les branches ; blottie à côté de lui, elle reprenait peu à peu son souffle et commençait à rêver tout haut : « Persanges sera à moi seule... Fernande se fera nonne... J'aurai des chevaux, des dentelles, des bijoux ! »

« Sans doute c'était absurde ! » interrompit-il. Et, d'un geste de tête révolté, rejetant ces souvenirs puérils, il se remit en marche à grands pas et redescendit l'autre pente de la montagne à travers les ronces et les genévriers.

Toute la plaine de Bresse s'ouvrait devant lui. Elle s'en allait au loin confiner avec le ciel et se perdre dans la brume du matin. Çà et là, à des distances inconnues, des bois oblongs, peints de couleurs violettes, des prés inondés, qui miroitaient au soleil, des clochers à peine distincts de villages à toits de chaume, ajoutaient les uns au-dessus des autres leurs taches horizontales ; et, plus près, des contours précis — une ferme debout sur un tertre, des vignes découpées au milieu des prés, une ligne de saules, le long d'un ruisseau — traçaient nettement le paysage, le conduisaient jusqu'au pied de Persanges et l'étalaient là pour le plaisir des yeux. Mais déjà les arbres du parc dérobaient ce tableau aux regards de Pierre. Quelques pas encore le long de la pente, et tout disparut derrière leur écran ; c'étaient de nouveau autour de Pierre les murs du parterre, les issues fermées par des grilles, le cercle étroit de la vie quotidienne, des contraintes sans raison, des contacts obligés, des affections obsédantes qui nous rendent les êtres

d'autant plus odieux, bien souvent, qu'ils nous sont plus chers.

Justement Fernande, dans la cour du fenil, comptait des bottes de paille qu'un paysan rangeait devant elle ; un enfant, debout sur un chariot, maniait une fourche trop grande pour sa taille et jetait ces bottes à terre avec effort. Le chariot était crotté jusqu'aux essieux ; les bœufs, fatigués, ruminaient arc-boutés sur le joug. L'homme se découvrit devant Pierre et se mit à vanter la qualité de sa paille. Sans le malheur de la gelée, jamais il ne se serait défait d'une aussi bonne denrée ; il l'avait coupée par un beau soleil, bien soigneusement, à la faucille, et non pas, comme font d'autres, à la faux.

— N'est-ce pas, Pierre? interrompit Fernande, quarante bottes de vingt-cinq livres font bien un demi-mille?

Elle paya, sur l'assurance donnée par Pierre, et redescendit avec lui. En tirant les cordons de sa bourse de cuir, en les nouant, en les serrant l'un sur l'autre, elle parla de tout l'argent qu'il fallait à Persanges, des douze personnes qui mangeaient chaque soir à la cuisine, de la gêne qu'elle éprouvait à payer aujourd'hui même, premier jeudi du mois, l'arrérage de mille francs dû à l'oncle Aldonce Brunot. Cette somme était hors de proportion avec les droits de l'oncle, avec la dernière récolte...

Mais Pierre l'interrompit :

— Les droits de l'oncle Aldonce sont égaux aux nôtres. D'ailleurs, tu sais mon opinion : la propriété c'est le vol.

— Le vol ! protesta-t-elle.

Mais elle s'arrêta court dans ce qu'elle s'apprêtait à dire. Elle voulait lui demander de porter lui-même les mille francs du mois chez l'oncle Brunot. Crêté comme il l'était, il ne s'y déciderait pas maintenant, si ce n'est par indépendance d'humeur ou par esprit de contradiction. C'est pourquoi, vers la fin du déjeuner, elle lança à son adresse une phrase sur l'avarice de l'oncle, ses manières communes, son

caractère jaloux et défiant. Pierre déclara aussitôt que l'oncle était un homme de sens, un sage antique, un stoïcien.

— Allez lui porter son argent, si vous l'aimez tant, répliqua-t-elle.

— Oui, je l'aime, oui, j'irai, mademoiselle Brunot.

Son ton âpre et son regard colère le montraient prêt à recommencer cette vieille dispute au sujet de leurs droits au nom de « Persanges ». Mais Fernande lui sourit d'un sourire vague, impersonnel, mondain ; elle lui apporta la bourse de cuir, et, quand la voiture fut avancée, le reconduisit amicalement jusqu'au perron :

— L'oncle s'intéresse à vous. Parlez-lui de votre avenir, disait-elle.

Peut-être ces mille francs que Pierre emportait lui reviendraient-ils un jour? Il était l'unique héritier de l'oncle Aldonce, en somme, ainsi que de l'oncle André.

Elle le suivait des yeux, elle l'écoutait encore, longtemps après qu'il avait disparu. Puis elle rentra dans la bibliothèque pour reprendre le travail dont elle s'occupait depuis quelques jours : le classement des manuscrits laissés par les grands-pères, de leurs lettres de service et de leurs brevets.

Cependant, au trot des chevaux de la victoria, le clocher de Montmorot se levait aux yeux de Pierre. Sur le paysage, les cheminées des Salines grandissaient, dominaient de toute leur hauteur. Pierre découvrait le toit de la maison de l'oncle Aldonce, basse et grise, tout enveloppée dans ses massifs de lilas. L'oncle Aldonce ne pouvait habiter que là, sous les escarbilles, à l'odeur du sel, l'orgueil des Brunot étant d'être les plus vieux sauniers du pays.

Il vint lui-même ouvrir sa porte, un sécateur à la main. Une larme coula de son œil droit, s'étala parmi ses rides et s'évapora.

— Comment va la maman? demanda-t-il.

Pierre allait répondre que sa mère souffrait de l'asthme et qu'elle passait de mauvaises nuits ; mais l'oncle reprit

sans attendre : « Tant mieux, tant mieux... » et parla de sa toiture à recouvrir, de ses étangs, dont les digues étaient à refaire, de ses vignes deux fois gelées, gelées d'hiver et gelées de printemps. Bientôt, dans ce pays, on ne récolterait plus de quoi s'abreuver ; on boirait du cidre, on boirait de la bière, on boirait de l'eau.

Tout en parlant, machinalement, il avait pris dans l'armoire une bouteille poudreuse et deux vieux verres de cristal taillé. Le vin doré qu'il versait dans ces verres, l'argent que Pierre étalait sur la table, la vue de Pierre lui-même, avec sa voix d'homme et ses yeux d'enfant, tout évoquait Persanges dans l'esprit de l'oncle. Il se plaignait du tort qui lui avait été fait dans les partages de 1843. Persanges aurait dû lui revenir comme à l'aîné. Mais non, on le donna à Henri pour qu'il épousât Gilberte de Persanges.

— Mais toi, mon petit, ta sœur aura beau faire, Brunot tu es né, Brunot tu mourras.

— Je le sais, mon oncle, répondit Pierre. Je ne signe jamais que Pierre Brunot.

La même larme que l'oncle avait versée au début de l'entretien reparut dans son œil, coula sur sa joue.

— Sais-tu bien que c'est la question de Persanges qui a tout brouillé? dit-il... Sans la question de Persanges, tu ne serais pas le fils de mon frère Henri, tu serais le fils de mon frère André.

— Du colonel?

L'oncle Aldonce hocha simplement la tête comme s'il ne pouvait en dire davantage. Mais Pierre voulut insister.

— Mon oncle André n'avait aucun droit sur Persanges? demanda-t-il.

— Aucun ! Il n'était pas du même lit. La terre nous venait de ma mère.

L'oncle hésitait toujours. Il vida silencieusement son verre ; puis, comme si la chaleur du vin avait recrû en lui

ses ressentiments, il trouva le courage de parler davantage :

— André portait un bel uniforme, André montait bien à cheval. Veux-tu faire plaisir à ta mère? Engage-toi dans le régiment d'André.

— M'engager? dit Pierre en haussant les épaules. Traîner un sabre?

Il s'expliqua : s'il entrait un jour dans l'armée, ce ne serait pas pour la vie militaire elle-même, mais pour les loisirs qu'elle procure ; officier, il s'occuperait de sciences, comme le général Morin, qui a étudié la chute des corps, comme le général Poncelet, qui a écrit sur les propriétés projectives des figures...

— Va plutôt dans les Ponts et Chaussées, dit l'oncle, qui n'écoutait pas. C'est bien plus distingué.

Pierre sourit ; construire des ponts en pierre, des chaussées en béton ne lui paraissait intéressant qu'à un seul point de vue : celui de la statique graphique et de la résistance des matériaux. Mais l'accord intellectuel n'existant pas entre l'oncle et lui, mieux valait couper court à l'entretien et prendre congé.

— Bonjour à la maman, dit l'oncle.

Avec un geste de main sans grâce, il fit sentir davantage au cœur de Pierre toute la différence du sang paternel au sang maternel.

« Si maman aimait l'autre, elle aurait bien pu se révolter, songeait-il... Et ni Fernande ni moi n'aurions existé ! »

Il essaya de sourire à l'idée de son propre néant ; mais, pris malgré lui de vertige, comme au bord d'un gouffre, il revint à l'enjeu de cette obéissance maternelle. Elle avait déterminé sa naissance, elle pesait sur toute sa vie. Oui, le devoir filial, le respect du passé, la fidélité à la demeure, la religiosité dans laquelle on l'avait élevé, le nom qu'il portait malgré lui, tout prolongeait et répercutait sur sa propre vie la nécessité morale à laquelle sa mère avait obéi.

« Où est ma liberté, à moi, dans tout cela? » songeait-il, ramené à son grand sujet de querelle avec les Jésuites : le débat sur le libre arbitre.

Les chevaux, de leur allure calme, régulière — traditionnel aussi, le trot des chevaux! — venaient de l'arrêter au perron de Persanges. Il sentit qu'il détestait plus que jamais les castes, les hiérarchies, les vertus, les légendes, tout ce qu'on respectait dans cette maison. Mais, pour cette fois, l'ordre y était troublé. Deux voix montées disputaient entre elles dans la cuisine, s'interrompaient, se recouvraient, l'une, rapide, insistante, nasillarde, celle de Mélanie Virot; l'autre, pleine, éclatante, cuivrée, celle de Brocard.

— Fi! Pierre! Quel scandale vous causez! dit Fernande, debout sur la porte du salon. Brocard s'est prévalu d'un mot de vous pour se faire donner du vin de la Vigne Blanche...

— Pourquoi pas? dit Pierre, en haussant les épaules. J'en ai bien bu, moi, chez l'oncle Aldonce.

— Il est ivre à tomber par terre! poursuivit Fernande sans entendre. Moi qui travaille depuis deux mois à le guérir de son vice! Et vous qui vous amusez à l'y faire retomber!

— J'aime mieux Brocard ivrogne que Brocard hypocrite... D'ailleurs, s'il boit, c'est ta faute : ne t'en prends qu'à toi.

— Ma faute?

— Oui, tant que tu l'obligeras à se confesser, à pratiquer, tant que tu le traiteras en esclave, en ilote, il ne pourra avoir qu'un idéal : le vin.

— Ah! ah! ah! Cet idéal!... Et vous, parpaillot, en avez-vous un, d'idéal?

— Oui, mademoiselle Brunot, j'en ai un : l'humanité.

— Ah! ah! ah! Cette découverte! L'humanité!

Elle étouffait de colère; elle était à court de souffle, à bout d'arguments. Pierre reprit froidement :

— Tu aimes les hommes tels qu'ils devraient être et moi je les aime tels qu'ils sont.

— Et la lutte contre l'imperfection originelle, et l'effort vers le progrès, la ci-vi-li-sa-tion — que faites-vous de tout cela — et...

Elle allait continuer, mais des vociférations nouvelles, le bruit d'un corps à corps dans l'escalier, le claquement furieux de la porte de la cuisine les interrompirent. Un pas grandit de marche en marche, hésita sur le palier; une main força le bouton de la serrure. Brocard parut, vermillonné, enluminé, le visage rehaussé de tant de couleurs que Fernande et Pierre partirent ensemble d'un éclat de rire, qui les réconciliait.

— Mademoiselle Fernande et vous, pareillement, monsieur Pierre, commença-t-il avec emphase, vous ignorez le maltraitement que Mme Virot me fait subir...

— Fi! Brocard! interrompit Fernande. Vous devriez demander pardon!

— Je gagne le pain que je mange, répliqua l'ouvrier.

Un éclair de colère passa dans ses yeux troubles. Il releva la tête, se raidit tout entier dans une attitude de défi et parut un instant libre, conscient et fort.

— Maintenant, il est lui-même, dit Pierre satisfait.

Brocard, sans le comprendre au juste, sentit en lui un appui. Il ouvrit la bouche pour lui répondre, ne trouva pas de mots, bava sur sa barbe et prit le coin de son tablier pour s'essuyer.

— Je suis calomnié par la médisance, monsieur Pierre, dit-il à la fin.

Il fondit en larmes, et, titubant plus fort à mesure qu'il s'attendrissait davantage, gagna la porte avec un geste de désespoir.

III

Pour mettre un peu de mouvement dans Persanges et pour distraire Pierre, elles attirèrent autant que possible leurs amis. Il vint le jurisconsulte Bouvigner, important et solennel comme s'il présidait encore une section du Conseil d'État; il leur paraissait ennuyeux, à elles, d'autant plus qu'il avait l'indiscrétion de citer sans cesse du latin; son caniche noir, qui ne le quittait pas, était très mal élevé; mais, enfin, pour Pierre, la société de ce vieillard devait être instructive : il s'intéressait profondément aux études et à l'avenir des jeunes gens et s'employait sans se lasser à leur faciliter l'accès aux grandes écoles.

Il vint le colonel Durdant, un peu *culotte de peau*, mais dont elles appréciaient la politesse. Enfin, il arriva le président Guyennot lui-même, avec sa familiarité de vieil ami, avec son onction judiciaire et sa sérénité d'homme de bien.

— Bonne Gilberte... Ma chère Fernande... Mon ami Pierre, dit-il en baisant les mains des dames, en les serrant. Permettez-moi de vous faire part de notre joie à tous. Mon fils Robert est classé dans l'escadron de Saint-Cyr. C'était son plus vif désir.

On le félicita. Et il fit part aussitôt de son idée, de celle de sa fille Germaine, qui était, pour fêter un peu ces éperons de Robert, d'inviter leurs amis à un pique-nique; le jour choisi était le lundi de Quasimodo, et l'endroit les ruines d'Arlay.

— ... A cause de ma belle-mère, ajouta-t-il, avec un port de tête apitoyé. Vous savez comme elle est impotente, elle ne peut plus guère quitter sa maison du bourg d'Arlay. Il faudra la transporter aux ruines dans sa chaise à por-

teurs. Mais elle tient absolument à être de la partie.

Fernande sourit, songeant au rôle de mentor que Mme de Valempoulières — « bonne-maman », ainsi qu'elle aimait à être nommée — tenait toujours à exercer sur ses petits-enfants Guyennot depuis la mort de leur mère. Le président continuait :

— On descendra ensuite à la maison pour danser ; le soir, Robert tirera un feu d'artifice. Tous ses camarades de collège ont accepté l'invitation. Timothée d'Orcières viendra exprès de Besançon.

L'adhésion des gens de Persanges à l'idée de cette fête était tellement évidente qu'il n'ajouta plus qu'un mot pour prévenir qu'il apporterait au pique-nique un pâté de bécasses, et on parla d'autre chose.

Assis dans le fauteuil empire, les jambes croisées, la tête renversée, il jouait avec son parapluie que protégeait un fourreau de cuir. Doué d'une grande facilité de parole, il s'étendait sur tout sujet ; ne doutant pas qu'on l'écoutât, il développait, développait : sur la culture intensive, sur les attributions du Conseil général, sur les rapports de l'Église et de l'État, sur la moralisation des campagnes et sur les progrès de l'idée d'anarchie.

Mme de Persanges, lasse et pâle de ses mauvaises nuits, sommeillait sur son ouvrage ; Fernande avait l'esprit ailleurs ; pour Pierre attentif, le président était toujours le *père de Jeanne ;* les parties de son discours, prises isolément, lui paraissaient intéressantes, mais elles formaient un tout incolore, insipide, déplaisant.

Ses longs favoris blancs flottaient au gré du vent, cachaient par moment sa cravate, et c'était un autre problème que, depuis dix ans, le nœud de cette cravate fût toujours aussi lâche et qu'il ne se défît jamais.

« Est-il, oui ou non, un homme distingué? » songeait Pierre, tandis que M. Guyennot se levait pour prendre congé.

Pierre se désintéressant de cette affaire, Fernande veilla seule aux préparatifs pour la partie d'Arlay. Elle fit mettre la flèche au phaéton, vérifia la toilette des deux juments et commanda qu'on leur mît les harnais neufs.

— Pourquoi les œillères portent-elles des couronnes? demanda Pierre avant de monter en voiture. Des chiffres étaient bien suffisants...

— Allons, montez. Ne faites pas le jacobin ! répondit-elle. Persanges est baronnie, vous le savez. Votre femme pourra en prendre le titre si elle veut.

Et, se mordant les lèvres, car cette question du mariage de Pierre était en ce moment brûlante, elle s'assit sur le coussin de guides, son frère à côté d'elle, car il refusa de conduire ; puis elle s'absorba dans le soin de mener ses chevaux. Le torse droit, les rênes tendues, elle vibrait toute au rythme de leur allure. Un chien berger vint aboyer autour d'eux et leur fit dresser les oreilles ; elle l'écarta de son fouet, maintint le trot régulier, prévoyant les tournants et avertissant ses chevaux de la voix avant de les mettre au pas.

Pierre se taisant, le souci de ce qu'il pouvait penser lui devint intolérable ; elle regarda vers lui à la dérobée, espérant qu'il romprait à la fin ce tête-à-tête hostile ; puis, du silence qu'il gardait, passant droit à la cause qui le faisait se taire :

— Mon Dieu, Pierre, dit-elle, que vous êtes sot avec vos chagrins ! Si vous aviez des principes, vous seriez plus fort. Mais non, vous vous abandonnez. Croyez-vous donc être seul à devoir oublier... une illusion?... Moi aussi, j'en ai eu : si j'avais pu, j'aurais épousé un homme bien né. Mais, puisque je n'ai pas assez d'argent pour le mariage que je voudrais faire, j'y renonce, et voilà tout. Je me ferai sœur hospitalière, j'irai soigner les pauvres gens...

— On te coupera les cheveux, Fernande, dit-il en regardant sous la toque l'épaisse masse de cheveux blonds dont il savait qu'elle était fière.

— Je donnerai mes cheveux à Notre-Seigneur, répondit-elle, et je ne serai pas la seule qui les lui aura donnés...

— Et tu ne mèneras plus ta paire de chevaux.

— Je mènerai l'âne de l'hospice, dit-elle avec un soupir.

Ses lèvres mobiles se fixèrent un moment, tombèrent d'un pli soucieux ; elle regarda au loin, vers le mont dressé devant eux, puis plus haut encore, jusqu'aux nuages et jusqu'au ciel, et, baissant vers la terre ses yeux bleus pareils à ceux de Pierre, souriant à nouveau dans la bonne grâce et la bonté :

— Et puis, vous savez, Pierre... je prierai pour vous.

— Merci, répondit-il. De la sorte, nous aurons fait chacun notre sacrifice, toi à la religion et moi à la science.

— L'un n'empêche pas l'autre, protesta-t-elle. Voyez saint Thomas, Pascal, le père Lacordaire, tous les grands hommes, enfin.

Il ajouta en lui-même : « Elle a la paix de l'âme, ne la trouble pas » et se mit à regarder au loin les chevrons blancs de la route, jetés çà et là sur les côtes et dans les vallons. Des villages s'attachaient aux pentes, se perchaient aux cols ; d'autres s'éparpillaient dans les vallées, comme s'ils avaient glissé, par leur poids seul, jusqu'au fond du terrain ; d'autres encore garnissaient la courtine montagneuse tendue à droite sur le bleu du ciel ; ils s'arrêtaient au bord, hésitants, prêts à tomber. Puis, tout à coup, le tableau se rétrécissait, c'était un ravin clos où l'on n'apercevait plus que des choses prochaines : des sillons exhalant une odeur de germes, un buisson d'églantines d'où fuyait un oiseau effarouché, un pré inondé d'eaux vives qui jasaient dans la fraîcheur et dans la clarté. Elles débordaient du fossé et formaient sur la route un ruisseau torrentiel. Les chevaux le franchirent au trot et s'engagèrent sur la montée. Une rotation rapide emporta les premiers plans vers l'arrière. Les lointains se découvrirent ; la toile du paysage se déroula, peinte de prairies et de bois, empiécée par endroits

de labours. Et, de nouveau, ce fut l'espace, les champs ensoleillés, les vignes violettes à peine feuillées, la course ailée des nuages jetant leur ombre à la plaine et à la montagne, un caprice universel, fait de l'inégalité du terrain, de la variété des cultures, de l'errance du vent et de l'éclat changeant du soleil.

Les ruines d'Arlay, à demi noyées dans la verdure, couronnaient la côte ; elles s'enlevaient davantage sur le ciel à mesure qu'on en approchait. Dans une brèche, des toilettes claires, des ombrelles ouvertes, faisaient des taches mondaines qui allaient et venaient. Fernande, impatiente, monta la première à travers le bois, tandis que Pierre conduisait les chevaux à l'écurie et revenait à l'entrée du sentier. Il se chargea avec humeur de la bourriche aux provisions, non que le fardeau lui parût lourd — il aimait au contraire ce poids sur l'épaule, cet effort dans les muscles du bras — mais il pensait à ceux qui mangeraient ces victuailles et s'indignait de les servir.

« Henriette Malfroy, la mère Vuillafans, la mère Foncine, » songeait-il, mécontent d'abord de la laideur des femmes. « Et Foncine, donc ! » ajouta-t-il en passant à son second grief : l'ignorance des hommes, leur oisiveté, leur inutilité. « Et l'avocat Malfroy, ce pédant de l'histoire locale, l'abbé des Essarts, auteur d'un *Gloires militaires de la Franche-Comté*, le président lui-même... »

« Ceux-là, on les retrouve toujours, » songea-t-il, se souvenant de l'être cher qu'il ne rencontrerait plus.

Mais tout à coup, une voix connue, que cependant il ne pouvait nommer, l'appela à travers le bois.

— Pi-i-i-è-ère ! répéta-t-elle.

Cette fois, ce n'était plus une voix de femme, mais une voix d'enfant, lancée à tue-tête et qui faiblissait ensuite brusquement. Elle avait changé de place en changeant de diapason ; elle courait comme un follet à travers le taillis.

— Qui m'appelle? demanda-t-il.

— Devinez !

« Germaine ! » voulut-il dire.

Mais, comme il ouvrait la bouche, elle apparut tout à coup au bout du zigzag de l'allée, à deux pas de lui. Elle courait à toutes jambes, sans prendre garde, en tenant d'une main le bord de son chapeau et, de l'autre, le pli de sa robe. Il n'eut que le temps de poser son panier à terre et d'ouvrir les bras pour la recevoir. Un choc moelleux mit leurs corps en contact. Il sentit sur son cœur la poitrine palpitante, sous ses doigts la taille souple, sur sa joue la caresse odorante des cheveux de la jeune fille. Elle n'avait pas rougi, tant cette étreinte fortuite était innocente. Elle rit, et il sourit ; ils restèrent un instant bouche à bouche ; puis, comme à un signal donné, ils se séparèrent simultanément l'un de l'autre, elle prenant appui des deux mains sur les épaules de Pierre, et lui se reculant lentement à mesure qu'elle se détachait de lui.

Germaine ne ressemblait à Jeanne que par les manières, point du tout par les traits ; c'est pourquoi Pierre l'observait avec plaisir, tout en marchant à côté d'elle. Son sourire, plus discret qu'autrefois et plus subtil, avait un air d'intelligence et de mélancolie ; sa taille allongée, arrondie, était devenue d'une femme ; ses yeux surtout, ses yeux approfondis, agrandis, lançaient de nouveaux et fixes regards sous le bord onduleux de son chapeau.

— Est-ce vrai, Pierre, que vous êtes fatigué à force de travail? demandait-elle.

— J'ai été fatigué, c'est vrai...

— C'est comme moi au Sacré-Cœur... Pas d'avoir trop travaillé, par exemple, mais d'être en prison et de mourir d'ennui... Pour vous, c'est bien pis, c'est sans fin ; car vous n'en voyez jamais le bout, n'est-ce pas? de vos mathématiques...

— Jamais ! C'est l'infini...

— L'infini ! répéta-t-elle.

Ce mot l'ayant frappée, elle songea jusqu'au sommet de l'allée.

— Ouf ! nous arrivons, dit-elle haletante. Je suis forte, mais pas pour monter.

Ils débouchèrent sur l'esplanade ; et, d'abord, le nombre des invités, le brouhaha de la conversation, le cliquetis des verres et de l'argenterie surprirent Pierre, habitué aux impressions de solitude. Il vit des visages qui lui souriaient, des bras qui s'élevaient vers lui ; mais, reprenant toute son assurance à l'idée qu'il méprisait le monde et le dominait du haut de la pensée, il ne répondit que par un salut collectif et, d'un pas tranquille, il se mit à la recherche de la « maîtresse de maison ». Mme de Valempoulières était assise dans le fauteuil pliant qu'on transportait partout avec elle. Pierre se souvenait de l'avoir vue une fois installée de la sorte au milieu de sa basse-cour, donnant à manger à ses petits poulets.

— Qui est-il? demanda-t-elle.

Et le hochement de sa tête branlante fit osciller le tire-bouchon de ses anglaises entre les ruches de dentelle et les nœuds de ruban mauve de son bonnet.

— Bonne-maman, c'est Pierre de Persanges, répondit Germaine.

— Le fils de Gilberte, fit-elle... Ah ! comme ils grandissent tous. C'est vrai, il lui ressemble. Il a sa bouche, il a ses dents.

Ceci était un lieu commun dont Pierre avait les oreilles rebattues.

« Et elle, à qui ressemble-t-elle? » pensait-il en la considérant.

Ses doigts chargés de bagues anciennes sortaient fluets de la mitaine de soie. Ils pressaient la main de Pierre et le retenaient penché vers elle dans une attitude de salut. Elle parlait de Gilberte comme d'une femme d'autrefois, d'une sainte. Ses traits s'animaient, ses rides s'effaçaient.

« Elle ressemble à Robert, ou plutôt à Jeanne et à Germaine aussi, par moments... enfin à tous ses petits-enfants, » dit-il à part lui.

Et il se souvenait d'une comédie qu'on avait jouée aux vacances passées. Jeanne s'était grimée en vieille ; sa ressemblance avec bonne-maman de Valempoulières avait étonné.

De même qu'il n'écoutait qu'à peine ce qu'elle pouvait dire, de même il embrassait d'un œil distrait toutes les figures mondaines qui vaguaient derrière elle sur la scène de verdure et s'abordaient les unes les autres avec des compliments et des poignées de main. Un premier groupe réunissait le jurisconsulte, le président, M. d'Amperive, avec son air mauvais sujet, M. de Larnaud, avec sa gravité de maire et son orgueil administratif : tout le monde savait dans le pays qu'il avait fait rectifier le tracé de la route départementale n° 63 et que, grâce à lui, elle desservait l'Étoile et Plainoiseau. Un autre groupe neutre, comprenant des gens mariés, un abbé, deux vieilles filles, formait le centre. On saluait avec empressement les Bonlieu, qui n'appartenaient pas au cercle des relations habituelles des Persanges bien qu'ils fussent leurs cousins assez proches. Ils menaient un train plus brillant que les autres, attelaient à quatre et rayonnaient à grande distance avec leurs chevaux maigres et bien entraînés. Le vieux des Artures, venu dans son grand break où il transportait une marmaille de petits enfants, causait avec la grosse mère Vuillafans et, par moments, passait les doigts dans sa barbe de patriarche. Mme de Maufans, très serrée dans son corset, grimaçait devant l'avocat Malfroy et surveillait sa fille Paule du coin de l'œil. Le colonel Durdant, les mains dans les entournures du gilet, fumait son cigare et regardait devant lui d'un air indéterminé.

— A table ! A table ! dit le président Guyennot en passant devant les groupes, après avoir conféré avec son cocher

Jérôme qui allait jouer le rôle de maître d'hôtel et auquel les autres domestiques seraient subordonnés.

— Pas de vin mousseux avant le rôti, lui disait-il : les jeunes gens en boivent toujours trop.

Le cercle s'était formé : les victuailles amoncelées en encombraient le centre. Tout le monde avait trouvé moyen de s'installer, faisant usage de toutes espèces d'objets en guise de siège. Pierre cherchait une place ; quelque chose l'attirait près de Germaine, mais il y résista et vint s'asseoir entre un prêtre qu'il ne connaissait pas et Robert Guyennot. Celui-ci dérangea pour lui faire place son sabre qu'il avait planté en terre, coiffé de son képi. Il prit Pierre à bras-le-corps en le nommant *le plus grand géomètre des temps modernes*. Ils étaient camarades d'enfance, bien que d'intelligences inégales et bien qu'éloignés l'un de l'autre par la nature de leurs études. Pour Pierre, Robert ne serait jamais qu'un aimable compagnon, sans consistance, amusant, frivole et libertin. Pour Robert, Pierre offrait l'étoffe d'un ingénieur ou d'un savant, mais d'un militaire, jamais.

Le saint-cyrien paraissait tout gonflé de l'idée qu'il était classé *dans l'escadron;* plein d'importance cavalière, il demandait à son ami en essayant d'ajuster son monocle à son œil :

— Et toi, mon vieux, montes-tu à cheval?

— Je n'ai pas de cheval de selle, répondait Pierre, n'admettant pas qu'on eût des chevaux à deux fins.

Mais, selon l'avis de Robert, tout cheval pouvait servir à qui voulait apprendre l'équitation. Même sur des animaux communs on pouvait s'assouplir les membres et s'exercer à la voltige.

En face et autour d'eux, les jeunes gens de leur âge, visages de connaissance, mangeaient, riaient et s'animaient ; cependant la présence des jeunes filles les faisait se raidir ; ils s'observaient entre eux et notaient les changements survenus depuis l'an passé dans les tailles et dans les mous-

taches. Plus loin, les petits enfants étaient assis sur une poutre. On leur avait mis des serviettes et ils attendaient sagement que leur gouvernante les fît manger.

Un chien noir, profitant de l'indulgence générale, posant avec précaution ses pattes entre les verres et les assiettes, vint tendre son museau jusqu'à l'intérieur du cercle en interrogeant les dîneurs des yeux.

Robert réclama du vin de la Vigne Blanche et Pierre fit circuler les bouteilles dont les étiquettes portaient les trois besants de Persanges.

— Surtout, ne vous grisez pas, Robert ! conseilla Paule de Maufans.

Elle sourit à Robert, puis à Pierre. Ce sourire vague et constant semblait à Pierre exprimer particulièrement la gaieté, la jeunesse qui flottaient autour de lui. Il regarda les autres jeunes filles, Blanche, avec ses yeux vifs et ses bandeaux plats, Renée, minaudière sans franchise, Germaine, qui allait et venait, tout occupée à ses honneurs ; et il sentit que Paule l'attirait irrésistiblement, qu'elle le charmait avec ses dix-huit ans, sa figure poupine et ses cheveux ébouriffés. Sa jupe courte découvrait sa cheville et son bas blanc ; d'un regard sensuel, Pierre suivit la ligne de la jambe et caressa le contour du corps. Paule lui souriait cette fois comme si elle devinait ce qui se passait en lui ; mais elle porta sa fourchette à sa bouche en se retournant vers son voisin de gauche. Elle regarda Sixte, elle regarda Robert, indifférente décidément aux désirs qu'elle éveillait. Elle cessa tout à coup d'être plaisante, elle était irritante au contraire avec ce sourire qui appartenait à la terre entière et non pas à Pierre tout seul.

Quelques dîneurs s'étaient levés pour se déraidir les jambes ; mais la plupart restaient assis ; le repas traînait en longueur et ne pouvait pas s'achever. On raisonnait sur les vins, produits des domaines et souvent nommés des noms de ceux qui les offraient, sur les entremets, que les

jeunes filles avaient préparés elles-mêmes et dont elles faisaient les honneurs.

— Vraiment, Fernande, vous n'y mettez pas d'œufs? demandait Germaine, étonnée.

— Rien que de la farine et de la crème, vous dis-je ; les amandes pilées très fin et mélangées ensuite avec du beurre frais.

Bien que la recette fût une spécialité de Persanges, Fernande n'en faisait pas mystère ; elle se préoccupait seulement du plat d'argent sur lequel son gâteau avait circulé. Elle le retrouva à la fin sur les genoux du colonel Durdant, qui s'en était fait une assiette. Elle ramassa de même les couverts et, tout étant rangé, s'en alla au bout de la pelouse, au milieu des petits enfants.

— Savez-vous jouer au chat perché? leur demanda-t-elle.

Et elle y joua avec eux pour mettre leur partie en train.

— A vous, Henri ! criait-elle. Vite ! Vite ! Hélène ! Ah ! tant pis ! Vous êtes prise... Si, si, vous l'êtes !

Elle était heureuse de les voir nombreux, joyeux : rien ne se perdait, des noms qu'ils portaient, ni des traditions de leur famille, ni de l'intimité ancienne qui régnait dans la société du pays. Les tout petits, encore gauches et lourds dans leurs mouvements, couraient à l'envi au milieu des grands. Un d'eux, bousculé dans une poursuite, vint tomber à côté d'elle ; il se releva tout dolent, et, consolé par elle, regarda son genou écorché en dévorant ses larmes.

— Maman m'a dit que je ne devais pas pleurer, à moins qu'on ne me coupe en quatre, dit-il.

Comme elle lui demandait son nom, il répondit : « Loulou » à plusieurs reprises ; puis, à la fin : « Louis-Anne. »

« Le marquis..., » songea-t-elle, sachant bien que les aînés des Artures sont Louis-Anne, de père en fils. Justement, Suzanne des Artures s'approchait et caressait à son tour son petit garçon.

— Comme tu les élèves bien, Suzanne ! dit Fernande. Ils tombent et ils ne pleurent pas.

— C'est que je n'ai plus rien à faire qu'à les élever, vois-tu..., répondit la jeune femme en montrant sa robe de deuil.

Elle parla de la tristesse de sa vie depuis son veuvage, de sa belle-sœur qui ne trouvait pas de partis et se mourait d'ennui.

— Marie-la, conclut-elle, ce sera un acte de charité.

— Une Artures ! dit Fernande. Combien de quartiers faudra-t-il?

— Rien qu'un nom honorable, pas même de particule. On en a bien rabattu, va, des prétentions d'autrefois.

— Le mariage est difficile pour tout le monde, dit Fernande, en changeant de ton.

— A qui le dis-tu?...

Elle prit son amie par la taille ; elle s'accusait de l'avoir traitée tout d'abord en vieille fille, en marieuse.

— Ce n'est pas à moi que je pense, répondit Fernande. C'est à mon frère. Vois-le, dans son coin, qui fait le chevalier de la Triste Figure. Ce gamin-là aussi est à marier...

Pierre se tenait à l'écart des groupes de jeunes filles, par crainte d'y rencontrer Germaine ou peut-être parce qu'en secret il désirait la voir. Sentant l'œil de sa sœur fixé sur lui, il s'éloigna d'elle et se dissimula parmi les fumeurs. La voix de Robert Guyennot dominait le brouhaha des conversations ; haute déjà par habitude, à cause de la surdité de la grand'mère, elle s'enfla davantage et devint tonitruante à l'approche de Pierre.

— Si Archimède n'avait pas inventé le carré de l'hypoténuse, notre ami Pierre l'aurait sûrement démontré.

— Vous êtes gris, Robert, disait Paule.

Timothée d'Orcières rit d'une manière désobligeante, irritante. Robert, avec une grimace, mit son monocle devant son œil ; il fumait un gros cigare et se tenait debout, comme

s'il avait été en selle, les genoux fermés et la pointe des pieds en dedans.

— Je ne suis pas géomètre, répondit Pierre, et si je m'adonne un jour à la science, c'est de mécanique que je m'occuperai.

Il les dévisagea sans crainte, eux tous qui ne seraient jamais des mécaniciens : le colonel Durdant, figurant ordinaire de toute réunion où la chère était bonne et les vins anciens ; Timothée, un fruit sec ; Robert, devenu bravache et rodomont. Et trouvant enfin le courage de prononcer le nom qu'il avait sur les lèvres depuis le matin :

— Quelles nouvelles de ta sœur Jeanne ? demanda-t-il avec désinvolture. Elle aimait tant les réunions comme celle-ci.

— Ta bien-aimée Jeanne est horrible à voir. Grosse à pleine ceinture... Comme ça, mon cher, dit-il en portant ses mains écarquillées devant la boucle de son ceinturon ; et il ajouta en baissant le ton :

— Elle me fera deux neveux d'un coup, pour le moins...

Timothée rit de nouveau. Il importait à l'attitude de Pierre qu'il rît aussi ; mais ce rire faux, grossier, lui serra le cœur et le fit pâlir. Il marcha quelques pas, en jouant la nonchalance et l'indécision et s'ajouta, comme par hasard, au cercle que les personnes d'âge formaient autour de l'avocat Malfroy. Sa réputation d'érudit et d'écrivain déplaisait à Pierre, car ce que les jeunes gens détestent d'ordinaire chez les hommes mûrs est ce qu'il leur manque le plus à eux-mêmes : le caractère et la personnalité. De plus, il était odieux pour un homme libre et sans préjugé, tel que Pierre, d'entendre qualifier ici de « roi » le comte de Chambord et de « gouvernement légitime » la monarchie. Prêt à toutes les audaces, depuis qu'il avait osé prononcer le nom de Jeanne devant Robert, il se plaça face à l'avocat et dit à l'improviste :

— Il n'y a en France qu'un seul gouvernement légitime, c'est la République.

— Oh ! Oh ! firent des voix scandalisées.

L'avocat haussa les épaules et tourna le dos ; ses auditeurs firent le même demi-tour et vinrent se reformer autour de lui. Seul, M. des Artures restait avec Pierre en dehors du cercle.

— La République n'a pas encore réussi en France, mon ami Pierre, dit-il en lui pinçant la joue.

En causant, en déambulant, en s'arrêtant par moments pour ponctuer un argument et regarder Pierre dans le blanc des yeux, il le ramena près de la table pliante où le whist de Mme de Valempoulières était installé.

— Vos trèfles sont de toute beauté, Marie, dit-il en jetant les yeux sur le *mort*.

Et il attendit, avec son bon sourire, ce qu'il allait advenir de ce jeu.

Mme de Valempoulières regarda les cartes étalées sur la table, puis celles qu'elle tenait en main, hocha la tête, soupira et dit en jetant le valet de cœur :

— Vous m'avez porté malheur, Louis.

Ses adversaires enlevaient le dernier pli quand des cris perçants s'élevèrent, mêlés à un brouhaha d'inquiétude, à des gestes d'effroi.

Les têtes levées, les ombrelles renversées, les jeunes filles regardaient Robert debout, les bras étendus au sommet d'un mur ruiné. Un moellon roulait justement sous ses pieds et, rebondissant dans un buisson, descendait en cascade jusqu'au bord de l'éboulis.

— Non ! non ! Robert ! Ne sautez pas !

Les cris redoublèrent, plus aigus, quand on le vit prendre son élan. Il se jeta dans le vide, s'accrocha des deux mains à une branche de chêne, gagna le tronc de l'arbre, glissa et fit la roue en touchant le sol. On entendit des : « Ah ! » de satisfaction, puis un long battement de mains : c'était l'abbé qui applaudissait.

— Qu'y a-t-il? demanda Mme de Valempoulières.

Elle n'avait rien vu, rien entendu et elle ajouta, sans attendre :

— Marquons-nous le trick ou deux points?

— Le trick seulement, répondit M. de Maufans en jetant sur sa femme un regard soupçonneux.

Il s'inquiétait de la voir en tête à tête avec l'avocat Malfroy. Bien qu'à distance on ne pût mesurer le diapason de leurs voix, on devinait à leur attitude qu'ils parlaient tout bas.

— Le jeu se traîne, ajouta-t-il, mécontent d'être attaché à sa chaise pour jusqu'à la fin du rob.

Mais déjà Mme de Maufans revenait en riant, en jouant avec son éventail. L'avocat, à côté d'elle, parlait à haute voix, pour bien marquer que leur entretien n'était pas confidentiel. Le thème en était les souvenirs liés au château d'Arlay, le hameau à la Trianon, le petit théâtre que Mme de Lauraguais avait fait construire avant la Révolution et le télégraphe aérien avec lequel elle correspondait avec l'abbesse de Château-Châlon.

— Vous voyez qu'en effet on découvre parfaitement Château-Châlon, dit-il en montrant du doigt à M. de Maufans, sur le fond bleu du paysage, la tache grise de Château-Châlon.

— Je vois..., dit M. de Maufans, rasséréné.

Et il ajouta, inquiet cette fois non de sa femme, mais de sa fille :

— Que font donc les enfants?

Des appels joyeux couraient par le bois ; on reconnaissait la voix de l'abbé : « Étienne ! Robert ! Mademoiselle Paule ! »

— Ils sont plus bêtes que leur âge, répondit M. Guyennot. Ils jouent à cache-cache.

Bien que ce divertissement déplût aux mères, le seul parti possible était de les laisser courir et de les attendre en regardant passer les cartes du whist. Pierre se tenait

aussi là, à l'abri de la tour, et prêtait l'oreille à ce qui pouvait se dire ; des bouts de conversation lui arrivaient, avec les allées et venues des promeneurs :

— En définitive, que demandons-nous à la régie?... disait M. des Artures, disputant avec l'avocat sur le vin, les vignes, l'eau-de-vie de marc et les alambics.

Il s'éloigna avec son interlocuteur et, parvenu à distance, tira sa pipe et l'alluma à la dérobée.

— Les enfants reviennent, dit Mme de Maufans, prêtant l'oreille aux voix qui se rapprochaient.

Elle s'était mise depuis un instant à un travail de guipure et poussait son aiguille sans relâche. Le port altier de sa tête, le sourire de ses lèvres fines, tout en elle respirait l'orgueil et, jusque dans sa manière d'accrocher son fil, on reconnaissait qu'elle était née Vandeuil.

On criait et on disputait de l'autre côté du mur ; c'étaient des accents de colère et de passion, un timbre aigu auquel répondait la basse de Robert Guyennot ; dans une rumeur mouvante, un groupe de jeunes gens débouchaient tout à coup sur la terrasse.

— Qu'y a-t-il encore? Un accident? demanda M. de Maufans.

— Non, répondit le président qui revenait. Un incident seulement, rien de grave.

Il n'avait pu faire que les joueurs ne laissassent là les cartes et n'allassent grossir le rassemblement.

— Robert est blessé ! dit l'avocat.

— Oui, par sa faute, répliqua vivement Fernande.

Elle raconta ce qu'elle venait de voir. Robert taquinait Paule depuis une demi-heure ; à l'instant même, il la poursuivait au milieu de la vaisselle et de l'argenterie. Alors, Paule, perdant patience et s'armant du premier objet tombé sous sa main, lui avait jeté à la tête une des branches d'aubépine détachées de la ruine.

Robert, appliquant sur son front son mouchoir ensan-

glanté, s'enfermait dans un sombre silence. Paule, moins maîtresse d'elle-même, les larmes aux yeux, se disculpait à haute voix. Elle accusait Robert de l'avoir attirée à lui par les deux mains plus qu'il n'était nécessaire pour l'aider à gravir un mur écroulé.

— Oh ! Robert ! quelles manières violentes et déplacées, fit M. Guyennot sévèrement.

Mais M. de Maufans, mécontent, faisait mine de briser là et de prendre congé. Le bon président s'appliqua à arranger les choses :

— Surtout, pas de départ.

Il n'en admettait pas. Il en faisait une affaire personnelle, étant seul responsable de l'aventure, comme ayant élevé ce polisson. De son côté, l'abbé invitait les jeunes gens à la réconciliation ; il allait de l'un à l'autre avec une mine préoccupée qui rendait comique sa figure joviale.

— Allons, mademoiselle Paule, soyez bonne chrétienne, pardonnez, oubliez... Allons, Robert, tu en verras bien d'autres à la guerre !

Il arrangeait son rabat sorti de son col ; il épluchait sa soutane couverte d'épines et de bourre de chardon. M. des Artures souriait paternellement et, comme le prêtre, donnait l'absolution. Le colonel Durdant désirait des détails, poussant Robert du coude. M. de Maufans, fléchissant presque, se raidissait dans son attitude austère ; mais ses yeux tombèrent sur Robert, campé dans une pose stoïque de guerrier blessé. Il éclata de rire et, haussant les épaules, retourna à grands pas vers la table de whist.

— La cause est entendue, dit M. Guyennot. Et, maintenant, la main aux dames ! Nous descendons à la maison.

IV

La maison des Guyennot était une des plus vieilles de la contrée. Bien qu'elle ne leur appartînt que depuis trois générations, ils laissaient volontiers croire qu'elle avait été le berceau de leur famille et que ses mousses, ses lézardes, les lacis de lierre attachés à ses murs massifs mesuraient au juste l'ancienneté de leur nom dans le pays.

L'avocat flattait d'ordinaire cette vanité chez le président. Arrivé au milieu de la cour, il s'arrêta, les bras étendus et ne souffrit plus que personne fît un pas en avant. D'un grand geste carré, il traçait dans l'air le contour de la façade, il vantait l'excellence du plan intérieur et la majesté des salles du rez-de-chaussée. Toutes s'ouvraient sur une galerie qui courait autour de la cour et qu'il appelait : « Un cloître mondain. »

La maison avait toujours son air du moyen âge et tenait sur la défensive ses quatre tours massives au sommet de son plan carré, le mur de sa chapelle serti dans sa façade, les créneaux, les mâchicoulis et l'échauguette qui gardent l'entrée du portail espagnol.

Le président aurait volontiers donné la réplique à l'avocat et parlé de l'histoire de ses ancêtres ; mais il dit simplement en riant :

— On y a beaucoup reçu... au seizième siècle.

Et, comme si cette tradition d'hospitalité lui dictait en ce moment son devoir même d'hospitalité, il parla de ces dames qui attendaient, qui n'avaient pas de cavaliers ; et, les bras étendus, comme pour pousser ses invités en avant, les entraîna doucement vers la porte massive dont les panneaux cloutés ouvraient tout grands leurs deux battants sur le vestibule intérieur.

Bien que le crépuscule commençât à peine, les domestiques achevaient d'allumer les bougies ; l'animation allait croissant à mesure que le salon s'illuminait. Fernande, assise au piano, et Germaine debout derrière elle, se consultaient en se montrant du doigt l'une à l'autre une partition ouverte sur un pupitre.

— Chut ! Germaine va chanter ! essaya de dire le colonel Durdant.

Mais l'afflux des arrivants, amenés par le président, grossissait justement la rumeur et personne ne l'entendit. Il revint vers les jeunes filles avec la galanterie libre qui lui était propre et qui déplaisait aux mères. Il se pencha sur l'épaule de Fernande pour lire le titre de la romance ; il prit familièrement Germaine par la taille. Elle rougit jusqu'à la racine des cheveux et regarda l'auditoire d'un air craintif. La longue attente l'avait rendue nerveuse ; Fernande aussi s'impatientait : elle posa les mains sur le clavier, comme pour commencer, puis les laissa tomber avec découragement.

— *Les Deux Pigeons!* reprit le colonel, d'un ton plus haut. *Les Deux Pigeons*, messieurs.

Il battit des mains pour donner le dernier signal ; il fronça le sourcil, comme s'il allait mettre tous ces indisciplinés à la salle de police ; et, changeant de figure pour s'adresser à l'autre partie de l'assistance :

— *Les Deux Pigeons*, mesdemoiselles ! C'est charmant !

— Allons, dit Fernande, saisissant au vol l'instant de silence. Et Germaine commença :

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre :
L'un d'eux partit !
L'autre avait juré de l'attendre,
Il l'attendit.

Des « bravos » en sourdine, un murmure étonné, flatteur, s'élevèrent autour d'elle. Sa voix, raffermie, monta plus

droite dans la salle attentive et la remplit toute, comme d'un encens, comme d'un parfum. Ses yeux, détachés de la partition, couraient librement sur l'auditoire. Ils rencontrèrent ceux de Pierre et elle rougit de nouveau, légèrement, confidentiellement, puis elle sourit d'un air qui voulait dire :

« C'est pour vous que je chante, pour vous seul... »

Il feignit de ne pas comprendre et détourna la tête. Au dehors, une branche agitée par le vent, s'écartant de la fenêtre, revenait frapper la vitre avec un petit bruit. Il affecta de fixer son attention sur cette branche, considéra longuement le blason de la cheminée, les chenets en fleurs de lis, les portraits familiers, souriant dans leurs cadres. Mais en vain tentait-il de se dérober à l'idée douce qui le hantait. La vue de la bergère Louis XVI la lui remettait en tête. Il y avait là, sur la tapisserie aux tons passés, dans une guirlande de rubans vieux rose, un panier de fleurs, une musette, une flûte de Pan et, comme dans cette romance enjôleuse, obsédante, deux pigeons amoureux s'y becquetaient.

« Aimer, aimer de nouveau..., » disait dans son cœur une voix secrète qui chantait à l'unisson de celle de Germaine.

Et il jetait sur la jeune fille un regard scrutateur.

Elle avait dix-sept ans, mais elle en paraissait davantage, malgré cette robe courte qui découvrait les tiges de ses bottines. Ses gestes apprentis manquaient encore d'habitude dans leur grâce et leur aisance. Sa voix même, elle n'en était pas maîtresse ; tantôt elle la retenait outre mesure, par crainte de la poser à faux sur la note ; puis, tout à coup, elle la lançait à pleine gorge, avec un accent de femme, cette fois, elle en déployait l'ampleur, elle en prolongeait le timbre, bien après que Fernande eût achevé la finale et cessé de tenir en point d'orgue le dernier accord.

On l'entourait, on la félicitait. Elle bondissait sur place, à pieds joints, comme si elle sautait à la corde dans la cour

du couvent, fermait brusquement le cahier de musique et se vengeait par un éclat de rire de la peur qu'elle avait eue. Pierre la dévisageait toujours avec une expression sombre, propre à faire sentir cette impossibilité où il était de l'aimer. Mais un domestique, qui présentait des verres de vin de Champagne sur un plateau, passait justement entre eux à ce moment. Suggestion ni regard, elle ne perçut rien. Étienne vint l'inviter et elle s'éloigna, appuyée d'une main au bras de son danseur, s'éventant de l'autre avec son petit éventail.

Timothée, au piano, jouait une mazurka dont il marquait chaque mesure par un mouvement du haut du corps ; on voyait alors sa tête, qu'une calvitie précoce avait dénudée, plonger et disparaître derrière la partition.

— La *Mazurka marchée*, dit Mme de Vuillafans. C'est une nouveauté...

Mme de Maufans répondit que cette danse était très jolie, très décente et qu'elle la ferait danser chez elle ; mais le colonel Durdant, en observant les couples avec son face à main, fit la moue et dit que la mazurka russe était plus gracieuse et plus animée.

— La marzuka russe exige plus de place que nous n'en avons dans nos salons français, reprit Mme de Maufans.

La tête renversée, en jouant du doigt avec les breloques de sa montre, elle promenait autour d'elle un regard actif et, du coin de l'œil, surveillait tous les jeunes gens. Elle jugea que Germaine, en dansant avec Étienne, avait un air virginal, naïf, tout à fait charmant, et qu'Étienne, raide, saccadé, avec sa petite bouche pincée, ses lèvres imberbes et son long menton, n'était rien qu'un dadais et qu'un bêta.

— Germaine est tout à fait formée, dit le colonel Durdant, en repliant son face à main. C'est étrange... on les quitte enfants et, tout à coup, elles s'épanouissent, elles deviennent jeunes filles.

Mme de Maufans sourit brièvement, toujours occupée à surveiller la jeunesse. L'aspirant de marine dansait *piqué* — avait-on un mauvais maître de danse au *Borda?* — tandis que les saint-cyriens dansaient *coulant.* Madeleine s'appuyait trop sur son cavalier, ce qui était de mauvais ton. L'avocat invitait Fernande qui refusait et qui s'approchait du piano pour y remplacer Timothée. Mme de Maufans avait vu tout cela d'un regard ; et elle vit encore que Pierre, debout près de la porte, croisait les bras et fixait les yeux au plafond.

— Dansez, Pierre ! dit-elle impérativement. Ne faites pas le beau ténébreux.

Il s'avança vers la porte de la terrasse où plusieurs jeunes filles, debout, riaient entre elles ; mais, se sentant perdu de vue et redevenu maître de ses mouvements, il s'arrêta hésitant, à mi-chemin, gagné malgré lui à l'excitation de la musique, des rires, des contacts, des mouvements.

Paule, debout, s'adossait à une embrasure ; les mains derrière le dos, elle regardait Pierre d'un air provocant ; elle était seule, le groupe qui l'entourait tout à l'heure s'étant défait ; et puis, elle n'était plus seule ; l'aspirant venait la chercher. Bien que Pierre n'eût pas l'intention d'inviter Paule, il se sentit comme lésé par la liberté que l'autre avait prise ; puis il songea que ces va-et-vient, ces groupements, ces propos, cette fuite perpétuelle et mondaine, cela était frivole, puéril et vain. Tous les couples qui se formaient dans la salle affectaient à son égard la même indifférence. Avec un « pardon » laconique ils le délogeaient de sa place, ils le refoulaient de proche en proche jusqu'auprès de Fernande, toujours assise au piano.

— Je suis fatigué, je veux partir, lui dit-il sèchement.

— Déjà ! Mais vous voyez bien que je fais danser !

— Alors, je pars seul.

— A votre aise, répondit-elle en pivotant sur son tabouret.

Elle s'était remise face au clavier. Souriant à cette joie des autres que Pierre prétendait troubler, elle attaqua les premières mesures du quadrille des Lanciers.

Tous les couples s'ébranlèrent. La salle s'emplit d'un seul mouvement, si concerté, si captivant, que Pierre avait regret d'en fuir l'enchantement. Il chercha à passer inaperçu devant Mme de Valempoulières ; mais, à travers son lorgnon d'écaille, la vieille dame le vit. D'un geste familier, léger, qui plus il était fugitif et plus il pesait sur le cœur, plus il valait par la douceur et par l'intimité, elle étendait la main vers lui en disant :

— Aimez bien votre mère, Pierre. En grandissant, vous apprendrez à l'admirer.

Il arrivait à la galerie. Là les auditeurs de l'avocat, formés en cercle, l'écoutaient décrire la maison du président : un château fort de l'époque bourguignonne, défendu d'un côté par la rivière et de l'autre par les moyens du temps, créneaux, balcons et mâchicoulis. La chapelle était d'un gothique flamboyant, très orné, très élégant et il y avait, au premier étage, une chambre historique où Charles le Téméraire avait couché.

— Exactement le 15 juin 1276, ajouta l'avocat, huit jours juste avant la bataille de Morat.

Ceux-là aussi, dont l'esprit pouvait se satisfaire d'une date, Pierre les enviait. Mais lui, qui méprisait l'archéologie en général, et, plus qu'une autre, l'archéologie de l'avocat, il les regarda stationner à l'entrée de la tour et s'émerveiller d'une meurtrière dont on voyait les traces. Il entendit le bruit de leurs pas se perdre dans les échos de l'escalier.

Au vain commentaire qu'ils avaient fait des choses, le silence des choses succédait ou plutôt leur rumeur confuse, mêlée sous la voûte sonore en une sorte de gémissement. Elles nommaient le même être cher, ces voix plaintives ; elles évoquaient autour du nom de Jeanne un essaim

d'images anciennes, confuses et superposées dans le souvenir, si continues, si répétées, que Pierre ne les discernait pas entre elles, si proches et si familières qu'elles s'emparaient de lui tout entier. L'envie le prit de monter à l'étage, comme les autres, d'entrer non pas dans la chambre de Charles le Téméraire, mais dans la petite chambre virginale où Jeanne avait vécu, dormi. Et là, à genoux, devant le lit laqué, la tête sur l'oreiller, de respirer ce qu'il restait d'elle, odeur de femme ou parfum de fleur. Oui, par les narines et par les lèvres, par tous les sens et par tous les pores, la sentir, la humer, l'absorber, s'en enivrer, s'en imprégner, boire comme un poison son charme et son souvenir ! Mais quoi? Que retrouverait-il d'elle dans cette chambre désaffectée? Pas un ruban, pas un cheveu, pas une épingle ; le même vide et la même absence que si elle était morte et couchée dans le cercueil.

Morte en effet, morte pour le cœur ! Ou plutôt — réalité pire ! — vivante, et la femme d'un autre. Un « ah ! » de rage lui vint aux lèvres. Aiguillonné par la douleur, il s'enfuit droit devant lui, n'importe où, loin de ces ritournelles, de ces danses et de ces rires étouffés ; il traversa la salle à manger, la terrasse, descendit dans le jardin, longea le verger...

De l'autre côté de la haie, parmi les arbres en fleurs, la tête encore bandée, Robert gesticulait en s'adressant à quelqu'un d'invisible et commandait de monter sur des poteaux les pièces de son feu d'artifice ; il parlait très haut, en soudard, du ton même dont il avait dit tantôt : « Grosse à pleine ceinture, mon cher... » Pierre, détournant la tête et doublant le pas, s'engagea sous l'allée de charmille taillée. Il sentait une fraîcheur plus grande à mesure qu'il approchait de la rivière ; plus de lumière aussi, la voûte de verdure s'élargissant bientôt en bosquet et s'ouvrant toute grande sur la campagne et sur le ciel. Cette fois, l'endroit était fait à souhait pour son désir de mélancolie ;

mais quelqu'un l'y avait devancé. Une femme, appuyée au mur bas, rêvait, immobile, la tête dans ses mains, le regard à l'horizon.

— Germaine ! dit-il surpris.

Elle demeura dans sa pose accoudée, comme si elle avait prévu cette approche de Pierre, comme si elle l'avait désirée. Et, continuant tout haut ce qu'elle avait commencé tout bas :

— Voyez comme les couleurs changent, dit-elle. Cette grande frange dorée, le long des saules, on ne l'apercevait pas encore quand vous êtes entré dans l'allée. Et, maintenant, vous voyez comme elle brille ! C'est éblouissant !

— Ce n'est qu'un reflet, Germaine. Il décroît déjà. Il se cuivre, il se plombe, il s'évanouit.

Le nuage d'or qui s'étendait tantôt au-dessus des saules venait d'être caché par un autre, massif et sombre, sorte d'écran porté sur les dernières lueurs du soleil disparu. Le vent bruissait dans les feuillages, au-dessus de leurs têtes, et fouettait autour du front de Germaine ses cheveux légers ; le chant des pies-grièches annonçait l'orage. Tout était instable autour d'eux, l'image des objets, l'écho des bruits, le battement fiévreux de leurs cœurs ; et ce ciel même, ils n'en pouvaient voir l'apparence inquiète sans éprouver au fond d'eux-mêmes une autre inquiétude, trop vague ou trop secrète pour être exprimée.

— Sait-on le pourquoi des choses? dit-il enfin, haussant les épaules. Pourquoi suis-je ici et pourquoi y êtes-vous?

— J'avais envie de me cacher, reprit-elle. On m'invitait tellement et j'étais si fatiguée que j'en aurais pleuré ! Alors, tant pis ! J'ai fait un mensonge ; j'ai dit qu'on avait besoin de moi à l'office et je suis venue ici. Ce qui amuse attriste aussi, ne trouvez-vous pas? Parce qu'on pense à tout le reste, à tout ce qui manque.

— A ce qui manque, Germaine? répéta-t-il doucement.

Et, d'un geste spontané, involontaire, il l'enlaça du bras ;

il sentit sous sa main la souplesse de la taille et la raideur du corset.

— A ce qui rend la vie plus grande et plus belle, poursuivit-elle en s'animant. Tout à l'heure, je jetais des petits cailloux dans la rivière ; les ronds que je faisais sur l'eau s'en allaient jusqu'à cette barque, de l'autre côté, et je songeais : « Mon horizon n'est pas beaucoup plus large que ces cercles-là ! » La leçon de chant, la leçon de littérature, la couture et les réunions comme celle-ci, que c'est petit ! Oh ! comme j'envie l'impératrice ! Elle est libre, elle commande, elle a tout !

Il sourit et dit :

— Elle a trop ! Commander, c'est attenter à la liberté des autres.

Il hésita s'il parlerait davantage. Les droits de l'homme, le problème de l'autorité, les principes républicains qu'il développait dans ses dissertations, au collège, et par lesquels il scandalisait les Pères Jésuites, Germaine était-elle mûre pour ces idées-là? Mais, d'un mouvement soumis, comme si elle cédait à la pression du bras qu'il avait jeté autour d'elle, elle s'approcha davantage de lui. De ses yeux fixes et purs, de sa bouche entr'ouverte, elle l'interrogeait.

— Il n'y a qu'un idéal digne de fixer l'effort de la conscience, reprit-il, c'est la liberté...

— Oui, Pierre, c'est le plus beau, se hâta-t-elle de dire, sans attendre qu'il eût achevé.

— Je dis la liberté... Celle de l'esprit affranchi de tout préjugé et rejetant tout autre pouvoir que celui de la raison.

— Oui, Pierre, c'est celle-là... Elle est infinie, aussi, demanda-t-elle, encore hantée par ce mot qu'il avait dit le matin.

— Oui, répondit-il. Elle n'a d'autres limites que celle de la pensée. Elle est donc infinie.

— La liberté des femmes n'est pas grande, reprit-elle. Quel rôle ont-elles ici-bas? Aimer, servir...

Elle s'arrêta, prête à ajouter quelque chose qu'elle ne devait pas dire mais qui, subitement, lui chargeait l'âme. L'amour, l'obéissance, oui, c'était bien là son ambition unique ; et elle ne pouvait plus peser dans son cœur son vœu fragile d'indépendance sans le sentir s'achever en désir de fidélité et de dévouement. La douceur même de ce sentiment rendait insoutenable son tête-à-tête avec Pierre. Le bras, plié autour de sa ceinture, était tout à coup devenu trop lourd. Elle se dégagea de cette étreinte et ne retint de lui que le bout des doigts qu'elle pressa entre ses deux mains.

— Venez, dit-elle, en l'entraînant. Peut-être nous cherche-t-on.

Son pas se ralentissait malgré elle et c'était charmant, après ce caprice de vouloir se rapprocher des autres, cette faiblesse de ne pouvoir se séparer de lui. Ils arrivaient à l'extrémité de la charmille. La première fusée allumée par Robert partit à ce moment, bruit, lumineuse, au-dessus de leurs têtes, et s'en alla tomber en pluie d'or derrière les peupliers ; des voix, qui s'élevèrent, les avertirent que les spectateurs du feu d'artifice s'étaient groupés sur la terrasse et sur les marches de l'escalier.

— C'est la fin, on va partir, dit-elle attristée. Rentrez dans l'allée, Pierre ; il ne faut pas qu'on nous voie ensemble.

Un massif de lilas, tout ébouriffé de grappes blanches, les cachait encore ; chacune de ses branches était un bouquet. Pierre en prit une au hasard et, l'abaissant jusqu'au visage de Germaine, la lui fit respirer.

— C'est enivrant ! dit-elle.

Et, sans forces, elle renversa sa tête sur l'épaule de Pierre ; comme la goutte d'eau fait déborder le vase, cette sensation l'accabla, la désarma ; ses traits alanguis laissèrent voir le mal dont elle souffrait tout à l'heure, quand

elle parlait de sa vie trop étroite et de ce qui lui manquait. D'un mouvement charmé, qui n'avait pas de cause, mais qui était nécessaire en soi, qu'il ne pouvait modérer, qu'elle ne pouvait fuir, il s'inclina davantage, posa les lèvres sur la joue de la jeune fille. Elle ferma les yeux, comme si ne pas voir ce baiser c'était ne pas le recevoir, et, ne sachant qu'en faire après l'avoir reçu, le lui rendit instantanément.

Cette fois, la sensation trop douce avait dépassé le désir de Pierre ; le charme était rompu, le rêve achevé ; le contact, cessant d'être un accord, n'était plus que méprise et que malentendu.

— Vous ressemblez à quelqu'un que j'ai beaucoup aimé, dit-il durement.

— A Jeanne? demanda-t-elle d'une voix mourante.

Une autre fusée traça dans l'air sa traînée lumineuse. Cet éclair la lui fit voir rouge encore de pudeur et pâle pourtant de crainte, tremblante et aible, à sa merci ; et, se complaisant dans le pouvoir cruel qu'il exerçait sur elle :

— Jeanne est la seule femme au monde que je puisse aimer, répondit-il.

Elle frissonna comme dans un accès de fièvre, mit les mains sur sa poitrine pour se défendre de ces paroles mauvaises, entrées dans son cœur comme un poignard et bondit éperdue du côté de la maison.

— Vous ne deviez pas le dire, Pierre ! Vous ne le deviez pas !

Elle pleurait ; son sanglot étouffé s'éloignait, se perdait dans le fracas du feu d'artifice. Pierre, interdit, revint vers la rivière. Sa méchanceté lui faisait mal. Il aurait voulu courir vers Germaine, lui demander pardon à genoux, et cependant, au lieu de se diriger vers la maison, il entrait dans le verger désert où brûlait encore la carcasse du dernier soleil. Pourquoi?

N'avait-il pas été injuste et brutal? N'était-elle pas touchante, elle? Son abandon même, chaste et virginal?

Cet amour si visible, offert à Pierre en échange de celui que Jeanne ne lui avait pas donné, n'était-il pas sans prix?

— Ma destinée est de souffrir et de faire souffrir, conclut-il désespérément.

Et, quittant la maison à la dérobée, songeant qu'il avait dit à Fernande : « Je pars », il prit le raccourci qui mène à Persanges par Proby et le Champ du Feu.

V

Fernande se hâtait, pensant rattraper l'avance que Pierre avait prise, faire sa paix avec lui sur la route et rentrer ensemble à Persanges. Mais le vent cessa tout à coup et la pluie commença à s'étaler par larges gouttes chaudes, qui se résolvaient de suite en vapeur et mêlaient à l'air électrisé l'odeur des feuillages et la senteur du terrain. L'averse, hésitante un moment, et comme suspendue dans le ciel, éclata drue, verticale, mouillant ses gants, son voile, la coiffe de sa toque et — dommage plus grave à ses yeux, — ses rênes de cuir double et ses harnais neufs.

« Ah ! petit masque ! Vous me le paierez ! » songea-t-elle.

Sans le départ précipité de Pierre, elle aurait cédé aux instances du Président, offrant des lits pour la nuit. Elle ne s'en irait pas sous cette pluie battante, seule avec son domestique, poussant à un trot fou ses pauvres chevaux. Même dans l'étroit chemin vicinal, dont de hautes haies cachaient les détours, où l'on courait risque à chaque pas de se casser le cou, elle ne les ralentit pas. Ils arrivaient à la dernière montée. Alors, seulement, elle les mit au pas, leur rendit la main et les laissa détendre jusqu'à terre leur encolure, haleter, s'ébrouer dans un nuage de vapeur. Puis,

rassemblant de nouveau les rênes molles qui lui collaient aux doigts, elle tourna dans l'avenue, juste entre les deux piliers.

— Tu ne vois pas M. Pierre? demanda-t-elle au domestique, en scrutant de droite et de gauche l'ombre plus obscure sous le feuillage épais des marronniers.

— Je ne vois que Madame, répondit Alcide.

Mme de Persanges, debout sur le seuil, élevait une petite lampe à hauteur de son épaule et les regardait venir. Ses traits exprimaient une inquiétude à l'objet de laquelle Fernande ne pouvait se méprendre : Pierre n'était pas rentré; Pierre mettait, par ce retard, le comble à ses autres torts. Elle dit tous ses griefs contre lui. Il avait fait le fantasque et le ténébreux, scandalisé l'avocat par une apologie de la Révolution et s'était esquivé à la fin avant personne, sans même faire danser la fille de la maison.

— Où est-il enfin? Où l'as-tu laissé? interrompit Mme de Persanges.

La longue attente, l'heure tardive, la nuit close, et cette inconscience même de Fernande qui ne se sentait pas responsable de son frère, tout ajoutait à l'effroi maternel. Que signifiait cette fuite, cette absence de Pierre? Et quelle autre issue dans cette détresse que de se jeter dehors au-devant de lui?

— Non ! Laisse ! Rentre dans ta chambre ! Couche-toi! Je le veux ! dit-elle à Fernande qui voulait lui barrer le chemin.

— Ma foi, maman, je vous obéis, répondit-elle dépitée.

Sa mère dépassait la mesure de la vraie tendresse ; par une indulgence aveugle pour les chagrins de Pierre, elle les encourageait et les aggravait. Il y avait trop de différence aussi, au gré de Fernande, entre la sollicitude passionnée dont il était l'objet et le ton péremptoire avec lequel on la renvoyait. Pourtant, elle aurait eu quelque chose à dire. Elle aurait conté volontiers l'empressement

avec lequel son voisin de table l'avait recherchée tout le jour. Et quand il lui aurait plu? N'avait-elle pas un cœur, elle aussi?

— Voyez le temps qu'il fait, maman, reprit-elle cependant.

Et elle montra la flaque d'eau que son manteau avait formée sur les dalles, en dégouttant tout autour d'elle.

— Pierre a été plus prudent que moi : il a eu soin de se mettre à l'abri. Mais si vous voulez absolument aller à sa rencontre, passez au moins par le chemin du bois.

— Par le bois?

— Et surtout emmenez sa chienne; elle vous le trouvera.

— Sa chienne?

Il suffisait de ces mots pour suggérer à la mère toute une scène d'épouvante et, avec la soudaineté de vision qu'on a dans l'hypnose où dans le rêve, elle voyait ceci : Gavotte chassait autour d'elle dans la futaie de sapins ; elle galopait à grande distance, à sa manière ordinaire, et, tout à coup, elle aboyait lugubrement ; elle venait de découvrir non pas Pierre, mais le cadavre de Pierre. L'enfant cruel s'était tué d'un coup de pistolet.

L'horreur même qui la serrait à la gorge la chassait droit devant elle. Elle avait chaussé des sabots, jeté une cape sur ses épaules et fuyait à travers l'office et la salle à manger. Hallucinée, elle ne pouvait entendre ni le bonsoir de Fernande, ni le grincement des verrous, ni le gémissement de la porte tournant lourdement sur ses gonds ; mais brusquement, elle perçut le claquement sonore de ses sabots sur les dalles et, réveillée, s'arrêta surprise par la grandeur de l'écho qu'éveillait autour d'elle le bruit de ses pas. Elle était dans la cuverie. Les pressoirs trapus s'appuyaient sur leurs ais comme sur des jambes. Les formes ventrues des cuves dansaient à la lueur de sa lanterne, alignées le long du mur. Mais déjà la rumeur nombreuse, grandie dans

leur profondeur, décroissait, faisait silence ; et seules, à l'autre bout de la voûte, les ténèbres impénétrables du fond de la salle résonnaient encore d'un murmure plaintif.

Dehors, c'était la fraîcheur, l'espace, le silence nocturne que coupait seulement le bruit ténu de la pluie. Elle éleva sa lanterne ; des feuillages, illuminés par dessous, s'étagèrent au-dessus de sa tête, et montrèrent, avec un détail étrange, leurs nervures, leurs découpures, tout leur tissu craquelé et vermiculé. Mais, devant elle, le cercle de lumière s'agrandit à peine sur le gazon et ne fit que circonscrire l'anxieux mystère dont elle se sentait environnée.

Un grand vent souffla en rafale, déchaînant sur les arbres des bruissements de branches et des ruissellements de feuilles ; la flamme se coucha sur la mèche de la lampe et s'éteignit.

« N'importe ! » songea-t-elle.

Ces sensations contraires l'avaient rendue plus forte, prête à affronter face à face les fantômes de la nuit et de la peur.

Elle gagna le chenil d'un pas ferme et poussa la porte à claire-voie. Gavotte bondit sur l'herbe, s'étira, bâilla, puis, avec un vague battement de queue, demeura arrêtée devant elle et l'interrogea des yeux.

— Va ! cherche Pierre ! lui dit-elle.

La masse épaisse du bois versait à gauche du côté des prés ; vers cette grande tache noire, une tache blanche, mouvante, qui était Gavotte en quête, courait le long du chemin.

Elle galopait droit devant elle, sûre de la ligne qu'il fallait tenir ; et cependant, au carrefour des Trois-Cèdres, l'allée se partageait en deux autres, qui menaient toutes deux à l'extrémité du bois. Mme de Persanges s'arrêta, hésitante. Aucun indice, aucun bruit ; autour d'elle, rien que ces larmes de la pluie, toujours pleurées sur la terre silencieuse ; au loin, dans la plaine, une seule lumière, un

point d'or posé au fond de la nuit comme pour en marquer la profondeur et l'immensité. Quel sentier suivre? Celui que Gavotte avait pris était le bon ; mais elle avait disparu plus avant, perdue comme tout le reste dans les ténèbres universelles. Tout à coup, elle aboya avec fureur, puis se tut, puis reprit de nouveau joyeusement... Oui, joyeusement et on eût dit qu'une voix lui parlait et la modérait.

En effet, précédée par ses bonds et par ses gambades, une silhouette mince apparut bientôt : c'était lui.

— Ah ! ruisselant ! transi ! glacé ! s'écria la mère éperdue.

— Maman ! dit-il avec une caresse.

Et il rit de ce joli rire frissonnant, contenu, dont elle aimait la grâce triste et le charme délicat ; mais ce court accès de tendresse, réponse involontaire au transport maternel, ne traduisait pas au juste son état d'esprit.

Il avait réfléchi, le long du chemin de retour ; de son dépit consolé, il ne lui restait rien qu'une mélancolie orgueilleuse du haut de laquelle il dédaignait sa mère, Fernande, toutes les affections. « Je travaillerai..., » s'était-il dit ; et, bercé par la cadence de la marche, calmé par la longueur de la route, il avait composé son programme, il se l'était complaisamment récité, il pouvait le relire en lui-même, écrit en style de dissertation. S'enfermer entre quatre murs avec des livres : une table de bois blanc, des bougies, une écritoire, c'était tout ce dont il avait besoin. Ne plus aimer les êtres ; n'aimer que les nombres ; n'avoir de vie et d'âme que pour cette beauté inaltérable, éternelle, que la raison perçoit en découvrant la vérité et qui, sans vêtement de matière, sans substance tangible, est cependant dans l'homme l'émanation de la substance immanente et le reflet de la divinité. Le culte qu'il allait vouer à ce Dieu de la Science serait sa seule religion. Sa mère et sa sœur, adonnées à l'anthropomorphisme et à la superstition, s'efforceraient en vain de le retenir dans leurs croyances ; il était décidé à s'affranchir des entraves que la tendresse

de ces deux femmes mettait à sa liberté de penser. Et, pour s'y soustraire dès ce soir, il avait à dessein ralenti sa marche, prolongé ses haltes, de manière à n'arriver à Persanges qu'après l'extinction des lumières et le silence fait dans tous les appartements.

C'était donc pour lui une surprise désagréable que de se voir happé à pleins bras par sa mère, emmené comme une proie, emporté comme un objet. Cette étreinte étouffante le faisait souvenir de celle de tout à l'heure, si libre et si souple, quand il enlaçait Germaine à la taille et sentait sous les doigts le contact pelucheux de la ceinture de velours bien ajustée à la mousseline du corsage. Tout embaumé encore du charme de la jeune fille, il sentait un goût de baiser lui revenir à la bouche ; cette joie secrète s'insinuait en lui, prenait tout à coup un prix et faisait de ce qui paraissait les rapprocher, douleur illusoire et sympathie inutile, des mensonges et des malentendus.

— Laissez, maman ; nous marcherons mieux à côté l'un de l'autre, dit-il.

Et il se dégagea avec effort des deux mains passionnées qui lui comprimaient la poitrine et lui faisaient rentrer dans le corps les boutons de son gilet.

— On t'a traîné malgré moi à cette partie, fit-elle. Cette maison, tes souvenirs, le bonheur des autres, c'était plus que tu n'en pouvais supporter.

— Persanges est plus insupportable encore... reprit-il.

Il hésita un instant : ce qu'il pourrait dire serait douloureux au cœur de sa mère et cependant il ne pouvait pas ne pas le dire ; il obéissait à cette méchanceté particulière qui nous arme parfois contre ceux que nous aimons et nous les rend d'autant plus odieux qu'ils nous sont plus chers. Oui, tout lui déplaisait dans la vie de famille ! L'argenterie, il aurait préféré la vendre et distribuer l'argent aux pauvres ! Les armoiries, les livrées, hochets ridicules que tout cela ! Et les portraits d'ancêtres, à quoi bon?

Les paysans n'ont pas de portraits d'ancêtres ; ils vivent cependant comme nous, mieux que nous plutôt, dans moins de mensonges et de préjugés, plus près de la nature et de la vérité. Il fallait simplifier la vie, et quant à lui, Pierre, son parti était pris : il ne mangerait plus à la salle à manger, mais dans sa chambre, sur sa table de travail, ou encore à la cuisine, à côté de Brocard. Il parlait à mots entrecoupés, comme dans la fièvre, et tantôt s'arrêtait avec de grands gestes, tantôt repartait en précipitant son pas. Sa mère l'accompagnait silencieusement, et, mains jointes, priait pour lui. Ils marchaient ainsi côte à côte, quand il heurta du pied une pierre. Ce choc, trop faible pour troubler son équilibre, avait suffi pour ruiner sa volonté. Ses jambes fléchirent ; il se laissa tomber sur les genoux.

— Ah ! pourquoi m'avez-vous mis au monde? s'écria-t-il avec un sanglot.

Il la vit, d'un geste épouvanté, étendre la main vers lui pour lui fermer la bouche ; et, sans pitié pour elle, s'affaissa davantage, comme pour tomber plus bas encore, dans un abîme ou dans un tombeau.

— Pour t'aimer ! Pour t'aimer ! répondit-elle.

Et, penché sur lui, elle l'arracha violemment de terre et le remit debout.

— Il me fallait bien un amour pour vivre. Sans amour, est-ce que j'aurais pu? Mais je t'avais, j'ai vécu pour toi !

Elle s'exaltait à son tour ; par une subite interversion des rôles, le désespoir de Pierre avait passé en elle, et elle se substituait à lui dans la douleur.

— Je ne te comprends que trop ! poursuivit-elle. Que la vie d'ici te pèse, qu'il te faille quelque chose de plus, je le comprends ! Mais, si tu veux quitter Persanges, alors, il y a un parti qui s'offre naturellement à toi. Entre dans la carrière militaire. Engage-toi dans le régiment de ton oncle André...

— Le régiment?... Comme simple soldat? répéta-t-il, stupéfait.

Et il ajouta à part lui :

— Vous appelez cela me comprendre !

— Tu parlais d'égalité tout à l'heure... Tu la trouverais dans le rang.

Il avait songé à se faire inscrire à la Faculté des sciences, ou encore à la Faculté de médecine, ou même à ces deux Facultés ensemble. Ces goûts étaient connus de sa mère ; et si elle les oubliait dans l'instant, ce ne pouvait être que par l'effet du mystérieux prestige attaché au nom de l'oncle André. Elle reprit :

— Officier ou soldat, qu'importe?... Tu serais près de cet homme ! Laisse-moi lui écrire ! Crois-moi, le salut est là !

« J'en doute..., » songea-t-il encore, mais elle paraissait si heureuse en ce moment, son ton et son attitude traduisaient une excitation si tendre et si romanesque, qu'il eut la galanterie de ne pas la contredire. Il ouvrit les portes devant elle, la défit de son manteau, la conduisit jusqu'à sa chambre. Assise à son secrétaire, elle se mit à écrire sans hésitation, sans arrêt, comme elle faisait d'ordinaire : elle prenait la plume et, d'une grande écriture gauche, ajoutait les lignes aux lignes, les pages aux pages. Son orthographe était archaïque et sa ponctuation incorrecte ; elle n'avait cure ni de l'une ni de l'autre, dans l'abondante facilité de style avec laquelle elle déversait sur le papier le trop-plein de son cœur.

Pierre s'était retiré à l'autre bout de la chambre. Tout en essuyant à la dérobée les genoux boueux de son pantalon, il la regardait : derrière elle, la fenêtre grande ouverte montrait un ciel moins épais que tout à l'heure et vaguement imprégné de lumière de lune. Elle se penchait vers la table ; les bougies des candélabres l'enveloppaient d'une atmosphère rose, tremblaient et bordaient d'un trait de

lumière son front droit et tout son profil. Seule avec elle-même, elle souriait à son passé ; ses gestes aisés et jeunes laissaient reparaître la grâce naturelle, que faussait et que raidissait habituellement en elle le souci d'ascétisme chrétien.

— Tu jetteras toi-même cette lettre à la boîte, dit-elle, en retirant de son doigt sa bague armoriée.

— Tout de suite? A minuit?

— Oui, tout de suite !... Je le désire ainsi !

Elle rit à pleine bouche, comme elle ne riait jamais, et prit sur l'écritoire le bâton de cire, qu'elle éleva vers une des bougies. Sa main transparente et rose cacha la flamme un instant. Avec le chaton de la bague, elle apposa le cachet et, se levant de sa chaise, se vit en face de Pierre, dans l'embrasure de la fenêtre.

La pluie avait tout à fait cessé. Les nuages déchirés, effilochés, s'en allaient au vent et découvraient des fourmillements d'étoiles dans un ciel profond. On entendait au loin le bruit d'un ruisseau, grossi par l'orage ; dans les massifs du parterre, un rossignol vocalisait.

La mère et l'enfant se souriaient ; rien autour d'eux que de paisible et que de pur, et dans leurs cœurs réconciliés rien qu'une extase commune.

« Qu'il est beau ! » songeait-elle, admirant en lui le rayonnement de l'intelligence.

— Que vous êtes belle, maman ! dit-il en même temps.

Mais, en parlant, il avait rompu le charme ; elle retira sa main de lui, qui ne pouvait sans blasphème lui dire qu'elle était belle. Toute joie avait disparu sur son visage. Une tristesse incurable, une langueur douloureuse y remplaçait sa jeunesse d'un instant.

Elle l'écouta qui descendait l'escalier, elle le vit qui suivait l'allée du parterre et qui disparaissait au tournant du triacanthos. Alors seulement, maintenant qu'il était loin et perdu dans la nuit, elle lui envoya un baiser du bout des doigts.

Il gravissait la côte, entre les deux haies qui font au village comme une avenue. La maison du chanoine, l'auberge, le jeu de boules, la fromagerie... Il s'exhalait là, des fenêtres ouvertes, un relent de lait aigri et de suie humide, une odeur de travail et de pauvreté. Les tombes, à présent : Pierre les apercevait par-dessus le mur bas du cimetière et nommait leurs morts. Le Petit Louis, un pauvre vannier, si vieux qu'il ne savait plus son âge ; la Saboulotte, une ivrognesse ; Irénée Vaudon, qui faisait de l'usure ; Simon la Guerre, qui chantait au lutrin ; Coucou Giraud, un tendeur de collets ; il imitait si parfaitement le chant du coucou que le coucou lui répondait du fond des bois. Tous, pliés sous leur fardeau, penchés sur leurs outils, que de fois les avait-il rencontrés au bord des champs ou le long des chemins ! « Bonjour, monsieur Pierre... » disaient-ils ; et à lui, enfant, ils tiraient leurs bonnets. Et maintenant, il les saluait à son tour.

« Mon père..., » songea-t-il, en découvrant la tombe massive et blanche qui marquait, parmi ses serfs, la place du seigneur.

Il ne connaissait son père que par le portrait du salon : un homme souriant et doux, aux traits délicats. Comment l'expression de ce visage s'accordait avec ce qu'on racontait du Persanges d'autrefois, une maison de chasse, de bonne chère et de plaisir, c'est ce qu'il n'avait jamais pu comprendre. Il était avéré toutefois que lui, Pierre, ressemblait davantage à sa mère ; et que Fernande, au contraire, tenait de leur père son caractère enjoué, son amour du monde et son goût pour la vie de relations.

« Que serait-il arrivé, pourtant, si maman avait épousé l'oncle André? »

Il regarda de nouveau cette tombe, sous laquelle les causes de sa vie étaient scellées, puis l'enveloppe qu'il portait à la main, et lut ou devina l'adresse, au douteux clair de lune : « Commandant le 5e régiment de cuirassiers à Vendôme. »

La boîte aux lettres était logée dans le mur même de l'église ; il en chercha la fente du doigt, et se souvint de l'histoire que Fernande avait contée l'autre soir. Vraiment, il était merveilleux qu'une mésange eût pu se glisser par ce petit orifice. La lettre tomba ; l'oiseau, s'ébrouant sur son nid, froissa ses plumes aux parois de sa cachette comme accablé de tout l'amour qui venait à peser sur ses petites ailes.

VI

Brocard creusa dans le mur de profondes mortaises, y logea des tasseaux gros comme des bûches, puis, avec son crayon, avec sa règle, avec son niveau, lentement, pédantesquement, il traça d'un tasseau à l'autre des verticales et des horizontales. Il planta à la fin les crampons de fer et les enfonça à tour de bras, tandis que Pierre, à deux mains, maintenait le tableau noir appuyé contre le mur.

— En voilà pour votre vie durant, monsieur Pierre, dit-il en emportant ses outils.

« Par quoi commencer?... », songeait Pierre, encore assourdi par le bruit des coups de marteau. Analyse? Géométrie? Mécanique? De quelque sujet qu'il fît choix d'abord, il savait qu'il passerait aux autres, naturellement ; car tout se tient dans la science, tout s'enchaîne ; les théorèmes, les lemmes, les corollaires, tous les éléments de la connaissance, toutes les parties de la Somme immense viendraient l'une après l'autre ressortir en blanc sur ce fond noir. Cela s'inscrirait avec la craie, s'effacerait avec l'éponge. Et le tableau de Brocard demeurerait là, massif, muet, inépuisable, *la vie durant.*

Il attirait et il épouvantait tout ensemble, ce grand panneau de bois noirci. Comme une porte ouverte sur la

nuit de l'esprit, comme une trappe béante au-dessus du gouffre de l'inconnu, il donnait le vertige et le frisson.

« Par quoi commencer? » reprit Pierre découragé; et il suffit de cette question posée pour qu'il perdît l'équilibre et qu'il tombât au fond d'un abîme de doute. Faible, isolé, sentant autour de lui le vide moral, ne sachant à quoi se reprendre, il restait suspendu sans soutien entre le peu qu'il pouvait savoir et l'immensité de ce qu'il ignorait. Cette inquiétude était pareille à celle de Germaine, quand elle l'interrogeait sur la science, dans le bois d'Arlay, et qu'elle cherchait à comprendre de lui le mot : *infini*. Il entendit dans son cœur l'accent mélancolique de la jeune fille, revit le regard profond qu'elle jetait sur la campagne à travers l'échappée du bois.

Pour chasser ces impressions vaines et se guérir de cette faiblesse de femme, il essaya de relire les cahiers rapportés du collège ; mais, dans l'air libre de Persanges, ce rudiment ne pesait plus le même poids que dans l'atmosphère confinée du collège. Les doigts indifférents feuilletaient : les yeux distraits ne se fixaient pas ; l'esprit même ne croyait plus. Et tout à coup, les signes algébriques cessèrent d'être abstraits pour devenir cuisants et blessants : c'était la fin du cahier, l'écriture diluée s'étalait en de larges taches comme d'avoir été longtemps exposée à la pluie et montrait la trace des larmes que Pierre avait pleurées sur cette page, il savait quand, il savait pourquoi.

La douleur ancienne surgissait parmi ces x et ces y, si vivace encore qu'elle évoquait avec elle les gestes, les formes, les couleurs ; tout redevenait actuel et vivant : un matin, au collège, entre onze heures et midi. C'est l'étude la plus longue de la journée, la meilleure pour le travail, malgré les tiraillements de faim qu'on éprouve par instants. Le poêle ronfle, un soleil cru illumine la neige de la cour et répand dans la salle comme une langueur, comme une torpeur. L'abbé, dans sa chaire, sommeille sur un livre

relié en veau. On voit des bras accoudés, des dos arrondis, des têtes qui penchent, des yeux perdus qui rêvent, des doigts écarquillés noyés sous des touffes de cheveux, et derrière ces corps affalés, des statures sont debout devant les tableaux noirs qui garnissent les quatre murs. La craie court dans le silence et tantôt s'arrête hésitante, tantôt repart, trotte menu sur la planche sonore, glisse en grinçant sur un nœud du bois ou se casse avec un bruit sec.

Juste derrière le poêle, un travailleur solitaire, posé sur une seule jambe, les mains croisées derrière le dos, médite devant une figure. D'autres, groupés deux par deux, selon les voisinages ou les affinités, raisonnent sur quelques problèmes, déduisent quelque calcul, s'animent pour un résultat, s'irritent pour une erreur. On les voit, pris de doutes, qui effacent à tour de bras ; ils recommencent le calcul ; celui-ci surveille, avec des hochements de tête, celui-là écrit lentement, attentivement ; l'un tient la craie ; l'autre le torchon.

Et chacun a sa manière, sa valeur, sa spécialité : prompts géomètres, qui voient dans l'espace, algébristes qui jouent avec les équations, physiciens précis, chimistes prolixes, dessinateurs jaloux qui ne prêtent pas leurs boîtes de compas. Les uns qui comprennent instantanément et se perdent tout aussitôt : ils s'élancent et divaguent, comme par coups d'aile ; les autres, réguliers et droits comme des bœufs au labour, leur allure lente ne bronche ni ne s'interrompt ; les bavards, qui gâtent par des sottises les bonnes choses qu'ils disent ; les taciturnes, qui surprennent par une saillie longtemps méditée ; les joyeux, les timides, les paresseux, les sournois, les libertins, les dévots, les vicieux ; et, par-dessus tous, deux catégories seulement, selon la classification reçue, deux espèces d'hommes, étrangères l'une à l'autre, ennemies entre elles : les forts, dont on prise l'amitié, dont on cherche le secours, les faibles, objet d'indifférence et de mépris.

Pierre, dans cette compagnie, jouit de la faveur générale. On l'aime d'abord pour sa figure, pour ses manières, pour la façon dont il brille les mercredis, en montant les chevaux les plus difficiles du manège Honoré. Les bottes vernies qu'il chausse font de lui le dandy que ses camarades admirent, le cavalier préféré auquel Honoré réserve ses meilleurs chevaux. Enfant gâté par tous, ses fantaisies trouvent grâce aux yeux des Pères ; il reçoit la visite des douairières de la région, chargées des friandises prises chez le pâtissier renommé. Son impiété scandalise ; mais on est persuadé que de sa part ce n'est qu'une attitude, que rien de ce qu'il dit n'est vraiment *pensé*.

On sait que son travail est fougueux, personnel, et porte, comme lui-même, un cachet d'élégance. La veille, par exemple, il a construit sur le grand tableau une courbe remarquable qui demeurera là jusqu'au soir, avec *défense d'effacer*. On venait la voir du fond de l'étude ; l'abbé lui-même, quoique ignare en sciences, y prit intérêt. C'était une grande courbe du 8e degré, avec des pétales comme une fleur et des ailes comme un papillon. Mais, à cette étude, du matin, Pierre se recueille. Il cligne des yeux sans lire, devant son cahier ouvert ; son corps est là, son âme est ailleurs. Il songe, il aime... non seulement celle qui sera sa femme un jour, mais toutes les choses autour de lui, ce beau soleil, la terre vaste et les hommes qui sont dessus... les hommes qui sont ses frères et qu'il veut servir.

Il lui semble avoir changé de poids spécifique ; plus léger que tout, il monte dans un paradis, dans un printemps, dans une clarté, il n'a plus de poids et plus de corps, il plane dans l'extase et se fond dans l'amour. La porte s'ouvre ; ce bruit détourne les têtes et fixe les yeux. Le garçon Joseph entre, fait le salut militaire, tire un paquet de lettres de la poche de son tablier et le remet à l'abbé ; puis, avant de sortir, il prend la pique de fer dans la caisse à charbon, il attise le feu.

L'abbé descend de sa chaire et distribue les lettres.

« Monsieur de Persanges, » dit-il, en s'approchant de Pierre.

C'est Fernande qui écrit ce matin-là. Rien ne fait soupçonner le poison et la mort cachés dans cette enveloppe ; rien n'avertit la main qui décachette, les yeux qui lisent : « Une grande nouvelle, mon ami Pierre. Votre adorée Jeanne épouse un Suisse très riche nommé M. Jessen... » Il faut avoir lu cela, n'en pas mourir, sortir simplement de l'étude, tituber dans le corridor où tout tourne, où l'air manque, où le sol s'effondre, sentir davantage à chaque pas l'effet de ce coup qui s'aggrave et s'approfondit, comprendre enfin que la chose est inéluctable, sans secours, sans remède, ne rien pouvoir, rien que fuir en emportant ce poignard planté dans le cœur, courir droit devant soi, monter à l'étage, tomber sur le petit lit du dortoir et là, longtemps, longtemps, tout seul, seul pour toujours, sangloter, se tordre les mains.

« Certes, j'ai souffert ! » se dit-il.

Et, tourmenté par l'aiguillon de cette vieille douleur, il revint d'un bond à son tableau noir, y traça une ellipse d'un rond de bras colère et jeta autour les côtés de l'hexagone de Brianchon. La figure était mal faite et les trois diagonales ne concouraient pas entre elles. Pour les forcer à converger quand même, comme elles le devaient, il fallut couvrir d'un plâtras de craie leur croisée irrégulière ; et, sans doute, c'était absurde de faire d'un point géométrique une tache grosse comme un écu de cinq francs ; mais, de la sorte, au moins, le tableau était exorcisé.

Pierre y pouvait effacer cela, écrire autre chose, le couvrir de formules, le blanchir jusque dans les coins. Il se réconfortait à mesure, il n'était plus seul ; il avait maintenant pour compagnie le peuple idéal des êtres géométriques, venant à son secours ; un à un, au gré de sa pensée libre, ils fleurissaient en blanc sur cette surface puis disparais-

saient sous l'éponge, sans laisser de traces, s'abîmaient dans le noir et retournaient au néant. Fantômes deux fois chers, ils étaient exacts et ils n'étaient pas réels. Et comme fidèlement ils se pliaient aux lois qui règlent les propriétés des figures ; et toujours, l'ellipse avait ses rayons vecteurs également inclinés sur la tangente ; dans toutes les paraboles, la projection du foyer sur la tangente était un point de la directrice. Et chaque courbe avait sa grâce ; d'une équation quelconque en x et y on la faisait sortir comme une soie hors d'un cocon ; il était amusant de la dévider toute, d'arrondir ses boucles, de conduire ses branches vers cet infini dont rêvait Germaine ; et si loin, si loin qu'on les prolongeât, de se dire que jamais, jamais elles n'atteindraient leurs asymptotes.

C'est ainsi dans la vie : on aime, on aime et l'on meurt avant d'avoir possédé ce qu'on aimait.

Deux fois déjà, on était venu l'avertir pour le dîner ; il acheva sans hâte l'épure qu'il avait commencée, celle du solide commun à un cône et à un cylindre, et descendit, la cravate défaite, sans s'être coiffé, sans s'être brossé. Alcide, en le voyant, lui jeta un regard de blâme. Il apportait justement l'entremets et donnait les assiettes à fleurs.

On en était aux pêches à la Condé... tous les plats desservis, rangés sur la console, attendaient Pierre et mijotaient sur la flamme du chauffe-plats.

— Vous travaillez trop, dit Fernande, quand il entra. Vous vous fatiguerez...

Comme il ne répondait pas, elles se donnèrent la réplique l'une l'autre, espérant l'entraîner à la fin dans leur conversation. Mais, toujours hostile, muet, il se sépara d'elles, passant au salon et s'en alla somnoler dans le grand fauteuil.

— Hein? Que dis-tu? répondit-il en sursaut à Fernande.

Elle l'avait pris par le bras pour le tirer de là, le conduire au piano et jouer avec lui quelque chose à quatre mains.

étrangère à la vie ! L'objet unique du savant, dans ses recherches, est d'améliorer la condition humaine. Et que d'inventions scientifiques utiles, capitales, vitales, n'avait pas vues le dix-neuvième siècle !...

Elle niait toujours avec le même geste attristé ; elle essaya de dire :

— Il n'y a qu'une chose ici-bas qui soit bonne, c'est la *bonne volonté*. De la bonne volonté générale peut seule naître la Vie juste.

Mais Pierre, emporté par l'enthousiasme, poursuivit, sans entendre, l'énumération de tous les progrès réalisés grâce à la science. Et que la science fût impuissante à améliorer les rapports d'homme à homme, incapable de réaliser la justice sociale, c'est ce qu'il ne pouvait non plus admettre. La société était mal faite, soit ; la fortune mal distribuée ; toute une classe de citoyens était exploitée, opprimée par d'autres citoyens. Eh bien, changeons toutes ces choses, reconstituons l'État selon la raison, donnons à chacun selon ses mérites, nivelons, égalisons.

— Il faudrait supprimer la guerre, dit-elle.

— La guerre? répéta-t-il, surpris qu'on pût faire entrer la guerre dans un système philosophique.

— La guerre est la grande ennemie de ton système, reprit-elle. Les hommes de 1789 avaient voulu faire l'État dont tu parles, mais ils avaient compté sans la guerre. L'armée permanente, qu'ils croyaient supprimer, a reparu tout aussitôt, et avec elle cette immobilité des choses, cette impossibilité de rien changer au train du monde contre lesquelles tu t'indignes en vain.

— Défendez-vous la guerre? demanda-t-il d'une voix hésitante, car il savait bien qu'elle ne la défendait pas, que le même idéal les hantait tous deux et qu'au fond ils étaient d'accord.

Il s'approcha d'elle, il se réfugia en elle et, dans ce mouvement même, tout ce qui flottait d'amer et de grand au-

dessus de son cœur pur lui vint à la bouche et déborda malgré lui.

— Dites, maman, pourquoi la misère? Pourquoi la souffrance? Pourquoi le mal?

Elle haussa les épaules, leva les yeux au ciel, et, pour toute réponse, étendit la main vers lui, heureuse de le voir ému à tel point qu'il avait des larmes dans les yeux.

— Si la guerre est mère d'inégalité, si elle est vraiment la cause qui entrave tout progrès, dites, maman, pourquoi la guerre?

— Elle n'entrave pas le progrès, elle le fait plus lent que l'homme ne le désire. Elle le met au service de la Nation, telle que Dieu l'a faite, et telle qu'il faut la lui garder, car elle a coûté bien des larmes et bien du sang. La garder telle qu'elle est, c'est le plus grand des devoirs, c'est celui pour lequel nous t'avons élevé. C'est celui que tu rempliras quand tu seras officier. Alors, tes soldats t'appartiendront, mais toi, tu appartiendras à Dieu.

Le débat revenait à un sujet sur lequel Pierre avait disserté souvent, où il pensait n'être pas novice : la conception de la Divinité.

— Entendons-nous sur les attributs de Dieu! reprit-il avec vivacité. Si c'est le Dieu pensée du monde...

Cette fois, il s'arrêta de lui-même. Mme de Persanges avait refermé les yeux; retombée dans son demi-sommeil, elle approuvait, elle souriait, comme si les paroles de Pierre n'avaient pas besoin d'être écoutées pour être comprises et si elles prenaient pour elle un autre sens, plus lointain, plus secret, que Pierre lui-même n'apercevait pas.

— Comment veux-tu qu'il y ait une différence entre ton Dieu et le mien? dit-elle en se levant.

Ses lèvres, retombant sur le front de Pierre, y restèrent attachées; elle le tint un instant embrassé, comme pour le sentir vivre et penser en elle et pour prolonger sur lui, maintenant qu'il était homme, cette gestation idéale dont elle

l'avait entouré enfant et adolescent. Dans son souci de sourire à Pierre jusqu'à ce que la porte les eût séparés, elle oubliait son livre ouvert sur la table. Aussi bien, elle n'y lisait que pour lui seul et non pour elle : c'était, au deuxième volume des œuvres de Pascal, le *Discours sur les passions de l'amour*.

La vie juste? avait-elle dit. Mais l'ambition scientifique n'était en Pierre qu'un moyen de parvenir à la grandeur morale ; mère et fils, leur idéal était pareil. Non, pas de différence entre eux ! Et c'est pourquoi, ayant souffert, il pardonnerait ! Sa vengeance serait de s'illustrer dans la science et d'ajouter un éclat personnel à son nom roturier de Brunot. Par le renoncement aux biens matériels, par l'effort pur et désintéressé, il s'élèverait jusqu'à la découverte, jusqu'à la création. Et dans quelques années, étant connu déjà pour ses travaux scientifiques, il ferait le voyage de Suisse exprès pour porter à Jeanne sa réconciliation et son pardon. Il imaginait le lieu de leur rencontre, un chalet pareil à ceux qu'il avait vus l'année où on l'avait conduit aux eaux de Saxon : un balcon tout autour, des fenêtres étroites, un escalier de bois ouvragé.

Des montagnes bleues s'apercevaient au loin ; et Jeanne, assise devant lui sur un siège bas, était toujours la même, avec son front droit, ses cheveux ondés, sa grâce rieuse et son air moqueur. Mais lui, devenu fort contre elle, la dominait du haut du savoir. « Travaillez-vous à une œuvre nouvelle? » demandait-elle ; et il répondait : « Oui, madame, je travaille sans cesse ; je me suis voué à la science. »

« Je me suis voué à la science, » répéta-t-il.

Et, s'éveillant de son rêve, il revit sur le tableau inamovible la figure inachevée. Comme la flamme sur les lampes à bout d'huile, son courage baissait tout à coup ; il sentait à nouveau sa faiblesse, sa solitude, son néant.

« La force? songeait-il en se déshabillant, où trouver la force de vivre? »

Deux heures sonnèrent à l'horloge du vestibule, puis, successivement, aux pendules de toute la maison.

Celle que Pierre préférait fit tinter après les autres son timbre tendre et mystérieux et prolongea dans le silence la vibration de ses deux coups égaux.

Fernande racontait sur celle-là toute une histoire et la disait venue par héritage d'une chanoinesse de Vaudreuil, à qui la reine Marie Leczinska l'avait donnée.

« La pendule de maman, » songea-t-il.

Et, tout à coup, les larmes lui vinrent, non de chagrin, mais de tendresse, des larmes résignées et douces, des larmes de *bonne volonté*.

« Et vous, Germaine, pardonnez-moi, » dit-il, détestant derechef le mal et ne pouvant l'extirper du monde et voulant du moins l'arracher de son cœur. Il s'endormit dans ces dispositions pénitentes, tout en aimant et tout en pleurant.

VII

Un matin que Pierre travaillait dans la bibliothèque, un bruit de marteau se mit à retentir dans la salle à manger, les roulettes d'une échelle grincèrent sur le parquet. Il ouvrit la porte et vit M. Villot, en manches de chemise, occupé à desceller le grand panneau, entre les deux fenêtres, au-dessus du dressoir.

Président à vie du Club artistique de la ville de Lons-le-Saunier, ancien professeur de Fernande et de Pierre, M. Villot comptait parmi les amis de la maison ; on l'avait invité à venir passer l'inspection des tableaux existant à

Persanges : un prétexte pour l'avoir à table matin et soir et pour distraire Pierre dans la journée.

— C'est moi, mon petit Pierrotin, dit l'artiste, moi qui arrange tes beaux tableaux.

Il descendit de l'échelle et vint embrasser Pierre, ayant gardé ces manières câlines et ce tutoiement du temps où il lui montrait le lavis en teintes plates et l'initiait aux premiers principes de l'aquarelle.

— Hein ! Quelle composition ! poursuivait-il. Regarde-moi cette nature morte : ces lièvres, ces raisins, ces flacons... Et, là, le blason de tes aïeux ! Il est un peu passé, mais nous allons bien le faire revenir !

Il se mit à mouiller la toile avec une éponge. La croix de Saint-Louis reparut d'abord ; puis l'écusson, aux trois besants symboliques, la couronne comtale, d'où sortait un panache énorme, comme un bouquet sort d'un vase. Plus haut encore, dans les nuages, la devise se développait sur une banderole. Un trophée complexe de canons, de mortiers, de barils, de boulets, de gabions, de drapeaux, de piques, d'espontons entourait les armoiries. A droite et à gauche, deux cantons s'ouvraient, remplis par des paysages ; l'un montrait la défense de Mont-Royat, l'autre le siège de Rheinfelden. D'un côté, on voyait le grand-père Michel, en armure et en perruque, présider aux travaux ; de l'autre, l'oncle Sosthène, en coquet costume Louis XV, passait, la canne à la main, regardait les choses avec un sourire, commandait élégamment. Tous deux se promenaient là, parmi des batteries fumantes, le long des tranchées, sous le vol des bombes enflammées ; et, dans le fond des perspectives, d'autres villes, d'autres batailles, des régiments couchés à terre, des escadrons dispersés complétaient leurs occasions de guerre et leurs vivants états de service.

— Quelles croûtes ! disait Pierre en haussant les épaules.

— Mais non, mon petit Pierrichon, opposait M. Villot. C'est bien beau, au contraire, c'est magnifique...

Et, content au fond que Pierre ne se trompât pas sur la valeur artistique de cette machine, il prit la joue du jeune homme entre deux doigts et la frôla encore de sa barbe piquante qui sentait le rogomme.

— Tu es connaisseur, Pierrotet, dit-il. On ne t'en conte pas.

— C'est ma sœur qui veut qu'on restaure cette horreur-là? demanda Pierre.

— Elle veut que je la copie pour la faire graver... C'est une chose à conserver, tu comprends?

Fernande s'était mis en tête de classer les archives de Persanges et de ranger les objets qui présentaient un intérêt historique; elle plaçait dans des tiroirs les manuscrits, les carnets de campagne, les brevets, les correspondances; dans des vitrines, les miniatures, les bijoux, les médailles; elle nettoyait, rafistolait, cataloguait. Pierre, en traversant un après-midi la salle de billard, l'avait surprise installée à la fenêtre, entourée de livres, posés tout autour d'elle, sur des chaises, sur la cheminée, sur les bandes du billard. Elle rougit jusqu'aux oreilles; son premier mouvement fut de cacher le papier sur lequel elle écrivait; puis, elle se reprit :

— Après tout, pourquoi ne le verriez-vous pas? C'est la biographie de l'oncle Sosthène.

Pierre lut sur la page commencée :

« A peine entré à l'école de Mézières, Sosthène de Persanges se fait remarquer par son zèle et sa bonne conduite. Non content de s'adonner au dessin, aux mathématiques et à l'étude des règlements militaires, il consacre ses loisirs à l'hippiatrique et prend des leçons auprès d'un artiste vétérinaire qui lui démontre l'anatomie du cheval... »

— Corrigez mon style, s'il est mauvais, disait-elle en le voyant qui faisait la grimace.

— Merci, je m'intéresse à autre chose.

— A quoi?

— A la vérité scientifique.

— Et voilà ce qui cause de la peine à maman, votre vérité... Fi ! c'est vilain à vous. Vous devriez être honteux, poursuivait-elle sans transition, de ne pas vouloir faire votre service militaire, sous prétexte que la loi vous en dispense. Vous êtes fils aîné de veuve, c'est vrai, mais ce n'est pas bien à vous de profiter d'une loi qui est faite pour les pauvres et pour les ouvriers ! Vous devez l'exemple aux gens du pays.

Son parti était pris de ne pas répondre, son opinion formée sur la morale que Fernande défendait toute d'obligation, de contrainte, de devoirs irrationnels, de mérites maigres et rétrécis. La sienne était d'efforts, de travail, de bien-être ; elle exerçait tout l'homme dans l'homme et lui donnait pour règle de s'accroître, de tendre sans cesse vers plus de force, de vie, de beauté, de perfection, de liberté.

Ces pensées lui revenaient, s'imprégnaient en lui avec plus de force, tandis qu'il considérait ces toiles conservées comme des choses précieuses et prisées haut par sa mère et sa sœur, ainsi que l'histoire de l'oncle Sosthène.

Tenant à affirmer de toutes manières son libéralisme, il dit en s'adressant à l'artiste absorbé dans son travail :

— Et puis, vous savez, monsieur Villot, ne vous gênez pas pour fumer votre pipe. Ici, c'est le règne de la liberté.

Au nom de cette même liberté, M. Villot s'en alla dans l'après-midi pêcher à la ligne. Le lendemain, il fit quelques retouches à la toile ; mais, la lumière étant favorable après une averse, il préféra emmener Pierre dans les prés du bas pour faire ensemble une petite aquarelle.

— Tu sais, Pierrillot, disait-il en descendant le sentier roide, si les papiers de tes ancêtres ne t'intéressent pas, tu peux les prêter à Duvernet...

— Duvernet, le bibliothécaire? demanda Pierre.

— Oui, nous mangeons ensemble, tu sais bien, chez Camille, en face du théâtre? Il fait des livres sur le pays; tes papiers l'aideraient bien.

— Je les lui prêterai, répondit Pierre après réflexion; seulement, ne le dites pas à ma sœur.

M. Duvernet avait une réputation d'athée, d'homme mal pensant, et certainement Fernande eût été mécontente que les choses de la famille passassent dans les livres de ce parpaillot. Mais Pierre était un homme libéral : non seulement il prêterait ses documents, mais il les offrirait, il les porterait lui-même. Comment cependant pouvait-il arriver que M. Duvernet, homme d'esprit, s'intéressât au fatras laissé par les oncles et les grands-pères?

Néanmoins, il attendit que sa sœur eût remis dans les vitrines les papiers qu'elle avait compulsés et classés; il les prit, les cacha sous les coussins de la voiture et, le lendemain, sous prétexte de reconduire M. Villot, il partit pour la ville en emportant secrètement le tout. Le porche de l'hôtel de ville franchi, un escalier gravi, plein de poussière et d'odeurs ammoniacales, le mirent sur le palier de la bibliothèque. La porte poussée, il éprouva ce respectueux bien-être que lui causait d'habitude la vue des livres : les reliures et les dorures allaient par rangées parallèles du plancher jusqu'aux corniches; le grand jour bleu, entrant par les quatre fenêtres, se reflétait sur les tables de bois ciré.

— Qui est là? cria du haut du plafond une voix bourrue.

— Pierre Brunot.

— Connais pas...

M. Duvernet boita quelques pas le long du balcon, gagna l'escalier tournant, mais s'arrêta là, le pied sur la première marche. Comme un escargot montre sa tête hors de la coquille, il se penchait à la balustrade hors de la spire de l'escalier :

— Ici, on ne prête pas de romans, cria-t-il. Si vous voulez des romans, allez chez Marmorat...

— Je ne désire pas de romans, monsieur... Je m'appelle Brunot de Persanges et je viens pour une autre affaire.

— Serviteur, monsieur de Persanges, serviteur... reprit le bibliothécaire en débouchant devant le visiteur.

Il toucha du doigt le bord de son chapeau de feutre ; un pas qu'il fit en avant sur sa jambe cagneuse eut l'air d'une révérence.

Ils s'assirent près de la fenêtre, dans des fauteuils de paille ; on voyait de là le toit rond de la halle aux grains, puis la grille ouvragée de l'hôpital, la cour, le buste de Bichat sous l'horloge, dans l'encadrement de deux sapins. La conversation s'était nouée de suite sur le sujet de l'arrière-grand-père Louis ; M. Duvernet l'avait connu pour un fin lettré, plutôt écrivain que militaire, et il voulait lui consacrer un chapitre de son prochain volume : *les Originaux de mon pays*. Tous les documents que Pierre pourrait lui confier seraient donc les bienvenus.

— J'ai lu vos *Aventures de Pancrace*, dit Pierre ; c'est si romanesque, si dramatique...

Les études de M. Duvernet étaient toujours locales, soit qu'il s'occupât de l'histoire locale, des mœurs locales, de la nature locale ; mais le particulier de sa manière était que, sur tous ces sujets, purement jurassiens, il étendait un style étrange, composite et familier, trivial et prétentieux. C'était un style à la mode dans quelques journaux de Paris, à l'époque où M. Duvernet se mêlait à la bohème romantique et se ruinait dans le compagnie des demoiselles. Ruiné, il avait rapporté dans sa province ce style de saison et l'avait conservé dans sa bibliothèque avec d'autres vestiges du passé.

— Je crains que mon prochain livre ne soit pas de votre goût, dit-il. C'est sur l'époque du 18 Brumaire, vous savez ; et, moi, je suis une vieille barbe de 1830 et de 1848. Tous

les deux, le numéro *un* et le numéro *deux*, l'oncle et le neveu, je les mets dans le même sac, avec Louis-Philippe par-dessus.

— Je pense comme vous, répondit Pierre.

Mais un bonhomme, qui entra à ce moment avec une mine gênée, l'interrompit. Il ôta sa casquette, posa à terre un bidon de fer-blanc qu'il portait en main et demanda la *Revue des Deux Mondes*.

— Tenez, la voilà, mon vieux troubadour, répondit Duvernet. Dites à votre patron qu'il me renvoie la dernière, le percepteur la réclame...

L'homme rétablit sa casquette sur sa tête, reprit son ustensile et se remit en chemin avec la double lenteur de son âge caduc et de son caractère franc-comtois.

— Je disais que je partage vos idées sur le 18 Brumaire, reprit Pierre, et que je suis républicain.

— Oh ! oh ! répondit M. Duvernet, en relevant du doigt ses lunettes et les braquant sur Pierre. Je sais bien qu'on n'aime pas beaucoup le Corse dans votre famille, mais pour ce qui est d'être du bâtiment républicain...

Il hocha la tête et sourit avec incrédulité ; Pierre reprit chaleureusement :

— Je suis dégagé de tout préjugé ! Je suis un homme libre et je cherche la vérité !

— C'est bien, c'est très bien... fit M. Duvernet sur un ton d'encouragement.

Et Pierre vit s'effacer sur la face camuse du vieux liseur de livres son sourire moqueur et libertin.

Il avait plu, il avait touché ; sentant cet avantage, il développa le programme élargi de son travail. Sa résolution nouvelle était de s'adonner non seulement aux mathématiques, mais à la philosophie, à la pensée sous toutes ses formes. Rien de ce qui est humain ne lui serait étranger.

— C'est de votre âge, reprit M. Duvernet. A vingt ans, on veut tout manger ; on hennit à la vie, on avalerait le

tonnerre de Dieu ; on ne voit pas l'horizon. Trente ans : on se recueille, c'est la plénitude de la force, la maîtrise. Quarante ans : la seconde jeunesse ; elle ne vaut pas la première, on la fait traîner jusqu'à cinquante, cinquante-cinq... Soixante ans : c'est foutu.

La vieillesse, selon lui, ne méritait aucun égard ; c'était un âge ignoble, digne à peine de faire pitié et dont il ne se consolait lui-même qu'en fumant sa pipe et buvant force petits verres. Mais, puisque Pierre aimait les livres, il lui offrait les siens, il le recevrait en secret les jours où il fermait la boutique pour les troubadours et les philistins.

La lueur du soleil couchant rougeoyait dans la haute salle ; Pierre prit congé en remerciant pour ces bonnes choses offertes, le silence, la solitude et la compagnie des grands écrivains.

— Il est bien tard, monsieur Pierre, dit Alcide en remontant sur le siège. Mademoiselle sera mécontente.

Il pressa le cheval, en criant par moment pour faire garer les gens. Pierre, bercé par la voiture, songeait à ce partage de temps qu'il voulait faire entre les sciences exactes et la littérature. Comme il arrivait au parc du jurisconsulte, la cloche de Persanges sonna à toute volée. Au sommet de la montée, Fernande parut ; toute rouge, sans ombrelle, sans gants, elle cria :

— Vite, vite ! Pierre. On vous cherche !

Elle sauta sur le marchepied et dit, hors d'haleine :

— Figurez-vous ce qui vous arrive !... Un cheval ravissant !... Un amour de cheval que votre oncle André vous envoie !

Et, comme Pierre répétait : « Un cheval?... » sans comprendre, elle l'embrassa et répliqua :

— Oui, un cheval... ou plutôt une petite jument, toute noire, jolie à croquer. Elle est pur sang ; vous verrez ses papiers.

Leur surprise, à elles, avait été bien grande, quand elles

avaient vu tantôt déboucher le soldat qui menait cette jument en main. D'abord, elles pensaient qu'il venait coucher à Persanges avec un billet de logement ; mais non, il était du régiment de l'oncle, il arrivait de Vendôme, par le chemin de fer, ce qui expliquait le retard de l'oncle à répondre à la lettre de Mme de Persanges ; ou plutôt l'oncle n'avait voulu répondre que par exprès.

— Maman est ravie ! conclut-elle. Jamais je ne l'ai vue si contente !

La mère, pour dérober cet excès de joie, s'était retirée dans sa chambre ; elle entendit rouler la voiture dans l'avenue et ne se leva pas et ne détacha pas les yeux de la lettre qu'elle lisait pour la troisième fois :

« CHÈRE GILBERTE,

« Vous m'avez donc rappelé à vous ! Vous êtes donc revenue à moi ! Et nous voilà donc à causer tous deux comme autrefois ! Que c'est bon, Gilberte, de vous parler encore après tant de silence, et puis, que c'est triste quand toute la vie s'est écoulée et quand il n'est plus question de vous, mais de votre enfant !...

« Merci pour ce que vous me dites de lui, la lettre du Père, l'avis du médecin, et tout le reste. Je le vois bien, ce petit, je l'aime bien ; il a votre âme, c'est de quoi il souffre et de quoi je le plains ; il a vos dons, et c'est pourquoi il plaît, est plein de charmes, de promesses, de succès.

« Vous dites vrai ; il faut se garder de contrarier son goût pour les choses de l'esprit, sous peine de risquer qu'en se cherchant, il ne se trouve plus, et sous peine d'affaiblir cette foi en soi-même sans laquelle il ne serait rien. Les germes qui sont en lui sont sacrés ; respectons-les.

« Et, cependant, cette fièvre de travail dont il témoigne m'effraie ; elle n'est, selon moi, que la forme même de son chagrin, bien loin d'en être la consolation, car elle l'écarte

de la vie et lui rend odieuse toute réalité. C'est à quoi je voudrais pouvoir remédier. Je voudrais le rendre à l'élan, à l'insouciance, à la folie de son âge. Plus tard, il reviendra assez aux choses de la pensée, si telle est sa pente et sa voie ; mais qu'il vive d'abord, et s'efforce, et se lasse et se risque aussi. En un mot, c'est à la vie physique que je voudrais le ramener et, pour cet essai-là, je lui envoie une petite jument que j'ai toute dressée, prête à devenir sa chose, qui le portera à la promenade, à la chasse, à la guerre, n'importe où, mais qui le mènera enfin, et sans qu'il s'en doute, là où nous voulons qu'il aille.

« Mon conseil, vous le voyez, est bien naïf et bien simple ; l'essai est simple aussi, puisqu'il ne faut que mettre ensemble l'enfant et le cheval. Si pourtant vous voulez en essayer, cherchez, je vous prie, dans vos alentours, une personne au fait des chevaux ; un mentor est indispensable, au moins dans les débuts, car la petite bête est chaude et demande à être montée avec un peu d'art. Je l'appelle Cornette ; je l'avais achetée pour moi, mais je désespérais, ma foi, de me servir d'elle ; elle n'est pas faite pour ma taille ; avec la cuirasse, je l'accable et je l'écrase. Enfin, je suis bien aise de l'envoyer à Persanges et je suis votre obligé. Berte, Berte, je baise vos mains ! Vous aimiez les chevaux, autrefois... Et, maintenant, vous avez renoncé à tout, je le sais, vous ne vivez que pour le bien. Quant à moi, je me consolerai de n'être ni époux, ni père en aimant bien fort votre enfant, je le suivrai, je l'aiderai.

« Brunot. »

. . . . . .

Le soldat avait installé la jument dans la stalle du fond, juste sous la lucarne. Pierre s'approcha d'elle ; elle se grandit, dressa les oreilles et le regarda avec des yeux inquiets. Un beau reflet lustrait son épaule ; son poil tentait

la main; elle était bien droite sur ses beaux aplombs et ses trois balzanes, pareilles à de fines guêtres blanches.

« Tu es à moi... » songeait-il en la caressant.

Et aussi il était à elle, car il voulait lui-même la nourrir, l'abreuver et la panser. Mais, avant toute chose, il avait un secret à lui dire, et, d'un mouvement subit, si tendre et si virginal qu'aucune femme en le voyant n'eût pu s'abstenir de lui sourire et de le baiser au front, il noua ses bras au col de la bête, appuya ses lèvres à sa peau soyeuse et lui dit tout bas :

— M'aimeras-tu? Moi, je t'aimerai !

DEUXIÈME PARTIE

LA JUMENT

Au manège tenu par Honoré, à Dôle, Pierre était donné pour modèle aux autres ; il menait les reprises. Quand on sortait le long du canal, il marchait au premier rang. Il montait tous les chevaux d'Honoré, indistinctement : Cornette donc ne lui faisait pas peur. Tout ce qu'il accordait à sa mère et à sa sœur, c'est qu'un écuyer pouvait lui être utile pour la mise au point de sa position, la finesse de sa main et les détails de l'entretien de la jument dont il ne voulait laisser le soin à personne.

On télégraphia donc à Honoré, qui arriva le lendemain même, ravi de passer à Persanges sa morte-saison. Coiffé d'un chapeau haut de forme, et vêtu d'une redingote, ainsi qu'il sied aux personnes invitées dans les châteaux, il portait d'une main sa valise, de l'autre des fleurets et des sabres de bois, pour le cas où M. Pierre voudrait se divertir par un peu de pointe ou de contre-pointe entre deux reprises d'équitation. Il les déposa sur une des banquettes du vestibule, puis il ressortit dans la cour, pour voir cette jument qu'Alcide, se souvenant de son service dans la cavalerie,

tenait *placée* devant lui. Il tourna autour d'elle, la tâta aux boulets, à la ganache, lui écarta les paupières, lui ouvrit la bouche, y regarda longuement — comme s'il était dentiste et si elle avait mal aux dents — puis demanda qu'on la fît trotter.

— Son derrière n'est pas en retard, monsieur Pierre, disait-il, toujours songeant.

Au trot léger de Cornette, il regarda se chasser l'un l'autre ses pieds bien faits, chaussés de blanc ; s'animant, et grandissant d'allure, elle emporta Alcide accroché aux rênes du bridon, elle le traîna sur le gravier. Honoré vint la flatter au col, la palper aux reins ; puis il se mit à croupetons pour la regarder par-dessous.

— Enfin, votre opinion, Honoré? demanda Pierre, impatient.

— Soit dit sans vous offenser, monsieur Pierre, fit Honoré en se relevant, en le toisant comme il avait toisé la jument, vous n'êtes pas dans le cas de monter un cheval comme ça.

— Pourtant, chez vous, Honoré, je montais tous les chevaux.

— Chez moi, c'est différent, monsieur Pierre, répondit l'écuyer en souriant.

Il n'avait jamais payé un cheval plus de deux cents francs et recrutait ses montures parmi les « réformés » du régiment de Dôle.

— C'est différent... Mes chevaux ont de l'âge, ils sont de confiance. Avec eux, pas de malheur à craindre.

Il ajouta que ces pur sang bien mis — et telle était Cornette — demandaient à être montés savamment.

« Ils sentent les fautes, ils ne les pardonnent pas. Les fautes qu'on fait proviennent du manque d'assiette et de position, car comment appliquer à l'instant précis, mesurer en l'appliquant, la pression des jambes, si les jambes n'encadrent pas d'une manière invariable le ventre du cheval ;

comment employer les rênes avec *justice* si les bras s'en vont de tous les côtés? Ainsi la première chose pour monsieur Pierre serait de se bien placer... »

Pierre n'aurait pas cru que l'équitation demandât tant d'analyse ; il ne se jugeait pas non plus au degré d'incapacité que disait Honoré ; mais, lui pardonnant tout, et même de dire *justice* pour *justesse*, il se remit avec obéissance entre ses mains. En somme, il s'agissait pour lui, comme l'avait dit Fernande, de *réussir*, d'établir dans le pays qu'il excellait comme un autre, mieux qu'un autre, aux exercices du corps, mais que, par une préférence raisonnée, il avait jusqu'ici choisi les exercices de l'esprit. Ils tracèrent sur la pelouse une piste que Brocard nivela et sabla, aux sommets de laquelle il planta des poteaux, et, sur *Querelle*, choisie comme la moins grosse des deux juments, Pierre, conscrit, commença l'école du cavalier.

Tandis que Fernande, de la fenêtre du salon, et Alcide, du coin de l'allée de la basse-cour, suivaient des yeux les leçons, Cornette libre, et au pré, détendait et reposait ses membres souples.

— Serrez du genou, monsieur Pierre, disait Honoré. La jambe n'est pas moyen de tenue, tête droite, monsieur Pierre. Regardez les cheminées du château. Et la pointe du pied que vous oubliez, monsieur Pierre. Allons, monsieur Pierre, rassemblez vos rênes. Partez au trot. Sauf le respect que je vous dois, monsieur Pierre, chassez les fesses en avant.

Pendant des heures, pendant des jours, il fallut entendre cette litanie, subir ces critiques d'Honoré, obéir surtout. L'écuyer accompagnait ses commandements de grands claquements de chambrière, auxquels l'écho répondait. Une répétition sans fin, une monotonie assommante, d'assouplissements qui désarticulaient Pierre, qui le faisaient s'agiter sur sa selle comme un pantin, des voltes perpétuelles sur lesquelles Honoré pérorait, raisonnait, répri-

mandait. Jamais le cercle n'était assez parfait — comme si l'on pouvait, avec les pieds d'un cheval, tracer sur le sol un cercle parfait ! — il fallait que *Querelle* regardât vers le dedans, qu'elle mâchât son mors, qu'elle diligentât l'allure et qu'encore elle marchât des épaules sur une piste intérieure à celle que décrivait l'arrière-main.

— Vous me donnez le tournis, à la fin, dit Pierre.

Et il s'arrêta sans permission, abandonna les rênes et s'essuya le front.

— Si monsieur Pierre était soldat, je le mettrais à la salle de police, dit Honoré. Mais ce sera comme monsieur Pierre voudra. Monsieur Pierre est libre de ne pas vouloir apprendre à monter à cheval, nous renverrons la petite jument au colonel.

— Vous exagérez toujours, Honoré. Je ne vous refuse pas l'obéissance ; je me repose un peu, voilà tout.

Honoré n'avouait qu'à Mlle Fernande les progrès faits par son élève. Il était avec elle en rapports de grande considération ; dès le premier jour, Fernande avait déclaré à Pierre qu'Honoré, vieux serviteur de Crimée, d'Italie et du Mexique, méritait tous les égards ; elle avait voulu qu'il dînât à table et fût placé à droite, comme un général. Elle entreprit même de faire au pastel le portrait de l'écuyer et s'installa devant lui en tête à tête tous les après-midi. Honoré pommadait et ramenait ses cheveux, cirait ses moustaches avant de se placer devant le chevalet ; sa tête haute, ses sourcils froncés prenaient un air de majesté ; ses lèvres esquissaient un noble et bienveillant sourire qu'il s'efforçait de rendre pareil au sourire de Napoléon III.

— Comme vous ressemblez à l'empereur, monsieur Honoré ! lui dit-elle une fois. C'est frappant !

— Mademoiselle Fernande veut rire, répondit Honoré.

Et son sourire impérial s'épanouit dans un vulgaire contentement ; deux rides concentriques qui creusaient ses joues se dilatèrent jusque vers ses pommettes, jusque

vers ses oreilles, dansèrent en rond autour de son nez.

Il raconta l'essai que Pierre avait fait le matin même en montant sa petite jument. Cornette était venue de l'écurie, les crins au vent, le pas relevé. Pierre sautant en selle à la force des poignets, sans le secours des étriers, avait malheureusement voulu la mettre en avant en se servant des talons, mais, partie en lançade, elle avait rencontré le mors, s'était butée, arrêtée, et, d'une seule ruade, comme en se jouant, elle avait jeté son cavalier à terre.

— Rattrapez-la, Honoré, je vais remonter, avait dit Pierre en se relevant.

Et sans retard, il le faisait, ajustait ses rênes, repartait.

Ce trait lui avait valu l'estime d'Honoré.

— Monsieur Pierre deviendra cavalier, disait-il.

Une fois Pierre remonté en selle, Cornette, avec ses sauts de côté et ses ruades, ne le désarçonna plus ; il la tenait entre ses deux genoux, souple de tout le corps, prêt à toutes les secousses, manquant encore d'adresse dans le maniement des rênes, mais non d'endurance aux réactions du cheval. Il était à mi-chemin dans la série des épreuves au bout desquelles on est cavalier et se jurait d'aller jusqu'au terme, de devenir un écuyer irréprochable et de faire sentir à Robert Guyennot lui-même qu'il pouvait y arriver vite et bien. Le libre passage des exercices de l'esprit à l'effort des muscles lui semblait une perfection enviable, l'un des attributs de cet homme complet qu'il voulait être : il avait, en effet, l'impression de croître en valeur et de se compléter. Le mouvement qu'Honoré l'avait forcé de prendre, la hardiesse qu'il acquérait chaque jour dans la lutte contre son cheval donnaient des ailes à son imagination, de l'essor à son esprit ; il lisait plus curieusement que jamais des livres plus divers, toute la bibliothèque. Ouvrant un soir l'armoire des in-octavo, il y découvrit le traité d'équitation de La Guérinière sur ce point que *la bonté de la main doit l'emporter sur celle de la bride*, et il vanta à

table ce traité comme plein de saines observations et de véritable esprit scientifique. Il développa cette opinion, que l'équitation était un *art*, pareil, non pas inférieur, à ceux dont il est parlé dans l'Encyclopédie ; ses recettes, comme celle des autres arts, manquaient de grandeur idéale et de valeur abstraite, mais servaient à l'action et à la vie ; et, pour faire comprendre à Fernande toute l'utilité de ces recettes, il l'invitait à mesurer la distance qui séparait Honoré, le cavalier empirique, de lui, Pierre, le cavalier éclairé. Honoré, bien qu'il ne fût pas ignare, ne comprenait rien à La Guérinière ; il en tournait simplement les pages, sans oser y lire, et tordait sa barbiche en disant :

— C'est antique, monsieur Pierre, c'est très antique...

Non seulement l'équitation datait parmi les hommes de plus loin qu'Honoré n'eût pu le croire, mais il semblait qu'elle eût contenu jadis plus de choses qu'aujourd'hui ; il n'était plus question dans l'enseignement d'Honoré du *piaffer*, de la *ballottade*, de la *croupade* et de tous les airs de manège que La Guérinière décrit. Peut-être étaient-ils tombés en désuétude ; mais peut-être aussi qu'Honoré les ignorait, chaque maître de manège ayant sa forme de science, sa limite dans l'art, les différences entre les cavaliers étant plus grandes encore qu'entre les chevaux et véritablement infinies. Tout l'art équestre tenait pour Honoré dans le cercle de la volte ; il est vrai que, là-dessus, il était exigeant, commandant sans fin : « Préparez-vous pour la volte. Et pour la volte... volte !... »

Et Pierre ayant lu simplement que la volte à droite est utile en guerre, comme permettant d'entourer diligemment la croupe de l'adversaire et de se servir du sabre avec avantage, le reste n'étant que subtilité et puérilité :

— Faisons donc de l'équitation de guerre, dit-il, prononçant définitivement son choix entre les quatre hypothèses, « le dressage du cheval pour le manège, pour le carrosse, pour la chasse ou pour la guerre ».

— Comme monsieur Pierre voudra, répondit Honoré.

Le lendemain, ils descendirent pour galoper, dans les prés du bas ; Fernande, du balcon du salon, les suivait des yeux avec une longue-vue.

— L'épaule libre ! La main basse ! monsieur Pierre, criait Honoré, d'une voix telle qu'on devait l'entendre du bois de Saint-Georges et du bois de Bey. De la souplesse, du liant ! Surtout ne tirez pas sur la bouche, ou la jument vous emmènera.

Ils partirent botte à botte, par grandes foulées joyeuses ; les chevaux baissaient l'encolure, pour s'allonger davantage encore et voir le terrain. A gauche, les saules de la rivière ; à droite, les feuillages du bois fuyaient vers l'arrière vertigineusement.

— Monsieur Pierre n'a pas peur de la vitesse? demanda Honoré.

— Non, non, répondit Pierre, je n'ai pas peur...

Honoré dit encore qu'il fallait laisser courir les mains basses, pour assouvir la petite jument, et que tout à l'heure on la reprendrait :

— Lentement... monsieur Pierre, progressivement...

Pierre élevait un peu les poignets, et, effet merveilleux ! Cornette galopait plus haut, moins vite, elle lui cédait un peu de ce mouvement, mais s'appuyant au mors elle demandait plus d'espace, plus de liberté. Il baissa de nouveau la main, elle repartit, légère, charmante, appuyée et maîtrisée ; et c'en était fait pour la première fois, le lien classique et délicat, le lien de vie qui devait réunir la bête et le cavalier existait entre eux définitivement. Rien n'avait révélé aux yeux ce subit et secret accord : Honoré ne l'apercevait pas ; il commençait à parler de ses souvenirs de Crimée et de la charge d'Inkermann.

— C'est alors que mon pauvre cheval a crevé, poursuivit-il, quand ils eurent guéé le ruisseau et pris pour revenir le chemin de la Madelaine. J'aurais voulu le rame-

ner au camp ; mais il a crevé sur la place en un instant.

— C'est bien triste, dit Pierre en caressant Cornette, mais parlons d'autre chose. Je ne désire pas du tout avoir mon cheval tué sous moi.

— On ne sait pas ce qui peut arriver, monsieur Pierre, dit Honoré, mécontent qu'on fît si bon marché d'une action de guerre pour laquelle il avait été cité.

A cette période de vacances, son manège fermé, ses chevaux loués, Honoré préférait demeurer à Persanges où il appréciait la bonne nourriture, la vie animée et polie, la compagnie de Pierre et la vieille eau-de-vie de marc. Enfin l'instruction à cheval était pour l'écuyer un passe-temps et un plaisir : maintenant que M. Pierre connaissait bien la main de la bride et qu'il pouvait monter tout seul, Honoré s'alignait contre lui pour des parties de sabre ou de fleuret. Infatigablement, passionnément, jusqu'à ruisseler de sueur, ils se taillèrent au flanc, au va, à la banderole, commencèrent enfin l'escrime à cheval. Pierre, plein d'ardeur, parlait d'apprendre le maniement de la lance ; il voulait être agile, intrépide, infatigable, parfait dans l'emploi de son corps comme dans le gouvernement de son esprit ; son attitude avait changé ; on observait en lui un port de tête plus fier, des manières plus dégagées, enfin l'orgueil du piéton devenu cavalier.

Le jurisconsulte Bouvigner, mécontent de tous ces signes, s'en allait avec son caniche et déplorait que ce garçon bien doué perdît son temps en exercices de baladin et de jockey. L'oncle Aldonce Brunot vint exprès, un jour qui n'était pas celui de la foire, pour observer qu'on touchait au milieu de septembre et qu'il importait que Pierre rentrât au collège, sous peine d'abandonner tout espoir d'arriver jamais à figurer au corps des Ponts et Chaussées. Mais Fernande, heureuse, répandait partout les louanges de Cornette ; elle ne doutait pas que Pierre, devenu cavalier, ne se réconciliât avec les principes d'obéissance, de dis-

cipline, et qu'il n'entrât dans l'armée, ainsi qu'il convenait.

— Racontez-lui vos campagnes, monsieur Honoré, disait-elle; donnez-lui le goût du service militaire.

Mais Honoré, hochant la tête :

— M. Pierre ne sera jamais soldat. Il raisonne trop...

Fernande présidait aux réunions d'amis qui affluaient chaque jour à Persanges, d'eux-mêmes, par curiosité, pour voir les exercices de Pierre. C'était maintenant par la force des choses un peu de cette animation ancienne, calmée depuis plusieurs générations, depuis que la fortune était devenue moindre, les charges demeurant les mêmes, mais qui avait rendu Persanges célèbre autrefois et qui reportait l'imagination jusqu'au temps fastueux des *grands-pères*.

Le président Guyennot abondait en discours; Robert Guyennot, avec quelque chose des manières de son père, les mêmes ports de voix, les mêmes intonations, dissertait sur le dressage, sur le saut d'obstacles, sur le harnachement; et c'était amusant, cette amplification de formes oratoires sur des sujets strictement militaires.

— Et Germaine? leur demandait Fernande. Nous ne la voyons plus!

Germaine gardait bonne-maman : mais Fernande ne s'arrangeait pas du prétexte.

— Germaine a quelque chose, dit-elle un jour à Pierre. Allez donc voir ce qu'elle a.

Pierre se reprochait justement ce quelque chose; il décida d'aller au-devant de celle qu'il avait offensée et de la ramener.

Les étrivières ajustées, son pied posé exactement sur la planche de l'étrier, sa botte vernie cachant la sangle blanche, il trotta avec Honoré le long de la route aimée, ému de voir apparaître les ruines, puis le village, et la maison ancienne à laquelle son cœur restait attaché. Honoré ayant la complaisance de promener les deux chevaux au pas, le long du canal, Pierre entra sans sonner et traversa la cour.

Germaine était assise devant le piano, dans le salon, mais elle ne jouait pas ; Pierre, en ouvrant la porte, la fit se lever précipitamment.

— Ah ! Vous m'avez fait peur, dit-elle en rougissant.

Elle ferma le livre posé sur le pupitre et Pierre en lut de loin le titre : *la Dame de Monsoreau.*

— Un roman, Germaine, c'est défendu !

— Chut ! reprit-elle, ne le dites pas à bonne-maman.

Il pensait, en entrant, la trouver toute triste, accablée de ce chagrin qu'il avait causé, mais la vie et la joie jouaient dans tous ses gestes, éclataient dans ses yeux, brillaient sur sa bouche.

Il se sentait devant elle comme recréé, comme exalté. Cette lecture l'avait émue, sans doute, ou bien c'était la brusque apparition de Pierre, botté, éperonné, avec cet élégant costume de cheval?

— Êtes-vous venu sur votre jolie jument? demanda-t-elle.

— Oui, Germaine ; elle m'attend là, dans le chemin.

Ils regardèrent par la fenêtre et virent, au delà du mur et du canal, Honoré qui faisait les cent pas en menant les chevaux en main.

— Je suis venu en ambassade, reprit-il, pour savoir quelles occupations vous retiennent si longtemps loin de Persanges. Je pourrai dire maintenant que c'est la lecture des amours de Bussy avec la dame de Monsoreau.

Elle ouvrit la bouche pour dire : « Non, ne le dites pas ! » mais elle comprit, aux yeux de Pierre, qu'ils étaient complices et qu'il ne parlerait pas.

— Comme ils ont aimé ! dit-elle en extase.

Et elle rougit en jetant vers la fenêtre un regard inquiet.

— Si bonne-maman m'entendait !

Elle s'assit au piano, jeta des accords, monta des gammes.

— Non, Pierre, disait-elle tout en jouant, ne croyez pas

que je sois romanesque... je lis par ennui, mais, si j'avais de bons livres, je travaillerais, au contraire.

Ses yeux scrutaient ceux de Pierre et cherchaient à pénétrer au delà des yeux, dans les arcanes de l'âme, dans cette science et cette philosophie de Pierre, dans tout ce monde de pensées qui le séparait d'elle et la faisait vivre étrangère à lui.

— Et moi, Germaine, je ne travaille plus. D'abord cette jument m'occupe ; puis, bientôt les vendanges. A propos, nous aurons notre déjeuner habituel le lundi de la Saint-Corneille. Vous viendrez, n'est-ce pas?

Saint Corneille étant patron du village de l'Étoile, l'usage s'était établi depuis longtemps à Persanges de fixer au jour de sa fête la réunion de tous les amis. Fernande lançait justement ses invitations ; elle conviait toute la parenté, jusqu'aux cousins de Besançon, tous les amis, jusqu'aux tièdes et aux ennuyeux ; jusqu'au vieux marquis de Bonlieu, qui habitait dans la montagne la vieille gentilhommière *du nom*, à côté du lac du *nom*.

— La Saint-Corneille? reprit-elle. Ce sera juste avant notre départ pour Besançon... Ah! vite, Pierre, allez-vous-en, dit-elle en changeant tout à coup de ton ; voici bonne-maman !

— Eh bien, répondit-il, je puis l'attendre.

— Non, non... Je préfère !

Elle voulait rester la complice de Pierre et que cette visite fût leur secret.

— Si je vais à Persanges, acheva-t-elle sur le pas de la porte, me direz-vous encore des méchancetés?

Pierre, en rejoignant Honoré, avait des gestes vainqueurs et fauchait les branches du buisson avec sa cravache.

— Allons donc galoper dans les prés de Bard... dit-il.

Les mouches du soir agaçant les chevaux, ils eurent bientôt gagné la route et dépassé le bois de la Madelaine : là, entre deux croupes de terrain mollement allongées vers

la plaine, s'ouvrent et se succèdent, verdoient dans la fraîcheur au bord du ruisseau, des prés secrets que des haies séparent.

— Au cas que la jument vous emmènerait, monsieur Pierre, mettez-la en cercle bien doucement...

— Elle ne m'emmènera pas, Honoré, répondit Pierre avec assurance.

Elle l'avait emballé plus d'une fois, mais maintenant il était bien maître d'elle, bien maître de lui, ayant tour à tour acquis la fixité dans la position du corps, le tact dans le maniement des rênes et la présence d'esprit que ne déconcerte plus le vertige de la vitesse.

— Bien, monsieur Pierre, très bien, disait Honoré, qui le voyait lutter contre elle et la contenir.

Elle nageait au galop, jetait ses jambes nerveuses, changeait de pied, se traversait de la droite à la gauche, de la gauche à la droite ; Pierre, les poignets fixes, oscillait souplement au gré de la haute et violente allure.

— Allez, monsieur Pierre, rendez-lui tout, dit Honoré.

Et Pierre lâchant un peu les rênes, Cornette se développa à toute allure, couvrit de ses grandes foulées le sol rebondissant.

— C'est une petite bête bien vivante, monsieur Pierre, reprit-il quand ils se furent rejoints au bout du pré. Il ne faut pas vouloir l'empêcher de vivre...

— L'empêcher de vivre ! répéta Pierre.

Honoré nommait justement la chose dont il était le plus éloigné au monde : il jouissait de la sentir vivre, de sentir l'action certaine, précise, mesurée de la volonté de l'homme sur l'énergie du cheval.

« Posséder les êtres, songea-t-il, quel délice ! »

Et de ce délice ressenti, passant à d'autres, mille fois plus hautes, souvent rêvées, il vit deux visages de femmes qui lui souriaient ensemble, Germaine avec ses yeux chercheurs qui regardaient vers l'avenir, Jeanne dont le rire

et le sourire s'éteignaient déjà dans le passé et qui n'était plus qu'une ombre, et qui n'avait plus rien du charme de la vie.

« Oh ! comme je t'aurais aimée, Jeanne, songea-t-il, si tu avais voulu ! »

II

Des pluies qui s'établirent vers la fin de septembre furent les bienvenues, car elles venaient à point pour gonfler les grappes déjà mûres ; mais elles inquiétèrent en se prolongeant et menaçant le raisin de pourriture. Les cuves, les seaux, les baquets, exposés au dehors, s'humectèrent et gonflèrent leurs bois ; Brocard passa la revue des pressoirs ; Gaillard, le caviste, nettoya ses hectolitres, mit au jour tous ses instruments. On entendait dans la cuverie un bruit de brosse qu'amplifiait la résonance des foudres ; c'était Renaud, une bougie à la main, qui grattait, nettoyait et par moments, étouffé par les poussières, montrait sa tête frisée au guichet et restait un moment à reprendre haleine.

— Qu'attendez-vous, monsieur Pierre? disait-il. Voulez-vous laisser les grives manger vos raisins?

Depuis longtemps les grives chantaient : « Vendanges ! vendanges ! » Elles volaient, selon les heures du jour, des vignes aux bois, des bois aux vignes, et regagnant pour la nuit les abris du parterre, passaient en taches noires sur le soleil couchant. Gouin vint confirmer le dire de Renaud en annonçant que les grappes de *Savagnin* s'égrenaient, que monsieur Pierre aurait de la perte ; le Dragon pensait de même ; de même Bati-Bonnot, et François Balai, dit Fusil. Pierre décida l'ouverture des opérations après en avoir longuement conféré avec Fernande : on commence-

rait par le « Rouge », puis on irait aux vignes Blanches les plus mûres, pour contenter les gens de l'Étoile.

Lui-même, ce matin-là, monta à cheval pour parcourir le domaine ; il prit par le chemin du bois, et, parvenu au sommet de la coupe, s'arrêta pour regarder le paysage et choisir son itinéraire.

La vallée close de l'Étoile était à ses pieds ; les quatre monts qui la bornent semblent soulever le sol, comme un drap, et le laisser pendre et flotter capricieusement. Dans ces replis fantasques, se cachent les hameaux du village, s'arrêtent les maisons des hommes, comme si, dans ce pêle-mêle naturel, plus lourdes que les bois, les feuillages, les cultures, que tout ce qui monte, foisonne, fleurit, elles étaient tombées par leur poids même au fond du terrain.

Partout, les sarraux des vendangeurs faisaient des taches bleues dans les vignes d'or ; de lents chars à bœufs gravitaient sur la route, stationnaient dans les chemins de terre, montaient la pente verte des prés. Pierre rassembla ses rênes et repartit ; la descente était raide, mais Cornette était adroite ; elle choisissait le terrain où poser ses petits pieds, les posait prudemment et quand le sol croulait sous elle, s'arc-boutait sur l'arrière-train, s'asseyait presque, jusqu'à ce que la glissade fût achevée et qu'elle eût retrouvé un point d'appui. Il gagna Remontaillis qu'on voit s'étaler circulairement, comme une taupinière, au pied du Mont Morin, et donna les rênes à l'enfant qui veillait sur le char au bas du sentier. Il se joignit à l'équipe des ouvriers, ouvrit son couteau à lame de serpe et vendangea avec eux. Ses bottes s'engravaient dans la terre grasse, les feuilles humides dégouttaient sur ses doigts, mais c'était bon, cette attitude penchée, ce geste de couper la grappe au ras du sol, cet effort d'élever le seau terreux et de le verser dans la hotte. Les gens, marchant pas à pas, atteignirent ensemble la lisière et prirent pied sur le chemin ; seul Bati-Bonnot restait en arrière.

— Bati ne laisse rien perdre, dit quelqu'un.

— Eh ! monsieur Pierre, dit l'homme, c'est le grain du raisin qui fait la goutte de vin.

Leurs propos, leurs rires, leur souplesse, leur pauvreté, oui, tout cela, et jusqu'à l'odeur du brûle-gueule de Fusil-Balai, c'était bon.

Ils défilèrent un par un en portant leurs ustensiles, pour aller reprendre le travail à la lisière du bas ; et ce fut, dans le sentier pierreux, un grand bruit de sabots.

— En vous remerciant, monsieur Pierre, dirent-ils comme il chaussait l'étrier.

Ils le regardèrent s'éloigner, et, parlant patois cette fois, louèrent son élégance à cheval.

Un chariot le précédait dans le chemin creux ; le conducteur, à demi tourné vers l'attelage, agitait d'un geste machinal l'aiguillon posé sur le joug et conversait au passage avec un vendangeur :

— En as-tu beaucoup, François?

— Moitié de moins que l'année dernière.

— C'est comme moi : je n'en ai pas mon soûl.

La lente allure des bœufs les séparait peu à peu ; ils reprirent encore en forçant la voix :

— On n'en boira pas plus qu'il y en aura.

— On fera de la piquette avec le marc.

Pierre, sortant du chemin, traversa le pré du Savoyard, déboucha dans la cour, dépassa la maison. Le Savoyard n'était pas là ; Fernande l'accusait de faire des charrois à prix d'argent avec deux bœufs qu'elle lui avait prêtés pour labourer et qu'encore il ne nourrissait pas. Un peu plus loin, habitait le « Dragon », de fidélité non moins douteuse : sa femme, une malheureuse, dit à Pierre qu'il était allé vendre des poules au marché de Bletterans. Le Dragon la battait et, de plus, tous ses enfants mouraient en bas âge, à cause d'une maladie du sang que le Dragon avait eue au régiment ; elle venait souvent pleurer à Per-

sanges, se disait maudite et reniée du bon Dieu, mais en ce moment, le pied sur le berceau, elle montrait sur ses traits la joie confuse de balancer son dernier né.

Comme Pierre passait devant la Combe, une grande stature vêtue d'une tunique de soldat, une tête coiffée d'un képi, se redressa le long d'une haie : c'était Amable Barbier, le doyen des vignerons de Persanges. Il curait un fossé, pour préserver son pré de l'inondation ; quant aux vendanges, il n'était pas tant pressé ; le mauvais temps l'avait empêché de récolter ses pommes de terre et cependant il était dans les usages de les vendre à la ville *pour* la foire d'octobre... A Saint-Didier, Pierre trouva les gens occupés à la même besogne ; mais ils étaient prêts à vendanger, ayant pris jour entre eux pour s'aider les uns les autres et attendant le signal que M. Pierre leur donnerait.

— Et Gouin? leur demanda Pierre.

Comme ils étaient sans nouvelles de Gouin, il songea que c'était à lui de gagner les Baraques et de s'informer si Gouin n'avait pas besoin de secours.

La rivière, grossie par les pluies, n'était pas guéable ; il vint la passer au Pont du Moulin. Devant lui, le bois communal s'élevait au flanc de la côte et la tapissait de feuillages jaunis, rougis, cuivrés, rouillés ; il ressemblait par les couleurs à une tapisserie de haute lice qui était à Persanges, dont les teintes passées mêlaient ensemble objets, animaux, personnages, les cornes du cerf avec les créneaux des tours, les faîtes des arbres avec les panaches des chaperons ; et, comme cette tapisserie exhalait une odeur ancienne et faisait souvenir du temps des grands-pères, une odeur d'automne, de froidure et de mort s'élevait aussi du fond de ce bois.

La maison de Gouin, toute seule sur le plateau, regardait vers Persanges, vers la ville, vers la courtine des monts bleuâtres ; de là Gouin rayonnait vers une région plus éloignée encore, jusqu'aux dernières vignes qui dépendaient

de Persanges, sur les territoires de Montmorot et de Savagna.

Pierre gravit l'escalier au-dessus duquel était l'entrée de la grange, et frappa à la porte, bénie par une image de saint Grégoire. Il attendit ; un chat souple et furtif chassait à travers le carré de choux ; une poule picorait dans la cour ; des grappes d'oignons séchaient sous l'avancée du toit. Il écoutait toute cette pauvreté, la même ici qu'ailleurs, mais plus grave dans ce silence qui accusait le maître de n'être ici qu'un étranger, et peut-être un ennemi.

Tout d'un coup, quelqu'un pleura dans la grange. C'était un petit garçon, accoutré comme un homme, qui se désespérait d'être tout seul : « Lévant... Lévant..., » disait-il, en montrant de sa petite main rouge la direction de la rivière.

Gouin travaillait dans cette direction, à l'endroit où le chemin bifurque entre la Côte-à-Gay et la Côte-à-Brisard ; il rangeait sur une charrette sa récolte de maïs, et les cannes sèches se froissaient avec bruit dans l'absolu silence des champs. Il dit que son beau-frère et sa belle-sœur viendraient l'aider pour les vendanges, ce qui ferait assez de monde pour le peu de raisins qu'il avait :

— Si seulement je récoltais de quoi payer ce que je dois à monsieur Pierre, dit-il avec un soupir.

— Me devez-vous beaucoup, Gouin? demanda-t-il.

Gouin hocha la tête, hésitant d'abord à avouer la grandeur de cette dette, et relevant à la fin vers Pierre sa figure velue et triste, obstinée et résignée :

— Cela va dans les cent trente francs, dit-il.

Pierre le réconforta :

— Les vins seront chers cette année. et, d'ailleurs, nous réglerons cela à la Saint-Martin.

Le soir tombait ; le crépuscule oblique inondait de lumière mourante toute cette solitude, la petite maison, la charrette, le champ où Gouin cheminait, ourdissait les

entrailles de la terre et traînait le boulet de ses cent trente francs.

« D'ailleurs, me les doit-il vraiment? songeait Pierre... Moi, je lui dois son blé... »

Il avait essayé une fois de tenir le manche de la charrue et savait par expérience que rien n'est plus délicat que de maintenir le soc à la bonne profondeur, tandis que les bœufs avancent et par leur mouvement multiplient l'erreur du laboureur novice; Gouin ici, semant le blé, lui travaillant au progrès des sciences, quand seulement il aurait repris le cours de ses recherches, et jetant au vent la graine des idées, n'étaient-ils pas deux ouvriers, et se devaient-ils autre chose que leur travail? Il regagna Persanges, en rêvant d'une société meilleure, où l'amour réglerait les rapports des hommes et non pas l'argent. Les violoneux et les commissaires de la fête s'en retournaient, ayant donné l'aubade; tout le château était en rumeur. Fernande, affairée, tirait des armoires la grosse argenterie.

— L'oncle de Bonlieu viendra, dit-elle, c'est-à-dire le grand-oncle... — Tous les cousins voyagent en Suisse et en Italie. — Soyez très poli avec lui, Pierre; il a beau être vieux et décati, il n'en est pas moins grand seigneur, et marquis, et votre parrain, par-dessus le marché.

Elle avait tiré de la garde-robe de vieilles livrées pour Renaud et Bati, et donné un frac à Brocard, pour qu'il eût l'air d'un majordome.

Mélanie Virot surveillant la cuisine, Fernande restait chargée de tout ce qui était couvert, surtouts, corbeilles de fleurs, tâche si lourde que, le lendemain, elle réclama pour elle un droit dont Pierre usait souvent, celui de manquer à la grand'messe et d'être celle qui gardait la maison.

Brocard avait réparé la statue de saint Corneille, qu'on voit dans une niche au-dessus de la porte de l'église, et

remis au bras vermoulu la main fatidique qui conjure la grêle. Des raisins de Persanges ornaient la châsse du saint. Les enfants de chœur la prirent sur leurs épaules ; la procession solennelle gagna l'entrée du village, s'arrêta là pour une bénédiction, puis revint avec des chants.

Tous ces rites semblaient à Pierre puérils, idolâtriques ; il avait lu, dans le *fonds Brunot*, un livre sur l'origine des cultes ; pour lui, penseur, cette dévotion à saint Corneille devait être quelque survivance du paganisme : les vendanges étaient la cause et saint Corneille l'accident.

Les enfants de l'école chantèrent faux ; l'instituteur nasilla le plain-chant en s'accompagnant à peu près sur l'harmonium ; le curé monta en chaire pour recommander à ses ouailles des plaisirs décents et pour s'élever contre la licence à laquelle les danses donnaient trop souvent lieu. Les mères chrétiennes devaient accompagner leurs filles au bal et les en ramener ; le tenancier du bal était sommé de ne pas déposer de bancs autour de la salle, car ils prêtaient à des contacts impudiques ; les garçons en tiraient prétexte pour asseoir leurs danseuses sur leurs genoux. « Et vous, mes sœurs, sur quels bancs vous asseyez-vous?... sur des bancs de chair humaine ! »

Malgré ses imprécations, il y eut des planches sous l'auvent du bal en plein air, tout le long de la barrière peinte, et, pour donner raison à Pierre, plus de curieux s'assemblèrent autour, que de fidèles à la messe solennelle du matin. Des images du saint étaient clouées aux traverses ; un rideau de branches cachaient l'orchestre, se fanaient au soleil et mêlaient leur parfum sylvestre à l'odeur des pommades, de la sueur et du tabac.

Le Dragon, avec ses mauvais yeux, rêvait là, ivre à moitié, et le Savoyard, qui portait un grand chapeau à la mode de son pays, et des gens des villages voisins, des gendarmes et des soldats. Amable Barbier, vêtu d'une blouse neuve, bouffante, sous laquelle son corps maigre semblait

un battant de cloche, regardait les choses avec une mine heureuse. Il avait été violoneux dans son temps ; son fils Symphorien siégeait sur l'estrade, un cornet à pistons dans les mains.

— Aujourd'hui, monsieur Pierre, c'est le cuivre qui l'emporte. Le cuivre marque mieux la mesure.

Les couples, déjà formés, allaient et venaient en attendant la fin des vêpres. La cloche sonnant la bénédiction, les violons s'accordèrent. Symphorien porta l'embouchure à ses lèvres, et gonfla ses joues ; les commissaires, un nœud de rubans sur l'épaule, battirent des mains pour donner le signal. Alors les garçons aux gilets ouverts, aux cravates éclatantes, leurs chapeaux en arrière, une cigarette au coin de la bouche, les filles aux jupes rouges, vertes ou bleues, leurs bandeaux lisses sur leurs fronts hâlés, un mouchoir à la taille pour protéger leurs ceintures, se firent face ; les mains des hommes s'appliquèrent aux corsages ; les mains des femmes s'accrochèrent aux épaules et tous, enlevés par le piston de Symphorien, remuant leurs pieds comme pour fouler de la vendange, commencèrent la trépignée. Les *cavaliers seuls* faisaient des grâces. Pierre reconnut plusieurs de ses camarades d'enfance, petits bergers, petits maraudeurs, qui venaient autrefois courir et batailler avec lui : ils jouaient des coudes, battaient leurs entrechats et le cuivre effronté, soulignant leurs gestes hardis, haussait sa fanfare par-dessus le flonflon modeste des violons d'autrefois. L'orchestre, en faisant silence, provoquait des protestations ; un va-et-vient recommençait, et tout cela, le rythme, la marche, la musique, les vociférations galantes, oui, c'était bien la grâce du soleil, le bienfait de la terre, le don de la nature et l'épanchement de la force universelle ; c'était la joie humaine, sœur de la vie, fille du travail, vieille comme le deuil et fatale comme lui.

On dansa toute la nuit et même le curé eut le scandale d'entendre les dernières ritournelles en allant célébrer sa

messe annuelle pour les défunts de sa paroisse. Une voiture vint le prendre à onze heures pour l'amener au déjeuner de Persanges, prévenance que Fernande n'omettait jamais. Déjà, l'oncle Brunot était là, les Guyennot, les Brirey, les Villeneuve ; manquait seul l'oncle de Bonlieu, dont quelqu'un avait rencontré dans la ville l'équipage singulier. Pierre, posté dans l'avenue, vit apparaître le pesant char suisse que traînaient deux chevaux massifs, inégaux de taille et de robe ; l'oncle menait lui-même, vêtu d'un énorme carrick tout crotté :

— Charmant ! vue délicieuse ! dit-il en descendant.

Son intonation était d'un homme du monde ; son costume était d'un roulier. Mais il rejeta son manteau, ôta sa casquette, changea de gants, peigna ses favoris et, le chapeau sur l'oreille, serré dans sa redingote râpée, parut en vieux beau devant Pierre intimidé.

— Des chevaux de montagne... disait-il d'un air méprisant, en laissant là son attelage et se dirigeant vers les cuisines.

— Voyons que je me retrouve... Est-ce bien ici?

Mais il ajouta, confidentiellement :

— J'ai affaire à votre maître d'hôtel.

— C'est que... nous n'avons pas de maître d'hôtel, avoua Pierre. Nous vivons sans aucun train.

— A la femme de charge, alors... Enfin, à la personne qui donne à manger.

Mélanie Virot reçut la confidence de l'oncle et Brocard s'en alla sonner la cloche.

« Le marquis de Bonlieu, » se dit-on à mi-voix dans le salon, comme l'oncle entrait, et l'annonce de ce vieux nom fit se redresser toutes ces petites noblesses. La plupart des familles réunies dans le salon de Persanges avaient pour auteur quelque greffier du Parlement de Besançon, quelque officier de fortune, pensionné comme capitaine et décoré de Saint-Louis ; mais les Bonlieu étaient appa-

rentés aux Rohan, aux Duras et à tout ce que l'armorial de France nommait de plus ancien.

On s'assit à table et les domestiques commencèrent leurs évolutions. « Rotalier 1826, » dit l'un d'eux en versant dans le verre de l'oncle un vin décoloré qui ressemblait à du brou de noix.

— Mes compliments !... dit l'oncle en considérant avec une mine aimable, en regardant à travers son verre, le propriétaire du cru.

Mais, comme on approchait de lui une autre bouteille, il se défendit du doigt :

— Doucement... doucement... reprit-il en regardant Pierre. Voulez-vous me griser dès le matin?

A ce moment, un immense plat à poisson qu'on posa sur la table fixa l'attention :

— Ce sont des brochets de mon lac, dit l'oncle avec orgueil.

— Des brochets de Bonlieu, répéta le colonel Durdant à Mme de Valempoulières, qui n'avait pas entendu.

— J'ai conspiré avec votre femme de charge, ajouta l'oncle. Voyons si elle les aura bien fait revenir.

Il s'excusa de l'indiscrétion qu'il avait eue de modifier le menu.

Le colonel mit son lorgnon sur son nez, découpa la chair blanche du brochet, goûta, loua, puis porta la main à son verre et dit, sur un ton de madrigal, que rien n'était plus apprécié chez les gourmets et classé parmi les plus rares produits de la Franche-Comté que les brochets du lac de Bonlieu ; mais une sorte de grognement s'entendit de l'autre côté de la table : c'était l'oncle Aldonce Brunot qui faisait de l'opposition.

L'oncle Brunot parlait trop haut, en homme mal élevé ; Pierre sentait dans son ton acerbe la vieille rancune de sa race contre la parenté des Persanges, — et la jalousie pour toutes les prévenances dont l'oncle de Bonlieu était l'objet.

Par bonheur, le « top » des bouteilles de vin mousseux se mêlant aux conversations en haussa le ton, couvrit la voix grognonne de l'oncle et coupa court aux hostilités.

— Pourvu que les oncles ne se querellent pas au moment du toast, dit Pierre tout bas à Germaine.

Mais ce fut le colonel Durdant qui se leva pour parler. Les toasts du colonel étaient légendaires. Il les compliquait d'ordinaire de réminiscences de l'histoire et de la mythologie, et si, par exemple, il portait la santé de deux jeunes mariés, il rappelait l'enlèvement d'Europe par Jupiter, décrivait une toile qu'il avait vue au palais Farnèse à Rome, et souhaitait métaphoriquement au jeune couple « une heureuse traversée sur la mer du monde ». Mais aujourd'hui, il remercia simplement la maîtresse de maison en rappelant à tous la fête traditionnelle des vendanges à Persanges. Pierre voyait à contre-jour, à hauteur de la cravate et de la rosette de la Légion d'honneur, le vin pétiller dans le verre du colonel, et tout d'un coup, il songeait aux *autres*, à ceux qui récoltaient le vin tandis qu'on le buvait, à Renaud attelé au cabestan dans la cuverie, à Bati-Bonnot, qui ramassait un à un les grains par terre, à Gouin qui comptait les grappes et songeait à sa dette de cent trente francs. Tout ce bien-être, toute la sécurité de ces gens repus autour de cette table, c'était irritant, et les mines de la mère Valempoulières, et les belles manières de l'oncle, oui, leurs mensonges à tous ; et jusqu'à cette complaisance avec laquelle Mme de Persanges souriait. Elle avait retrouvé sa grâce entière, sans rien de la tristesse chrétienne qui pesait d'ordinaire sur tous ses gestes ; elle faisait ses honneurs, conversait avec l'oncle, s'appuyait même à son bras, tandis que les invités, devant elle, passaient au salon. Et comme le curé restait derrière les couples à côté d'elle :

— Monsieur le curé m'a fait des vers charmants pour le jour de ma fête, mon cousin ! dit-elle au marquis de

Bonlieu. Quel dommage que j'aie si peu de mémoire... Je suis sûre que cette pièce vous plairait, mon cousin... La fin surtout... Comment donc? Ah oui, j'y suis :

C'est assez pour ton cœur trop prompt à s'alarmer,
D'un Dieu qui t'aime et que tu peux aimer.

Je ne me souviens que de ces deux vers, mais tout le reste est aussi bien.

— Charmant, charmant, disait l'oncle de sa voix neutre d'homme du monde.

Et le curé confus :

— Monsieur le marquis est trop bon...

Quittant le bras de l'oncle, elle appela Pierre, et d'un geste qui lui était familier autrefois, qu'elle retrouvait tout à coup, le caressa sur la tête et lui imposa les mains.

— J'espère toujours qu'il servira sous les ordres d'André, disait-elle.

— Il y serait à sa place, répondit l'oncle.

Pierre n'aimait pas ce mot *servir*, qui impliquait une idée de servitude, mais il se déclara très obligé, très attaché au colonel, et désireux de le connaître.

— Oui, répondit l'oncle, c'est un brave garçon.

Et il continua à bâtons rompus, en lorgnant du côté des femmes :

— On m'a dit qu'il engraissait.. Quelle est donc cette jolie personne? Elle marche bien, elle est très bien...

Germaine avait passé dans l'autre salon ; l'oncle regardait maintenant par la fenêtre :

— C'est ici que vous vous exercez? reprit-il en voyant la cour creusée de fossés, traversée d'obstacles.

Et, sans attendre la réponse :

— Présentez-moi ce petit cheval, je vous prie.

Cette idée de l'oncle fit rapidement le tour du salon et coupa court à des romances qu'on se disposait à entendre.

Une des petites Brirey chanta l'air : « Pauvre Jacques, quand je suis près de toi. »

— L'air de la reine, dit avec attendrissement Mme de Valempoulières. Cette malheureuse princesse !...

On se levait ; les domestiques rangeaient les chaises devant les balcons des fenêtres :

— Hein? quoi? demandait le colonel, qui d'ordinaire était lent à comprendre. Va-t-on nous donner la comédie?

L'oncle Brunot lui répondit d'un grognement et s'en alla fumer son cigare dans la cuverie.

Fernande, inquiète de la manière dont Pierre allait paraître, s'esquivait, faisait dans la cour de l'écurie une toilette à la jument ; elle mit des rosettes au frontal de la bride, tressa la crinière, attacha à la queue un nœud de ruban, qu'elle réunit ensuite aux étrivières par deux cordelettes de même nuance.

— Que comptez-vous faire? demandait-elle.

Mais Pierre se souvenait du tracé que La Guérinière conseille pour les courses de têtes ou de bagues. Il déboucha de l'avenue au petit galop, gagna la piste à gauche, franchit la barrière, décrivit une demi-volte en arrivant à l'angle, puis revint sur l'obstacle, et, l'ayant sauté, fournit la même course pour la banquette, sur l'autre côté. Il doubla enfin dans la largeur du manège, et lançant cette fois Cornette à toute allure, il s'enleva avec elle par-dessus la douve d'un bond tel qu'un « ah ! » d'admiration et d'effroi sortit de toutes les bouches féminines. On le vit enfin, d'un galop diminué, revenir face aux honneurs, s'arrêter là, et, d'un geste noble, qui abaissait le chapeau à hauteur de la hanche et déployait le bras ensuite, saluer dans le style ancien.

— Bravo ! Bravo ! Il est charmant ! disait-on aux fenêtres.

On lui jeta des fleurs. On descendit dans la cour pour le complimenter.

— Vous tournez toutes les têtes, dit avec ses mines Mme de Valempoulières.

Et l'oncle de Bonlieu satisfait, une larme dans ses yeux troubles, le prit à bras-le-corps :

— Allez-vous-en dans l'armée, mon petit, c'est votre place !

Germaine portait son manteau, sa toque, prête à partir. Des voitures s'éloignaient dans l'avenue, croisant au passage les lourds chars de vendange qu'amenaient les bœufs arc-boutés au joug ; ils traversaient la grande cour, montaient l'allée de la glacière, se déchargeaient devant la cuverie, puis, l'espace étant trop petit, faisaient demi-tour en reculant et s'en allaient par où ils étaient venus.

L'oncle Brunot se tenait là, une main dans l'entournure du gilet, regardait la vendange tomber dans les cuveaux avec un bruit de cascade, les hommes charger les pressoirs, manœuvrer les bœufs, et souriait à ce Persanges pareil à celui qu'il avait connu autrefois, avant les partages de 1853.

— Et s'il venait à pleuvoir? demanda-t-il à Pierre en lui montrant les cuveaux tout autour de lui. Ne sais-tu pas que nous sommes au quatrième jour de la lune? Tu n'as pas seulement de thermomètre... Tu ne connais pas les températures.

L'oncle, toujours parlant pour lui-même et souriant à son passé, entra dans la cuverie et goûta les vins. Partout gémissaient les ais des pressoirs, les clés de métal carillonnaient en courant sur les plateaux. La pressée finie, le marc apparaissait comme un bloc compact qu'il fallait attaquer à la pioche. On se hâtait de recharger, les derniers venus réclamaient leur tour, et, de nouveau, le bois grinçant, le fer sonnant accompagnaient la chanson du joli vin couleur de soleil.

La nuit tombait. Renaud dressa des bougies sur deux planches croisées qu'un cercle de tonneau soutenait juste au-dessous du plafond. Des noms, des dates, des dessins

informes, invisibles le reste de l'année dans la cuverie obscure, reparurent à cette lumière sur les plâtres et sur le bois. Amable Barbier chantait en virant son cabestan ; un enfant du Dragon, que sa mère avait trempé tout nu dans le vin nouveau pour le fortifier, se débattait dans un drap. Brocard tenait tête à l'oncle Brunot. Tout à coup, la cloche de Saint-Didier sonna l'angélus ; cette voix de l'église et du cimetière mêla le regret des morts à la joie des vivants.

— A la soupe, Amable, à la soupe ! cria Renaud.

La cloche de Persanges appelait à son tour ; ce fut un défilé de sabots sur les dalles, les tables massives de la cuisine se garnirent de dîneurs ; seul Amable continuait de travailler. Gouin s'en plaignit à Pierre, ajoutant qu'il attendait depuis midi son tour à se servir du pressoir, et Pierre revint à la cuverie pour rappeler Amable à l'ordre ; mais il s'arrêta saisi, dans l'ombre de la porte, tant la figure d'Amable était belle en ce moment. Le vieux avait rempli son verre et le regardait à la lumière ; puis il goûta son vin, en gonfla ses joues, s'en gargarisa, et s'approcha à la fin de l'établi en essuyant ses moustaches du revers de la main. Ses gestes étaient lents, ses pas étaient sonores ; l'air de la nuit entrait par les ouvertures, inclinait la flamme des bougies et mêlait à l'odeur capiteuse du vin les senteurs fraîches du feuillage et du terreau. Amable chercha parmi les bondes, les bouchons, les mèches soufrées, les tampons de terre glaise, un étui de fer-blanc qui contenait un pèse-vin. Il mit l'instrument dans la cuve et Pierre l'y vit flotter, selon ce qui est représenté dans les traités de physique au chapitre des densités spécifiques ; puis Amable le ressaisit avec précaution, monta sur un escabeau pour être plus près des lumières, et renversant la tête, clignant ses yeux presbytes, lut le degré sur la graduation.

« Eh ! Eh ! Eh ! » fit-il du fond de la gorge.

Et comme si les choses ambiantes approuvaient cette

gaieté de l'homme, les foudres centenaires s'émurent, résonnèrent, et, d'un écho prolongé, répétèrent et multiplièrent le rire du vieux vigneron.

III

Des brouillards passaient sur Persanges ; tantôt ils couvraient la plaine au matin, s'élevaient avec le jour et devenaient les nuages de l'après-midi ; tantôt, chassés par le vent du sud, ils erraient de gorge en gorge, cheminaient par les défilés, demeuraient suspendus aux cols, comme hésitant à choisir leur chemin et à s'en aller vers d'autres côtes qui devenaient des îles dans leur mouvante mer de vapeur. De grands couchants rouges sur des ciels étranges montrèrent la perspective profonde des blancs villages, des prés verts, des bois rouillés, la plaine inondée et miroitante des peupliers jaunis, panachés d'or qui flambaient çà et là ; la fumée hivernale des feux de sarment montait lentement des maisons coites ; toute la terre était neutre et sombre sous l'horizon seul lumineux. Puis des gelées blanches, en habillant les arbres et tapissant les pelouses, firent craindre les premières neiges. L'oncle de Bonlieu, traîné par ses chevaux de montagne, dans son char suisse étrange, retourna à son manoir. Tout le voisinage s'étant dispersé au loin, ou installé dans les villes pour l'hivernage, les Guyennot partis pour Besançon, le colonel Durdant lui-même qui, tout l'été, déjeunait une fois la semaine, ne paraissant pas, rien ne troubla la paix de Persanges endormi dans le silence et le demi-jour.

Un Persanges singulier que Pierre, depuis ses années de collège, avait oublié et désappris, le Persanges d'hiver, austère mais digne, claustral et froid. Les giboulées bat-

taient les vitres, les houhous de la bise accompagnaient les flambées ronflantes et les feux crépitants de sapin; une odeur d'empyreume, répandue par toute la maison, exhalait des résidus du raisin les derniers aromates, tandis que le marc, cuit au feu de sarment, se quintessenciait dans les alambics. A neuf heures, le facteur apportait les lettres, puis, plus aucune nouvelle du monde; rien que les oiseaux des bois, merles, rouges-gorges et bouvreuils, assemblés autour de Pierre, tandis qu'il exerçait sa jument sur le pistes; de leurs cris faméliques, de leurs ailes sauvages, ils chantaient et caressaient Persanges, la maison du bon Dieu. Sur la neige où leurs pas étoilés se suivaient, de rares traces humaines inscrivaient les démarches des gens : Brocard, parti de bonne heure, à la dérobée, pour visiter ses connaissances et goûter l'eau-de-vie encore tiède, à demi séparée de la blanquette; le jurisconsulte Bouvigner, épiloguant sur les choses du jour, commentant les opinions du *Journal des Débats;* son caniche, dont la traînée continue semblait celle d'un ver énorme et velu; puis, les pieds des ecclésiastiques, le curé de l'Étoile, le vicaire de Saint-Didier, la sœur Marie-Adelphe... tout cela, connu, prévu; la vie prise dans un rythme fatal; le thé, servi à quatre heures; la cloche du dîner, qui fait aboyer les chiens dans la cour de l'écurie; le premier coup à six heures et demie, le second coup à six heures trois quarts; l'obligation de s'habiller alors et de trouver au pied du lit, sur le dos du fauteuil, la jaquette noire et la cravate blanche que le domestique a préparées. Dans le salon, les lampes toujours aux mêmes places, leur lueur qui baisse au milieu de la veillée, la veillée qui se prolonge sans but et sans fin, une paix telle dans le château qu'on entend d'un étage à l'autre l'horloge de la cuisine battre les secondes. Peu à peu, l'âme se replie et se résorbe, n'occupe plus qu'un seul point de l'espace et, pour un rien, s'en irait d'ici-bas. Le

monde est si loin qu'on s'étonne d'avoir encore des devoirs envers le monde, les moindres besognes deviennent des efforts.

. . . . . .

Non seulement les gens du voisinage, mais ceux du dehors aussi empiétaient sur la liberté de Pierre, encombraient sa vie de détails vulgaires et sans beauté. Il fallut choisir des étrennes pour Honoré, remercier l'oncle de Bonlieu, qui envoyait par un conducteur des messageries Bouvet une paire de vieux pistolets, répondre aux anciens domestiques, aux filleuls, au frère de lait, renseigner le colonel sur Cornette, faire des vœux pour lui et pour son régiment; le 1er janvier venu, il fallut faire les visites annuelles à Lons-le-Saunier.

D'abord, une bourrasque de neige obligea Pierre à se réfugier sous *les Arcades* et à faire les cent pas de la Tour du Pont de l'Horloge jusqu'à la boutique du pâtissier Mouret. Des employés de commerce, des surnuméraires, des collégiens, des soldats, allaient, venaient, regardaient en passant les demoiselles de magasin qui les regardaient passer. Heureusement, l'oncle Brunot se trouvait là, ce qui dispensa de l'aller voir; le colonel Durdant déboucha de la rue Traversière : le chapeau sur l'oreille, une épingle passée dans le nœud de sa cravate blanche, il marchait les pieds en dehors et souriait volontiers, d'un sourire qui montrait qu'il avait conservé toutes ses dents. Il faisait ses visites, chargeant Pierre de ses hommages pour ces dames et l'invitait à venir prendre un verre de vin de Madère, vers cinq heures, au *Cercle militaire*. M. Villot parut ensuite, son chapeau mou posé de travers sur ses cheveux d'artiste, le tuyau de sa pipe sortant de sa poche; puis Duvernet, boitant bas sur sa jambe contrefaite, regardant à travers ses lunettes tous ces types du lieu qu'il mettait en scène dans ses romans locaux. Il remercia Pierre d'une dame-jeanne de vieux vin, reçue la veille, qu'il disait

antique, *chevronnée*, *amène*, *méritoire*, sur laquelle il épuisait les ressources de son vocabulaire plaisant.

— Si vous manquez de livres, notre ami, venez me voir... ajouta-t-il.

Mais Pierre avait changé de manière de lire, depuis qu'il avait lu avec application, entre les lignes pour ainsi dire, le traité de La Guérinière, et il lui semblait maintenant qu'il y avait assez d'ouvrages à Persanges pour les études qu'il voulait faire. Il se rendit chez Mmes de Salançon, fille et veuve d'un officier supérieur tué à Solférino ; puis chez Mme Sobolevska, une Polonaise de bonne famille qui gagnait sa vie en donnant des leçons de chant. La bonne à tout faire, ayant relevé le coin de son tablier de cuisine, le précéda dans l'escalier glacial, puis dans le corridor obscur. Mme Sobolevska, assise devant le feu, une pèlerine sur les épaules, songeait toute seule dans son petit salon : son chien, couché en rond sur un coussin, tantôt la regardait et tantôt regardait le foyer en fermant à demi les yeux.

— Je vous souhaite d'entrer à l'Institut militaire, dit-elle.

Étant étrangère, elle ignorait le nom exact des écoles françaises.

— Que pourrais-je vous souhaiter de plus? Vous êtes dans votre pays, vous êtes indépendant...

Elle parlait d'une voix neutre, comme démarquée et désaffectée et soufflait par moments pour dégager son nez enchifrené. Un carillon sonnait, de l'autre côté de la rue, dans le clocher des Cordeliers ; la conversation tomba sur les Guyennot, sur Germaine qui venait de faire ses débuts dans le monde à Besançon.

— Elle plaît beaucoup, dit Mme Sobolevska, avec un sourire qu'on remarquait en elle, qui montrait qu'elle n'était pas Française. Timothée d'Orcières se montre très épris d'elle.

Timothée d'Orcières était un officier d'infanterie peu

zélé pour le service, qui passait tous les étés en congé de semestre. Pierre ne l'avait rencontré qu'une fois à Arlay et n'avait aucune raison pour en penser ni bien ni mal; mais le nom de Timothée lui déplaisant décidément il se leva pour prendre congé; le chien se leva aussi, puis s'étendit de nouveau et remit son museau sur ses pattes allongées. Mme Sobolevska était debout, on voyait derrière elle, sur le mur, un schapska, des épaulettes, deux sabres, une aigrette de plumes de héron : des souvenirs de son père, autrefois colonel à la Grande Armée.

« C'est beau, tout de même, songeait Pierre, cette fidélité... »

Le traîneau l'attendait devant la porte; mais, au moment où il y montait, Mathilde Ponsot, une vieille fille sans feu ni lieu, lui tendit le bout de ses gants troués, l'arrêta pour demander des nouvelles de *ces dames* et pour recommander le vicaire de Saint-Didier, un jeune homme si méritant.

— Ouf! dit Pierre, en rendant la main à Querelle, qui fila, légère, en sonnant ses grelots.

La campagne valait mieux que toutes ces laideurs de la vie, ces pauvretés, ces veuvages, ces célibats. Justement le ciel se dégageait un peu vers le couchant et mêlait au soir bleu quelques rayons d'or. Des nuages lents et lourds, non pas volatils comme les nuages d'été, parurent céder à la poussée de la lumière, se séparèrent les uns des autres et démasquèrent de lointaines vapeurs roses qui fuyaient rapidement devant le globe ardent du soleil.

— Eh! appela une voix au passage, allez-vous vers Ruffey?

— Oui, oui, répondit Pierre. Montez!

Cet homme s'assit en face de lui, les mains cachées sous sa blouse : un pauvre vendeur de cresson. Il souriait de ses lèvres blêmes et remerciait de la couverture qu'on étendait ur ses genoux. Il se recommandait comme ancien soldat.

— En Crimée, à Sébastopol, c'est là que nous avons eu froid, monsieur de Persanges...

L'orgueil de ce malheureux était d'avoir beaucoup souffert devant Sébastopol.

« Lui aussi ! » songea Pierre.

Là aussi, sur la route, se dressait le fantôme militaire, cette servitude nécessaire, pour laquelle son âme n'était pas encore éclairée. Comme elle était plus belle, la vie dont il rêvait, une humanité sans entraves, des hommes libres, heureux, joyeux... Pourquoi l'image de Germaine passa-t-elle à ce moment dans son esprit, comme si elle incarnait à elle seule tout ce rêve de Pierre et fixait dans un seul désir ses aspirations de justice et de liberté?

« C'est sans doute parce que Mme Sobolevska m'a parlé d'elle, » se dit-il.

Oui, pourquoi tous les êtres ne seraient-ils pas heureux, charmants, sincères et bons comme l'était Germaine?

La trouée lumineuse du ciel s'était agrandie, façonnée ; un contour oblique et barbelé la fermait, comme une grande aile d'or pénétrée de soleil, l'aile d'un ange qui remontait à Dieu et rapportait une moisson d'âmes, toutes pareilles, toutes égales, lavées de toutes taches, absoutes de tout mal... Mais le vieux soldat, assis devant Pierre, regardait fixement le bout de ses souliers racornis. Il ne l'avait pas vue, l'aile de l'ange, et ne songeait qu'au froid, à la nuit, à la faim. Pierre comprit alors que ce ciel contrasté, ténèbres et lumières, c'était la vie même et qu'à jamais, quoi qu'on pût faire pour corriger cette vie injuste, la lumière serait pour lui, le gentilhomme affiné, instruit, vibrant, et l'ombre pour ce pauvre vendeur de cresson.

. . . . . .

Il songea les jours suivants qu'une intrigue avec Germaine le vengerait à merveille de l'ennui chrétien dans lequel on le faisait vivre, et, revenant à ce songe, laissa l'image de la jeune fille s'installer peu à peu dans son cœur.

Il aima, non pas précisément elle-même, mais le principe de joie, de vie, de beauté qu'elle incarnait ; il évoqua son sourire, ses gestes, sa marche aisée, un petit mouvement de tête, comme un frisson, qu'elle avait en riant ; il la revit partout, son plaisir vivant, son bonheur réalisé et la fit poser à ses yeux en attitudes libres, élégantes, sensuelles quelquefois. Il se fit un jeu de songer à tout ce qu'il désirait, à la vie qu'il rêvait : le luxe? Persanges mieux administré le lui fournirait. Le plaisir? Des rêves lascifs lui en donnaient l'idée ; des livres, trouvés au fond de la bibliothèque, dans une vitrine interdite, le hantaient d'autres visions, le passionnaient pour des femmes imaginaires, fouettaient d'un violent piment l'éveil ardent de sa puberté. Il ne pouvait plus rencontrer la fille de cuisine, ni voir son sourire servile, sa gorge grasse, ses seins pointus gonflant l'étoffe du corsage, sans lui sourire lui-même, sans éprouver vers elle un attrait frais et cru, un désir simple, non coupable, auquel il ne résistait pas dans l'instant. Mais bientôt le souvenir de Germaine et l'espoir de délices plus grandes le dégoûtèrent de cette goton : il revint à ses rêves. Cette débauche idéale, chaque jour plus imaginaire et plus passionnée, lui rendait insupportables les vertus de sa mère et de sa sœur ; cette vie côte à côte lui semblait hypocrisie, puisqu'il était seul à aimer la vie, à s'abandonner au cours de la vie, tandis qu'elles allaient à l'encontre et la combattaient ; les aimant toujours, ne les comprenant pas, il les sentait devenues d'autant plus odieuses à son cœur qu'elles étaient meilleures et qu'il les chérissait plus. Surtout, ce qu'il ne pouvait souffrir, c'était leur entourage actuel de prêtres et toutes les soutanes dont Persanges était rempli. Il escarmouchait à table contre le vicaire qui tombait vaincu, le nez dans son assiette. Un silence suivait ; mais elles en raisonnaient ensuite. Mme de Persanges comparait Pierre à saint Augustin et disait que ce sont des âmes qu'il faut attendre, subir, qu'on révolte en leur résistant.

L'oncle de Bonlieu fit diversion en apparaissant vers la fin de janvier ; *il descendait* en traîneau, pour une semaine seulement, mais un dégel survint, le forçant d'attendre la neige suivante ; il ne *remonta* qu'au début de mars. Il racontait son émigration de 1830, ses voyages en Europe, ses souvenirs sur les jolies femmes de Vienne, son séjour à Turin, comme sous-lieutenant au service du Piémont, ses campagnes en Espagne pour la cause de don Carlos, toutes histoires qui n'intéressaient pas Pierre ; mais, du moins, l'oncle était aimable, il faisait la lecture à haute voix, jouait au trictrac avec Fernande, tournait les pages au piano. Par malheur, sa présence, si elle rendait Persanges plus mondain et plus agréable, ravivait aussi les prétentions nobiliaires de Fernande ; de nouveaux démêlés naquirent de là : elle ne pouvait s'empêcher de harceler son frère, en essayant, par toutes les manières, de le pousser vers la seule carrière qui, selon elle, était digne de lui et du nom qu'il portait. Pierre pouvait beaucoup, il avait reçu de grands dons de Dieu ; ce serait trop dommage qu'il ne servît pas son pays et qu'il s'enfermât dans un cabinet avec des livres, comme un vieillard, comme un impotent.

— Oui, c'est bien, dit-elle, une fois qu'avec Cornette il avait franchi une barrière haute d'un mètre ; mais si vous portiez un dolman de hussards, comme ce serait mieux !

Il essaya de démontrer que d'autres professions, celles d'ingénieur, de constructeur, d'explorateur, exigeaient plus de connaissances, présentaient plus d'utilité ; pour prendre un exemple, il déclara son projet d'élever jusqu'à Persanges, au moyen d'un bélier hydraulique, l'eau de la source du bas et de la distribuer dans les appartements. Fernande craignait que Persanges, avec des robinets d'eau dans toutes les chambres, ne ressemblât à un hôtel suisse : les merveilles de l'industrie la laissaient indifférente ; elle ne comprenait pas même que l'ouverture du canal de Suez marquait une ère nouvelle dans l'histoire du monde, qu'elle

développait les relations avec les peuples et qu'elle garantissait la paix universelle. Pierre insista ; et, moins Fernande entrait dans ses idées, plus il les exprima avec outrance. Il célébra le libre-échange, le commerce, l'utilisation industrielle des forces de la nature. Il discuta avec M. Bouvigner sur le sujet de l'empire libéral, défendit Jules Favre, Rochefort, Gambetta et, le dimanche d'après, à dîner, entra dans une controverse si vive avec le vicaire de Saint-Didier, railla si librement les délibérations du concile œcuménique, à Rome, que Fernande fondit en larmes, l'accusa de manquer de cœur et déclara qu'elle quitterait Persanges plutôt que d'entendre plus longtemps les choses qu'il disait sur la religion.

Mme de Persanges se taisait. Son silence, plus grave que les reproches de Fernande, démontrait que le désaccord entre Pierre et elles n'était pas seulement dans les mots, mais qu'il était dans les choses. Un fossé les séparait, chaque jour plus profond, presque un abîme ; c'était la pensée de Pierre qui le creusait à mesure qu'il reconnaissait dans ce conflit une opposition de principes et l'antinomie de deux dogmes moraux. Cette vertu contrainte de sa mère, son humilité, sa résignation, sa tristesse, cet hommage perpétuel rendu à la souffrance, la beauté mystique qu'elle lui attribuait, non, tout cela n'était pas la morale du siècle, mais quelque dogme ascétique du moyen âge. Quelle formule plus belle, au lieu d'adorer la souffrance, de la haïr, au contraire, de la poursuivre, de la détruire ! Oui, lui donner la science pour ennemie et, par l'industrie quant à la vie de l'homme isolé, par les lois quant à la société, traquer sans cesse, chasser de partout cette souffrance de l'individu, agrandir la condition de l'homme, le faire plus beau, plus libre, meilleur, plus heureux. Quoi ! est-ce que cet idéal n'était pas préférable à ce rationnement chrétien, à ce rétrécissement de la personne, à cette contention de l'être humain contre la nature et contre la raison?

Il monta à cheval aux premiers beaux jours pour retourner voir la maison d'Arlay. Toutes les entrées étaient fermées ; mais, en faisant le tour du verger, il vit le jardinier qui ébranchait des saules au bord du canal et l'interrogea. Mme de Valempoulières avait été malade, ces dames ne reviendraient qu'au mois de juin.

Deux mois d'attente et de vie indécise ; alors, tout s'éclaircirait, et ses propres sentiments, latents encore, mais gros d'une passion, et ceux de Germaine qui, peut-être, si elle était restée la même, ou plutôt si, d'enfant, elle était devenue femme, éclateraient aussi. Ces choses-là, si vagues encore que le cœur ne se les nommait pas à lui-même, existaient cependant dans un devenir intime et secret ; elles appartenaient à elle et à lui ; eux seuls en décideraient, sans vils calculs d'intérêt, sans timidité puérile, surtout sans préjugés religieux, oui, comme deux êtres libres cherchant leur bonheur et mettant leur amour au-dessus de tout !

Il franchit la rivière qui bruissait en cascades sous le pont et trotta plus avant vers les bois. Le paysage nu, empiécé de vignes, de champs et de prés, montrait la lourdeur et la compacité de la terre ; les bourgeons, en gouttes légères au bout des branches, jetaient comme un voile rose sur les taillis.

« Vous êtes mon printemps, Germaine, » songeait-il.

Et, ne sachant comment dire au juste ce qu'il éprouvait, il sentit cependant que les douces influences au milieu desquelles il marchait, enchanté de cette fête des couleurs, des bruits, des odeurs, n'étaient que le mystère même qui planait maintenant sur son avenir et l'attente féconde où le germe de son bonheur était contenu.

Cornette l'emportait, bercé dans cette quiétude heureuse et dans ce charme ravissant. Elle hennissait à la profondeur du bois, fixait là l'attention de Pierre ; le fond lumineux du couchant apparaissait derrière le lacis violâtre du taillis.

Bien délivrée de ces entraves que lui mettaient aux jambes le mauvais terrain et la mauvaise saison, elle allait de sa grande allure infatigable vers plus d'espace, plus d'horizon et badinait encore de la tête au retour, mêlant son pas d'un trottinement de gaieté.

Il la montait matin et soir, passionnément. Que de bien elle lui avait fait déjà, rien que par le mouvement et par l'effort ; et maintenant voilà qu'elle rendait charmantes et fécondes ces sorties auxquelles l'avait contraint son désaccord avec sa mère et avec sa sœur. Partout où il voulait aller, elle le portait ; aux étangs de la plaine, aux bois de la montagne, à travers les prés en fleurs, aux marchés, aux cabarets, aux fermes écartées, vers la bonne vie des hommes et les beaux tableaux de la nature ; grâce à elle, il était bien sûr, pour n'y avoir réfléchi qu'en plein air, que sa règle morale était bonne et qu'il avait raison de vouloir être libre, fort et joyeux. Bien plus, elle l'aidait à vivre selon sa manière et le faisait plus hardi, plus endurant, plus agile, plus gracieux, plus léger, à mesure qu'il bravait avec elle plus d'obstacles et plus d'intempéries et s'imposait, pour le seul plaisir de s'obéir, des fatigues plus longues et des exercices plus dangereux.

Ces pensées, en se précisant dans le cœur de Pierre, le justifiaient à ses propres yeux ; elles le poussaient à affirmer qu'il était son maître, que sur le choix de sa carrière il se moquait des conciliabules tenus entre sa mère et sa sœur et que sur ce sujet brûlant de l'état militaire, il n'acceptait pas de conseil. D'ailleurs, pour qu'il ne fût pas dit dans le pays qu'il agissait à la légère, il s'expliqua devant les personnes compétentes, notamment devant le jurisconsulte Bouvigner, donnant pour raison principale qu'en cette année 1870, à la fin d'un siècle de lumière et de progrès, la guerre n'était plus qu'une barbarie et une abomination.

— *Bella matribus detestata*, dit M. Bouvigner en broyant l'*r* de *matribus* avec le mouvement de mâchoires qui lui

était particulier. Sans doute, la guerre est le plus grand fléau de l'humanité. Il n'en est pas moins vrai qu'une armée forte nous est nécessaire en ce moment. Certes, j'admire plus que personne la politique de l'empereur, cependant cette politique serait bien imprudente si l'empereur ne pouvait pas compter absolument sur son armée.

Le jurisconsulte était sous une sorte de berceau formé de feuilles d'aristoloche, mais il parlait comme s'il eût encore siégé dans son fauteuil présidentiel, au Conseil d'État ; il rentrait en même temps sa tête dans ses épaules et la rassemblait comme pour donner un coup de boutoir à chaque fois que Pierre risquait une observation. « Vous n'avez pas la parole, » disait-il, en l'arrêtant du geste et en frappant du manche de sa loupe le titre du *Journal des Débats;* ses yeux lançaient des éclairs, ses mèches blanches tombaient en crinière jusque sur son col trapu d'homme du peuple et d'ouvrier : elles se mêlaient à sa barbe ; il les en détachait du bout de ses doigts souples, aux ongles trop longs, et les rejetait en arrière.

Il s'étendit sur « les armements ambitieux de la Prusse », sur « les prétentions téméraires de M. de Bismarck », affirma de nouveau sa confiance dans les lumières de l'empereur ; l'empereur était dans la juste mesure, l'empereur faisait aux militaires la part convenable. Pour mieux faire apprécier le tact de l'empereur, il cita un souvenir personnel : son frère, le capitaine Bouvigner, avait été tué à la bataille d'Inkermann ; un an plus tard, après la bataille de Sébastopol, étant lui-même aux Tuileries et présentant à l'empereur ses respectueuses félicitations, il avait reçu cette réponse flatteuse : « Vous savez bien, monsieur Bouvigner, qu'il me manquait quelqu'un devant Sébastopol !... » M. Bouvigner, en penchant la tête, faisait le gros dos jetait les coudes en arrière comme s'il s'inclinait profondément devant l'empereur :

« Sire ! », disait-il d'un ton pénétré.

Mais Pierre n'était pas convaincu. Ces politesses du souverain ne rachetaient pas l'injustice et l'absurdité d'un métier ; d'ailleurs elles étaient de tous les temps ; l'oncle Sosthène aussi rapportait les phrases que le roi avait daigné lui adresser : « Le roi me dit qu'il avait fait une perte au feu : mon frère le chevalier... », écrivait-il quelque part dans ses cahiers mis maintenant aux mains de M. Duvernet.

Pierre espéra trouver chez le bibliothécaire plus d'indignation, moins de complaisance, enfin cette assurance philosophique contre la guerre dont il désirait étayer son goût de progrès et sa foi dans l'humanité. Il vint à Lons-le-Saunier, traversa la cour de l'hôtel de ville, gravit l'escalier qui conduit au tribunal de commerce et à la bibliothèque. Des objets qui n'avaient pu trouver place dans le musée municipal encombraient les marches : des pierres tombales, un chapiteau corinthien, un pilotis de bois provenant du lac de Bonlieu. C'était cette heure d'après les affaires où M. Duvernet travaillait pour lui-même, chassait de son refuge avec des sarcasmes les gêneurs qu'il appelait *les philistins*.

— Qui est là? cria-t-il en maugréant, tandis que Pierre poussait la porte.

— Moi, Pierre de Persanges.

— Ah ! c'est vous, notre ami, dit-il, changeant de ton. Bonjour, bonjour !

Sa main gauche était prise à demi dans un livre entr'ouvert, il toucha de la main droite l'aile de son chapeau et la tendit ensuite à Pierre.

Assis comme d'habitude dans les fauteuils de paille, ils purent voir la cour de l'hôpital et des convalescents y errer sous les arcades ; d'autres songeaient, accoudés au balcon ; ce tableau même, conforme aux préoccupations philanthropiques de Pierre, pouvait fournir un premier thème à la conversation ; de là, on eût facilement passé aux maux de la guerre, mais M. Duvernet remerciait

abondamment sur les documents venus de Persanges ; il y avait puisé les données d'un roman historique qu'il comptait écrire, avec l'agrément des personnes de la famille, et qui, sous des noms d'emprunt, résumerait les aventures du grand-père Louis. Le grand-père, proscrit en 1793, rentré en France après le 9 Thermidor, n'avait pas encore réussi à se faire rendre Persanges, que le coup d'État du 18 Fructidor l'obligeait à s'exiler une deuxième fois, lui et ses amis de l'ancien parti constitutionnel, La Fayette, les Lameth, Mathieu Dumas. Cette émigration devait fournir à Duvernet des pages pathétiques : fuites du grand-père déguisé, reconnu à la frontière, caché par la fille d'un douanier ; ici, avec la permission de la famille, un épisode sentimental ; puis poursuite, embuscade, périlleux passage de nuit sur des crêtes couvertes de neige. De la Suisse, où il assistait à l'invasion française de 1798 et aux massacres des Petits-Cantons, le grand-père passait en Souabe où il rencontrait des officiers de sa famille servant dans l'armée de Condé. Il parvenait enfin à Hambourg et là, d'accord avec les Lameth, fondait pour vivre un petit commerce d'épicerie...

— L'ouvrage sera curieux, dit Pierre, songeant à part lui à la colère de Fernande, quand elle apprendrait les libertés prises par Duvernet à l'égard du grand-père. Ayez carte blanche, monsieur, je vous en prie, conclut-il.

M. Duvernet s'étendait sur le Directoire, Bonaparte, le 18 Brumaire : aujourd'hui, ces événements lui paraissaient *farce;* sa figure camuse riait sous son chapeau, tandis qu'il dépeignait les grenadiers entrant dans la salle du Conseil à Saint-Cloud et faisant passer sans façon les Anciens par les fenêtres. « Des gaillards qui avaient *chapardé* par toute l'Europe... Ils ne s'embarrassaient pas pour si peu. »

— Ils étaient démoralisés par la guerre, observa Pierre. La guerre, qui est elle-même le plus grand des crimes, rend les hommes capables de tout.

— Le plus grand des crimes? répéta M. Duvernet.

Et, soulevant du doigt la branche de ses lunettes, il considéra Pierre avec étonnement.

— ... Alors, vous n'avez pas la vocation militaire, notre ami? dit-il, quand Pierre eut déclaré ses principes et protesté contre la guerre.

Six heures qui sonnaient avertirent M. Duvernet de fermer sa bibliothèque ; il boucha son encrier, boutonna sa redingote, prit son bâton dans l'angle d'une fenêtre.

— Alors, vous êtes contre la guerre, notre ami? répéta-t-il, en lui mettant sympathiquement la main sur l'épaule. C'est bien, c'est très bien, — seulement, ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela. C'est à Badinguet.

. . . . . .

Ils descendirent ensemble, et Pierre, s'étant assis dans la voiture, s'aperçut qu'il s'en allait sans cette garantie philosophique, sans ce réconfort qu'il avait espérés.

. . . . . .

Amable travaillait au bord du talus, dans le chemin qui descend vers Pise, et l'usage voulait qu'on ne passât jamais devant Amable sans lui dire un bonjour.

— Voilà l'eau dans ma vigne, monsieur Pierre, dit-il, en redressant sa haute taille et s'interrompant. C'est la source de Coindre qui ressort là.

Il raconta l'histoire de cette source : Coindre avait voulu la perdre et lui avait creusé un grand trou ; mais l'année d'après, la source s'était montrée de nouveau, un peu plus bas, sur la vigne de Gilles, par deux filets distincts ; Gilles l'avait détournée à son tour, par un canal en forme de V dont les deux branches réunissaient ensemble ces deux filets, et voici qu'aujourd'hui, on retrouvait la source dans la vigne d'Amable !

— Quand on pense que le pays manque d'eau, monsieur Pierre, et qu'un village comme l'Étoile ne possède que deux fontaines, poursuivit-il.

Et, se retournant vers l'église et la maison commune, il étendit d'un geste comminatoire son bras velu, sa main terreuse, qui cachèrent aux yeux de Pierre une partie du paysage.

— Je ne sais pas ce qu'ils font là dedans, je n'en sais rien, dit-il, mais depuis que la politique s'est mise dans le conseil municipal, il n'en sort rien de bon. Comme je leur dis toujours : « Pourquoi voulez-vous, pauvres paysans que vous êtes, vous battre contre le gouvernement? C'est comme si une bande de fourmis se battait contre un troupeau de *chevals*. Je vous dis que la meilleure politique, c'est de travailler vos vignes, et celui qui a des maîtres, c'est de tenir pour ses maîtres. »

Amable chercha dans les yeux de Pierre l'effet de cette déclaration, et, comme Pierre ne laissait rien voir de son impression, il passa à répéter les bruits qui couraient dans la campagne et qui partageaient l'opinion ; des gens affirmaient que l'Empire ne *voulait pas durer*, et qu'avant la fin de l'année, on referait une République, comme en 1848.

— Et puis, ne dit-on pas qu'on va avoir la guerre avec la Prusse? demanda-t-il d'une voix plus inquiète, appuyé des deux mains au manche de sa pioche.

— La guerre ! répéta Pierre, étonné de rencontrer là, dans la bouche d'Amable, le mot qu'il pensait sans cesse.

Il n'avait, pour sa part, aucune nouvelle de cette guerre, mais le facteur en avait répandu le bruit ce matin même ; et le cerveau d'Amable s'était exercé là-dessus tandis qu'il travaillait.

— Monsieur Pierre est conscrit de la classe 1871, reprit-il, mais monsieur Pierre partirait avant son tour?

— Oui, Amable, je partirais. Si un semblable malheur arrivait, j'en prendrais ma part.

TROISIÈME PARTIE

GERMAINE

I

Jusqu'aux premiers jours de juillet, il ne fut plus question de ce conflit menaçant entre la France et l'Allemagne ; mais à cette époque, Pierre, en passant à cheval dans les prés de la Madelaine, entendit deux faucheurs qui conversaient entre eux sur la guerre possible, sur la convocation de la garde mobile et sur le rappel des anciens soldats. Étant séparé d'eux par la ligne des saules, il les écoutait sans qu'ils pussent le voir : l'un expliquait que tout le mal venait d'un prince prussien, qui prétendait devenir roi d'Espagne ; l'autre, ne comprenant pas, demandait quel mal les prétentions de ce prince pouvaient causer au pays. Par moments, les lames des faux sur lesquelles ils passaient l'aiguisoir élevaient comme un bruit d'armes ; puis leur dialogue se continuait, grave dans le silence des champs.

Pierre non plus ne pouvait comprendre pourquoi la candidature d'un Hohenzollern au trône d'Espagne venait troubler ces pauvres gens dans leurs travaux de fenaison. Cette vie rurale lui semblait, dans sa calme allure, suivre une imprescriptible loi de justice et de fatalité ; il s'était

inconsciemment habitué à son rythme paisible ; il en observait tous les détails depuis que cette confuse menace pesait chaque jour davantage sur le pays.

Fernande, coiffée d'un grand chapeau de soleil, sarclant les corbeilles de la cour, lui parut un intéressant sujet pour un peintre, pour un aquarelliste ; et Marie-traîne-la-patte, si laide qu'elle ressemblait à un singe, son goitre pendant sur son sein gauche, son râteau porté sur l'épaule droite ; Lazare, un vieux pauvre penché sous sa besace, abruti de misère au point de ne pouvoir plus dire que quelques phrases, toujours les mêmes : « qu'il connaissait bien la maison... qu'il faisait beau temps au baptême de monsieur Pierre... que toutes les choses n'étaient plus comme au temps d'autrefois... », tout ce que Persanges avait de plus humble et de plus asservi prenait une valeur, revêtait quelque mérite de grâce et de liberté, un prestige de paix.

M. Bouvigner venait chaque après-midi : selon lui, l'honneur de la France était engagé dans le conflit ; l'empereur ne pouvait reculer ; la guerre semblait inévitable. Même la renonciation du prince de Hohenzollern, qu'on avait apprise à Persanges avec tant de soulagement, ne le satisfaisait pas ; au point où en étaient les choses, mieux valait en finir une bonne fois, et, comme il disait, « mettre les sabres au clair ! »

— Oh ! que vous êtes *tant pis!* répondit Mme de Persanges. Non, nous ne pouvons pas vous croire ; nous espérons au contraire !...

Une voiture, qu'on entendit approcher dans l'avenue, la fit tressaillir :

— Pourvu que ce ne soit pas la fatale nouvelle ! dit-elle.

— Non ! dit Fernande, en regardant par les volets entrebâillés, c'est Germaine !

Elle descendit rapidement l'escalier, Pierre derrière elle ;

bonne-maman mettait péniblement pied à terre. Germaine, en relevant son voile de gaze grise, embrassait Fernande ; tout de suite, elles s'assurèrent l'une l'autre qu'il n'y aurait pas de guerre, que tout était aplani.

— Comme vous arrivez tard de Besançon cette année, Germaine ! dit Pierre en montant l'escalier à côté d'elle. C'est à croire que vous avez attendu exprès ces événements...

— Quelle année, Pierre ! répondit-elle. Bonne-maman malade, la fin de mes études, mon entrée dans le monde...

Elle avait un air plus grave, un autre regard, moins fixe, moins crédule, plus changeant. Mais ils entrèrent tous deux dans le salon ; la conversation les sépara. Ce ne fut que lorsque la domestique eut apporté la table à thé que les visiteurs se levèrent, changèrent de place ; Germaine et Pierre s'approchèrent l'un de l'autre, comme fortuitement.

— Si cette guerre éclatait, lui demanda-t-elle, partiriez-vous?

Il se souvint de la promesse qu'il avait faite à Amable sur le bord du chemin, et répondit :

— Oui, Germaine, avec votre permission, je partirais...

— Avec ma permission? répéta-t-elle.

Et elle l'interrogea des yeux, curieuse de ce qu'il avait voulu dire.

— Vous m'invitiez autrefois à devenir officier d'état-major... Me permettrez-vous de partir comme simple soldat?

— Est-ce que je savais? reprit-elle.

L'accent de sa voix était tel qu'il exprimait à la fois le souvenir, le souci, la tendresse ; mais elle se tut tout à coup et revint adroitement s'asseoir à côté du groupe principal.

— Et les événements d'Italie ! disait justement Mme de Valempoulières. On dit la cause du Saint-Père bien compromise.

En remettant ses mitaines et se préparant au départ, elle ajouta qu'il fallait redoubler de prières, qu'en aucun temps les intérêts de la France n'avaient été distincts de ceux du monde catholique ; elle était toujours le soldat de Dieu. Mme de Persanges descendait à côté d'elle, les mains dans les mains.

— Venez nous voir, dit Germaine sans qu'on pût discerner au juste si elle parlait à Fernande ou à Pierre, ou à tous les deux.

— Oui, oui, nous irons ! répondit Fernande joyeusement.

Elle était pleine d'espoir, elle ne doutait plus de la paix. Le soir même, elle écrivit à Honoré pour l'inviter à venir passer une partie des vacances à Persanges. Elle projetait un voyage en voiture dans la montagne ; on surprendrait l'oncle de Bonlieu dans son manoir ; et là, on visiterait les cascades du Hérisson, le lac de Chambly ; on irait à la Billaude cueillir des cyclamens.

Cependant les journaux continuaient à répandre leurs informations. Ils donnaient par bribes des renseignements sur l'état des choses. Des commandements venaient d'être attribués aux maréchaux Le Bœuf, Canrobert, Mac-Mahon ; le général comte de Palikao serait chargé des troupes dirigées vers l'Espagne. Vivres, farines, fourrages regorgeaient dans les places de l'Est et représentaient une valeur de plus de vingt millions ; la manufacture d'armes de Saint-Étienne était en pleine activité ; il existait dans les archives de l'état-major français tous les plans des places fortes allemandes. La Prusse, sachant bien que la France avait l'avantage des effectifs, concentrait ses moyens d'action sur l'Elbe et le Weser ; tout indiquait chez elle un plan purement défensif.

Pierre, inquiet, vint chercher des nouvelles plus précises à la ville : M. Duvernet, d'une humeur massacrante, faisait tout retomber sur Napoléon III. Puisque Badinguet en tenait pour l'industrie et le libre-échange, il n'avait qu'à

laisser ses troupiers tranquilles ; de l'histoire comme ça, ça ne lui rappelait pas Charlemagne ni même le *numéro un*, c'était de la malpropreté d'histoire...

— Tenez, autant vaut pour moi que vous remportiez vos papiers, notre ami, dit-il à Pierre. Je crève de tout ça, je ne peux plus rien...

Ce malaise que tout le monde accusait, ce goût de fièvre qui était dans toutes les bouches, cette angoisse qui serrait les cœurs, commençaient à gagner Pierre ; en attendant la voiture qu'il avait envoyée à l'arrivée du train devant amener Honoré, il redescendit l'escalier de la bibliothèque, ne sachant où aller, que décider, suivant presque des soldats qui passaient, deux par deux, au pas accéléré, et que les badauds considéraient avec un intérêt particulier. Il regardait leurs gibernes, leurs sacs, et songea avec satisfaction que leur équipement était en bon état. Un vendeur de journaux criait dans la rue des nouvelles de Paris ; son cri répété, constant, mais indistinct, mouvant, semblait l'appel même de la France hantée de ce danger obscur qu'elle prévoyait et craignait tout à la fois.

Pierre, en suivant la rue Lafayette, arrivait devant le café de la Perle ; il rebroussa chemin, ayant vu le colonel Durdant installé là, qui versait avec solennité de l'eau sur son mélange de bitter et de curaçao. Les événements semblaient justifier le colonel d'avoir embrassé jadis la profession militaire ; ils le glorifiaient d'être une culotte de peau ; ils lui donnaient comme un lustre que Pierre ne voulait pas reconnaître, auquel il se dérobait. Il descendit la rue des Arcades, songeant à pousser jusqu'à la gare et à voir si par hasard Honoré serait arrivé à onze heures. Comme il croisait la rue Traversière, une toilette rose parut devant lui, allant en sens inverse, passant d'arceau en arceau ; il traversa, ayant reconnu Germaine.

— Ah ! Pierre ! dit-elle en rougissant, — et la couleur de ses joues se fondit avec celle de son corsage, — que de

mauvaises nouvelles on entend partout ! Tout va de mal en pis ! Mais vous, Pierre, vous ne savez rien de nouveau? La guerre n'est pas déclarée, dites?

— Pas que je sache, Germaine, répondit-il.

Et pour se donner un prétexte à l'accompagner, il lui prit le rouleau de musique qu'elle portait sur le bras.

— Vous alliez chez la mère Sobolevska? reprit-il.

— Oui, mais pas pour chanter. Pour qu'elle ait gagné son cachet, voilà tout.

Ils tournèrent à droite, devant la pharmacie Benoît, au volet peint d'un serpent qui s'enroulait au tronc d'un palmier ; le pharmacien, qui fumait sur le pas de sa porte, retira sa pipe de sa bouche et regarda avec plaisir leur couple gracieux.

— Savez-vous ce que nous apprenons ce matin? dit-elle. Timothée est rappelé d'urgence à son régiment ; il était aux eaux d'Uriage. Robert demande de l'argent pour acheter des armes et des effets de harnachement ; tous les élèves de Saint-Cyr vont être faits sous-lieutenants. Lui sera sous les ordres de votre oncle, au 5e cuirassiers.

— Vraiment, dit Pierre, en fronçant le sourcil.

Il lui semblait que Robert, en prenant cette sous-lieutenance dans le régiment de l'oncle, lui faisait tort à lui-même, le frustrait d'un droit. « Il est trop petit pour porter la cuirasse, » songeait-il.

— Et le pis, reprit Germaine, c'est cette attente, c'est cette crainte. Bonne-maman est malade ; elle se relève la nuit ; elle ne dort plus. Papa est comme un tigre... Moi, toute seule, et vous qui ne venez pas !

Elle le regarda avec des yeux brillants, où Pierre aperçut l'amour évident, profond, illimité ; cet amour de la puberté qui n'est que l'épanouissement de la vie et le parfum de la chair en fleur. Mais plus elle se révélait et s'offrait à lui, plus il se raidissait dans son propre amour, plus il jouissait

de la voir venir, elle la femme, et de la faire aller mot à mot jusqu'au bout de son aveu.

— Une seule chose me retenait à Persanges, reprit-il, c'est l'ignorance où j'étais, où je suis encore sur vos sentiments.

— Mes sentiments ! dit-elle, si troublée, si frissonnante, que cette fois Pierre eut pitié d'elle. Mes sentiments sont faciles à dire : je vous aime, je vous aime et je vous adore, voilà mes sentiments.

Elle regarda de droite et de gauche les deux pignons couleur de suie, aux fenêtres closes, entre lesquels la ruelle se resserre jusqu'à devenir corridor avant de déboucher devant le porche des Cordeliers, et porta ses deux mains en croix sur sa poitrine oppressée. Mais plus seuls encore dans ce défilé, plus près l'un de l'autre, elle plus faible devant lui, elle reprit accablée, une pâleur au front, un pli de souffrance tiraillant sa bouche :

— Je suis folle, je le sais bien... O mon Dieu, quelle honte ! Mais je ne pouvais plus, c'était trop affreux. Pourquoi m'aviez-vous dit que vous ne m'aimiez pas? Ah ! il y a bien longtemps, plus d'un an... Et tout l'hiver sans un mot de vous, et depuis que je suis revenue, toujours ce silence, et ces nouvelles atroces, et l'idée que vous alliez partir pour la guerre sans seulement m'avoir dit adieu... Ah ! j'ai trop attendu, j'ai trop pleuré, j'ai trop souffert, et je vous aime, et je vous aime et rien au monde ne m'empêchera de vous aimer !

— Que de temps perdu pour le bonheur ! reprit Pierre. Pardonnez-moi !

Il l'attira contre lui, et l'enveloppa et la soutint.

— Tout l'hiver, moi aussi, j'attendais, je doutais, je vous aimais...

— Vous m'aimiez? répéta-t-elle, en renversant sur lui la tête et cherchant l'appui de son épaule.

Un sourire radieux épanouissait sa bouche, découvrait

ses dents ; deux petites larmes qui avaient paru au bord de ses cils s'enflammaient, devenaient des étincelles :

— Dites, mon Pierre, m'aimiez-vous?

Ils ne purent pas concevoir, quand ils y songèrent ensuite, comment ils avaient tourné à gauche, suivi le trottoir, longé le corridor et gravi l'escalier ; ils montaient dans l'extase, enlacés, attachés, emportés par l'essor de leur amour subit. Tout d'un coup, ce fut la dernière marche, ce fut la porte de Mme Sobolevska.

— Déjà ! dit Pierre.

Il retint la main que Germaine tendait vers la sonnette et la baisa.

— Non, Pierre, reprit-elle, je suis arrivée. C'est fini... Et notre amour aussi. A peine savons-nous qu'il existe, que la guerre commence et que c'est fini !

— Non ! ce n'est pas fini, Germaine ! Employons bien le temps. Ce soir, venez... j'y serai avant vous, à minuit, dans le jardin.

— A minuit? en cachette? Non, Pierre, ne me tentez pas ! ce serait mal ! répondit-elle, hésitante.

Mais cette fois, Pierre avait sonné ; il ne l'écoutait plus, il redescendait précipitamment l'escalier.

— Je vous aime, dit-il encore avant de disparaître dans le corridor. A minuit !

Il sortit enivré dans la rue et s'étonna de la lourdeur des choses, de la lenteur des gens ; tout se traînait, tout croupissait, tout devenait entrave à sa joie ailée.

Au retour, Fernande lui demanda des nouvelles de Paris, comme si, dans une matinée pareille, il avait eu le temps de songer aux nouvelles de Paris.

— Vous ne rapportez rien? dit-elle. Vraiment ! votre indifférence est extraordinaire !

Il rapportait tout.

. . . . . .

Quand le cocher repartit dans l'après-midi, allant une

deuxième fois à la recherche d'Honoré, elle l'envoya aussi chez le libraire, à la mairie, et chez Zozotte la mercière, dont le fils était employé du télégraphe ; enfin partout. A huit heures, Honoré ne paraissant pas, Pierre conclut qu'on avait journée gagnée et que le cauchemar de la guerre était écarté jusqu'au lendemain.

— Attendez encore, dit Fernande, Honoré arrivera. Il est trop militaire pour manquer à sa parole.

Pierre avait à s'habiller pour le rendez-vous. Sa toilette achevée, il redescendit dans la cour pour dire à Fernande qu'il renonçait à attendre Honoré et pour s'évader ensuite, mais il ne la trouva plus. Elle s'était dérobée elle-même, allant prier à l'église de Saint-Didier ; puisque Pierre ne comprenait pas quel besoin la France avait en ce moment du secours de Dieu, mieux valait lui cacher les prières qu'elle faisait pour implorer ce secours. Il poursuivit jusqu'à l'allée des tilleuls. Sa mère était là, assise sur un banc.

— Pour un militaire, Honoré est bien inexact, dit-il en s'approchant.

— Peut-être n'est-ce pas de sa faute, répondit-elle. Les événements ont pu le retarder.

Elle prêta l'oreille au bruit d'un pas qui s'approchait. « Est-ce lui? » demanda-t-elle, un doigt sur la bouche. Mais ce bruit, un instant égal et comme hésitant à croître vers eux, faiblit, descendit, s'éteignit dans la direction de Saint-Didier.

— Viens, marchons ! dit-elle en se levant brusquement. Je ne puis me tenir en repos !

Elle l'entraîna, ayant pris à deux mains sa main qu'elle pressait et caressait. Ce contact même fit sentir à Pierre qu'ils n'étaient pas d'accord, elle songeant à la guerre, lui songeant à Germaine, et qu'un abîme, toujours le même, les séparait. Devait-il rompre le silence, parler du prochain rendez-vous, raconter la confidence du matin, demander pardon pour cet amour profane et défendu? Ces choses toutes

neuves, encore indéterminées dans l'esprit, comment les exprimer avec des mots? L'instant était mal choisi pour une conversation semblable; le temps mesuré trop court; puis, il y avait plus de mystère à suivre chacun son rêve et à marcher côte à côte, elle dans la résignation, lui dans l'espérance, en attendant ce que la vie, bonne ou mauvaise, apporterait.

Ils allèrent jusqu'à hauteur du cèdre, puis revinrent vers les piliers. La lune levante les noyait tous deux dans l'ombre du mont Richard; mais sur leurs têtes, à travers les branches, le ciel apparaissait clair et profond; puis, tout d'un coup, la lune venait à dominer le mont. Les objets s'illuminèrent, et seuls les feuillages tourmentés firent courir et frémir les ramages d'ombre sur le gazon resplendissant.

On entendit au loin des coups de fusil, des chants de fête; puis, tout près, une plainte, un soupir.

— On appelle? demanda-t-elle.

— Non, maman, c'est une chouette qui miaule.

En tressaillant au cri de cette bête, elle avait abandonné la main de Pierre; ils revinrent s'asseoir sur le banc extrême, le plus proche des piliers. Dix heures avaient sonné au clocher de Saint-Didier, elles allaient sonner à celui de l'Étoile, quand une grande silhouette débraillée, gesticulante, qui ne ressemblait pas à celle d'Honoré, parut dans le chemin. C'était lui cependant, mais étrange, défiguré, les moustaches en désordre, les yeux sortis de l'orbite :

— Madame! Monsieur Pierre! dit-il en les saluant désordonnément, la guerre est déclarée!

— C'est une grande nouvelle, répondit-elle d'une voix calme; merci de me l'avoir apportée. Venez, Honoré, reposez-vous; vous êtes fatigué...

Honoré sentait le vin; il avait passé la soirée en libations patriotiques dans les cafés de Lons-le-Saunier. La vue de Persanges, blanchi par la lune, le fit se raidir; mais sa

grande ombre, lui désobéissant, dansait dans le chemin à côté des ombres jointes de la mère et du fils.

— Le droit est de notre côté, disait-il. L'empereur ne voulait pas la guerre, c'est Bismarck qui l'y a forcé. Mais il verra, Bismarck, il verra...

— A demain, à demain, disait Mme de Persanges, debout dans le vestibule, un bougeoir à la main.

Il ne comprit pas pourquoi elle le laissait là.

Pierre aussi avait disparu. Il s'échappait par la porte de la cuverie, se jetait dans le bois, traversait la route, arrivait au chemin de Quintigny. Dans l'auberge du carrefour, des hommes accoudés aux tables discutaient avec de grands gestes et des éclats de voix. « La guerre..., » songea-t-il, et de nouveau cette idée le mordit au cœur, mais plus cruellement que tout à l'heure, comme si le mal qu'elle faisait en lui s'aggravait sans cesse et s'approfondissait. « Pourvu que Germaine ignore !..., » ajouta-t-il, et, sans raisonner davantage, quelque chose de fiévreux l'empêchant de suivre avec précision ses idées, il se persuada qu'en effet Germaine ignorait.

Le bois de Proby le saisit comme d'un froid de cave et l'engloutit comme dans un tombeau. Il doubla le pas et parvenant à la lisière, à la lumière, découvrit les ruines plus majestueuses qu'au grand jour ; dans le décor que fermait au fond le rideau sombre des peupliers, le bourg, grandi lui-même, apparaissait comme une ville ; des lumières, jetées çà et là, marquaient dans le sommeil général ce caprice de la vie que rien n'apaise, qui toujours veille, aime, souffre et combat. Puis, tout se voila comme d'un crêpe, les lumières s'avivèrent dans le paysage ; Pierre leva la tête et vit dans le ciel tourmenté des bandes de nuages au milieu desquels la lune allait se perdre et s'engraver.

« Il faut s'habituer à tous ces aspects, » songea-t-il, ayant peine à dominer le trouble nocturne qui s'emparait de lui.

Il grimpa au mur du jardin, puis, en mesurant son saut d'avance, il se jeta de côté, par-dessus la rangée des cloches à melon, de manière à retomber au milieu de l'allée. La maison se dressait massive, grave, familiale, dominant les feuillages. « Malheureux, que viens-tu faire ici? » semblait-elle dire, étonnée de cet attentat si grand contre la morale et la société.

« C'est vrai, songea-t-il, qu'est-ce que je viens faire? »

Il n'avait pas réfléchi sur ce délit qu'il allait commettre; il allait, guidé par l'amour, au hasard de la passion. Mais rien que ce bris de clôture ressortissait déjà à la jurisprudence du président Guyennot.

« Eh bien, quoi ! J'aime, » reprit-il effrontément.

Et, défiant cette façade austère au nom de l'amour naturel et de l'imprescriptible droit au bonheur, il marcha droit contre elle, il s'approcha si près que quelqu'un, ouvrant inopinément une persienne, aurait pu le tuer d'un coup de pistolet. S'arrêtant sous le marronnier, près de la corbeille de pétunias, il tomba dans une attente vague, dans une inquiétude obtuse, où l'image de Germaine persistait parmi des sensations fuyantes, l'odeur des fleurs, le grincement de la girouette, le bruit de la rivière en fuite sur son lit de pierres, du moulin qui faisait tic-tac au bord du canal. C'était comme un sommeil de la pensée dans l'éveil des sens et dans le ravissement du cœur; mais déjà, bien plus tôt qu'on n'aurait pu croire, l'horloge sonna. Minuit ! songea Pierre joyeusement.

Le timbre, grave et comme intentionnel, hésita, vibra... « La guerre... la guerre... la guerre..., » marqua-t-il douze fois. Au dernier coup, de la lumière parut aux fenêtres de l'étage, palpita derrière les objets et fit s'évanouir le spectre de guerre, renaître l'émoi d'amour.

Cette lueur de limbes s'effaça presque, puis reparut plus loin imprégnant les murs du logis; cette lente et blafarde caresse accompagna la marche de Germaine jusqu'à la

porte de la tour. La fenêtre de l'office, à présent. Puis l'œil-de-bœuf, la meurtrière de la tour toute brodée de vigne vierge. Un grincement... La porte, sans doute? Non, toujours cette girouette ; mais derrière la porte, dans la cage sonore de l'escalier, des pas descendants, grandis par l'écho. Et voilà qu'avec un bruit épouvantable la serrure joue, les gonds gémissent ; une forme blanche et svelte se dégage de l'ombre ; une écharpe est nouée autour d'elle, à la Marie-Antoinette, un voile enveloppe les cheveux, une boucle brille à la ceinture, et tout cela, charmant et virginal, qui est Germaine, appartient à Pierre émerveillé.

— Germaine ! dit-il, en saisissant cette main qu'elle étend d'un geste gauche, mal faite encore à la pénombre de la nuit.

— Chut ! dit-elle, on nous entendrait !

De cette main qu'elle lui livre, elle l'écarte encore, elle se penche, écoute, puis redresse sa taille souple, attend, se calme et sourit.

La présence d'esprit qu'elle a est charmante :

— Fermons la porte... Allons !

Elle marche lentement à côté de lui, comme hésitante :

— C'est mal, n'est-ce pas? demanda-t-elle. Oui, tromper bonne-maman, c'est mal... Mais je suis heureuse, je vous obéis. Où vous voudrez, mon Pierre, j'irais avec vous... Et c'est vous qui serez sage ; dans une heure, c'est vous qui voudrez partir.

— Oui ! Germaine, une heure seulement...

— Une heure de délice, la meilleure de ma vie...

— Une heure divine, une heure de paradis.

— Vos yeux, mon Pierre.

— Votre front d'ange, Germaine.

Ils s'arrêtent et se regardent. Les yeux de Pierre sont éblouissants ; ils la fascinent et la paralysent, ils la font fléchir sous le poids de l'amour et sous l'excès de bonheur. Ce front penchant de la vierge attire les lèvres de l'homme ;

à ce premier baiser, d'autres succèdent, plus avides, plus passionnés, un vertige de tendresse et de volupté.

— Non, pas de baisers ! dit-elle. Les baisers font mal... Ne me gâtez pas mon bonheur, mon bien-aimé, puisqu'il me vient de vous.

Et doucement, humblement, elle élève à sa bouche les mains de Pierre et lui rend en un seul baiser d'obéissance tous les baisers dominateurs. Ils gagnent le bord de la rivière et s'assoient sur le banc circulaire :

— Parlons d'avenir, dit Pierre.

Mais quelque chose qui s'effarouche et se froisse dans le taillis le fait tressaillir :

— Un oiseau?

— Une souris... Dites, Germaine, dites toute votre âme.

— Comment dire? reprend-elle, étreinte par ces bras de Pierre qui ont si vite appris à l'enlacer, effleurée par cette bouche si près de sa bouche. Me voilà dans vos bras comme une folle, c'est moi qui m'y suis jetée, c'est comme si j'étais votre femme... N'est-ce pas? Quelqu'un qui nous verrait croirait que je la suis...

— Vous la serez, Germaine, interrompit-il.

— Oh ! dites-le ! Quelle joie de vous l'entendre dire ! Surtout n'en épousez pas une autre ! C'est moi, Pierre, votre femme, c'est moi... Habiter Persanges, porter le joli nom de Persanges, veiller sur votre bonheur, sur le bonheur d'un homme comme vous... Oh ! j'ai peur de tout cela, j'ai peur...

Deux larmes qui tremblent au bord de ses cils, les mêmes que le matin, mettent dans l'esprit de Pierre l'idée de l'avenir douteux, de la guerre certaine. « Saurait-elle quelque chose? » songea-t-il, mais cette ombre de tristesse s'est effacée bien vite sur les traits de Germaine, comme si son visage ne pouvait être que joie et clarté. Elle parle de Fernande, qu'elle aime comme une sœur ; de Mme de Persanges, une sainte véritable : il n'y a qu'une voix dans tout le pays pour le dire.

— La sainteté est admirable, oppose Pierre ; mais, dans la vie quotidienne, elle offre quelque chose de pénible pour le commun des mortels.

— Que voulez-vous dire? Admirez votre mère, mon Pierre, ne soyez pas mal pensant.

— Je l'admire... je l'aime surtout. Mais je n'ai pas de raisons pour maudire les joies de la terre, pour renoncer au bien-être, à la personnalité, à la liberté. Au contraire, je voudrais vivre parmi tout ce qui est grand, brillant et beau, dans le respect de la pensée, dans le culte de l'art, sans l'abandon des biens matériels. Cette vie-là, est-ce bien celle que vous voulez mener, Germaine?

— Oui, oui, c'est celle-là ! Une grande vie libre, le luxe, le bonheur ! Voyager, recevoir, donner, c'est tout ce que je voudrais !

Il sourit à cette ambition de Germaine ; mais de nouveau cet obstacle auquel est venue plusieurs fois déjà se heurter sa philosophie, l'idée de la guerre, se dresse devant lui. Naguère encore, son esprit ailé dédaignait l'obstacle et — comme Cornette au galop franchit la barrière — il bondissait par-dessus ; mais aujourd'hui ce n'est plus l'idée de la guerre qu'il a devant lui, c'en est le fait : sa foi dans l'humanité chancelle ; il doute de ses droits au bonheur. Il reprend :

— Ou bien serions-nous plus sages en vivant simplement à la manière ancienne? Modestement, charitablement, en faisant le bien?

— Oui, c'est cela, répond-elle ; pauvrement, chrétiennement, ce serait mieux.

Ils se taisent, parvenus à ce degré d'intimité et d'identité où les mots n'expriment plus l'accord des âmes, et où ils ne peuvent que le troubler. L'amour les immobilise dans leurs poses aimantes et change en deux blanches statues les enfants chastes que la nature entoure et que Dieu bénit. Pierre, à genoux devant sa fiancée, admire en

elle la douceur de la femme, la pureté de la vierge, auxquelles conviennent la clarté de la lune et la paix de la nuit ; il la respire, la touche et la sent ; par les yeux, par les narines et par les lèvres, par tous ses sens extasiés il perçoit cette essence d'elle-même venue fleurir à la surface de la chair, et, changement étrange ! plus il la goûte, plus il s'apaise, plus ses désirs passionnés et voluptueux à distance s'assouvissent à ce contact, s'achèvent dans un calme ravissant.

Ils se lèvent à la fin, ils marchent dans cette lumière, dans la jeunesse et dans la beauté.

— Comme ils sont doux, Germaine, les bruits de la nuit !... Il semble que la nature fasse trêve et qu'elle ne combatte plus.

Elle prête l'oreille à ces bruits atténués ; mais, dans le silence, l'horloge résonne :

— Une heure ! dit-elle en sursautant.

— Trois heures... reprend Pierre, étonné lui-même de ces deux autres coups.

— Oh ! partez vite ! Le jour va se lever... On vous verrait sur le chemin...

— Adieu, maintenant... adieu à présent...

Elle le retient à deux mains, devant la porte de la tour :

— A demain?

— Demain? répéta-t-elle d'une voix contristée, hésitante ; puis, son secret lui échappe avec des larmes :

— La guerre est déclarée, Pierre... Ne parlez pas de demain !

— Vous le saviez !... Oui, la guerre, Germaine ! C'est près de vous que j'en vois l'horreur.

— Quel mal avons-nous fait, Pierre, pour être ainsi punis? Juste le jour de notre bonheur, une heure avant que vous n'arriviez... Non, n'essuyez pas mes larmes... J'ai tort de pleurer. Soyez le plus fort, soyez le meilleur... Fermez cette porte sur moi.

Pierre a la force d'obéir ; et dans cette volonté même, il goûte un charme de sacrifice étranger jusqu'alors à tous ses actes. La porte grince, retombe sur cette femme qui est à lui, comme une porte de tombeau.

« Et maintenant, la guerre..., » songe-t-il en se remettant en chemin.

II

Honoré entra dans sa chambre vers sept heures, et comme Pierre, encore engourdi de sa course nocturne, se réveillait de méchante humeur, il s'excusa :

— C'est Mlle Fernande qui m'a dit que monsieur Pierre allait au bureau de recrutement pour son engagement...

— Elle me laissera peut-être le temps de déjeuner, répondit Pierre.

Mais, pendant qu'il déjeunait, Alcide amena les deux chevaux devant les fenêtres de la salle à manger.

Honoré jugea que Cornette s'était développée ; il l'admira dans les allures ralenties que Pierre lui avait apprises.

— La voilà devenue cheval d'armes, dit-il. Si monsieur Pierre pouvait l'emmener, monsieur Pierre aurait plus d'agrément.

Il lui déplaisait qu'Honoré préjugeât de son propre départ et fît si bon marché d'une résolution qui, quant à lui, pour de secrets motifs dont il ne devait compte à personne, lui coûtait tant. Le commandant du bureau de recrutement lui répondait, gros homme, demi-bourgeois qui portait un gilet de coutil sous sa tunique déboutonnée, sans paraître mettre le moindre prix à l'offre que Pierre faisait de son dévouement et de sa bonne volonté. Pouvaient s'engager pour une durée variable de deux à neuf ans les jeunes gens âgés de dix-huit ans accomplis, à condition qu'ils eussent la taille d'au moins un mètre cinquante-

six et qu'ils ne fussent ni mariés, ni veufs avec enfants. « Et si la guerre dure moins de deux ans? objectait Pierre. Et si je veux emmener mon cheval? » Pouvaient s'engager pour la durée de la guerre ceux-là seuls qui avaient satisfait à la loi du recrutement. Les engagés volontaires n'emmenaient pas leurs chevaux, à moins qu'ils n'entrassent dans les régiments de spahis...

Tout cela était bien ridicule ; mais Honoré, qui assistait à la scène, eut l'indiscrétion de suggérer.

— Monsieur Pierre est fait comme un hussard.

— Nous verrons, Honoré, dit Pierre.

Et il revint à Persanges se plaindre des obscurités de la loi et des lenteurs de la bureaucratie.

— Tu aurais dû te résoudre tout de suite, lui répondit sa mère.

Et Fernande ajouta plus vivement :

— Ce n'est pas à vous à faire vos conditions. En devenant soldat, vous prenez les lois comme elles sont, voilà tout.

En y réfléchissant, elles convinrent cependant que ce retard n'était que demi-mal, et elles en profitèrent pour consulter par lettre le colonel André Brunot. De jour en jour, la réponse de l'oncle n'arrivant pas, ce furent comme des répits ou des haltes, des accalmies pareilles à celles dont on jouit l'été quand le ciel menace et qu'on sent de l'orage à l'horizon.

M. Bouvigner conseillait le calme ; lui-même, calme et présidentiel, sa croix de commandeur au cou, présida la distribution des prix dans l'école de Saint-Didier. La cérémonie terminée, il revint avec Pierre, d'un pas traînant, intermittent, fatigant ; il s'arrêtait tous les deux mètres pour s'élever contre le faux enthousiasme militaire, pour blâmer ces coups de tête belliqueux, qui feraient croire, à la fin, que l'armée régulière n'est pas à la hauteur de sa tâche, pour condamner ces dévouements juvéniles qui

renchérissent inutilement sur les obligations légales et ne font que troubler le jeu normal de l'institution. Chose singulière, l'oncle André, en écrivant, parut d'accord avec M. Bouvigner ; il n'avait pas quitté sa garnison de Vendôme, il ne pouvait envoyer que des renseignements vagues ; plus tard, il écrirait de nouveau quand il connaîtrait sa destination de guerre. En fait, il n'avait pas envie d'engager un jeune homme aussi proche de lui par la parenté.

— Il ne vous manque plus, pour rester ici, que l'approbation de l'oncle Aldonce, dit Fernande avec dépit.

— J'ai celle de ma conscience, répondit Pierre. Je t'ai déjà dit que je plaçais l'héroïsme ailleurs que dans l'état militaire...

Il argumentait non pour elle, mais pour lui-même, ayant à se convaincre qu'il obéissait à sa conscience et que ce n'était pas le charme de Germaine qui le retenait. Une bonne nouvelle pouvait tout changer ; une grande victoire française suffirait pour acheter la paix ; alors, la diplomatie étrangère intervenant, les adversaires reconnaîtraient l'absurdité de leur querelle, les armes leur tomberaient des mains. Alors les plus sages ne seraient-ils pas ceux qui, dès le début, avaient refusé de croire et s'étaient philosophiquement abstenus? Cependant cette maladie de guerre suivait son cours, et les faits s'enchaînaient autrement que Pierre n'aurait voulu. Le 5 août, le journal fit connaître la victoire de Saarbruck ; l'armée avait envahi le territoire de la Prusse, le Prince Impérial avait reçu le baptême du feu. Mais, le soir même, une dépêche annonça la surprise de Wissembourg : les troupes françaises, après avoir résisté plusieurs heures aux attaques de forces dix fois supérieures, s'étaient repliées...

— Repliées, répéta Pierre avec étonnement. Maman, les troupes se sont repliées !

La nouvelle leur parut si peu agréable à toutes deux qu'elles attendirent au surlendemain pour en faire part

aux domestiques. Des bruits plus graves leur vinrent auparavant des deux villages; on parlait d'une double défaite essuyée le même jour par Mac-Mahon et par Frossard, combattant isolément.

— On exagère, dit Mme de Persanges. Mais il faut se faire à cette idée que la France est envahie...

— Envahie! répéta Fernande, les mains jointes et les yeux levés au ciel.

Pierre, impassible, demanda simplement si l'oncle André n'avait pas écrit, puis sortit les mains dans ses poches.

— C'est étrange, maman, reprit Fernande; on dirait que Pierre ne comprend pas.

— Laisse-le, c'est ma faute, répondit la mère. J'aurais dû le presser de suivre son premier mouvement...

Elle s'accusait elle-même, plutôt que d'entrer dans la querelle de ses enfants et d'y prendre part. Peut-être Fernande avait-elle raison de croire que cette guerre était une correction infligée par Dieu à la France pour la ramener à lui par la prière, et peut-être, observait-elle justement, que l'évacuation de Rome par les troupes françaises, le 30 juillet, avait été le prélude de tous nos revers. Mais, en affirmant ces choses devant Pierre, elle provoquait des résistances, des outrances, comme de soutenir que la cause de nos malheurs était dans la supériorité du protestantisme allemand sur le catholicisme français. Ces mots, dans la bouche de Pierre, n'étaient que boutade et ne prévalaient pas contre la droite bonté de l'enfant; mais, ce qui semblait plus grave en lui, c'était cette apathie, cette inertie, le rêve somnolent dans lequel il était plongé. Elle prenait pour langueur morale ce qui n'était que fatigue physique et ne soupçonnait ni les marches nocturnes, ni les attentes, ni les veillées d'amour, ni les retours dans l'aurore qui le faisaient tomber sur l'oreiller, les matins, soûl de fatigue et de ravissement. Il savait les raccourcis des prés, inondés de lumière, constellés de fleurs, embaumés d'une odeur

de miel, sereins et mystérieux quand il les traversait vers minuit, au clair de lune. Il savait cent manières d'entrer dans le jardin de bonne-maman, par la serre, par la basse-cour, par la rivière même ; il savait marcher sans bruit, se diriger dans les ténèbres, parler bas ; et, dans l'art des caresses aussi, il avait progressé, opposant à la tristesse des jours cette tendresse des soirs, prenant la beauté de Germaine pour contre-poison et buvant sans fin ce vin de mollesse qui l'alanguissait, qui l'énervait, qui dissolvait sa volonté en un nonchaloir lâche et pourtant délicieux.

De tout cela, coupable peut-être, peut-être méritoire, la guerre, selon lui, était la seule cause ; c'était elle, en croulant sur eux comme une avalanche, en les roulant dans cet abîme, qui mêlait tout d'abord à leur amour quelque chose d'extrême et de désespéré. Elle les avait précipitamment rapprochés, mais ce n'était que pour les séparer de même ; plus encore, jusque dans le contact elle les séparait déjà, car si leurs caresses étaient moins chastes et moins neuves à la volupté, elles restaient craintives et sans liberté ; ils n'avaient pas à lutter et pas à se défendre, étant protégés du mal par cette plus grande chose, la guerre, qui était elle-même le comble du mal.

— Savez-vous les nouvelles? lui demanda-t-elle, un soir qu'un orage les avait obligés à se réfugier dans la serre.

Elle rapporta les détails publiés sur les journées du 16 et du 18 août. Bazaine vainqueur, cent canons pris, toute la cavalerie de Steinmetz engloutie dans les carrières de Jaumont.

— Celles du camp de Châlons sont moins bonnes, Germaine, répondit-il. Mon oncle télégraphie : « Surtout, ne venez pas ici ! » ce qui m'empêche encore une fois de partir. On voit que mon oncle est désolé, découragé...

— Robert nous écrit aussi, reprit-elle. Il y a eu du désordre dans le camp. Des soldats ont insulté l'empereur.

La lune était revenue les éclairer, la même qu'un mois

auparavant, au soir de leur premier rendez-vous ; ils sortirent de la serre et marchèrent dans l'allée, en frissonnant aux branches qui pleuvaient sur eux. Leurs bras essayèrent de s'enlacer, puis retombèrent comme impuissants à feindre plus longtemps ces caresses qui n'étaient que leurre et fiction. L'un et l'autre, l'un par l'autre, ils venaient de sentir le peu qu'ils étaient dans cette tourmente militaire où tout s'abîmait, la paix, la certitude, les croyances, les espérances et l'amour même, plus triste et plus amer d'instant en instant.

— A demain? demanda-t-il.

Et, la voyant si pâle, si lasse, si troublée, si malheureuse, il s'accusait dans son cœur, ouvrait la bouche pour la prier de ne pas venir.

— Non, pas demain, répondit-elle. Reposez-vous, dormez... Pas avant le 1er septembre, voulez-vous?

Le matin même, bonne-maman avait dit que Pierre professait les plus mauvaises maximes au sujet de cette guerre ; Fernande était brouillée avec lui, on pouvait craindre que ce garçon, malgré son esprit, ne tournât mal. Ce blâme, que Fernande adressait à Pierre, Germaine se l'adressait à elle-même. Surtout, elle se reprochait ces rendez-vous, contraires à la pureté, contraires à l'obéissance filiale, contraires au devoir militaire. Oui, Pierre aurait mieux agi en partant inopinément, même sans la revoir, et sans lui dire adieu. Mais quoi? C'était par amour pour elle qu'il était resté. Ces remords l'assiégeaient le soir, à l'office spécial que le curé disait pour les soldats ; elle y pleurait, la main sur le visage ; personne ne la voyait. Mais, le 1er septembre, justement, ce jour où Pierre devait revenir, elle fut prise d'une crise au moment où le chantre commençait le psaume *Deus noster refugium et virtus;* on dut l'emporter, la coucher, lui faire respirer de l'éther. Ce malaise passé, bonne-maman restait près d'elle, il était à craindre qu'elle ne s'endormît dans le fauteuil.

— Je vais mieux, bonne-maman, c'est fini.

Bonne-maman lui fit prendre encore de la camomille, puis elle partit, mais en emportant la bougie, en sorte qu'il fallut se lever dans les ténèbres, s'habiller à tâtons, sans corset, descendre furtivement l'escalier. Pierre était juste devant la porte, les traits tourmentés par l'attente ; il sursauta, surpris à son apparition brusque, puis, la reconnaissant :

— Oh ! vous ! ma joie unique ! dit-il avec un accent si tendre que tout d'un coup elle fut guérie, charmée.

Pour rien au monde, elle n'eût voulu qu'il ne fût pas venu ; c'était si bon, descendue frissonnante, de se reprendre à lui, de le toucher, de le tenir. Elle parla de leur mariage, de bijoux qui lui venaient de sa marraine, de dentelles anciennes dont elle ornerait son linge, que Pierre verrait sur elle-même... pas avant. Et, tout à coup, sentant qu'elle s'était trop avancée dans la voie impossible, elle interrompit ce discours profane, elle tomba dans un silence attristé.

— Qui sait quand je verrai vos dentelles? reprit-il.

Et, revenant à cette guerre origine et fin de tout :

— L'armée de Mac-Mahon a dû livrer aujourd'hui une grande bataille, poursuivit-il. Honoré est allé chercher des nouvelles à la ville et n'a rien rapporté.

— C'est le pis de ne rien savoir au juste, répondit-elle. Les journaux se trompent, ils mentent peut être.

Ils se turent encore, comme pour augurer dans la nuit les événements qui venaient de s'accomplir et comme pour percevoir ce bruit de ruine et de tempête qu'avaient fait tous les jours les canons massés autour de Sedan.

— Même ce qu'on doit faire, Germaine, on ne le sait pas, reprit-il. C'est peu que la vérité des choses, mais la vérité du devoir... je cherche et ne la trouve pas.

Elle le regardait avec des yeux inquiets, timides.

— Pensez-vous que je devrais être à cette armée? insista-t-il.

— Non, Pierre, non, répondit-elle, hésitante et comme cherchant un argument.

— N'importe où, alors !... au danger !

Un feu d'envie s'alluma dans les yeux de Pierre : le souci, le regret, l'orgueil, cent passions mâles que la tendresse d'une femme ne pouvait plus assouvir parurent sur son visage ; tous ses traits tressaillirent de ce combat intérieur dans lequel la guerre commençait à l'emporter sur l'amour. Déjà le ciel blanchissait ; les hirondelles, gazouillant au bord des gouttières, chantaient l'heure pure, inconnue des hommes, l'heure divine d'avant le jour. Il revint à cette lumière naissante. Les contours des hauteurs abruptes, angulaires, pareils à ceux d'un décor d'opéra, s'adoucirent et, toute la perspective se développant, ces pentes éclairées, ravinées, se rattachèrent avec les premiers plans. Il avait réussi à gagner le bois de Persanges sans rencontrer un seul témoin ; mais, là, le bruit d'un pic battant la terre dure l'avertit qu'un homme travaillait au bord du chemin. Il craignit que ce ne fût Amable, auquel il avait promis une fois de s'engager pour la guerre ; mais ce fut Renaud qui redressa sa stature au bord du chemin et le salua militairement de la main portée au bord du bonnet.

— Croyez-vous qu'il faille l'aller chercher loin, le vin, monsieur Pierre? disait-il en montrant les mottes épaisses qu'il ramenait jusque sur ses sabots, sous lesquels il s'enracinait. Je me suis dit qu'il fallait me dépêcher de faire ma besogne... si des fois on rappelait les anciens soldats.

D'un hochement de tête, Renaud accentua cette idée qu'il avait eue ; un sourire parut au coin de ses lèvres, sous ses moustaches restées militaires ; sa figure loyale et dure s'éclaira et Pierre nomma dans son cœur ce rayonnement :

— *La bonne volonté...*

Pierre, mal à l'aise, descendit au fenil et s'étendit sur le foin en attendant que les portes de Persanges fussent

ouvertes. Il aurait voulu dormir, pensant que le sommeil calmerait l'excitation fiévreuse et l'oppression dont il souffrait, mais l'idée que les soldats de Mac-Mahon n'avaient pas une litière pareille et qu'ils bivouaquaient dans les sillons, le tint éveillé. Bientôt les bruits du château se succédèrent, dans l'ordre coutumier, avec un rythme plus grave, avec un enchaînement fatal et sacré ; et la vie était belle et le matin était pur, et le contraste poignait, des douces choses que les yeux pouvaient voir, avec les visions qui passaient dans l'esprit.

La levée en masse, la réquisition... ces mots étaient dans l'air depuis quelques jours. Honoré assurait qu'on allait réquisitionner les chevaux pour le service de la cavalerie.

— Alors, on te prendrait? On te marquerait sur le sabot? disait Pierre à Cornette, seul avec elle dans sa stalle.

Il la monta, il alla galoper au soleil dans ces champs qui s'étendent à perte de vue, au delà de Ruffey ; il s'enivra de ce mouvement de guerre, il chargea comme s'il avait eu des armes et revint plus las, mais plus fort. Comme il rentrait à Persanges par le parterre, Fernande y revenait aussi par l'avenue, pâle, atterrée, un journal à la main.

— Oh ! mon Dieu ! disait-elle, c'est la fin, c'est donc la fin !...

— Quelle fin? demanda-t-il, pris d'angoisse, serré au cœur.

— La fin de la France, la fin du monde... Est-ce que le monde peut exister sans la France? Tenez, lisez : l'empereur a capitulé !

Il lut sur ce journal : « L'armée est défaite et captive ; moi-même je suis prisonnier. — NAPOLÉON. »

— L'empereur a signé, reprit-il, mais pas la France.

— Que voulez-vous que fasse la France? N'a-t-elle pas perdu assez d'hommes? Oh ! mon Dieu, notre pauvre pays couvert de sang? Pourtant il ne pouvait pas nuire ! Il s'était donné au monde ! et le monde ne l'a pas compris !

Ils se réunirent tous trois en conseil sous les marronniers de l'avenue. Le facteur était reparti déjà, allant vite, ce matin-là, à cause de la gravité des nouvelles ; Fernande parlait d'envoyer à la ville, mais quelqu'un parut entre les piliers :

— Oh ! mon Dieu, je crains d'autres malheurs ! dit Fernande.

— C'est le colonel Durdant, dit Pierre, allant à la rencontre du nouveau venu.

Mais le colonel ne parut pas le voir, ni Fernande. Il marcha tout droit à Mme de Persanges, comme à la seule qui pouvait le comprendre et le consoler.

— Gilberte ! ma chère Gilberte ! quel événement ! disait-il en lui baisant les mains. Vous ne savez pas tout... Je l'apprends à l'instant... plus de gouvernement ! Un coup d'État en présence de l'ennemi ! la République proclamée hier à Paris !

Il tomba assis sur un fauteuil, s'essuya le front, les yeux, la bouche ; il s'affaissa, voûté comme un vieillard, larmoyant comme un enfant.

— La République continuera-t-elle la guerre? demanda Pierre.

— Ils prétendent résister à outrance, eux, une bande d'avocats...

Fernande s'enquérait de l'impératrice ; mais le colonel, comme s'il n'avait pas entendu, s'adressa à nouveau à Mme de Persanges :

— Est-ce encore la France, ma chère Gilberte? La France d'Isly, de l'Alma, d'Inkermann, de Sébastopol, de Magenta, de Puébla !...

— Oui, c'est toujours elle. Ne désespérez pas de la France, Philibert ! Elle se relève de tous les revers.

Ils marchèrent tous deux dans l'avenue ; on les voyait de loin gesticuler, hocher la tête ; il niait et elle affirmait. Leur dialogue se continua de la sorte jusqu'au déjeuner,

puis à table dans le tête-à-tête, Pierre et Fernande ayant disparu avec Honoré sans dire où ils allaient.

— En somme, il nous en coûtera une province, concluait le colonel. Nous la leur reprendrons dans quelques années.

— Alors, pourquoi désarmer? Reprenons-la tout de suite, opposait Mme de Persanges.

Il partit, réconforté quant à l'avenir de la France, mais opiniâtre dans cette idée qu'un gouvernement d'avocats ne pouvait pas diriger une guerre.

« Où sont donc les enfants? » songeait Mme de Persanges.

Elle s'étonnait que Fernande la laissât seule avec un si grand chagrin. Mais elle les entendit tous deux, sa fille et son fils. Comme ce jour où Pierre était revenu du collège, ils montaient ensemble l'escalier et causaient gaiement, paraissant d'accord et réconciliés.

— Embrassez-le, maman, il est lancier, dit Fernande. Il vient de signer son engagement. Il emmène sa jument; l'intendant lui a donné une feuille de route pour tous les deux.

Elle allait dire les autres détails, mais Pierre reprit, préoccupé de plus grandes choses :

— On forme de nouvelles armées... c'est une autre guerre qui commence, la guerre nationale, cette fois.

— Vraiment, on forme des armées? reprit la mère.

Fernande fit un geste : Pierre imaginait, exagérait; son cerveau était en fermentation.

Et, d'accord, lui souriant, l'admirant et l'aimant, elles le laissèrent aller au gré de son cœur débordant.

Il résumait toute cette guerre : en somme, du commencement à la fin qu'avait-on vu? Une division écrasée par le nombre à Wissembourg. La bataille de Reichshoffen, une surprise, un envahissement... L'armée de Metz était enfermée dans la ville, mais elle immobilisait deux armées allemandes. Et, maintenant, on allait voir, on allait bien voir!

Cette fois c'était la nation qui faisait ses affaires, plus de monarque, plus de tyran...

— Allons, venez vous préparer, interrompit Fernande... si vous voulez partir ce soir...

— Un pays comme le nôtre ! disait-il encore en sortant.

Et, n'ayant plus à qui parler, dans le vestibule, il se nommait à lui-même Duguesclin, Bayard, Turenne et Napoléon.

Fernande avait lu les inscriptions de la feuille de route, interrogé Honoré, convenu avec lui de la première étape que Pierre devait faire, fixé l'heure du départ. Elle alla vérifier la ferrure de Cornette et faire remettre des clous qui manquaient ; Honoré expliquait à Pierre le paquetage et chargeait pour lui la vieille selle de chasse.

— Dans la sacoche gauche, monsieur Pierre, vous mettez la gamelle, la cuiller et la fourchette. Monsieur Pierre observera de bien couvrir sa gamelle quand il aura de la viande dedans, autrement la viande tombe à côté, c'est malpropre. Dans la sacoche droite, une chemise et un caleçon formant un rouleau de trente centimètres, le mouchoir, les bottes de rechange, les effets de pansage, sans oublier le morceau de savon. Votre argent toujours sur vous, monsieur Pierre, à même la peau ; ne le laissez pas voir aux hommes du peloton, à ceux qui en manquent.

— Mais, vous, Honoré, demanda Pierre, pourquoi ne vous engagez-vous pas?

— Moi, monsieur Pierre, j'ai ma bourgeoise à entretenir. Tout le monde n'a pas des rentes comme monsieur Pierre.

Fernande rentrait à ce moment, apportant des objets dans les plis de son tablier :

— Tenez, Pierre, prenez mon petit encrier. Écrivez-nous bien exactement chaque fois qu'il y aura eu bataille. Prenez aussi cet anneau ; l'oncle Maxime le portait à la guerre, le nom de Persanges est gravé dedans. Et puis,

prenez la montre à répétition de papa ; maman me l'avait donnée, mais moi je vous la donne, elle vous sera commode, la nuit, quand vous serez en sentinelle... Voici tout ce que nous avons d'argent, je vous en enverrai d'autre quand j'aurai vendu la récolte. Mais ne le gaspillez pas le long des routes. Vous avez droit au logement et votre cheval a droit au fourrage, c'est inscrit sur votre feuille de route.

Avec ses ciseaux de couture, elle lui coupa sur le front une mèche de cheveux qu'elle enferma dans un médaillon ; puis elle sortit précipitamment. Pierre, l'entendant qui se mouchait, supposa qu'elle pleurait dans le corridor, mais elle rentra souriant, les yeux rougis.

— Est-ce fini? demanda-t-elle.

Et, comme Pierre serrait les courroies du porte-manteau, elle-même passa les contre-sanglons dans les boucleteaux. Honoré, relevant la sangle sur le siège, emporta la selle sur son épaule.

— Demain, c'est vous qui sellerez vous-même, dit-elle. Voilà ce que c'est que de n'avoir pas voulu être officier...

Leurs disputes passées lui revinrent en tête ; elle le prit dans ses bras, le serra sur son cœur avec emportement.

— Ah ! Pierre ! mon frère chéri ! Dieu sait si je vous aime et si je l'ai prié pour vous ! Pardonnez-moi si je vous ai querellé autrefois. Vous me faisiez peur, je ne vous comprenais pas bien. Mais bon sang ne peut mentir, j'étais bien sûre que vous finiriez par faire votre devoir.

— C'est à toi à me pardonner, répondit-il, ému.

Le baiser qu'il lui donna le fit souvenir d'une autre joue, plus pâle, moins pleine, de la joue fraîche et satinée de Germaine ; et il sentit, à l'instant de le rompre, la force du lien dont ces trois femmes l'avaient enveloppé :

— Où donc est maman? demanda-t-il.

— En bas, sous les arbres. Elle vous dira adieu la dernière, c'est bien son droit. Venez, il faut voir toute la

maison... les grands-pères vous regardent ; ils sont contents de vous...

Et, montant à côté de lui, la main dans la main, elle lui montrait les portraits dont la cage de l'escalier était pleine et les lui nommait :

— Voici le grand-père Louis, qui a été si malheureux toute sa vie. L'oncle Sosthène, qui aimait les sciences, comme vous... L'oncle Pierre, et Gaspard, ce pauvre petit...

Gaspard était frais comme une jeune fille dans son costume de sous-lieutenant ; mais sa fin avait été tragique, obscure. Les uns disaient qu'il était mort de froid, en Pologne, à l'armée de Condé ; d'autres que des paysans l'avaient massacré dans le Palatinat, un soir qu'il fourrageait pour son escadron. Des larmes montaient aux yeux de Fernande ; cette fois, elle ne les cachait pas.

— Ce n'est pas votre départ qui me fait pleurer, reprit-elle. J'en suis heureuse, au contraire, mais je pense que ma vie ici est finie : quand vous reviendrez à Persanges, vous ne m'y trouverez plus.

— Pourquoi? Où seras-tu donc?

Elle haussa les épaules, leva les yeux au ciel :

— Qui sait où je serai? Et vous, Pierre, savez-vous où vous serez? Je serai là où le bon Dieu voudra, voilà tout. Puisque je n'ai pas trouvé à me marier, tant pis pour moi, je me fais religieuse de l'hôpital. Il n'y avait que vous qui me reteniez, Pierre ; j'en ai parlé souvent avec maman, elle ne me retenait pas, c'était moi qui désirais rester jusqu'à votre mariage. Mais ce qui se passe maintenant est trop affreux, tous ces soldats blessés, massacrés, fauchés par milliers... Ah ! que Dieu vous préserve, pauvre petit !... Moi, je ne peux plus rester ! je quitte Persanges où j'étais si heureuse auprès de vous, et c'est fini, et maman reste toute seule, elle le veut... Voilà ce qui me fait pleurer !

Elle essuya ses yeux, sans y prendre garde, d'un geste de petite fille, avec un coin de son tablier, mais cette fois

elle n'embrassa plus Pierre, comme s'il se mêlait déjà à sa tendresse une pudeur ecclésiastique :

— Mon Dieu ! que je suis sotte ! reprit-elle. Je devrais seulement m'occuper de vous... Je suis sûre que nous oublions des choses qu'il faudra vous envoyer ensuite. Et tous les gens de la maison qui vous attendent... Venez, venez vite.

Mélanie Virot, en apprenant que Pierre partait pour la guerre, avait retiré du feu une bassine dans laquelle elle faisait cuire des confitures d'abricots ; elle était remontée dans sa chambre précipitamment. Depuis plusieurs années, Pierre n'avait pas franchi cette porte, mais rien ici ne lui était étranger, ni le fauteuil de paille, ni le tabouret sur lequel il s'asseyait autrefois pour écouter les histoires de Mélanie : Peau d'Ane, la légende de Pancrace ou la vie des Saints ; ni le poêle de fonte aux deux ouvertures pareilles, le trou de la soupe et le trou du fricot. Mélanie était assise devant la fenêtre ; Gavotte, la tête sur les genoux de la vieille, la regardait pleurer.

— Allez, faites donc de beaux enfants, disait-elle en hochant la tête, pour qu'ils s'en aillent être soudards...

Malgré Fernande, qui lui faisait des gestes, elle ne put embrasser Pierre avec calme, elle éclata :

— Ah ! je t'ai trop soigné, mon petit, je t'ai trop tenu sur mes bras...

— Venez, Pierre, interrompit Fernande, maman vous attend.

Tout ce qu'il y avait de vignerons aux alentours de Persanges s'étaient réunis d'eux-mêmes dans le vestibule et Brocard avait apporté des verres pour un coup de l'étrier :

— Au bon retour ! disaient-ils. A la bonne revoyance !...

— Alors, c'est nous qui ferons pousser les raisins et ce sont les Prussiens qui boiront le vin ! s'écria Renaud, avec un geste d'indignation patriotique.

Mais, de nouveau, Fernande entraîna son frère et dit :

« Taisez-vous ! » à Brocard qui criait : « Vive la France ! »

Il était bien inutile d'accabler Pierre, qui déjà n'en pouvait plus, qui paraissait prêt à pleurer, avant même qu'il eût dit adieu à maman. Elle-même s'interdit de dépasser le perron et, retenant par le collier la chienne qui s'inquiétait et sentait dans l'air quelque chose de grave, elle resta là pour le suivre des yeux jusqu'à la fin.

Mme de Persanges attendait debout sous le triacanthos et s'appuyait d'une main à la selle de Cornette ; Honoré, à cheval, tenait la jument en main. En voyant Pierre s'approcher, il se mit en mouvement de lui-même ; selon ce que Fernande avait convenu, il devait accompagner Pierre jusqu'au gîte pour lui montrer une fois les détails du service militaire. La mère et le fils marchèrent derrière lui, elle, calme et souriante, jouant avec le gland de son ombrelle, comme s'il se fût agi d'une promenade ordinaire et non de ce départ sans retour. Devant eux, les troncs des marronniers allongeaient, sur le chemin, des ombres parallèles ; les bruits familiers, les nuages accoutumés, faisaient ce soir unique pareil à tant d'autres soirs. Les piliers dépassés, on ne vit plus par-dessus le mur que les cheminées de Persanges ; puis les cheminées elles-mêmes disparurent et le partage fut consommé.

— Doucement, Honoré ! cria Pierre, observant qu'ils avaient marché trop vite et que sa mère haletait un peu.

A partir de ce moment, Honoré regarda vers eux par intervalles et marqua des pauses d'endroit en endroit.

Mme de Persanges étendit le bras vers Pierre et s'appuya sur lui ; mais elle se tut un instant encore comme hésitant à rompre le silence, comme si rien en ce moment ne valait la peine d'être dit :

— Je me souviens de toute ta vie... commença-t-elle. Non, je n'ai rien oublié ! Je songe à tout ce qui s'agitait en toi, à cette fièvre que rien ne pouvait calmer... Et surtout je me souviens d'une demande un peu folle que tu me fis

un soir : tu me demandais pourquoi je t'avais mis au monde.

— Et vous m'avez répondu que c'était pour m'aimer.

— Tu te souviens? reprit-elle heureuse ; un frisson joyeux parcourait son visage, une tendresse radieuse rajeunissait ses traits. Tu souffrais alors, je voulais te guérir ; mais c'était une mauvaise réponse que celle-là, car je ne t'ai pas mis au monde pour mon amour, mais pour ton devoir. Ton devoir ! jamais encore tu ne l'avais vu face à face. Tu n'en soupçonnais pas autrefois toute la gravité. Tu rêvais d'une humanité meilleure, plus heureuse, et tu pensais que, pour servir les hommes, il suffit de les instruire et de les aimer. Mais il y a plus, il faut encore souffrir pour eux, et tout ce qui t'occupait, la science, l'industrie, le travail pacifique, ce sont là de grandes choses, mais la guerre est plus grande encore, la guerre est au-dessus de tout.

— Avec ses sacrifices, c'est vrai, reprit-il, étonné lui-même de cet aimant étrange qui l'attirait ailleurs et des forces obscures qui s'éveillaient en lui, hors de sa vie passée, et le portaient sur d'autres horizons.

— Sache donc que tu souffriras, poursuivit-elle, de la faim, de la fatigue, des veilles, des blessures peut-être, et surtout, surtout, tu souffriras dans ton âme. Mais n'importe si ta volonté reste intacte et bien à toi, si tu espères quand même, si rien n'altère à tes yeux l'idée pour laquelle tu marches, le salut de notre pays !

— Que vous dire, maman? Je ferai de mon mieux, répondit Pierre, mécontent de ne trouver à dire rien de sublime.

Mais cette réponse la satisfit :

— Oui, de ton mieux, reprit-elle. Agis de ton mieux. C'est toute ta force que la France réclame de toi ! Ses hommes, ses animaux, ses machines et son argent, tout lui est nécessaire... Elle souffre, elle combat, c'est une fièvre. Plus violente sera la crise, plus tôt le mal sera guéri. Lutte

donc de toutes tes forces, autant que tu peux, autant que tu vaux.

Elle pâlissait et perdait haleine ; Pierre le sentait, elle s'appuyait plus fortement sur lui :

— Vous êtes lasse, maman, dit-il. Ne venez pas plus loin.

— Encore un peu, jusqu'à la croix, répondit-elle. Je ne te retarde pas. Ici, sur les pierres, vous ne pourriez pas trotter.

Pierre craignit qu'il ne lui fallût faire là une station pieuse, peut-être une prière en commun : la croix avait dans la tradition du village une signification particulière ; les processions s'y rendaient aux jours de fête, le curé y donnait la bénédiction. Mais non, d'un geste aisé, souriant, sans arrêt dans sa marche, sa mère s'était séparée de lui.

La main sur le pommeau, prêt à chausser l'étrier, il se retourna une dernière fois. Un tas de fagots lui cachait la croix, tout le carrefour ; il attendit d'abord que sa mère reparût de l'autre côté, sur le chemin découvert, puis, étonné de ne pas la voir, il redescendit. Il la revit alors prosternée devant cette croix ; les genoux sur la pierre, les bras noués autour du fût, elle priait, secouée par de grands sanglots.

— Maman ! appela-t-il.

Elle tressaillit, se redressa ; mais vaincue par la voix de l'enfant, sujette à cet instinct naturel contre lequel les saints mêmes ne peuvent rien, elle le saisit éperdument, l'enveloppa de ses bras comme pour le défendre, l'éleva vers elle, comme pour reprendre un instant dans ses entrailles ce fruit de vie et de douleur.

— T'avais-je vraiment mis au monde? demandait-elle dans ce transport. Il me semble que c'est maintenant que je me délivre de toi. Non, tu n'étais pas pour moi seule. Tu m'étais prêté seulement... Pars donc ! Va, mon soldat, mon chevalier !

Elle l'expédiait de la voix, mais le retenait dans son étreinte. Elle le retenait encore, elle contemplait une dernière fois ces yeux clairs de l'enfant où elle voyait que l'âme virile et la volonté guerrière commençaient à resplendir. Puis, consommant l'enfantement suprême, elle l'arracha et le retrancha d'elle ; elle le donna aux hommes et, le laissant là, sur cette route, livré à sa vie, prêt pour son destin, elle gravit sans faiblesse la montée douloureuse, elle s'éloigna de lui précipitamment.

QUATRIÈME PARTIE

LA GUERRE

I

Elles le suivirent sur la carte de jour en jour : le 5 septembre à Poligny, le 6 à Dôle, le 7 à Dijon. Un grand changement survint dans leur vie : elles furent trois à parler de lui.

Le président Guyennot, étant venu les voir, s'assit tout soucieux, avec une mine si confidentielle que Fernande crut devoir sortir ; puis, avec des précautions oratoires, en prenant pour exorde l'indépendance et la dissimulation des enfants d'à présent, il parla d'une crise de désespoir dans laquelle Germaine était tombée le matin même, des aveux qu'elle avait faits. Mme de Persanges, sans le laisser achever, demanda pour Pierre la main de Germaine. L'urgence et le trouble des temps firent accepter tout ce que la démarche du président avait de brusque et d'imprévu ; Fernande, mise au courant, alla aussitôt chercher Germaine et l'installa à Persanges. Elle écrivit à Pierre à Troyes, à Provins, partout où il pouvait être pour le féliciter de son choix.

Il avait changé deux fois de direction, d'abord pour se

rendre à Versailles où son régiment avait séjourné quelques jours, puis pour gagner Poitiers où tout était maintenant rassemblé, le dépôt et les cinq escadrons.

Le 14 septembre, il était à Flamboin, le 15 à Montereau, le 17 à Fontainebleau ; partout l'effervescence, l'inquiétude, la fièvre ; de braves cœurs hospitaliers, ou bien des municipalités hostiles qui refusaient de délivrer des billets de logement, la lance d'un uhlan suffisant pour changer l'état d'esprit de toute une ville ; çà et là, entre la France intacte et la France envahie, une frontière flottante qu'on franchissait sans le savoir. Il fit halte pour un jour à Milly, de l'autre côté de la forêt de Fontainebleau. Là s'exerçaient des francs-tireurs de Paris, vêtus d'un costume noir et d'une ceinture bleue, coiffés d'une casquette américaine : c'étaient des employés, des artistes, quelques chevelures de poètes, quelques moustaches d'anciens soldats ; des rapins, qui ne savaient pas marcher au pas, s'esquivaient d'un exercice pour aller faire des paysages dans la forêt. Leur constitution était républicaine, ils nommaient eux-mêmes leurs officiers ; l'autre jour encore, dans une assemblée électorale tenue à Moret, ils avaient déposé leur commandant et promu à sa place un de leurs capitaines. En plaisantant Pierre à l'auberge et en contrefaisant son accent franc-comtois, ils l'invitaient à rester avec eux pour former leur cavalerie : ils n'avaient pour éclaireur qu'un étudiant en médecine qui ne savait pas monter à cheval. Mais Pierre, en délogeant de bonne heure, leur échappa. L'idée qu'il se conformait à la lettre de l'ordre inscrit sur sa feuille de route et qu'il remplissait son vrai devoir d'obéissance le faisait léger, joyeux. Il rencontra d'autres francs-tireurs, gris clair ceux-là, avec des parements verts. Puis toutes sortes de tenues prétendant à l'uniforme : blouses, vareuses, cottes, tuniques de pompiers, habits de gardes nationaux ; képis, schakos, casques, aigrettes, pompons, panaches ; un ecclésiastique qui portait un baudrier jaune et qui appre-

nait la charge en douze temps l'amusa particulièrement. Fanfares et roulements de tambours, commandements prétentieux, bruit d'armes incorrect, toute cette ignorante ébauche de défense, tout cet éveil confus de la conscience nationale se résumait pour Pierre en une seule impression réconfortante et en un croissant espoir. Non ! ce n'était pas la fin de la guerre. C'en était le commencement ! Aucun des événements n'était définitif. Wissembourg? une surprise. Reichshoffen? le triomphe du nombre. Sedan? l'armée de Mac-Mahon s'y était engloutie, sacrifiée dans un intérêt dynastique, mais celle de Bazaine restait entière. En résistant à outrance, elle permettrait, non de traiter comme le voulait le colonel Durdant, mais de lever d'autres armées qui sauveraient le pays. Les Prussiens agissaient criminellement en poursuivant contre la République la guerre déclarée par l'Empire ; leur agression contre Paris était haineuse et lâche ; Victor Hugo avait raison de la flétrir dans son manifeste affiché sur les murs de Milly et de la dénoncer comme attentatoire à la civilisation. Sans doute ce manifeste généreux ne serait rien pour les arrêter dans leur marche victorieuse ; peut-être même les nations étrangères sommées par M. Thiers au nom du droit ne répondraient-elles pas, n'interviendraient-elles pas, mais si elles restaient muettes devant ce grand crime, eh bien, la France toute seule, Paris même, les provinces... Oui, on les verrait, on allait bien les voir !

Il approchait de Pithiviers et découvrait de loin une pyramide vers laquelle la route pointait, autour de laquelle elle se divisait en deux bras ; des inscriptions, sur les faces du monument, indiquaient que ce point appartenait à la méridienne de Paris, mesurée au dix-septième siècle par Cassini. Pierre connaissait depuis longtemps, par un chapitre de l'*Histoire des sciences*, cette œuvre de Cassini. Mais, ce matin-là, il la comprenait mieux, la rapportant à la course qu'il venait de fournir en pays de France. Cette

dimension du monde, mesurée là, c'était un cadeau de la France au monde ; et le monde entier lui en était redevable et même les officiers de l'état-major allemand avec leurs bonnes cartes déduites de la carte de Cassini. Il déploya la sienne, la contempla comme un tableau, la lut comme un livre ; il admira les bourgs, les chemins, les canaux, les voies ferrées, les ponts, toutes les reliques de la vie passée, les moyens de l'échange, les produits du travail. La route qu'il allait suivre se dirigeait vers Blois, puis d'autres vers le Mans, vers Bourges, et dans d'autres régions bénies ; Pierre nomma d'autres lieux sacrés : Orléans, la ville de Jeanne d'Arc ; Tours, la patrie de Descartes ; Chinon, le berceau de Rabelais ; puis, celles de l'Est : Strasbourg rendu, Metz bloqué, Nancy plein de troupes allemandes, Laon où les Prussiens avaient massacré des mobiles ! Soissons, un instant célébrée pour sa résistance mais sur qui bientôt les journaux s'étaient tus, puis toutes les autres tombées dans le même silence, courbées sous le même joug, nivelées, écrasées sous le poids des armées prussiennes comme sous la dalle d'un tombeau. Quoi ! ces villes anciennes inscrites sur la carte comme des armoiries sur un blason, les Prussiens venaient les insulter, les piller, les voler peut-être !

« Non ! non ! c'est impossible ! dit-il, en reprenant sa marche. Ce sont des choses à nous ! »

Il avait hâte de franchir la zone de l'improvisation et de l'indétermination militaires, de ne plus voir ces mascarades en armes, mais de belles troupes martiales prêtes pour de vrais combats. A Beaugency, stationnaient des bataillons d'infanterie ; à Meung, des cuirassiers ; puis, plus loin, d'autres troupes, plus nombreuses à mesure qu'elles étaient plus éloignées du danger ; elles s'occupaient à loisir de leur soupe, de leurs chevaux, de leurs armes et ne paraissaient pas songer à se battre contre les Prussiens.

Il fut à Tours le 20 septembre. Une délégation du gouvernement provisoire y siégeait, mais l'habitude n'y parais-

sait pas prise de se passer du gouvernement central ; au contraire, l'investissement récent de Paris, le combat de Châtillon, sur lequel on était sans nouvelles, étouffé qu'il avait été dans le cercle du blocus prussien, ne faisaient qu'outrer dans les esprits la prépondérance longtemps attribuée à la capitale et dont la défense des provinces n'allait pas tarder à souffrir. A table d'hôte, un commis voyageur, assis à la droite de Pierre et que des sous-officiers assis de l'autre côté écoutaient avec ennui, déclarait le général Trochu incapable de remplir son mandat de gouverneur de Paris ; il lui reprochait de n'avoir pas tenté une sortie torrentielle, avec toutes ses forces, au moment où les colonnes prussiennes marchaient de Châtillon sur Versailles. Un monsieur à lunettes déplora d'une voix faible que les archives du ministère de la Guerre n'eussent pas été transférées à Tours ; la délégation ignorait l'emplacement et les effectifs des troupes, les approvisionnements, les magasins. Un général voûté, qui portait un képi défraîchi sur de longs cheveux blancs, entra à ce moment ; les officiers se levèrent ; mais des soldats, assis un peu plus loin, ne se levèrent pas.

— Le père Mathusalem... dit tout bas le voisin de Pierre.

— Vous le connaissez?

— Non... c'est sans doute un vieux camarade que Fourichon vient de rappeler à l'activité.

Pierre demandant ce que l'amiral Fourichon avait fait pour organiser la guerre en province, cet homme lui répondit : « Rien. » Il existait des commandements régionaux, de l'étendue d'un département, et, de plus, quatre commandements supérieurs : Lille, confié à Bourbaki ; le Mans, à Fierek ; Bourges, à Polhès ; Besançon, à Cambriels. Partout les ressources abondaient : plus de 50 000 hommes de dépôts, de régiments de marche, de débris divers ; plus de 500 000 hommes valides de vingt à quarante ans, qu'on pouvait incorporer dans la garde mobile. Cette masse

d'hommes, si Fourichon se décidait à l'appeler, formerait dix nouveaux corps d'armée, outre celui qui venait d'être créé et qui portait le numéro 15.

« Le 15e corps, songeait Pierre. Est-ce que j'en fais partie? »

Les troupes qui grouillaient dans les rues ne laissaient reconnaître aucune discipline, aucune organisation. Une foule bariolée, un carnaval militaire mêlant ensemble barbes, moustaches, visages rasés de paysans, tous les âges, toutes les conditions, tous les accents, tous les patois, toutes les tenues, depuis les francs-tireurs superbes, endettés du prix de leurs costumes d'opéra-comique, jusqu'aux pauvres mobiles économiquement habillés du drap de leurs départements. Leurs vareuses étaient bleues ou noires, leurs pantalons gris, verdâtres, marrons; quelques-uns n'avaient qu'une blouse de toile, rehaussée d'un col rouge et d'une cocarde tricolore attachée au côté. On voyait des chapeaux ornés d'un numéro, des képis de toile et de feutre, des bérets qu'une découpure de flanelle rouge marquait grossièrement à l'effigie de la République. Plusieurs mobiles, riches de capotes de soldats, avaient remplacé par des boutons d'os ou de bois les boutons réglementaires marqués de l'aigle impériale; et la mode générale paraissait de porter la plaque du ceinturon à l'envers, de sorte que l'aigle s'y vît la tête en bas.

La quiétude des campagnes, au sortir de cette ville agitée, le surprit. La Touraine s'offrait si belle au soleil d'automne, si riante aux hommes, si naturellement pacifique, qu'elle semblait ignorer et défier la guerre. Combien de temps aurait passé avant qu'on vît entraînée dans une seule volonté, surtout dans un seul sacrifice, cette France libre et si joyeuse deux mois auparavant, atterrée maintenant sous de foudroyants revers? Combien de doutes, de défaillances et d'erreurs avant que s'achevât, dans un transport unanime, le vague sentiment national qui ne faisait [illegible]e de s'éveiller?

« La guerre sera longue, songeait Pierre. Pourvu que Paris tienne jusqu'au bout ! »

Poitiers, que le 5e lanciers venait justement d'évacuer, lui parut la plus calme et la plus dormante des garnisons. Le major, sans plus s'inquiéter de lui, l'avait incorporé dans le dépôt et soumis au détail tyrannique du service courant. Du matin au soir, sans répit, l'école du peloton, le pansage, la tournée payée aux anciens soldats, le gros pain sur la planche, de gros draps dans le lit... Pourtant, ce n'était pas de cette grossièreté qu'il se plaignait dans ses lettres à Germaine ; mais il se plaignait de ce qu'étant venu pour se battre, il restait à faire l'exercice de la lance et demandait en vain une feuille de route pour rejoindre son régiment. Sa tenue de guerre était maintenant complète ; il la décrivait en attendant qu'il pût envoyer sa photographie. Le schapska, recouvert d'un voile noir qui cachait la plaque, une gourmette allant du bord gauche de la visière au fond de la coiffure, la veste à un rang de boutons, les basanes, graissées le matin avec un morceau de lard, le porte-giberne blanc mais sur lequel le brigadier faisait étendre du cirage, — c'était l'ordre ; le bidon en sautoir, la lance suspendue au coude droit, appuyée sur l'étrier droit. Cornette, endurcie à la selle pour être restée sellée pendant trois semaines, portait bravement le paquetage réglementaire, le bissac, le portemanteau, la tente et les piquets ; on n'avait pu trouver de mors assez petit pour sa petite bouche, mais le brigadier exigeait qu'elle portât quand même cette affreuse bride réglementaire. « Croyez-vous, ma payse, écrivait Pierre, que ces tyrannies et ces pionneries aient la guerre pour objet? Apprenez alors que nos généraux ne veulent pas se battre. J'en ai vu un à Tours qui avait plus de quatre-vingt-dix ans, et j'ai lu ce matin dans le journal qu'un autre, nommé de Polhès, a eu tellement peur le 30 septembre, à Orléans, qu'il a évacué précipitamment la ville. Comme il n'y avait pas de danger

véritable, le maire et le conseil municipal l'ont obligé à revenir les défendre... »

Il se repentit ensuite de ne pas leur avoir tu ces choses, et de leur envoyer des moqueries et des malices, à elles qui ne lui envoyaient jamais que de l'espoir. Germaine n'avait pas encore pu lui répondre, quand le brigadier sellier, qui faisait fonction de vaguemestre, lui remit une enveloppe bordée de noir :

« Sommes-nous en deuil? » songea-t-il, ayant reconnu l'écriture de sa mère.

Il lut ces lignes serrées, jetées d'une seule venue comme un trop-plein du cœur :

« Persanges, 1er octobre.

« Mon enfant, c'est une bien triste nouvelle que celle que je t'apporte aujourd'hui; elle nous vient d'Allemagne, comme toutes nos douleurs. Mon beau-frère, André Brunot, a été tué devant Mouzon, le 30 août dernier, en chargeant à la tête de son régiment. Nous le croyions prisonnier, mais non, il a succombé dans cette fatale journée qui préludait si bien à celle de Sedan. Je ne sais si l'on t'a dit, tant nous vivons dans le désordre, que Robert Guyennot était entré dans le régiment de ton oncle en sortant de Saint-Cyr; il a combattu à côté de lui, il a reçu son dernier soupir, et maintenant il écrit de la citadelle de Thorn, son séjour de captivité. Il nous dépeint l'affreuse retraite du 5e corps d'armée français poursuivi et cerné, le 30 août, et s'efforçant en vain d'atteindre la Meuse pour se joindre, de l'autre côté, aux autres troupes du maréchal. Ce corps d'armée était épuisé de marches et de jeûnes, en alertes continuelles depuis trois jours et sans un morceau de pain; ce jour-là même, à midi, les Prussiens venaient de le surprendre à Beaumont; ils le refoulaient cruellement vers le pont de Mouzon. Le général Ducrot, qui se tenait sur l'autre rive

du fleuve, voyant ce désastre, commanda à ton oncle et au colonel du 6e cuirassiers de se porter à la rencontre de nos malheureux soldats ; ces deux régiments repassèrent donc la rivière et s'arrêtèrent à l'entrée du faubourg de Mouzon.

« D'abord, ils se tinrent rangés derrière des mitrailleuses françaises, l'ordre du général leur indiquait cette place qui était mauvaise, car tous les coups que l'artillerie allemande dirigeait contre ces mitrailleuses les atteignaient eux-mêmes et les décimaient. Mortelle attente ! Leurs rangs s'éclaircissaient et se reformaient à mesure, les cavaliers démontés prenaient pour eux les montures des morts, les chevaux s'encapuchonnaient sous les balles, les hommes, penchés en avant comme en face d'une averse, opposaient la cuirasse et le casque à la pluie de feu et de plomb. Ton oncle impassible donnait l'exemple de l'obéissance et de l'immobilité. Mais ses mitrailleuses s'en allant bien endommagées et lui n'ayant plus à les garder, il emmena son régiment dans des prairies qui sont au bord de la Meuse et là, manœuvra longtemps pour échapper par le mouvement au feu du canon qui continuait à le tourmenter. Robert nous dit qu'il regardait souvent vers le pont et paraissait craindre qu'on ne l'eût oublié dans la retraite ; à ce moment, un officier d'état-major, nommé M. de Pélegrin, lui apporta l'ordre de charger. « Charger qui? Charger quoi? » répondit ton oncle avec un peu d'humeur, non qu'il se permît par ces mots la moindre atteinte à la discipline, mais il avait droit de s'étonner qu'on l'eût laissé si longtemps sans nouvelles et qu'à la fin un ordre de cette importance lui fût donné avec tant de légèreté. M. de Pélegrin s'éloignait au galop pour chercher le colonel du 6e cuirassiers ; il indiqua simplement de la main à ton oncle des Prussiens qui descendaient devant eux la montagne de Brume et la ferme de Givodeau. Il faut retenir les noms de ces lieux où nous ferons un jour un pèlerinage, où je veux qu'on dresse un monument.

« Ton oncle regarda de ce côté et aperçut un bataillon

français harassé qui se retirait à grand'peine et que les Prussiens fusillaient par-dessus. Alors, il vit bien son devoir et se résolut à l'accomplir. Mais, avant de rien commander, il parcourut en silence la ligne de son régiment.

« Robert assure que des larmes coulaient sur ses joues ; je pense qu'il se trompe ; mon beau-frère avait souvent des accès d'émotion brusque, mais il les maîtrisait aussitôt, et je ne crois pas qu'il ait pu s'abandonner aux larmes dans un si grave moment. Il vint se replacer au centre et dit : « Mes amis, on nous demande un sacrifice, soyons prêts. » Puis, il lança son cheval en avant et les escadrons en bataille le suivirent ; les officiers devant le front, les rangs bien en ordre, tous beaux comme à la parade, fidèles jusque dans la mort, ces hommes admirables répondirent par l'action aux mots que leur colonel venait de leur adresser. Ah ! devant leur acte héroïque, comment les Allemands ne leur ont-ils pas fait grâce !... L'infanterie ennemie les couvrit de balles qui firent sur eux un bruit de grêle, puis elle se tut et retint son feu, ils n'entendirent plus à ce moment que les battues des chevaux sur la terre et le cliquetis des fourreaux de sabre, heurtés par les étriers. Ils gravissaient leur calvaire silencieusement. Que se passait-il cependant au cœur de ces hommes? On dit qu'à ces instants suprêmes la vie écoulée, avec ses joies et ses tendresses, se résume en visions rapides devant les yeux de l'esprit et qu'elle renaît tout entière dans l'âme qui la savoure encore une fois. Mais comme il est étrange, n'est-ce pas, que des heures pareilles puissent sonner pour quelques-uns et que pour les autres ce soient des heures communes qui passent, et dont rien n'avertit? Dans cette soirée du 30 août, je m'en souviens, tu étais encore auprès de nous, je me tenais sous les arbres et regardais par instants le soleil couchant, je ne priais pas même, je travaillais tout simplement. Et cependant André marchait vers la mort là-bas, aux rayons de ce même soleil couchant ; il arrivait au sommet de cette

pente, quand il découvrit devant lui un chemin creux infranchissable qui le séparait des Prussiens et dans lequel tous ses chevaux allaient se précipiter. Il commanda aussitôt « : Peloton à droite ! » pour gagner du terrain dans cette direction, puis : « Tête de colonne à gauche ! » étant parvenu à une sorte de descente qui permettait de traverser le chemin creux. Tu comprendras mieux que moi le sens de ces manœuvres, mais je ne doute pas qu'elles ne te paraissent bien appropriées à la circonstance, car le coup d'œil militaire de mon beau-frère égalait sa valeur et son élan. Tandis que le régiment défilait le long de ce fatal chemin, les salves de l'infanterie lui firent perdre beaucoup de monde, mais aussi ce retard faillit le sauver tout entier, car ce même officier qui l'avait envoyé à la charge accourait vers ton oncle de la part du général pour l'arrêter et le remercier. Il cria de loin : « Halte ! » Ton oncle ne l'entendit pas, il partait pour la course suprême dont il ne devait pas revenir, il s'était donné, il ne se reprenait plus. Avec les deux premiers escadrons seulement, les deux derniers n'étant pas encore dégagés du chemin, il arrivait sur la ligne prussienne ; une affreuse fusillade les arrêta, les rompit, ne les laissa pas parvenir jusqu'aux baïonnettes. Cependant, le troisième escadron débouchait, puis le quatrième, où se trouvait Robert ; ton oncle se retourna vers eux, il était blessé déjà et terrible à voir, son armure bosselée, son cimier déchiqueté par les balles, du sang dégouttant de ses moustaches, et certes, rien alors ne l'obligeait à s'exposer encore une fois, mais il ne se marchandait pas, et se réservait de conduire lui-même à la charge cette moitié de sa troupe qui n'avait pas encore combattu. Ses soldats se troublaient, se bousculaient ; il leur parla pour les remettre en ordre et leur dit, avec cette gaieté qu'il avait d'habitude pour commander : « Êtes-vous tous là, mes « enfants? le deuxième rang aussi, les serre-files aussi?... » Et comme on lui répondait : « Oui ! oui... » Il reprit : « Eh

« bien, allons nous battre !... » et leur montra l'ennemi avec la pointe de son sabre. A ce moment, une salve l'abattit avec son cheval ; il tomba, puis se dégagea péniblement des étriers et se remit debout ; mais son corps tout seul, non plus son âme, envolée et retournée à Dieu : il était frappé à la tête, il ne voyait plus et ne comprenait plus. Un brigadier l'emporta sur son dos jusqu'au chemin creux où le régiment trouvait maintenant un asile ; c'est là qu'il est mort au milieu de ses soldats.

« Mon enfant, mon cœur se serre en t'écrivant ceci, mon enfant, n'oublie jamais cet homme si brave et si bon, ton père et moi l'avons beaucoup aimé, il était notre honneur à nous et l'illustration de toute l'armée ; on vantait son savoir, sa bonté, sa piété, mais ceux-là seuls qui l'ont connu jeune homme savaient la grandeur de son âme ; c'était une grande âme droite, pareille à ces sapins du Jura qui ne songent qu'à monter plus haut, toujours plus haut, et qui meurent quand on les coupe à la cime. Il t'aimait, il t'a donné ce cheval sur lequel tu fais la guerre, et je ne puis me souvenir sans larmes des termes touchants dans lesquels il m'écrivait de toi ! Porte son deuil pendant six mois bien exactement. Je m'occupe de savoir où est sa sépulture et ce que sont devenues ses armes et son armure. Germaine m'aide pour l'entretien de la maison ; Fernande nous a quittées pour prendre l'habit des sœurs hospitalières, elle ne pouvait plus vivre dans le monde ; elle voulait se dévouer à ceux qui souffrent pour la France. Elle porte maintenant le nom de sœur Charles Borromée. Nous sommes bien seules et bien faibles devant les maux qui frappent notre pays, mais aussi nous espérons dans ces nouvelles armées qui se lèvent partout pour le délivrer, nous attendons sans trembler les hasards de la nouvelle guerre et nous nous confions à Celui qui rendit à la femme veuve le fils qu'elle pleurait. »

Une lumière nouvelle se faisait dans l'esprit de Pierre à

mesure qu'il relisait la lettre de sa mère ; cette contrainte militaire dont il avait souffert, ennoblie et sanctifiée par l'exemple de ce sacrifice, cessait tout à coup de lui paraître injuste et douloureuse ; il sentait que l'obéissance, quand elle est volontaire, devient plus haute et plus belle que toute autorité. Les premiers sacrifices qu'il avait consentis en aliénant son bien-être et rompant là ses fiançailles à peine accordées, fructifièrent pour lui en fruits de zèle et de bonne volonté. « Oui, j'irai jusqu'au bout ! J'attendrai mon heure, » se dit-il.

Le 9 octobre, le major signa sa feuille de route et l'expédia par voie ferrée à destination de Beaugency. De là, Pierre devait rejoindre par le plus court le 3e escadron du régiment ; en quel gîte exactement, c'est ce qu'on ne pouvait lui dire ; on savait seulement que le régiment tenait la plaine au nord de la forêt d'Orléans et qu'il avait combattu, le 5, au bourg de Toury.

Tout un enchaînement d'événements graves avait son germe, toute une phase de la campagne avait son origine dans ce combat du 5 octobre. Jusque-là, le commandement allemand s'était contenté de lancer en tout sens autour de Paris, comme une circonvallation mouvante, la cavalerie des deux armées qui investissaient la capitale ; la 2e division vint à Saint-Germain, puis à Mantes et s'avança davantage vers l'ouest en provoquant devant elle une folle panique ; le maire de Pacy-sur-Eure demanda en grâce que les troupes françaises évacuassent sa commune, la ville d'Évreux décida qu'elle ne se défendrait pas. La 6e division, la 5e, la 16e firent mouvement à l'ouest et au sud-ouest, refoulant devant elles mobiles et francs-tireurs qui fuyaient à l'envi en entendant le bruit du canon. La 4e division, opérant au sud de Paris et visitant Melun, Malesherbes, Pithiviers, Toury, avait alarmé jusque dans Orléans le commandement français ; profitant de ce désarroi elle réquisitionnait librement dans la Beauce, sans autre ennui que de

rencontrer à Vosves, à Angerville, à Guebville, à Ablis, à Denonville, de menus partis de francs-tireurs, — quand un général français, marchant non de son propre mouvement mais par ordre, cherchant non pas un avantage militaire, mais un succès d'estime qu'on pût offrir à l'opinion, vint le déloger de Toury. On crut au quartier général allemand, à Versailles, que ce mouvement sans raison préludait à quelque entreprise de ce 15e corps d'armée que les espions disaient rassemblé sur l'autre rive de la Loire ; le parti fut bientôt pris de prévenir cette agression possible en poussant vers la Loire la force militaire imposante du 1er corps bavarois, d'une division d'infanterie et de deux divisions de cavalerie.

Le 7 octobre, ce détachement stationnait encore autour d'Arpajon, mais déjà les unités qui le composaient étaient venues se souder ensemble et former un tout ; derrière les Bavarois, la division prussienne se tenait en réserve. La 6e division de cavalerie à droite, la 2e à gauche complétaient la machine de guerre.

Dès le lendemain, elle allait s'avancer en ramassant des francs-tireurs dans son filet aux mailles vivantes, comme des coquillages dans un chalut ; à son approche, une importante colonne française, portée d'abord jusqu'à Pithiviers, se mettrait en retraite vers Artenay et vers Orléans ; le commandement abandonnerait sans retard un vague projet de marcher sur Fontainebleau ; rien enfin ne rendait respectables aux officiers bavarois ces jeunes levées françaises auxquelles la France d'alors ne croyait pas elle-même ; rien ne les avertissait que cette facile promenade militaire les menait à une longue et fatigante campagne, et qu'après avoir détruit les armées de l'Empire ils auraient à détruire encore celles de la République. Et cependant, dès cette matinée ensoleillée du 7 octobre, un premier signe inquiétant apparaissait au-dessus de Paris : rien... ou presque rien, un seul point noir à peine visible dans la clarté ; la tache imperceptible faite sur le ciel par un ballon

qui venait de s'enlever et qui se cachait presque aussitôt aux yeux derrière la butte Montmartre.

Une première fois, ce ballon, ayant dépassé Argenteuil, essaya d'atterrir à Villiers-le-Sec, puis, des paysans qui accouraient ayant signalé les Prussiens, il rebondit, vola jusqu'à Creil tout encombré par les approvisionnements de l'armée de siège, dépassa Beauvais, tenta de descendre encore vers une ferme où l'on avait cru reconnaître des francs-tireurs. Des soldats prussiens, courant aux armes, le percèrent de balles, des dragons prussiens le poursuivirent au galop, comme des chiens poursuivent un oiseau blessé. Pourtant, il leur échappa encore, trouva des ailes pour remonter au ciel et parut ainsi imiter cette âme ailée de la France qui, dans ses plus grands dangers, trouve ses plus grands essors. La nuit tombait quand il alla s'abattre dans la forêt de Montdidier et se déchirer aux branches d'un chêne ; des gens accoururent, apportant des cordes, des échelles, et comme l'obscurité du soir ne laissait pas reconnaître s'ils étaient des paysans, des soldats, des Français ou des Prussiens, un des voyageurs agita à leurs yeux, comme en signe de ralliement, son écharpe tricolore de membre du gouvernement et cria :

— Vive la République !

— Vive la France ! Vive Paris ! répondirent ces bouches françaises.

Et quand ils l'eurent aidé à descendre, il serra leurs mains et se nomma :

« Le ministre de l'Intérieur, Léon Gambetta. »

II

Le terrain qui entoure Orléans à l'est, au nord et à l'ouest serait un véritable labyrinthe si de grandes routes

rectilignes ne formaient autour de la ville comme les rais d'une roue ; elles découpent la contrée en compartiments angulaires dont le sommet s'appuie à la ville et dont le bout se perd dans les plaines de la Beauce. De la Loire à la route de Fontainebleau, de celle-ci à la route de Paris, tout ce quart de cercle que recouvre la forêt d'Orléans est particulièrement difficile pour de gros détachements. Au contraire, du nord au nord-nord-ouest, l'espace limité par les routes de Paris et de Châteaudun semble une brèche au rempart brisé, une clairière dans l'immense fourré. Cette zone est celle que von der Thann choisissait comme terrain d'approche pour sa marche du 11 octobre. Le 1er corps bavarois longeant la route de Paris, la 22e division prussienne devait suivre l'autre côté de l'angle, tandis qu'entre ces deux axes de mouvement deux brigades bavaroises tenant une route intermédiaire, des hussards formant la liaison, une brigade de cuirassiers gardée en réserve, tendraient d'un côté à l'autre une base incertaine, pliée aux saillants du terrain, déchirée aux coups de fusil, sans cesse opposée à la douteuse résistance française ; une volonté constante, un mouvement continu devaient à la fin l'élever jusqu'au sommet du triangle, jusqu'aux portes d'Orléans.

Pierre, en débarquant à Beaugency, le 10 au soir, avait appris le combat d'Artenay et la retraite des troupes françaises vers Chevilly, d'autres disaient vers Orléans. Il vint coucher à Meung, pour gagner deux lieues dans sa direction, et le lendemain à 5 heures, tout raide encore de sa courte nuit dans ce lit d'auberge, reprit son chemin vers Chevilly. L'étape qu'il fournissait ce matin-là, de Beaugency à Chevilly, allait, sans qu'il l'eût voulu, sans même qu'il le comprît, lui faire parcourir, de la gauche à la droite, toute la disposition française. A 9 heures, après de longs détours de hameau en hameau, de ferme en ferme, il traversait la route de Châteaudun à un important carrefour ;

depuis longtemps des coups de canon sonnaient au loin l'ouverture du combat. Deux escadrons de dragons, pied à terre, des chasseurs derrière leurs faisceaux, une batterie dans un retranchement, attendaient en cet endroit.

« Enfin ! Voilà des troupes ! » se dit-il.

Personne ne lui souhaitait la bienvenue. Il sentit qu'il n'était pour eux rien que d'ordinaire et qu'il était bien au milieu de l'armée. Les officiers ne répondaient pas à son salut ; les soldats ne comprenaient pas son impatience de rejoindre son régiment.

— Cherche-le, ton régiment... Tu le retrouveras toujours...

Il poursuivit vers Sary et l'Épineux ; mais, comme il arrivait à la clairière où sont ces deux fermes, les pantalons rouges s'en retiraient. Il gagna avec eux le village de Saran et, découvrant de là pour la première fois les tours de la cathédrale d'Orléans, la route de Paris jalonnée d'arbres, la voie ferrée parallèle à cette route, enfin la masse bleuâtre de la forêt, il resta en ce point pour attendre et observer. On se battait vers Cercottes, on se battait vers Gidy ; il semblait même, mais ce bruit était plus confus, que la fusillade crépitât aussi dans la forêt. Tout ce tableau ressemblait peu à cette bataille abstraite et géométrique, faite de mouvements d'ensemble, gouvernée tout entière par la voix des officiers dont Pierre s'était fait l'idée en combinant des réminiscences de ses lectures d'enfance avec les notions acquises à Poitiers.

« On dirait une chasse, une battue, songeait-il. Que veut-on faire? Personne n'en sait rien. »

Il gagna la route de Paris, pensant que de ce nouveau point de vue il apercevrait peut-être le plan du général. A gauche, des feux nourris, qui s'approchaient de Saran, marquaient l'engagement de la 4e brigade bavaroise contre le 27e de marche et les mobiles de la Nièvre ; mais, au nord, l'approche allemande semblait arrêtée à Cercottes et il

n'était pas compréhensible qu'un bataillon français passât à ce moment même devant Pierre et cédât le terrain à un ennemi qui n'avançait plus.

« Peut-être va-t-on se battre là? » songea-t-il, en voyant la queue du bataillon disparaître entre des maisons que dominait une cheminée d'usine.

Comme il arrivait à ce hameau, une escouade se leva de terre, dans un champ, et fila rapidement devant lui en longeant les buissons. Il poursuivit; un mobile, sortant brusquement de derrière un tas de fagots, visa Pierre et fit feu.

— Êtes-vous fou? cria-t-il.

Et il courut vers ce soldat qui d'abord croisa sa baïonnette, puis rit d'un air hébété :

— Je t'avais pris pour un uhlan, dit-il.

Entre une rangée de maisons basses et les bâtiments d'une tuilerie, la route descendait vers un fond privé de toutes vues sur les abords ; dans les cours, sous les hangars, à l'abri des murs, partout s'entassaient des mobiles, les uns assis sur des tas de tuiles, d'autres couchés dans la boue, la tête appuyée contre leurs sacs. Des officiers, sans même essayer de remédier à ce désordre, mangeaient debout devant l'auberge : *A l'acacia.* Plus bas, dans le vallonnement même, un autre bataillon stationnait le long du chemin sur deux rangs à peu près réguliers, sauf qu'un grand nombre de soldats descendaient dans le fossé pour s'adosser à la haie dense et pour y appuyer leurs sacs. Derrière eux, des charmilles taillées, des arbres chargés de gui, des allées couvertes de feuilles mortes. Un parc ancien deux fois charmant, par la symétrie du dessin français et par la grâce de l'arrière-saison, entourait un petit château aux volets fermés. On n'entendait presque plus la bataille, c'était une accalmie étrange, un refuge inespéré.

Brusquement, une canonnade commença au loin, puis, tout près, un fracas d'obus éclatant sur des toits ou sur des

murs, un brouhaha, des cris de panique et d'émeute, des cartouches brûlées en l'air ; les mobiles, évacuant la tuilerie, parurent et disparurent à l'angle du parc. Ils avaient passé si vite qu'on les eût crus en petit nombre ; cependant le hameau tout entier était abandonné. Le bataillon, rangé sur le chemin, fit par le *flanc gauche* pour venir sur la route ; mais ces hommes, encore terrorisés par les feux que les Prussiens avaient développés la veille sur le champ de bataille d'Artenay, ne purent pas davantage et s'arrêtèrent là, comme si cette montée était inaccessible, comme si cette pente douce était le versant abrupt d'une Alpe et le toit fuyant d'un glacier. Un obus vint éclater dans un morceau de bois de sarment ; aussitôt, par brusque rupture de son équilibre instable, la troupe glissa, perdit pied, croula en avalanche dans la direction d'Orléans.

« Pourquoi? Pourquoi donc? » songeait Pierre, haletant, étonné qu'il n'y ait pas de raison à la force fatale qui l'entraînait dans le courant commun et le mêlait à ses remous.

— Oh ! les salauds ! Ils n'en veulent plus ! dit une voix à côté de lui.

Il vit, noyé dans le flot, un boucher qui ramenait vers Orléans sa voiture vide et qui la défendait à coups de fouet contre les fuyards. Chose étrange, ces hommes armés se rangeaient devant lui sans résistance ; mais, n'étant plus troupe, ils étaient encore foule et mêlaient en rumeur de fuite leurs injures et leurs cris :

— Alors, t'es dispensé de service?

— Pourquoi que tu ne portes pas le flingot?

— Va donc, fournisseur de Prussiens !...

Devant la montée violente des voix, le boucher se tut, pâlit, ne résista pas ; des soldats posèrent leurs sacs sur la voiture ; d'autres s'accrochèrent aux ridelles, s'assirent sur les brancards.

A droite de la route, des taches rouges dansaient dans les vignes mouillées : les tirailleurs du 27e de marche se

retiraient, abandonnaient Saran. La défense de ce village tombait par la panique de la tuilerie qui permettait aux Bavarois de la déborder par la route de Paris.

Bien plus — selon cette sensibilité propre à l'organisme militaire — le recul de la défense devait, de proche en proche, s'étendre jusqu'à l'extrémité de la ligne française ; l'approche des Bavarois par la route de Paris, en menaçant à revers les défenseurs des Ormes, n'allait pas tarder à être ressentie par les défenseurs de la route de Châteaudun et, les obligeant à se rétracter vers Saint-Jean-de-la-Ruelle et vers Orléans, accélérait l'approche des Prussiens par la route de Châteaudun. Il était une heure de l'après-midi ; d'un côté comme de l'autre, les Prussiens qui emportaient les Ormes, les Bavarois qui descendaient allégrement dans les vignes de Bel-Air, pouvaient croire qu'ils avaient bataille gagnée ; la défense française allait cependant renaître devant eux avec violence et surgir aux portes mêmes de la ville par un suprême et sanglant combat.

Le lieutenant-colonel de Jouffroy, sortant d'Orléans au pas de course, portait au-devant des Prussiens une partie des troupes jusque-là restées en réserve dans les rues de la ville ; il jetait dans la gare des Aubrais un bataillon du 39e de ligne, le 5e bataillon de chasseurs de marche au château des Bordes, et lançait sur la route de Paris, à travers les faubourgs des Aydes, un bataillon de la légion étrangère. Les mobiles en fuite glissèrent sur cette troupe sans s'arrêter, mais Pierre s'y reprit avec joie ; il vit ces soldats garnir les clôtures à l'entrée du faubourg et construire une barricade à laquelle les habitants travaillaient aussi. Un vieillard, aux gestes calmes et virils, apporta son matelas sur son dos et l'étaya contre une table de nuit et contre un tonneau pour en faire un parapet ; des femmes distribuaient du vin, des têtes paraissaient aux lucarnes des greniers, regardaient les abords, puis disparaissaient ; chaque défenseur cherchait sa place, et les gens, en ouvrant leurs

portes et démontrant la disposition des lieux, l'aidaient à la choisir. Un commandant, figure pâle et sévère, regardait ce travail silencieusement et semblait témoigner, par son attitude hautaine, qu'il n'avait plus rien à faire et ne réclamait rien que sa place au danger.

« Qu'il est beau ! songea Pierre ; il se dévoue ! »

Pour la première fois, il mesurait dans l'immobilité de cet homme la dignité juste, la noble nécessité du commandement. Le servir lui parut un honneur enviable et, pour le servir, pour le renseigner du moins, il sortit du faubourg et marcha à la découverte du côté de la gare des Aubrais. Là, les soldats du 39e de marche étaient aux prises avec un détachement bavarois qui, cheminant depuis le matin dans la forêt, longtemps arrêté dans sa marche par une compagnie de zouaves pontificaux, venait de déboucher le long du remblai du chemin de fer.

L'attaque de la gare se faisant par l'autre côté du remblai, Pierre ne pouvait suivre le progrès de l'action, mais il lui sembla que la fusillade des défenseurs était en décroissance et que celle des Bavarois s'approchait. La cathédrale massive se dressait par-dessus les cabanes éparses au milieu des vignes ; ses tours paraissaient roses au soleil couchant ; un sifflet s'entendit, une locomotive, mêlant sa fumée à celle du combat, sortit de la ville ; elle emportait, par delà Orléans, un train chargé de matériel d'artillerie. Puis, presque aussitôt, comme si ce train sauvé marquait le terme de la résistance, des soldats dégringolèrent sur le talus, d'autres s'enfuirent à toutes jambes le long de la voie ferrée ; une rangée de casques se leva derrière le remblai.

Pierre sentit que les Bavarois, installés à cette gare, menaçaient la retraite des troupes engagées aux Aydes et que c'était une des ces choses qu'il importait de faire connaître au commandant. Il revint vers le faubourg. Plusieurs toitures brûlaient à l'entrée, mais on ne s'y fusillait plus ; le bruit du combat s'était retiré à hauteur de l'église

et retentissait là, encaissé dans la rue, avec quelque chose de lugubre et de caverneux. La défense se cramponnait au sol pour y expirer peu à peu ; rien ne pouvait la détacher de ses points d'appui ; personne ne pouvait rassembler cette troupe dissoute en ses éléments, livrée à la rage personnelle, à la haine ardente d'hommes insensibles à la mort, acharnés à la destruction. Pierre voulut s'approcher, mais un cadavre, allongé devant une épicerie aux vitres brisées, épouvanta Cornette qui recula en soufflant. D'abord rien n'était visible, puis, la fumée s'ouvrant par endroits comme un rideau, des statures parurent et disparurent tour à tour, des hommes épaulaient le fusil, des mains fouillaient dans la cartouchière, des corps fléchissaient, succombaient, se palpaient, se traînaient, ardents et clairvoyants tout à l'heure, avilis maintenant par quelque blessure, déchus dans la douleur et rampant vers la mort ; mille débris dispersés au souffle des projectiles dansaient dans l'air empuanti de poudre et de sang, comme pour célébrer la victoire de la matière sur la vie et de la force sur l'esprit ; fumée des fusils, plâtre des maisons égratignées par les balles, poussière du chemin, ballot, duvet, suie, innocents fils de la Vierge égarés en cet air funeste ; et, dans cette confusion, dans cette violence, la charité paisible penchée vers la douleur, un prêtre qui bénissait un mourant, un homme en blouse qui emportait un officier horriblement scalpé et défiguré, deux paysannes impassibles qui, chargées de paniers, distribuaient du vin aux soldats.

— C'est affreux ! avait dit Pierre.

Tout aussitôt il ajouta :

— Non, c'est beau !

Car, si le meurtre était affreux, le sacrifice était beau. L'âme prise de vertige devant ce spectacle aigu oscillait entre l'extrême haine et l'extrême amour.

« Le commandant? » songea Pierre.

Et il alla chercher au dehors, sur la lisière, l'homme inconnu auquel il appartenait.

Des chasseurs à pied se battaient là, dispersés et protégés à leur guise : l'un à genoux derrière un puits ; un autre enfoui jusqu'aux épaules dans un tas de sarments ; un troisième tout petit, son képi de travers, un mouchoir de cotonnade noué autour du cou, se montrait à la lucarne d'un grenier comme un coucou à la porte d'une horloge, visait soigneusement, tirait, puis rentrait dans le grenier pour recharger son fusil.

Quelques centaines de mètres vers l'avant, sur le chemin qui va des Murlins au faubourg Bannier, un détachement français se glissait à la dérobée, selon le fatal mouvement de retraite que le dévouement de quelques-uns pouvait enrayer, mais n'arrêtait pas. Le canon allemand se taisait, craignant maintenant d'atteindre les colonnes bavaroises portées de toutes parts vers la ville ; on sentait le vide français se faire autour des Aydes et la masse adverse se répandre nécessairement autour de ce boulevard et l'enserrer de plus près.

« Nous sommes cernés..., » se dit Pierre.

Et, tandis que la rage du tir et l'ivresse du feu continuaient de fixer devant l'église les derniers défenseurs, lui, cédant à sa mobilité propre, s'en alla avec son cheval. Des blessés qu'on soutenait descendaient lentement le faubourg ; des gens venus d'Orléans avec des civières conféraient entre eux de l'ambulance provisoire qu'on avait installée dans le magasin d'une modiste et qu'une croix rouge sur le mur indiquait aux passants. Une voiture roulait sur le pavé, celle que les mobiles avaient envahie tout à l'heure, et le même homme la conduisait, mais d'une attitude plus humble et d'une allure plus lente. Il s'arrêta à la grille de l'octroi, sans doute par habitude, et dit à l'employé :

— C'est un officier mort.

Pierre regarda par-dessus les ridelles et vit au fond, sur un matelas, le cadavre de ce commandant qu'il cherchait tout à l'heure dans le faubourg, à peine plus pâle à présent, à peine plus calme, son képi toujours fixé sur sa tête par la jugulaire, ses mains gantées étendues à côté de lui. Une balle l'avait égorgé devant les barricades, tandis qu'il donnait un ordre à son clairon.

Le sillon profond au fond duquel court la voie ferrée d'Orléans à Tours était le dernier fossé qui séparait encore les deux adversaires ; des soldats du 27e de marche garnissaient le chemin de ronde parallèle à cette voie et tiraillaient dans le crépuscule sur les détachements bavarois qui débouchaient confusément de Saint-Jean-de-la-Ruelle, des Chaises et de la Grange-des-Groues. C'était la 4e brigade bavaroise, venue des Murlins, la 1re venue de Locy, la 43e brigade prussienne, venue du Petit-Saint-Jean par la route de Châteaudun : tous ces éléments, enfin réunis sur un seul front parallèle à cette dernière courtine gardée par des fusils français, tâtonnaient, se rompaient, s'entrechoquaient.

— *Vorwœrts! Vorwœrts!* criaient les officiers dans leur langue abhorrée.

Et, tandis que leurs soldats, séparés d'eux, ne les entendaient pas, tandis qu'une batterie bavaroise, égarée elle-même, tirait au hasard dans ce pêle-mêle, atteignait par-dessus les Aydes les Bavarois installés dans l'usine à gaz, à cette heure où toute la troupe allemande, à bout de volonté, piétinait sur place et n'obéissait plus, le clairon français sonnait la retraite dans les Aydes et lui obéissait.

Une troupe précédait Pierre à la droite du faubourg Bannier ; il l'entendait, mais ne la voyait pas et, dans cette rue sonore où le fracas de la bataille finissante n'arrivait plus qu'atténué, il la suivait au bruit et sentait tout à coup la fatigue, la faim, l'horreur de ce qu'il avait vu et celle de ce qui s'accomplissait en ce moment derrière lui.

— Eh bien? demanda une voix inquiète à côté de lui. Et la légion étrangère?

— Tuée, massacrée!

Après de si longues heures de silence et de solitude, c'était comme un plaisir de répondre à cet homme, en marchant à côté de lui.

Ses traits jeunes rayonnaient de douceur et d'intelligence; il portait une lunette d'approche en sautoir et, par le ton, par le costume, semblait un maître d'école, un étudiant.

— Les soldats de la légion se sont battus comme des lions, reprit Pierre.

— Oui! oui! paix aux morts! Nous ne nous plaignons pas! poursuivit cet inconnu.

Et, la fatigue le prenant, il étendit une main pour s'appuyer familièrement à la selle de Pierre.

— Tout à l'heure, je les ai vus passer sur le Mail; ils acclamaient leur commandant en criant qu'ils allaient mourir pour la France; c'était beau! Et ce matin, aux Ormes? Étiez-vous aux Ormes?

— Peut-être... Je n'en sais rien : je n'ai pas de carte.

— J'étais aux Ormes, juste à côté des tirailleurs, un obus est venu éclater à quelques mètres de moi. Nos soldats se battaient bien, je vous assure! Oui, il n'y a rien à dire contre la troupe... Mais le commandement, voilà, c'est le commandement. Croiriez-vous qu'il y avait dans la forêt vingt mille hommes dont on n'a rien fait?

— Vingt mille hommes? répéta Pierre.

Ses oreilles bourdonnaient un peu, mais il voulait être attentif à cette leçon de haut commandement.

— Oui, vingt mille hommes avec lesquels il était facile de couper la retraite aux Prussiens. Et dans la ville, une débandade, une discorde! Heureusement que M. Gambetta vient d'arriver à Tours, tout va changer...

Un obus qui tomba sur un toit et qu'on entendit fuser

avant qu'il éclatât répandit jusqu'au fond de la rue une lumière rouge.

— Le bombardement, reprit l'homme. Profitez de votre cheval, lancier ! Fuyez ! Il faut faire une mort utile !

Lui-même, plutôt que de tenir le milieu de la rue, préféra raser les murs. Pierre le distança, le perdit et, le pont étant encombré, il descendit jusqu'au fleuve pour abreuver Cornette.

Elle but avec avidité, en ployant un peu les genoux, comme elle faisait d'ordinaire, puis, relevant sa tête rafraîchie, ses lèvres ruisselantes, hennit aux chevaux qui passaient sur le pont. La Loire, froissant sa robe à ses bancs de sable, s'écoulait vers l'ouest avec un frais murmure et se perdait au loin sous une brume violâtre qui mariait les ombres de la terre au dernier crépuscule mourant dans le ciel. Sur l'autre rive, les réverbères, en cordon régulier, allongeaient jusqu'au milieu du fleuve leurs reflets parallèles ; le mince croissant de la lune se posait sur les arbres du quai comme un bijou sur une chevelure ; ces ornements de l'heure, mirés dans ces eaux éternelles, en marquaient mieux la fuite immense et le fatal épanchement. Cet instant de solitude, cette paix subite, étaient délicieux au cœur de Pierre.

Il se souvint des couchers de soleil de Persanges, des bruits du soir, de la Bresse fondue peu à peu dans une seule couleur, des nuages changeants, progressivement allongés, reployés, pareils aux voiles d'un navire qu'on serrerait autour des mâts ; les sapins noircissaient sur le couchant d'or, les grives volaient à leur faîte en s'appelant ; une douceur régnait au ciel et, dans l'âme, un rêve de justice et de paix. Il évoquait ces images par le besoin de contraste. Il nomma sa mère, sa fiancée, sa sœur, chers visages tout proches du cœur et pourtant lointains, presque effacés tant Pierre avait vécu et mûri depuis l'heure des adieux... tant de vérité tragique ayant passé dans son esprit !

Persanges, Orléans... deux termes de sa route entre lesquels toute la France s'étendait, heureuse et paisible là-bas, ici meurtrie et violée... En songeant, il avait traversé le pont ; Cornette le suivait toujours, c'était doux d'entendre les battues de sa marche et de sentir la bête courageuse détendre là son encolure et se reposer une minute de l'avoir porté si longtemps.

Arrivé à un petit monument qui marquait l'extrémité du pont, Pierre s'arrêta et, par hasard, rangeant sa jument pour se remettre en selle, vit la statue posée sur ce socle, entourée par cette petite grille : une Jeanne d'Arc, en costume antique, ouvrant la bouche avec mesure, les bras composés dans un geste d'alarme académique. Il n'avait pas le temps de regarder des statues ; pourtant il demeura attendri, et se souvint que Fernande avait dans sa chambre une Jeanne d'Arc aussi mauvaise, en plâtre colorié. Mais, au moment où il chaussait l'étrier, une autre impression le saisit et lui dessilla les yeux : il vit autour du front de la guerrière comme une auréole de feu, la rougeur que propageait à ce moment dans le ciel l'incendie du faubourg Bannier.

— Jeanne d'Arc, dit-il, la reconnaissant à cette lumière même, et nommant avec amour non pas la sainte, ni la martyre, mais bien la pucelle d'Orléans, bergère lorraine, armée par ordre du roi de France, venue de Blois avec une armée pour faire lever le siège d'Orléans.

D'un trait de lumière et d'un coup d'aile, monté à ces hauteurs où l'on voit les faits de l'histoire enchaînés comme les actes d'une vie, il aperçut clairement l'état de la France et comprit le sens de ce qu'il avait vu ; ces démonstrations, ces retraites, ces morts inutiles et désespérées, le doute de l'action, l'absence du commandement, les vingt mille hommes oubliés dans la forêt d'Orléans. Oui, dans tous ces actes, l'armée n'avait fait qu'un seul acte : elle avait livré la ville de Jeanne d'Arc.

Alors un repentir immense, un espoir surhumain l'envahirent ; il sentit l'injustice des faits et l'horreur des événements, et, réconforté par tout ce que l'armée éparse contenait de promesses, par tant de visions militaires, ébauche du tableau que la France préparait, il crut à l'avenir de cette armée battue qui venait de ferrailler vainement sous ses yeux dans la forêt ; il comprit pourquoi les morts des Aydes étaient morts ; et remontant à cheval pour chercher dans les bivouacs son régiment et réclamer sa place dans le rang :

— Bonsoir, Jeanne d'Arc, lui dit-il gaiement... C'est nous qui avons perdu ta ville, mais c'est nous qui la reprendrons !

III

Aucun des sept régiments de cavalerie dont disposait le 15e corps : hussards, dragons, lanciers, n'avait joué de rôle dans le combat du 11 octobre ; ils restèrent en réserve toute la journée sur les avenues d'Orléans, firent retraite de bonne heure et s'établirent le soir avec le gros des troupes au-dessus de la Ferté-Saint-Aubin. Pierre longeait les bivouacs, le lendemain matin ; il avait visité le 5e hussards, le 6e dragons, le 9e cuirassiers quand tout à coup, fortuitement, il aperçut au-dessus d'une haie un faisceau de lances, un groupe de cavaliers au repos et lut sur une voiture de cantinière arrêtée dans le champ : 5e régiment de lanciers.

C'était donc là son régiment.

Du maréchal des logis au capitaine, du capitaine au lieutenant, du lieutenant au maréchal des logis de jour, il fit le tour de l'escadron.

Un ordre ancien prescrivait que tous les volontaires fussent présentés au colonel dès leur arrivée ; c'est pour-

quoi le maréchal des logis chef emmena Pierre avec lui et se mit à la recherche du colonel de Boério qui, à l'abri de cette voiture portant le numéro du régiment, assis sous une sorte d'auvent formé par des tentes, recevait son rapport : un fourrier, assis à même une caisse d'archives, écrivait sur une table pliante à laquelle une couverture de cheval servait de tapis ; un commandant lui dictait quelque chose à mi-voix.

Un adjudant se présenta le premier :

— Eh bien, mon pauvre Landru, cela ne va donc pas?

— Mais non, mon colonel, je tousse, je tousse...

— Il faut vous reposer, allez-vous-en passer quinze jours à l'hôpital de Bourges et revenez-nous en bon état, reprit le colonel.

Et il fit vers la droite un pas qui le mit en face de Pierre.

— Engagé volontaire pour la durée de la guerre, dit le maréchal des logis chef.

Mais à ce moment un officier d'état-major descendit rapidement de cheval en faisant de loin un geste d'intelligence.

— Tiens, Langalerie, dit le colonel étonné. Par quel hasard?

— Évadé de Metz, mon colonel, j'arrive de Tours avec le général d'Aurelle.

— Vraiment ! avec le général d'Aurelle, reprit le colonel, sur un accent de curiosité.

Ils s'accordèrent pour parler entre eux plus librement, firent quelques allées et venues dans le champ, puis, la pluie les ramenant sous l'auvent, ils continuèrent à voix basse. Le capitaine de Langalerie raconta qu'à la suite de l'insuccès de la veille le général de La Motterouge venait d'être relevé du commandement du 15e corps ; le général d'Aurelle avait eu le désagrément de l'en avertir tout à l'heure à l'auberge, leur entrevue avait été pénible.

— Alors, c'est le général d'Aurelle qui commande?... Lourde tâche ! reprit le colonel.

— Ce n'est pas l'étendue du commandement qui effraye le général, c'est la qualité de la troupe. Il n'espère rien de cette cohue armée. Aussi se propose-t-il de...

L'officier acheva de traduire sa pensée en faisant avec la main le geste de tordre ou de forcer ; ils s'écartèrent et conversèrent plus secrètement en se promenant de long en large dans le champ.

— Allez, vous êtes libre, dit l'adjudant à Pierre. Le colonel vous a vu. Vous comptez au 3e escadron.

L'accueil des officiers fut aussi laconique ; ils paraissaient las et mécontents ; ils ignoraient la longue pérégrination de Pierre et ne savaient rien de Cornette, devenue, comme lui-même, chose publique, propriété de l'escadron.

Tout d'un coup, Pierre n'était plus qu'un numéro dans le rang, qu'une unité dans le nombre ; cette maison de plein vent, plus austère qu'un cloître, ces murailles imaginaires que le sabre des sentinelles rendait infranchissables, le séparaient du monde, l'enfermaient dans cette geôle où toute habitude était contrainte, tout travail, forcé ; un ordre pour aller chercher de l'eau, un autre pour éplucher les légumes ; les régularités, l'uniformité jusque dans le goût de la soupe, jusque dans la manière de plier la tente ; une dépendance laborieuse qui donne au corps de l'énergie, à l'esprit de l'humilité, quelque chose d'obscur qui pèse sur l'homme et qui lui résiste, qui l'oblige à déployer son énergie mais qui l'humilie dans sa volonté.

Cornette une fois pansée et nourrie, le harnachement lavé, les aciers fourbis, les basanes du pantalon graissées au lard, plus d'autre problème que de faire sécher le manteau au feu de bois vert qui fume et qui irrite les yeux ; les heures passent, la nuit précoce d'octobre survient, les trompettes sonnent l'extinction des feux et le manteau est encore humide quand on s'en enveloppe, qu'on s'étend entre la paille et la toile et qu'on tombe dans un lourd sommeil abêti et résigné. Tout d'un coup, le réveil en sur-

saut ; des voix crient : « A cheval ! » Au dehors, là où il y a encore de la vie et de la liberté, vers cet horizon d'où viennent les surprises et les événements, on entend des coups de canon. La troupe se forme ; on trotte une lieue dans un terrain lourd, sans rien voir qu'un peu de cavalerie prussienne qui s'évade dans un lointain de brume ; puis on rentre, et plus de hasards, plus de dangers, le mécanisme, l'automatisme et la passivité.

Le 15 octobre, départ pour la Motte-Beuvron ; le 17, mouvement vers Salbris, toujours sous la pluie. On vit ce matin-là, pour la première fois, le général d'Aurelle, impassible, qui regardait défiler la colonne ; mais, dès les jours précédents, différents signes avaient fait sentir à la troupe ce serrement, ce forcement que commençait à exercer de haut en bas la poigne du commandant en chef. A l'un des trois appels de la journée, lecture était faite, à haute voix, dans chaque escadron, du décret du 2 octobre sur l'établissement des cours martiales. On savait que chaque nuit, dans chaque division, un officier supérieur faisait des rondes et visitait les postes ; des sentinelles trouvées endormies avaient été déférées à la cour martiale ; un général de brigade, rendu responsable d'une négligence commise par une de ses grand'gardes, avait été publiquement réprimandé devant sa troupe.

L'idée du général d'Aurelle, disait-on, était de se retirer hors de la portée des Prussiens, pour faire un établissement plus durable et pour exercer en paix ses régiments ; en effet, à Salbris, on n'eut plus aucun indice de l'ennemi ; les troupes se massèrent autour du bourg pour la soirée et la nuit ; elles se dévidèrent le long de la Sauldre le lendemain. La 3e division, qui comprenait six régiments d'infanterie et un bataillon de chasseurs à pied, s'éloigna peu de Salbris ; la 2e, d'une force pareille, forma à Pierrefitte comme une colonie séparée, et la 1re division, venue de Gien, forma, aux environs d'Argent, la droite de ce dispositif. La cava-

lerie se plaçait un peu en arrière du front général, à Sainte-Montaine, sur un plateau découvert, bon pour manœuvrer ; seul l'escadron de Pierre restait à Salbris ; il était désigné pour fournir l'escorte du général, et faisait désormais partie du quartier général.

Douze lanciers de l'escadron, et Pierre parmi ce nombre, devinrent estafettes d'état-major et reçurent une consigne spéciale qui les plaçait en dehors du service commun. Ils se tenaient dans une salle touchant à celle des officiers, à moins que cette salle ne fût occupée par une séance de la cour martiale ; ceux qui veillaient la nuit devaient avoir leurs chevaux tout sellés sous un hangar ; il ne leur était pas permis de se déshabiller. De ce poste d'attente et d'observation, Pierre épia les nouvelles ; il se glissa dans la salle principale à l'heure des repas et feuilleta furtivement les papiers amoncelés sur la table : rapports, comptes rendus, demandes, plaintes, interrogatoires, dénonciations, révélations, un chaos de choses écrites en tous styles, sur tous sujets, signées de tous les noms, expédiées de tous les pays ; le foisonnement de papier, de témoignages par lesquels la nation foulée et souffrante avouait son mal, réclamait des remèdes, espérait une guérison.

Un chef de gare envoyait de Melun, par un émissaire spécial, l'effectif d'une troupe prussienne qu'il avait vue débarquer, et qui s'était éloignée dans la direction du sud. Un juge de paix décrivait une incursion allemande dont avait été victime son chef-lieu de canton. Un buraliste, à qui des uhlans avaient volé du tabac, en envoyait le compte, sollicitait une indemnité. Un cantonnier avait pu compter dix-huit canons bavarois défilant, le 11 octobre, d'Artenay vers Orléans ; il était heureux de transmettre cette nouvelle qui éclairerait sans doute les décisions du commandement. Un inventeur décrivait un fusil nouveau qu'il demandait à faire construire dans les manufactures de l'État ; un croquis, dans la marge de sa lettre, rappelait le principe de

géométrie sur lequel était fondée la conception de cet engin. Un négociant en vins exposait un stratagème de guerre qui consistait à laisser sur les routes, là où des colonnes prussiennes devraient passer, des barriques de vin empoisonné. L'enflure pédante des personnes, leur maladroite bonne volonté trahissait l'indiscipline de la nation surprise par la guerre en pleine liberté. Au contraire, les militaires écrivaient selon leurs traditions laconiques, mettaient un soin professionnel à dissimuler toute opinion propre, à ne rien décrire que des faits. Un général d'artillerie signalait les ravages de la morve parmi les chevaux d'attelage : tant d'animaux abattus ; tant d'autres mis en observation. Le colonel du 2e zouaves rapportait le dénuement de ses hommes, encore vêtus de toile malgré la saison avancée ; il disait combien d'entre eux étaient atteints de bronchite et de pleurésie, puis signait sans plaindre aucunement ces malheureux, sans protester en leur nom.

La correspondance personnelle du général était contenue dans un dossier dont le capitaine de Langalerie ne se défaisait pas, qu'il emportait soigneusement à son logement. Une fois cependant, au reçu d'une dépêche de Tours, le capitaine partit précipitamment de la salle pour se rendre auprès du général et laissa le dossier ouvert sur la table ; Pierre, seul dans la salle, osa feuilleter les pièces. C'étaient des lettres venues de Tours, couvertes d'une petite écriture serrée et signée : *le délégué à la guerre ;* des télégrammes officiels transcrits sur papier jaune ; des brouillons qu'on devinait de la main du général d'Aurelle. On lisait sur l'un d'eux — était-il adressé à M. Gambetta? — un refus pour une offre relative à une extension de pouvoirs ; le général ne se souciait pas d'avoir sous ses ordres les préfets ni les commandants régionaux ; il demandait à rester *confiné* dans son rôle purement militaire, lequel suffisait à son activité. Il écrivait ailleurs : « Relever le moral et la discipline de

l'armée, arrêter l'envahisseur et, avec l'aide de Dieu, le repousser loin du sol de la patrie, tel est notre but... » Cela était adressé au général Pourcet, commandant le 16e corps d'armée.

« Il existe donc un 16e corps d'armée, » conclut Pierre.

Sans doute, ce nouveau corps se composait des troupes qui avaient si longtemps battu le pavé de Tours, et de celles qui grouillaient l'autre jour encore au camp Dumorié. Il en chercha des nouvelles dans les lettres du délégué à la guerre et n'y trouva que des observations à l'adresse du général d'Aurelle : « On me dit que votre camp n'est pas gardé... Votre 1re division, établie à Argent, n'est-elle pas trop isolée des deux autres? Ne perdez pas de vue que je peux vous envoyer d'un moment à l'autre l'ordre d'agir... »

Pierre disparut derrière la porte au moment où l'état-major rentrait par l'autre côté.

« Il paraît qu'on a peur à Tours, » dit une voix; mais aussitôt le chef d'état-major ajouta, d'une voix sévère : « Au travail, messieurs ! » L'on n'entendit plus que des conversations brèves et basses, le murmure discret des officiers qui travaillaient penchés sur les papiers et sur les cartes, ou se déplaçaient autour de la table sur la pointe des pieds.

Ils préparaient les ordres pour un mouvement que la 3e division devait exécuter le lendemain 21, par voie ferrée, de Vierzon vers Blois. Plusieurs d'entre eux demandèrent leurs chevaux et partirent en emportant des plis ; à la fin, le capitaine de Villars resta seul et s'étendit sur deux chaises devant la cheminée. Les lanciers non employés dormaient dans la salle d'attente ; à 5 heures du matin, Pierre eut son tour : le capitaine de Villars l'envoya à Pierrefitte porter des nouvelles et plusieurs modifications à l'ordre de bataille, rendues nécessaires par l'évacuation de Salbris.

Pierre traversait les bivouacs en alarme ; des sergents-

majors criaient des noms, des hommes s'appelaient pour le café, réclamaient leurs gamelles, juraient en roulant la toile raidie des tentes qui leur déchirait les doigts. Un roulement d'artillerie s'entendait, indéterminé comme le paysage lointain, comme l'horizon ; derrière une haie, la marche d'un escadron faisait résonner le chemin dur. Par-dessus le brouhaha, une salve éclata sèchement ; un peloton d'exécution fusillait un maraudeur à genoux, une lanterne attachée à la poitrine. Pierre n'y prit pas garde : une tirerie d'hommes soûls peut-être? un paquet de cartouches oubliées qui pétait dans un feu de cuisine? Il ne percevait que ce souffle de départ et de mouvement et l'ébranlement puissant de cette troupe démarrant dans les ténèbres du petit jour.

« Et nous, songeait-il, marcherons-nous? »

Un aimant singulier l'attirait vers l'avant ; de l'impatience, de la curiosité, de la haine, cette force obscure montait en lui comme un levain. Aller et venir de Pierrefitte à Salbris, porter des lettres et rapporter des réponses, n'était-ce pas piétiner sur place, en somme, tourner dans un manège comme autrefois, à Persanges, sous le commandement d'Honoré?

Cornette connaissait déjà si bien ces chemins de Sologne qu'on pouvait la laisser aller les rênes sur le cou ; elle baissait maintenant la tête avec quelque lourdeur, et ses pieds sûrs commettaient cependant quelques fautes, signes de lassitude et de nonchaloir. Par-dessus ses oreilles, Pierre voyait à l'horizon une longue bande d'argent ; cette bande pâlissait à mesure que le jour grandissait dans le ciel pluvieux. A droite un brouillard léger qui s'approchait, qui montait en lambeaux du lit de la Sauldre, découvrait la blancheur des tentes, posées par taches égales, équidistantes sur la terre noire des champs récoltés.

Une rumeur, un fourmillement emplissaient les rues du camp ; les compagnies s'y rassemblaient ; elles gagnèrent

successivement le front de bandière et formèrent les bataillons en se rangeant les unes derrière les autres. Tout étant achevé, l'éclair et le cliquetis des baïonnettes coururent sur ce vaste alignement ; puis, des commandements s'élevant dans le silence, les régiments présentèrent les armes à la voix de leurs colonels ; les clairons sonnèrent « au drapeau ! », les tambours battirent ; un à un les drapeaux s'inclinèrent devant les rangs qui les saluaient. Partout cet air solennel, jeté en fanfare au vent froid du matin, monta comme une prière, dévoua au symbole national les fatigues nouvelles et les prochains efforts ; la rumeur du camp s'était tue ; à peine quelques sons de cloche erraient sur les champs déserts tandis que de la droite à la gauche les sonneries claires, les batteries rythmiques répétaient sans fin la salutation musicale, et, plus haut que les cris, les appels, les plaintes, plus haut que toute parole individuelle, prolongeaient dans un religieux ensemble les notes de l'hymne sacré.

Pierre, saluant de loin les signes tricolores, porta la main à la visière du schapska. A ce moment, par ce geste même, quelque chose d'évident et de soudain s'accomplit en lui : cette âme de l'armée exhalée là-bas au rythme des tambours, emportée au vent, envolée avec des ailes, n'avait pu passer à ses oreilles sans qu'il la sentît fixée en lui-même et sans que cette graine errante trouvât dans son cœur une terre vierge où s'enraciner. Il restait là, dans la joie et l'amour, devenu frère de ces hommes, lié à leur vie, multiplié en eux.

« L'armée n'est qu'un seul corps et qu'une seule chair, » songea-t-il, tandis que le grand être militaire, toujours immobile, lui révélait sa substance et lui montrait son unité. Rassemblée là, qui donc empêchait cette phalange de marcher droit devant elle et de tout emporter? Mais les rangs se rompirent ; les pelotons de manœuvre sortirent du camp pour aller s'exercer dans la plaine ; les compa-

gnies marchèrent à travers champs en ordre dispersé, s'arrêtèrent, tiraillèrent; partout des batteries de tambours, des ritournelles, des récitations, des commandements. L'armée, incapable encore d'un effort d'ensemble, ne pouvait que les actes élémentaires du combat; on eût dit qu'elle s'étirait, se tâtait, s'essayait; elle sortait de ces ténèbres d'impuissance où Pierre l'avait vue croupir, la nuit du 9 octobre, au camp Dumorié. Déjà, secouée par la dure main du général d'Aurelle, elle s'était tassée et mise en place; chaque heure écoulée la formait davantage et la mûrissait mieux.

« Et pourtant, il faudra marcher! » reprit-il, sentant le prix du temps dans ces conjonctures graves et l'obligation fatale d'agir militairement avant que l'apprentissage militaire fût achevé.

Ses grands serments s'étaient dressés dans sa mémoire, Orléans qu'il fallait reprendre, Paris qu'il fallait délivrer, les résolutions possibles, les menaces latentes, l'inconnu de ce qui se passait ailleurs et de ce qui arriverait plus tard, tout cela, impénétrable, avait surgi dans son esprit; et revenant à son idée première avec ce caprice et cette soudaineté qu'a la pensée quand elle conçoit :

« Et l'armée n'a qu'une seule tête, » ajouta-t-il, saisi à la fois de respect et de crainte, ne pouvant songer sans effroi que la tête unique sur qui pesaient tant de devoirs était la tête chenue du général d'Aurelle de Paladines.

A Pierrefitte, on lui remit d'autres plis de service; il revint toujours songeant. Par quelle erreur avait-il négligé autrefois d'étudier l'histoire de la guerre et les principes de la stratégie? Cette ignorance l'empêchait de voir clair dans les choses de la guerre... Il attacha Cornette dans le hangar et rentra dans la salle principale; le général d'Aurelle s'y promenait de long en large, les mains derrière le dos, et tançait avec colère un commandant tout rouge, impressionné :

— Comment ! cet homme est déserteur et vous ne le fusillez pas?

— La désertion n'est pas prouvée, mon général. Il n'y a eu qu'une voix pour la désertion... la mienne, mon général.

La cour martiale venait d'acquitter un vagabond qui se disait soldat de la garde, évadé de Metz à travers les lignes prussiennes. Cet homme était tombé de faiblesse, au sortir du tribunal ; les lanciers l'avaient porté dans une maison voisine pour le faire manger.

— Je ne peux pas, disait-il, en écartant de la main leurs gamelles. J'ai les boyaux retirés...

Ils le ranimèrent avec de l'eau-de-vie et le questionnèrent. Alors, d'un style qui amusait singulièrement ces soldats et provoquait leurs éclats de rire, il raconta son évasion. Pierre entra dans le cercle des auditeurs ; l'homme, tout en parlant, les regardait avec défiance, comme doutant qu'ils fussent réellement soldats :

— Tu étais encore en nourrice que je montais déjà la garde, dit-il à Pierre. Tiens, lis bien ce qu'il y a d'écrit.

Il tira de dessous sa veste un livret individuel, soigneusement entouré d'un cordon de soulier qu'il défit avec précaution. Pierre lisant, il l'écouta attentivement, puis reprit après lui :

— Denis Stanislas, c'est mes nom et prénom. Numéro matricule 4568. Entré au service le 10 novembre 1855. Musicien à tour de bras, autrement dit tambour au 56e de ligne. Tambour en pied en 1856. Tambour maître en 1857. En 1858, parti pour la campagne d'Italie. Rengagé en 1861. En 1862, embarqué à Toulon pour le Mexique où nous avons resté quatre ans. Pourquoi faire? Pas grand'chose de bon. En 1866, rengagé au 2e grenadiers de la garde ; en 1867, entré dans la gendarmerie de la garde. C'est là qu'on gagnait de la monnaie. Quarante-cinq sous tous les cinq jours, du vin tous les jours de prêt. En 1869, passé à

la garde de Paris, toujours musicien à tour de bras. En 1870 par exemple, qu'on a licencié la garde de Paris, j'ai rentré au 2e grenadiers de la garde...

— Tu l'as déjà dit, interrompit une voix; parle-nous de la guerre.

Denis Stanislas les toisa de nouveau et reprit avec volubilité :

— Borny, Gravelotte, Saint-Privat, Saint-Julien... Après ça, par exemple, fini de rire, la coterie. On s'est trouvé enfermé dans Metz et l'on a vu des choses pas belles à voir. C'étaient les femmes qui mouraient principalement, vu la faiblesse de leur sexe. Celles qui ne voulaient pas mourir de faim n'avaient qu'à manger du cheval, et celles qui n'aimaient pas ce goût-là n'avaient qu'à mettre du verjus dans leur fricot. Ah ! malheur ! les beaux raisins ! les belles vignes ! Dans ce pays-là, le vin qu'ils font est à peine rouge ; enfin, il soûle tout de même...

— Nous le savons, reprit la même voix. Tu t'es sauvé vers Nancy. Après?

— En arrivant sur la place Stanislas, qui s'appelle comme moi, j'ai rencontré un gros boulanger qui était plus long de tour que de hauteur, qui m'a donné cent sous avec un pain de six livres et j'ai tiré du côté de Paris pour tâcher d'attraper Mac-Mahon. J'avais une pioche sur l'épaule, un couteau dans ma poche ; quand je voyais venir des Prussiens, j'entrais dans un champ, je faisais celui qui sème des poireaux. A Joinville, j'ai rencontré deux charcutiers de Vendôme qui venaient cacher leurs bestiaux dans les bois ; nous étions là, dans le meilleur hôtel, à faire une partie de billard, quand voilà dix mille Prussiens qui arrivent à l'avant-garde. Malheur ! je n'ai pas demandé mon reste ! J'ai laissé ma casquette pour payer ma chopine et je m'en suis allé, tête nue, avec les charcutiers.

« A Bar-sur-Aube, j'ai trouvé la mère Tantine, l'ancienne cantinière du 2e zouaves, qui faisait la soupe de la garde

nationale, qui n'avait qu'un chien pour traîner sa voiture, qui m'a demandé de rester avec elle pour verser à boire. « Merci, la mère Tantine, que je lui ai dit, j'ai de l'argent dans l'armée, je tire du côté où le canon tonne. » En allant sur Vendœuvres, qu'est-ce que j'aperçois sur la route, qui voyageait dans un cabriolet? L'aumônier du 6e corps à Ladmirault. Il s'en allait à Lyon, où il y a de la jeune troupe comme vous autres. « Merci, que je lui ai dit, Lyon est trop loin du canon. » Mais en entrant à Bar-sur-Seine, qu'est-ce que j'entends dans la rue? Un clairon qui rappelait les vieux garçons?

— Quels vieux garçons?

— Les célibataires, ceusses qui n'ont pas d'enfants. « Vous n'avez donc pas même un méchant tambour, que je leur fais, pour rappeler vos vieux garçons? » — « Il y en a bien un, qu'on me répond, mais il est père de quatre enfants; il ne veut pas battre pour les vieux garçons. » Quand je vois ça, je vais m'engager à la mairie; vingt-cinq sous par jour, le pain et un billet de logement. Le lendemain, on distribuait des souliers; quand je me présente à mon tour, avec ma caisse bien astiquée, on me répond que je ne suis pas sur l'effectif. « Alors, voilà comme votre fourrier travaille! que je fais. Je suis sur l'effectif pour le pain et je n'y suis pas pour les chaussures? » Le capitaine, qui était ferblantier de son état, ne voulait-il pas me mettre à la salle de police? Malheur! moi qui ai quatorze ans de présence dans la garde et mon folio blanc, venir à Bar-sur-Seine pour faire de la salle de police! Attendez un peu, je déserterai bien, je n'ai pas besoin de feuille de route...

De nouveaux personnages se mêlèrent au récit de Denis Stanislas : le commandant de place à Auxerre, le lieutenant de gendarmerie à Château-Renard; son odyssée continua d'évoquer par images bouffonnes la faiblesse des défenses locales, le désarroi des esprits que stupéfiait l'idée de l'envahissement. A Montargis, sa dernière étape, l'officier de

recrutement l'avait enrôlé de force au 27e de marche, et Denis Stanislas, au lieu de suivre sa feuille de route, avait poursuivi vers Vierzon, dans l'espérance d'y trouver Bourbaki.

— Bourbaki ne commande pas ici. C'est le général d'Aurelle, lui dit-on.

— Celui-là, je ne le connais pas, répondit-il avec défiance.

Et il les regarda de nouveau, ces petits soldats qui pouvaient obéir à un général inconnu. La plupart s'étaient écartés comme sentant d'eux à lui une différence d'espèce. Il se leva lui-même et suivit Pierre qui avait payé la dépense d'eau-de-vie et laissé voir de l'or dans sa bourse.

— Comment t'appelles-tu? lui demanda-t-il.

— Brunot de Persanges.

— Drôle de nom. C'est-y que tu es noble?

— Non. Je ne porte pas de titre.

Tandis que Pierre retroussait ses manches, apportait un seau et commençait à laver Cornette, Denis vint tomber dans l'angle du hangar, sur la paille qui servait aux garder d'écurie.

— Dors, lui dit Pierre. Demain tu rallieras ton régiment.

— Tu es bête ! Est-ce que je sais où il est, mon régiment.

Il se recroquevilla, les bras croisés sur la poitrine, pour retenir et couver la chaleur du corps. Ses traits se détendirent, sa bouche béante ne laissa plus voir que des stigmates de misère et des traces d'assouvissement; et ce ne fut plus un homme, mais une loque humaine, un rebut militaire que la France envahie rendait à la France en armes, comme la mer, au hasard de ses flux et de ses remous, rejette une épave au continent. Pierre pensa : « Un déserteur !... » mais il vit grelotter sur son lit de paille le pauvre chien perdu qui rêvait sans doute de ses maîtres : Mac-Mahon et Bourbaki, et, se souvenant de cette fraternité et de cette égalité qu'il avait apprises le matin même

face aux drapeaux, il s'en alla chercher son manteau qui séchait sur un tas de fagots, et, déployant cette étoffe militaire, l'étendant avec précaution sur ce pauvre corps, le soldat de la République en couvrit le soldat de l'Empereur.

IV

Le général von der Thann, une fois établi dans Orléans après son succès du 11 octobre, avait reçu du grand état-major allemand l'ordre de venir placer sa petite armée entre Chartres et Châteaudun ; pour préluder à cette marche, pour tâter le terrain dans la direction, la division prussienne von Wittich s'avançait le 18 octobre vers Châteaudun. Elle avait à en violer la résistance ; elle n'y pénétrait qu'au prix d'un sanglant effort ; mais, avant que le corps bavarois eût pu la suivre, d'autres événements se préparaient du côté français. Déjà l'alarme produite à Tours par la chute de Châteaudun avait motivé le mouvement de cette division partie de Salbris le 21 octobre pour s'établir en avant de Blois ; on agitait les jours suivants des plans plus vastes. Une dépêche de Jules Favre venait de faire connaître qu'au début de novembre la garnison de Paris serait en mesure de tenter une grande sortie. De cet avis donné, selon ce droit d'initiative que personne ne s'avisait alors de contester à la capitale et qui condamnait l'armée de la Loire à tourner autour d'elle comme la chèvre à l'attache tourne autour du piquet, l'idée était venue de seconder cette sortie en concentrant aux environs de Blois le 15e et le 16e corps et en portant ces deux corps vers Paris.

Les vues du général en chef ne montaient pas si haut ; son idéal se bornait à réoccuper Orléans, à s'y retrancher, à y attendre et à y craindre, dans l'accomplissement de ce

qu'ordonnent les règlements militaires, l'attaque des Allemands.

Différentes selon l'esprit, ces deux opinions s'accordaient dans le fait : soit qu'on fît d'Orléans la première étape vers Paris, soit qu'on le prît pour but unique, c'était toujours vers Orléans qu'on devait marcher. Le 24 octobre, un conseil de guerre pour lequel les membres du gouvernement venaient à Salbris ; le 25, une entrevue par laquelle le général allait à Tours leur rendre leur visite, en quelque sorte, décidaient de cette marche. Le 27, la migration commençait de tout ce que le 15e corps avait laissé de troupes sur la Sauldre.

Elles s'embarquaient à la gare de Salbris, à celle de Vierzon, pêle-mêle, sous la pluie. Les trains, retardés au départ, s'attardaient davantage en route, stoppaient sur les voies encombrées, tandis que les mobiles, penchés aux portières, débordant sur les marchepieds, vociféraient aux convois qui s'écoulaient par la route de Romorantin, battaient l'air des *Lampions* sur la planche des wagons, tiraient sur les vaches qui paissaient dans les prés. A cinq heures du soir, le général d'Aurelle se résignait à laisser toute une brigade derrière lui et partait avec son état-major et son escorte de lanciers ; une erreur de marche portait son train jusqu'à Mer, il ne pouvait rebrousser vers Blois que le lendemain matin. Là, il apprenait que la cavalerie n'avait pas débarqué, qu'on en était sans nouvelles ; d'autres rapports donnaient les routes de Beauce pour défoncées par les pluies, impraticables à l'artillerie. Ces contretemps accumulés lui faisaient proposer de surseoir au mouvement vers Orléans ; on n'acceptait pas cette idée à Tours sans critique ni sans protestations.

L'armée avait trop grossièrement ébauché son mouvement sur Orléans pour qu'elle pût ressentir l'effet du contre-ordre et comprendre qu'elle suspendait ce mouvement. Le va-et-vient, les changements de bivouacs, les pié-

tinements stériles qui résultaient pour elle de l'irrésolution d'en haut et de l'ignorance d'en bas, l'occupaient et la fatiguaient assez pour qu'elle acceptât passivement ce rôle, d'attendre et de ne pas savoir. Pierre aussi, pris dans le cercle de l'obéissance journalière, subissait sans révolte cet *au-dessus*, cet *au-delà*, cet inconnaissable du commandement, fatum aveugle, caché dans des arcanes si profondes qu'il s'y confondait avec la démence de cette guerre et la rigueur obscure du destin. Marcher sur Orléans était toujours son vœu, mais quand? comment? Ces problèmes appartenaient au général d'Aurelle et lui, soldat, ne pouvait lever les yeux sur ce visage autoritaire sans frissonner et sans perdre jusqu'au souci de ces grandes questions. Le 29, il était de son escorte et l'accompagnait au village de Roches; une division du 16e corps — comment se trouvait-elle là, si près de la Loire, sur le terrain du 15e corps? — attendait toute formée, sac au dos, pensant marcher sur Orléans. On vit bien alors que le général était le maître : il ne dit qu'un mot et colonels, commandants, capitaines crièrent les uns après les autres : « Face en arrière !... Demi-tour ! » Les rangs pivotèrent comme une page qu'on tourne. Le général ne regarda pas même s'éloigner vers l'arrière ces milliers d'hommes muets, obéissants, mais tourna bride et revint au pas juqu'à Mer durant trois mortelles heures que quelques temps de trot auraient abrégées.

L'état-major suivait, silencieux. Il empruntait de son maître un ton de tristesse et d'austérité; pourtant, les habitudes communes se formant peu à peu, les qualités personnelles se laissant voir, une certaine facilité s'était introduite dans le service. Pierre avait reçu de plusieurs officiers des marques d'intérêt. Le capitaine de Langalerie l'emmenait avec lui dans ses reconnaissances; le capitaine de Maumigny l'appelait familièrement *Persanges;* en causant une fois avec lui sur les familles du Jura, il lui apprit qu'au début de sa carrière le colonel Brunot avait été offi-

cier d'ordonnance du général d'Aurelle ; il lui promit de le présenter au général en saisissant un instant de loisir et de bonne humeur. Aussitôt, Pierre écrivit cette nouvelle à Germaine.

« Le 2 novembre ! déjà ! » songea-t-il en datant sa lettre.

Les jours passaient sans qu'il les comptât. Il dit les messes solennelles qui se célébraient les dimanches à l'armée de la Loire, le soin qu'avait le général en chef d'y paraître entouré de son état-major, puis s'arrêta court et regarda avec étonnement la plume dans ses doigts. Ses mains étaient rouges comme celles du garçon de cave, à Persanges ; si elles sentaient le cheval, il ne pouvait s'en rendre compte, toute sa personne étant imprégnée de cette odeur. Son style aussi lui parut vulgaire, sans rien de tendre ni d'affectueux. Écrire à sa mère eût été plus facile ; l'image de sa mère était maintenant tout près de son cœur, mais quelque chose d'indéterminé, la misère des temps peut-être, les événements, le séparaient de sa fiancée. Il signa sèchement, sans parler d'avenir, sans remémorer la douceur du passé et fut porter sa lettre à la station de Mer.

Denis Stanislas l'accompagnait, étant depuis la veille devenu son ordonnance, à quinze sous par jour ; il pansait même Cornette, bien qu'il fût maladroit avec les chevaux et qu'il en eût peur. Désœuvrés, ils franchirent les voies et s'engagèrent dans le faubourg d'Aunay. Une affluence de soldats en rumeur paraissait croître autour d'eux, à mesure qu'ils avançaient.

« Est-ce l'ordre de marcher? » songea Pierre.

Il s'approcha d'un groupe ; un soldat parisien y récitait un boniment, les mains dans les poches sous les pans relevés de sa capote, son képi sur l'oreille. Il faisait le montreur de foire et présentait à la foule un Auvergnat de la garde mobile qu'il avait capturé dans un bivouac éloigné ; cet homme le suivait craintivement, lui croyant un grade, le prenant pour un supérieur.

— Tenez, voilà Jambonnot. C'est un zigue, un rigolo. Il s'est engagé dans les mendiants pour avoir une capote en toile avec une paire de sabots. C'est pas lui qui trahirait, allez ! Y paierait plutôt à boire. Eh ! Jambonnot ! explique à la compagnie qui que c'est que Bazaine...

Il se pencha vers lui, comme si Jambonnot lui parlait à l'oreille et feignit de répéter après lui :

— C'est le fils à Bismarck qui a passé la consigne à son papa.

On rit autour d'eux, mais ce rire tomba aussitôt, le groupe se défit. Jambonnot les regarda tous avec des yeux qui, cette fois, parurent comprendre ; il lut sur leur visage la misère commune et, la sentant plus lourdement peser sur lui, tituba, s'écarta, tomba assis sur le seuil d'une porte et se mit à pleurer.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Pierre, mal à l'aise lui-même, sans savoir pourquoi.

— Ce qu'il y a, répondit un dragon en hochant longuement la tête. Il y a que Bazaine a trahi, voilà ce qu'il y a.

— Pas vrai ! opposa Denis avec véhémence. Bazaine n'a pas trahi !

Selon lui, la capitulation de Metz était imputable à Gambetta ; Gambetta aurait dû avertir Bazaine ; si Bazaine avait su qu'on voulait se battre sur la Loire, il aurait mangé ses bottes, il se serait laissé crever plutôt que de capituler. Le dragon fit l'éloge de Gambetta ; Gambetta était un patriote, sans lui on serait encore dans la mélasse ; il avait décidé la levée en masse, il avait formé le 16e corps.

— Tu l'as vu, toi, le 16e corps? demandait Denis en haussant les épaules.

Ils en vinrent aux injures ; les épithètes de fainéant, de vaurien, de galvaudeux, avaient passé sur le dragon sans l'émouvoir ; mais l'appellation de citrouillard le mit hors de lui ; ils tombèrent l'un sur l'autre à poings fermés.

Pierre, traversant le rassemblement principal, s'approcha

du mur où la proclamation de Gambetta était affichée. Un mouvement de recul s'opérait à ce moment parmi ceux qui achevaient de lire ; il put se glisser au premier rang. A côté de lui un cuirassier, grande figure rose, imberbe, syllabait à haute voix, d'un ton mal assuré :

— Sol...dats !... Vous a-vez é-té tra-his mais non dés... dés...no...

— Déshonorés, souffla Pierre.

— Plus haut ! criait-on derrière eux. Ote ton casque ! Lis, toi, le lancier !

Pierre, le cœur battant de parler à la foule, reprit :

— « Débarrassés de chefs indignes de vous, êtes-vous prêts, sous la conduite de chefs qui méritent votre confiance... »

— Ce sont les mêmes qu'à Metz ! protesta-t-on.

— Ils sont tous bonapartistes !

— Assez ! En arrière ! dégagez !

— Il faudrait la guillotine en permanence.

— Ne poussez pas ! Chacun son tour !

Un homme en s'arc-boutant des genoux et des coudes contre le mur refoula les autres ; Pierre, bousculé, pivota sur lui-même ; un remous l'entraîna hors du groupe, le rejeta sur le chemin.

— Eh bien, c'est du propre ! Pauvre France, va ! disaient d'autres voix.

— Y me fait suer, ton Gambetta. Qu'y vienne donc porter mon sac.

— Vrai, j'en ai assez ! j'en veux plus !

Un chasseur à pied jeta son képi dans la boue et s'en alla tête nue ; et, tous, devenus ennemis, s'écartaient les uns des autres.

Comme les gouttes d'un acide attaquent un métal, les paroles du tribun, imprudemment jetées sur la foule, l'avaient dissoute et dispersée ; elle fuyait autour de Pierre, étonné de n'être plus comprimé par elle, de rester tout seul.

— Qu'on nous livre aussi ! qu'on nous fusille tous ! dit-il, oubliant ses vœux, et de la solitude passant au désespoir.

C'était plus qu'un dégoût dans son cœur, c'était une nausée, un chagrin sans limite et sans raison, une de ces douleurs d'enfant que rien ne provoque, que rien ne peut consoler.

Et, tout à coup, il sentit la cause de cette faiblesse et de ce rapetissement ; il se souvint de ce rôle sauveur que sa mère disait réservé à l'armée de la Loire. S'il n'y avait plus d'armée de la Loire, il n'y aurait donc plus de France?

— Plus de France, répéta-t-il, hébété.

Cet édifice de foi, de vérité, de justice, d'honneur, cette France qu'il avait crue la joie et la beauté du monde cesserait d'être, disparaîtrait? Ses larmes montantes voilaient les choses à ses yeux et les supprimaient en effet ; il ne pouvait se reprendre ; la chute avait été trop brusque dans un gouffre trop profond. Alors, dans ces ténèbres et dans ce néant, affaibli, rapetissé, il appela celle en qui les enfants espèrent, il l'évoqua ; elle, la nourrice, l'éducatrice, la consolatrice, si noble et si haute, plus grande et meilleure que tout, la femme de France qui l'avait aimé, armé, conçu, déçu et donné à la France et jeté dans l'abîme de la France.

— Oh ! vous ! s'écriait-il, maman, maman, maman !

. . . . . .

Il sortit du village, fuyant au hasard les aiguillons de sa douleur ; il interrogea des yeux ce ciel gris, ces toits noirs, ce paysage qui n'avait plus de nom, ces lieux qui n'avaient plus de place sur la carte du monde. Un escadron de dragons marchait vers lui, revenant de la grand'garde ; les casques blafards, plus lumineux que toute chose, éclairaient le ciel, pour ainsi dire, éclataient par-dessus des haies sombres ; sur la route poussiéreuse, les fers des chevaux sonnaient gaiement. Çà et là, à diverses distances, au nord, au sud et partout, les feux des cuisines s'allumaient, sus-

ndaient dans la plaine des guirlandes de points rouges ;

des taches sombres s'agglomeraient autour, et c'étaient des morceaux de la troupe assemblée sans sonnerie, dans un silence qui témoignait de la présence de l'ennemi.

Une force latente émanait de tous ces spectacles, quelque chose de vaste et de souverain auprès de quoi tout art oratoire, toute clameur politique n'étaient rien.

« Nous autres, nous voulons nous battre ! songea Pierre. Personne ne nous fera capituler. »

Le désastre de Metz ne changeait pas la tâche de l'armée de la Loire ; il la faisait plus grande, voilà tout. Lui-même gardait le même devoir et le même désir. Comme il arrive en ces obscurs phénomènes de sentir et de vouloir, sa faiblesse d'un instant avait ravivé en lui la confiance et l'espoir. L'armée entière se réconfortait ; il la sentit positivement, les jours d'après, s'enfler, s'étendre, s'avancer, grandir et, par ces mouvements utérins, vouloir forcer la matrice qui la contenait. Elle s'appuyait à la rive droite de la Loire et s'étendait en potence sur le cours du fleuve, tout le long de la forêt de Marchenoir, plus loin encore, jusqu'au Loir. Personne n'avait parcouru cette ligne immense, ni dénombré les troupes qui tantôt y prenaient place, tantôt rétrogradaient dans un perpétuel mouvement. Mais les francs-tireurs, établis depuis les premiers jours d'octobre à la garde de la forêt, seuls d'abord en Beauce avec la brigade de cavalerie du général Tripart, pouvaient dire combien ils avaient vu s'amonceler de bataillons, compté de ces batteries en qui la jeune troupe espère et sur qui se fixent ses yeux. Maintenant leur forêt vivait et grouillait ; c'était une ville militaire, sillonnée de tranchées, creusée de trous, peuplée de tentes, de paillotes et de gourbis ; les corvées s'y faisaient au pas cadencé, comme dans la cour d'une caserne. A chaque carrefour, quelque convoi était parqué, on manipulait des projectiles, on distribuait des denrées ; le soir, une féerie de lumières s'allumait dans les halliers et, bien après que les dernières conversations

se fussent éteintes sous les toits de feuilles ou de toile, l'appel des sentinelles le « qui vive? » des patrouilles, l'échange des mots d'ordre s'entendaient encore la nuit par intermittences, balbutiement de gloire, suggestion du rêve martial qui hantait l'armée dans son sommeil.

De jour en jour, des épisodes multipliés présageaient de plus graves événements. Le 2 novembre une reconnaissance était venue à Ouzouer, comme pour apporter le cartel de la prochaine rencontre; on la reçut à coups de fusil. Le 4, les deux corps d'armée se dégagèrent l'un de l'autre et, par une sorte de version interne, formèrent l'ordre de bataille définitif. Le 16e corps resta blotti dans sa forêt; le général Chanzy venait, ce jour-là même, se mettre à sa tête; le 15e occupa la grande clairière qui s'étend au sud entre la Loire et la queue des bois. Le 5, le capitaine de Langalerie fut à Tours et revint avec quelque nouvelle importante, car, dès son retour, il y eut branle-bas dans l'état-major; les officiers et estafettes chevauchèrent toute la nuit. Le 7, le bruit s'affirma d'un succès que les troupes du 16e corps avaient remporté dans la matinée au village de Vallière; Denis Stanislas refusa d'y croire, mais on envia, dans les bivouacs du 15e corps, ces soldats de Chanzy formés après les autres et qui n'avaient pas le droit de se battre les premiers. Le 8, il parut évident que tout le monde allait marcher; on reçut des biscuits et de l'avoine, les officiers vérifièrent les paquetages. Onze heures sonnaient, l'escadron d'escorte attendait, rassemblé dans la cour du château de Suèvres; un prêtre qu'on appelait l'aumônier, bien qu'il n'en eût pas officiellement le titre, arriva affairé, gravit rapidement les marches du perron. Le général le faisait appeler et le priait de l'entendre, craignant, disait-il, que l'état de sa conscience ne fît obstacle aux desseins de Dieu sur son pays.

— Le général se confesse, dit un lancier à côté de Pierre.

— Plus de doute, alors : on va marcher.

— A cheval ! A cheval !

— Rien que le temps d'abreuver et on repart.

Déjà la 2e division tenait la plaine quand l'état-major partit en goum derrière le général et quand l'escadron suivit par quatre.

On la découvrait, précédée au loin par des éclaireurs de cavalerie, et, deux cents mètres derrière eux, par une ligne de tirailleurs. Tantôt elle émergeait sur une éminence, tantôt plongeait dans un fond et simulait, avec ses lignes parallèles, un grand radeau disjoint que les vagues eussent tour à tour soulevé, laissé retomber. Ayant le cap à l'est, droit sur Orléans, elle disparut bientôt dans cette aire ; mais la cavalerie, sortie de Mer pour monter au nord et gagner sa place à la gauche de l'armée, développa des colonnes si longues qu'aucun couvert ne pouvait la cacher aux yeux ; elle traînait partout, couronnant les hauteurs du terrain, ruisselant sur les pentes comme la crinière d'un casque le long du cimier. Le général d'Aurelle arrêta son cheval et la regarda serpenter un moment, puis il reprit la marche lentement, comme à regret. Tout à coup, elle prit le trot, et, s'agitant de la tête à la queue, rampa précipitamment, comme une couleuvre effarouchée.

Le général changeait de direction vers la gauche ; des troupes apparaissaient de ce côté, au débouché de la forêt de Marchenoir. Par toutes les routes, par tous les sentiers, par des percées que les sapeurs avaient ouvertes à la hache, elles filtraient homme par homme, puis déployaient des fronts de compagnies qu'elles alignaient les uns derrière les autres ; cette masse, une fois formée, marcha vers la plaine en traînant derrière elle son artillerie, dont les bronzes brillaient au soleil ; et de nouveau les réservoirs de la forêt versèrent d'autres ruisseaux noirs sur les glacis du terrain ; d'autres régiments glissant sur la boue, achoppant aux souches, vinrent à la même place se former dans le même moule, s'avancer dans le même appareil.

Le silence militaire les enveloppait. Mais au-dessus d'eux, des corbeaux délogés des bois croassaient éperdument. Pierre se souvint d'avoir lu dans les chroniques de Froissart une description de ces vols : « Par-dessus les batailles avait volé si grande foison de corbeaux que sans nombre et démené les plus grandes tempêtes du monde... »

Était-ce dans les chroniques de Froissart?

Fernande les lui avait données une fois pour ses étrennes ; mais qu'à dix ans de distance il pût encore en avoir des réminiscences, c'était bien la preuve du rapetissement, du retour à l'enfance qu'il éprouvait sous l'habit de soldat. On arrivait devant une ferme quelconque, que rien ne désignait comme un terme, car les troupes l'avaient dépassée et elles bivouaquaient plus avant. Pourtant, il était prévu qu'on coucherait là, car un officier s'y trouvait par avance ; il se porta rapidement au-devant du général pour lui rendre compte ; la tête de colonne tourna sous le porche ; on mit pied à terre dans la cour. Là, plus de spectacles, plus d'horizon ; pourtant, en vaquant aux corvées ordinaires, on voyait encore, par-dessus la barrière où les chevaux étaient attachés, monter droit au ciel les fumées des nouveaux bivouacs. Ces fumées aussi faisaient souvenir du passé. Elles rappelaient les feux qui s'allument les soirs de novembre, qui brillent tout autour de Persanges dans la campagne inégale.

Les récoltes sont faites, les denrées serrées pour l'hiver. Les paysans brûlent les herbes, les ronces, les fanes de pommes de terre, les tiges de maïs ; la flamme pétille et détone, répand sa fumée âcre dans l'air frais du soir, la dissout dans la rosée qui tombe ; l'odeur des feuilles mortes, plus pénétrante elle-même à la fin du jour, mêle aux choses brûlées un relent de choses pourries, confond ce que la nature reprend, ce que l'homme a rejeté dans la même mort et la même destruction. Charme confus, doubles rêves, d'avoir songé autrefois devant ces visions et d'en

mêler maintenant le souvenir au charme de cette fin de jour ; et c'était la paix encore. Ce crépuscule de Beauce n'était pas moins calme que les soirs heureux du dernier automne, rien ne prouvait que l'armée commençât une veillée d'armes ni qu'une bataille fût prête pour le lendemain. Pierre assis fermait les yeux, craignant de voir, mais il frissonna ; de nouveau, ces corbeaux errants avaient poussé leurs appels de guerre, criant à la pâture, au carnage prochain, « *et disaient aucuns sages chevaliers que c'était signe de grande effusion de sang* ».

CINQUIÈME PARTIE

COULMIERS

I

Tout s'effaçait, plus d'horizon. Un lointain vaporeux et rose confondait le ciel et la terre ; des arbres semblaient errer dans cette région vague, comme des voiles perdues sous une brume de mer.

Les événements à naître n'étaient pas moins douteux encore que l'heure n'était mystérieuse et le paysage indéterminé. Jusque-là, le plan du général d'Aurelle pour la reprise d'Orléans restait purement abstrait et géométrique. Il fallait d'autres causes pour conduire sa résolution jusqu'au choc et jusqu'au sang. Le général avait symétriquement tracé sur une carte les mouvements de ses divisions. Orléans étant le centre, elles convergeaient toutes vers Orléans. La 1re division du 15e corps, restée à Gien, devait descendre le long de la Loire et venir prendre poste à Artenay sur la route de Paris ; établie là, elle couperait, semblait-il, toute retraite aux Bavarois. Un corps de 6 000 hommes devait remonter de Salbris vers Orléans. Les 15e et 16e corps, démasqués dans l'après-midi du 8 en avant de la forêt de Marchenoir, devaient s'avancer de

front, parallèlement au cours du fleuve. Ils formaient la masse principale, mais rien ne prouvait que cette masse rencontrerait la bataille. Rien n'indiquait si ce grand coup de faux donné dans la plaine couperait du sol la plante allemande ou s'il irait s'émousser contre les arbres de la forêt : là intervenaient la mobilité, la volonté, la liberté de cet adversaire que le commandement français paraissait croire enfermé dans la ville comme dans un cercle enchanté.

Von der Thann, par la décision qu'il avait à prendre le 8 novembre au soir, pouvait seul résoudre ce doute stratégique. Ses instructions lui prescrivaient de ne se replier que devant des forces supérieures ; or, il n'avait qu'un moyen de savoir si ces forces surgissant de toutes parts dans un appareil inattendu étaient vraiment supérieures : le combat. Il s'y décidait aussitôt. Sortant dans la nuit du 8 au 9 du cercle supposé, il se dérobait aux colonnes françaises de l'est et du sud, annulait par son mouvement leurs mouvements, et, cherchant la masse principale, allait au-devant d'elle jusqu'au débouché de la plaine, à la clairière des bois de Montpipeau.

De là, dès le matin, sa manœuvre serait de tomber, s'il pouvait, dans le flanc de l'ennemi et de le repousser vers la Loire ; elle allait le jeter lui-même obliquement dans le déploiement français. Ainsi, entre deux adversaires dont l'un ne songeait pas à combattre, dont l'autre combattait à faux, le combat allait se nouer.

D'un côté, des troupes professionnelles, disciplinées, victorieuses, mais lasses d'une longue campagne et frappées d'infériorité numérique ; de l'autre, des troupes neuves, ignorantes, mais animées du souffle populaire et sentant qu'elles portaient avec elles les destinées de la nation : entre ces forces d'espèce diverse, la journée de Coulmiers allait décider.

A 7 heures et demie du matin, les troupes françaises achevaient de manger la soupe, de replier les tentes et de

reboucler les sacs ; on en faisait l'appel, on les alignait. Le général d'Aurelle, en sortant vers 8 heures de la ferme de Poilly, les apercevait devant lui ; leur barrière indéfinie disparaissait à gauche dans des vallonnements, se perdait à droite dans une région basse où la brume n'était pas encore dissipée. Derrière elles, pâlissaient les feux des cuisines, rouges tout à l'heure sous le brouillard ; devant, s'ouvrait le théâtre encore indéterminé, se dressaient les buts inconnus : à droite, Baccon tout seul, anguleux et sombre sur le ciel rose ; à gauche, Epieds, Cheminiers, Coulmiers, confondus ensemble, ville énorme, imaginaire, cachant dans sa perspective les sanglants degrés que la troupe assaillante aurait tout à l'heure à franchir.

D'abord, le général semblait vouloir marcher droit vers l'est, à distance égale des deux corps d'armée, et suivre ainsi l'axe du commun mouvement ; mais, par l'effet d'une particulière attraction, il obliqua peu à peu vers le 15e corps, dont il était toujours le chef nominal et qu'il n'avait quitté qu'à regret. Cette direction nouvelle le menait d'abord vers la 3e division de ce corps ; elle allait lui en faire traverser les deux lignes, d'arrière en avant.

« La gauche du 3e bataillon refuse ! » cria le colonel du 27e de marche, au moment où le général dépassait le front de son régiment. Le commandant de ce bataillon, impressionné, passa rapidement à la gauche de sa troupe ; un sous-lieutenant, plus petit que le *numéro un* de sa section, se redressa comme un coq en colère, cria d'une voix de fausset : « Deux, trois, quatre, sortez !... Huit, neuf... jusqu'à la gauche, sortez ! »

La deuxième compagnie, placée derrière, rectifia de même son alignement ; puis la troisième, et ce fut, à la vue de l'ennemi, un accès de caporalisme dans une cacophonie de place d'armes ; les officiers s'affairaient à rétablir les distances, à vérifier les intervalles, les serre-file houspillaient les hommes par derrière, bons chiens prompts à

mordre les moutons. Peu s'en fallut que cette agitation ne gagnât les mobiles de l'Ariège, juste à côté dans l'ordre de bataille. Mais leur colonel, prenant tout sur soi dans la circonstance, étonnant ses officiers par cet acte d'initiative, prescrivit de ne pas bouger.

« Fixe ! » criait le colonel du 27e de marche, en saluant du sabre le général.

Le général, satisfait, lui accorda son silence, marque d'approbation, et poussa son cheval vers la première ligne. Le cheval prit le trot, puis, comme s'il avait réfléchi et mesuré les mille mètres qu'il allait franchir, se mit à galoper lentement, en comptant ses foulées. L'escorte s'ébranla derrière, franchit des sillons, suivit une prairie ; le secouement des sabres et des lances se mêlait au rythme du galop. On arrivait aux bataillons de cette première ligne, arrangés en grillages, comme les autres, avec les mêmes grands intervalles pour permettre le déploiement ; mais leurs chaînes de tirailleurs se couvraient dans la plaine par une ligne de cavaliers isolés équidistante, tels des pions sur un échiquier. Le général fit face au 6e bataillon de chasseurs à pied ; les deux lignes de la phalange s'étendaient devant lui, toute la division immobile et comme cristallisée dans ces formes rigides et carrées.

« Sont-ils quinze mille? vingt mille? » songeait Pierre.

La division devait approcher de ce nombre, s'il était vrai que le 15e corps entier comprît soixante mille hommes. Mais le 16e corps, quelle était sa force? Et les forces de l'ennemi?

L'instant était grave et pesait sur le cœur ; pas une fanfare, pas un coup de fusil ; une attente solennelle, un silence menaçant ; l'événement senti plus grand, plus proche, toujours aussi mystérieux. Surtout, ce qui étonnait les yeux, c'était l'immobilité de cette division arrêtée là sous les armes, c'étaient son obéissance et sa patience ; c'étaient ces rangs égaux, enracinés au sol, devenus choses de la

nature, bruyères, taillis ou buissons. Et dans ces fourrés vivants, dans ces haies saintes, tant d'intelligences, tant de dévouements...

Le général actionna son cheval, puis rangea la croupe à droite et le plaça face au sud ; la main portée à la visière du képi pour se protéger contre l'éclat éblouissant du ciel, il cherchait des yeux la 2e division perdue dans le bocage des bords de la Loire. L'escorte entière, ayant conversé, regardait aussi. De ce côté, on découvrait bien des bataillons, mais effacés, décolorés, pareils à des troncs d'arbres flottant sur des eaux lointaines.

« Marchent-ils? » songea Pierre. Quelque chose l'empêchait de discerner leur mouvement : la distance, peut-être, ou bien ce trouble singulier qui croissait en lui ; il croyait sentir son âme envolée, déployée, qui flottait au vent comme un drapeau ; mais, devant lui, les lignes de la troisième division parurent semées d'étincelles comme lorsque la troupe avance et que le soleil joue çà et là sur les aciers ; la masse d'artillerie moutonna derrière ; vers la droite, les lignes du 16e corps se démasquèrent, montant et dévalant jusqu'à l'horizon.

« Ils marchent ! » se dit-il enivré. Comme ils marchent ! »

L'armée de la Loire marchait vers Paris à travers la Beauce. Aisément, invisiblement, ses formations denses venaient de se détacher du sol, et, tout à coup, instables, étendues sur quatre lieues de front, versées sur deux lieues de profondeur, elles remplissaient la plaine de leur grand mouvement. Ses troupes neuves, sorties de terre à l'ardent appel de Gambetta, poussées à tâtons jusqu'au rendez-vous du champ de bataille, se découvraient pour la première fois les unes les autres et s'étonnaient de voir leur nombre inconnu jaillir des ravins, sortir des couverts. Les mobiles sombres portaient le deuil de la nation ; mais, sur les régiments d'infanterie, les capotes bleues, les pantalons rouges et les guêtres blanches faisaient encore flotter les

trois couleurs du drapeau ; bataillons hérissés, escadrons onduleux, batteries luisantes, les hommes, les animaux, les métaux, toutes ces forces diverses avaient entre elles ce lien, qu'elles résumaient : la France. Elles en portaient la vie, la substance et le destin ; soumises à cette France éternelle, elles en cherchaient le pôle pacifique, elles allaient vers sa Ville de lumière et de liberté, et, noblement ignorantes de l'adversaire, maîtresses de leur énergie, ne préparaient le choc que par le mouvement.

Pierre, frissonnant, regardait la montée fatale s'accomplir. Immense aux yeux, le tableau n'était pas trop grand pour le cœur, car le cœur, plus clairvoyant que les yeux, n'y voyait qu'un seul engin, une seule machine, un râteau vaste aux dents noires, rouges et bleues, une herse lourde émiettant la glèbe et nivelant les champs ensemencés ; ou plutôt c'était la moisson même sortie de ces sillons, jetée au-devant du fléau pour devenir graine et retourner pourrir dans la terre en fournissant d'autres moissons.

Tout d'un coup, un canon bavarois détona aux abords de Baccon. Son bruit traîna sur la plaine comme un défi sauvage, sa fumée monta au soleil comme un encens tragique : la bataille commençait. La cavalerie n'éclairant pas l'infanterie, mais la suivant au contraire, pas une patrouille n'avait visité le village. Le 15e corps s'arrêta, pris de doute ; les tirailleurs mirent un genou à terre, les bataillons s'immobilisèrent ; deux batteries de 4 se déployaient en hâte, répondaient à l'appel de l'artillerie adverse par de longues salutations. Sans portée, elles ne protégeaient ni le 15e corps, à droite, ni le 16e, à gauche, où des rangs entiers furent percés et culbutés. Le bataillon maltraité dévia vers le canon qui le décimait, selon cet instinct qu'ont les troupes comme les bêtes de vouloir faire face au danger ; il changeait la direction, il violait le dispositif : ainsi quelques obus labourant le sol avaient suffi pour en effacer l'épure abstraite tracée par le général en chef.

Deux nouvelles batteries venaient d'entrer en feu, mais de 8, cette fois, empruntées à la réserve d'artillerie. On attendit leur effet, on remarcha, on s'arrêta, par petites approches timides, par stations prudentes et pédantesques alignements.

Pierre sentait bien pourtant qu'on avançait; toute la maladresse de la troupe, toute la rudesse du commandement ne pouvaient éteindre en elle le pouvoir de s'avancer. Mais un bataillon qui sortit de la première ligne et qui fit demi-tour l'étonna. Reculaient-ils, ceux-là? Il attendit, sachant déjà que les yeux trompent sur le champ de bataille et qu'il faut se défier des premières impressions. La troupe marcha cinq cents mètres, s'arrêta, se retourna et s'aligna. Et cependant qu'elle s'éloignait, les éclaireurs de cavalerie avaient atteint Baccon. Les tirailleurs sentant là le vide, nulle garnison, s'y précipitèrent, traversèrent l'obstacle et plantèrent plus avant leur quinconce où fumaient les coups de fusil. La masse s'accéléra derrière; les réserves emplirent le village, les voitures d'ambulance le dépassèrent pour aller chercher plus près du feu des abris au pied des meules, et ce fut dans un nouveau décor un nouveau combat.

Un chemin descendait la pente du terrain et gagnait une rivière, indiquée par une ligne de peupliers; au delà, plus de chemin, mais des feuillages, des masses chenues, un parc peut-être, que dominaient des toits ornés et mansardés.

A gauche du parc, une clairière, puis le château du Grand-Luz, bien visible celui-là, éblouissant même dans sa blancheur; au fond, des bois chétifs, la lisière de ce dédale qu'on appelle forêt d'Orléans.

« La division Barry avance aussi, j'espère..., » songea Pierre.

Il aimait à nommer les troupes du nom de leurs généraux et se donnait par là l'illusion d'être dans le secret des affaires et presque celle de commander. Très loin vers le nord, à plus d'une lieue, la division Barry disparaissait;

dans l'espace abandonné par elle, la brigade Martinez venait manœuvrer et se déployer.

« Est-ce par ordre du général en chef? » poursuivit-il.

Le général ne donnait pas d'ordres, les choses se faisaient comme d'elles-mêmes. Il se tenait à côté de son artillerie que le général de Blois venait d'établir devant Baccon. L'artillerie bavaroise fumait et fulgurait dans tout l'espace ouvert entre les arbres et le château blanc : il la regarda de ses yeux durs, ombragés par les sourcils, couverts par la paupière, soupçonneux à la lumière et mécontents de voir, puis se retournant vers ses batteries, il montra à son escorte son fin profil, ses traits pensifs, le pli sévère de ses lèvres prises l'une l'autre dans un volontaire silence et sur lesquelles les moustaches blanches apposaient le cachet de la discipline et de l'uniformité.

— Que fait-il donc, celui-là? demanda-t-il d'une voix mécontente.

Et il montra du bras, vers la gauche, un capitaine qui sortait de la ligne d'artillerie en emmenant au galop deux de ses pièces.

— Je ne sais pas, mon général, je ne comprends pas..., répondit le général de Blois, en suivant à travers sa lorgnette cette manœuvre incompréhensible.

L'officier, parvenu à cinq cents mètres du front, s'arrêta, tira une salve, puis ramena son monde, toujours au galop. Un colonel d'artillerie s'était précipité sur ses traces, un officier d'état-major accourait le chercher ; l'un à droite et l'autre à gauche, ils l'accompagnèrent jusque devant le général, comme des gendarmes amènent un délinquant.

— C'est pour ne pas rester sans rien faire, expliquait-il. D'ici, mon calibre ne porte pas, alors je m'avance, c'est naturel...

— C'est vrai, mon général, ajouta le général de Blois ; à cette distance, le canon de 4 n'a pas d'effet.

Le colonel d'artillerie fit une moue mécontente : on avait

transgressé ses ordres ; mais toute explication devenait inutile, car le capitaine, rien qu'en tournant vers le général sa figure pâle, nerveuse, encadrée de barbe rousse, l'avait conquis ; une communication fluidique s'était faite entre eux, l'échange de ce que le regard traduit seul, de ce que les mots n'expriment pas.

— Bien, bien, je ne vous en empêche pas, répondit le général d'Aurelle.

Et comme une bonhomie singulière, un sourire inaccoutumé effaçaient dans l'instant sur ses traits la dureté du masque militaire, il remarqua l'air rogue qu'avait gardé le colonel d'artillerie.

— Surtout, qu'on le laisse faire, ajouta-t-il. C'est un homme.

Il s'amusa à le voir retourner vers ses canonniers, reprendre son manège, jusqu'à ce qu'à la fin la batterie tout entière allât s'établir un kilomètre plus avant. On répétait dans l'état-major le nom de ce capitaine : Duplessis de Grenédan ; mais un officier survint et provoqua un autre mouvement de curiosité en annonçant au général : « La Renardière est à nous... ». On galopa ; les canons bavarois venaient de faire silence, éteints ou disparus ; la fusillade progressait au delà des peupliers ; quelque chose de mystérieux, incendie ou carnage, s'accomplissait là dans une rumeur ; la rivière franchie, ce fut un village bien caché jusque-là derrière les arbres, une longue rue jonchée de corps blessés ou morts, puis cette Renardière, fumante, démantelée, redevenue chose française ; des hommes prenaient possession du château, ouvraient les volets déchiquetés par les balles ; des compagnies en files pénétraient dans le parc par-dessus les murs éboulés ; un piquet prêt à emmener des prisonniers bavarois leur faisait livrer leurs armes et leurs munitions.

Sur ces scènes diverses, un même calme surprenant ; plus aucun bruit de bataille, la trêve, la sécurité. Le général

Peytavin, crotté jusqu'au genou, vint rendre compte au général d'Aurelle ; il avait traversé une mare et pénétré le premier dans ce parc, à la tête de ses soldats. Un peu plus loin, l'état-major entier fit halte dans une petite ferme ; l'escorte resta dehors, sur le terrain même que venaient d'évacuer les canons bavarois. C'était étrange, qu'ils eussent pu menacer si fort tout à l'heure et disparaître en si peu de temps. La journée paraissait si bien finie, qu'on débrida pour donner l'avoine aux chevaux ; pourtant des escadrons battaient l'estrade dans l'espace ouvert entre les deux châteaux. Ils arrivèrent à l'allure de charge, puis conversèrent légèrement aux cris de leurs officiers. Pierre les enviait ; ç'aurait été bon de galoper dans leur ligne et de régler sur le guide, Cornette qui n'avait jamais fait l'école d'escadron.

— Enfin, voilà les lanciers qui font quelque chose, dit une voix à côté de lui.

— Ils ne sont pas de chez nous, reprit un autre. Ils sont du 2e...

Selon cet homme, le 5e lanciers se trouvait dans une division à part, formée par toute la cavalerie du 15e corps ; le général qui la commandait était un vieux qui parlait fort et qui portait un képi monumental... Il était venu une fois au bivouac et il avait goûté la soupe. Une discussion s'éleva sur la force de cette division : douze régiments, d'après les uns, quinze, d'après les autres ; mais Pierre, que tant de sécurité mettait mal à l'aise, songeait et se taisait. « Où ce vieux général avait-il pu mener tant d'escadrons? » se disait-il. « Par ordre du général en chef, ou d'après les circonstances, de son propre mouvement? »

En arrière, plus rien ; l'armée avait fait serrer vers la rivière ses lignes compassées ; Baccon, dégagé de toute troupe, apparaissait abrupt et nu, comme sur le ciel du matin. A droite, on devinait des mouvements mais aucune action ; à gauche, au contraire, le bruit redoublait ; il sem-

blait que la bataille se fût fixée et que le canon n'avançât plus. Là, peut-être, cette cavalerie?... A ce moment, une voix appela : « Persanges ! Persanges ! » Le capitaine de Langalerie sortait au trot de la ferme ; du bras étendu, il faisait signe à Pierre de le suivre et lui montrait justement la direction du nord, de la canonnade, du danger. Il fallut rebrider Cornette, la tirer du rang ; l'officier était déjà hors de vue quand Pierre, à sa poursuite, galopa vers le Grand-Luz.

II

Bien que le général en chef n'eût pas cessé de se tenir à la droite de l'armée, l'intérêt principal de la bataille était à la gauche et le dénouement s'y préparait. Le 16e corps soutenait son combat de ce côté ; devant un adversaire trop faible pour l'entraver, il avait aisément suivi les directions prescrites par l'ordre de la veille. Selon la lettre de cet ordre, la division Barry, allant de Charsonville à Saintry, la division Jauréguiberry, s'avançant d'Epieds sur Cheminiers, commençaient d'envelopper les Bavarois dans un grand cercle que le rôle de la cavalerie était de fermer.

Réussissait-elle à percer jusqu'à la route de Paris, qu'elle coupait toute retraite au corps bavarois et l'obligeait à capituler. Le général Reyau, avec ses soixante-douze ans d'âge, était chargé de tenter ce coup. Il avait déployé, vers midi, des escadrons face aux cuirassiers qui lui barraient le chemin, et d'abord canonné, manœuvré, piétiné. Deux heures s'écoulaient sans que le manège eût abouti enfin au mouvement. C'est que le général Reyau songeait moins à tourner l'adversaire qu'il ne craignait lui-même d'être tourné. La veille, un avis du général en chef lui avait donné pour possible l'intervention de la division prussienne von Wittich, pour dangereuse la direction de Châ-

teaudun : il ne cessait pas depuis lors de voir à l'horizon comme un mirage d'enveloppement. Quelques francs-tireurs français qui parurent de ce côté suffirent pour donner au mirage un aspect de certitude et de réalité. Le général Reyau, ne doutant pas que ce ne fût l'ennemi, sûr de son danger imaginaire, se retira du combat et ramena ses troupes aux cantonnements du matin, emportant dans son tourne-bride fatal le résultat de la journée.

Plus encore, car au combat les fautes des uns rejaillissent sur les autres et se paient en douloureuses rançons, ces escadrons en retraite compromettaient l'infanterie française qui combattait devant Cheminiers. Ils rendaient disponibles les deux batteries bavaroises qui jusque-là les avaient canonnés. L'appoint de ces deux batteries, jeté tout à coup dans la folle balance du combat, en changeait l'équilibre, en renversait le fléau. Elles prenaient à partie un bataillon du 37e de marche, qui s'avançait de Cheminiers vers Champs, le culbutaient, provoquaient sur la ligne un instant de désordre dont l'infanterie bavaroise profitait à son tour pour contre-attaquer. Mobiles de la Sarthe et fantassins du 37e, tout cédait pour un instant; le village même eût été perdu, sans la précaution prise par l'amiral Jauréguiberry de le retrancher.

La garnison s'y cramponnait, mais la contre-attaque n'en avait pas moins arrêté, refoulé l'approche, en sorte que là non plus le cercle de la bataille ne se fermait pas. Faute d'une de ces grandes volontés militaires devant lesquelles tout plie, et même la volonté de l'adversaire, l'action commencée sur une ligne débordante s'achevait par une lutte de front; faute d'une main pour pétrir la matière combattante, la figure du combat flottait au hasard, selon les lois élémentaires de la mêlée et du corps à corps; faute d'un général, la journée s'achevait en bataille de soldats.

De degré en degré, de hasard en hasard, le 16e corps avait ogressé jusqu'à Coulmiers; c'était là le point sensible

et l'objet décisif. Tout l'art du monde n'aurait pas pu choisir un réduit plus favorable au défenseur. La lisière d'un parc, longue de six cents mètres, parallèle au front français ; sur cette lisière, une haie dense, véritable parapet ; derrière, une allée surhaussée formant banquette ; devant, un terrain découvert, formant glacis ; à l'angle du parc, un coffre flanquant, la ferme de Cléomont ; en arrière, plusieurs maisons donnant des feux sur les abords de cette ferme : cette ligne de résistance présentait ces propriétés combinées, cet appui mutuel que l'ingénieur donne aux diverses parties d'un ouvrage fortifié.

La division Barry arrivait devant l'obstacle ; ses baïonnettes s'y dirigeaient d'elles-mêmes, comme vers une montagne d'aimant. Une seule ligne de tirailleurs la couvrait, au lieu des deux chaînes qu'ils avaient formées le matin ; ces deux essaims, en avant de la masse, s'étaient peu à peu fondus ensemble, la logique du combat réfutant sur ce point une opinion personnelle du général Chanzy. Le 7e chasseurs devant Cléomont, le 31e de marche et les mobiles de la Dordogne devant la lisière du parc, s'arrêtèrent d'abord, étonnés par le feu rapide des Bavarois ; puis, le reste de la division gagnant vers eux, les soulevant pour ainsi dire, les lança plus avant, comme un flot qui monte sur une dune projette une écume devant lui. Cette fois, ils arrivèrent tout près, mais sans pouvoir tenir et, coulant encore le long de la pente, s'arrêtèrent dans une allée creuse que bordait une ligne de peupliers. Alors le général Barry songea à tourner l'obstacle par la droite et lança vers la lisière sud du parc un bataillon du 38e de marche. Cette attaque échoua encore, et cependant la troupe abondait partout, bouillait, crépitait ; son flux puissant, houleux, semblait retenir l'événement et refuser de l'accomplir encore ; le commandement se flattait de hâter cette heure, le général Barry ordonnait un nouvel assaut, et le général d'Aurelle, en plaçant une batterie

au Grand-Luz, pensait l'aider par son canon ; mais, aux yeux de Dieu qui voient le monde, ces vagues montantes n'étaient pas moins rythmiques ni moins fatales que celles de la mer ; elles étaient cette marée française qui s'enfle d'elle-même et que nul ne conduit, celle qui jadis avait couvert l'Europe, dans un fracas d'armes et dans des cris de liberté, et porté les hommes au-devant des hommes, les nations vers les nations, distribué la France aux quatre vents de l'histoire, sans compter, sans savoir qu'à la fin il faudrait la reprendre et la garder avec l'épée, trésor inconnu, toujours menacé.

Le combat parvenait à cet apogée quand Pierre, au galop, déboucha du Grand-Luz. Il vit à sa gauche les réserves intactes de la division Barry, à sa droite des bataillons qui se fondaient et se brûlaient au feu, un désordre, un ravage, quelque chose d'odieux mais de captivant. Il hésitait entre le désir de se jeter là dans l'action et le devoir de chercher plus loin le capitaine de Langalerie. Des brancardiers, auxquels il ne prit pas garde, puis deux soldats, s'approchèrent de lui.

— Prête-moi ton cheval, dit l'un d'eux brutalement.

— Mon cheval !... répondit-il étonné de la rudesse de ce paysan.

— Té ! reprit l'homme, vois ce pauvre blessé qui perd tout son *sangue*.

Il montra son camarade pâle, à bout de forces ; celui-là suppliait aussi, par l'attitude, par le regard surtout, qu'on l'assît sur cette selle pour le mener jusqu'à l'ambulance. De nouveau, Pierre se souvint du capitaine de Langalerie ; mais aussitôt une voix parla en lui, celle du devoir humain, plus impérieux que le devoir militaire. « Prête-lui Cornette, » disait cette voix, et il obéit. Il aida à soulever le blessé, à l'asseoir, lui fit chausser les étriers et lui mit les rênes en main, comme à un enfant. Cornette, sagement, se laissait faire et ménageait ses mouvements comme si elle avait compris.

— Tu me la ramèneras, au moins? demanda Pierre.

Et il planta sa lance en terre pour bien marquer l'endroit du rendez-vous.

— Parole d'honneur... Parole d'honneur, répondait l'homme.

Il dit être des mobiles de la Dordogne, montra son matricule sur sa chemise, et, pour plus de garantie encore, donna son fusil en gage. C'était une arme américaine; mais la baïonnette française, avec sa douille trop large, ne s'y adaptait pas; le Limousin en avait ligaturé la poignée au bout du canon avec sa cravate de laine bleue.

— Tes cartouches?... et puis, montre-moi comment tu charges.

Le mobile, peu sûr de lui-même, voulut décomposer la charge et compter les douze temps; mais Pierre, impatient, lui reprit l'arme et courut vers les tirailleurs.

Il longea plusieurs compagnies, immobiles, dans la position de *genou, terre*, et surprit au passage le regard d'un capitaine, mécontent que ce schapska osât s'aventurer au milieu des képis. Quelques cadavres, un sac, un fusil, des débris alignés traçaient à terre un des emplacements sur lesquels les tirailleurs s'étaient arrêtés. Le sol égratigné, éparpillé en petites gerbes de poussière, fumait çà et là, comme s'il était poreux et si du soufre brûlait dessous. « Les balles..., » songea Pierre.

Un bruit rauque, pareil à celui d'une corde à violon qui se casserait, offensa son oreille : celle-là, vraiment, avait sifflé d'un peu près.

Irrité, il courut plus vite, mais n'aperçut rien de l'ennemi que des nuages denses, floconneux, répétés : « L'artillerie. » Mais ce mot pensé s'effaça aussitôt de son esprit; il arrivait à l'allée des peupliers; il entrait dans la fusillade vivante, sous le feu mortel, et tout à coup les voyait, eux, les lanceurs de balles.

— Faut-il tirer? demanda-t-il à un sergent fourrier debout à côté de lui.

— Tire à volonté, mon fils, répondit le sous-officier. C'est-à-dire, ne tire pas comme une andouille. Prends-moi le Prussien dans ton cran de mire, envoie-lui ça *recta.*

Les fusils bavarois crachaient des flammes ; les casques au ras de la haie semblaient des tortues marchant sur un mur. Pierre voulut viser, mais, une nappe de fumée passant devant lui, il vit danser sur cette blancheur le cran de mire et le bout du canon.

Il pressa la détente, reçut le recul dans l'épaule, prit une cartouche pour recharger.

— Halte au feu ! commanda quelqu'un à ce moment. Ne chargez plus !

Et d'autres voix crièrent dans le rang même :

— Debout !... garde à vous !... A droite, alignement !...

Le général Barry, pied à terre, l'épée à la main, était venu se placer à vingt mètres devant la troupe ; les officiers de son état-major, laissant les chevaux aux hommes d'escorte, arrivaient les uns après les autres, cherchaient la garde du sabre sous la pelisse et dégainaient. Un calme, un silence succédaient à la fusillade ; si Pierre eût pu réfléchir en ce moment, il aurait compris que la batterie bavaroise cessait son feu sous les arbres du parc et se retirait. Mais des commandements allemands s'entendirent, plus hauts et plus durs que ne sont les commandements français ; une salve ratée traîna le long de la haie avec le bruit d'une étoffe qui se déchire ; à quelques pas de Pierre, un homme tomba, les bras étendus.

— En avant ! répéta le général Barry. Enlevons ces gens-là !

Le rang frémit, prêt à se détacher du sol, puis ce frémissement faiblit, avorta à devenir le mouvement. Alors, au galop d'un cheval gris, un chef de bataillon, grand, gros, le visage coloré, arriva par la gauche du rang ; il s'arrêta à côté du général face à la troupe, le sabre levé, et parlant à ses hommes avec l'accent de leur pays :

— Té ! les enfants de la Dordogne ! leur dit-il. Auriez-vous peur, pas moinsse?

Il mit son képi au bout de son sabre et les brandit tous deux à bout de bras, puis marcha droit à l'obstacle, en criant de sa voix puissante :

— En *avanne* la Dordogne, en *avanne!*

Derrière lui, la troupe entière versa dans le mouvement ; ceux du 38e, à droite, partirent avec quelques pas de retard sur ceux de la Dordogne, mais ils coururent plus rapidement ; toute la ligne, flottante, sinueuse, s'accéléra, se précipita, avec un piétinement sourd, avec des cris furieux :

— A la baïonnette ! criait Pierre. En avant !

— Vive la France ! hurlaient les autres. Vive la Dordogne ! En avant !

Pierre ne sut jamais comment il avait traversé la haie. Tout d'un coup, il était de l'autre côté ; ce gros commandant, apparemment blessé, tombait sur l'encolure de son cheval et se reprenait des deux mains au pommeau.

A droite et à gauche, des officiers le soutenaient. Avant que le zèle policier des chefs eût rétabli l'ordre et soigneusement bridé l'élan des soldats, des hommes s'étaient échappés à la poursuite des Bavarois. Des soldats du 38e de marche arrivaient d'un autre côté ; ils chassaient devant eux à coups de crosse des Bavarois qui demandaient grâce, qui se rendaient :

— *Bayern! Bayern! Nicht Preussisch! Katholisch! Kamaraden!*

— Ne les frappez pas, cria Pierre. C'est lâche !

— Qué que tu dis, toi? De quoi que tu te mêles? répondirent d'abord ces hommes.

Puis, les paroles de Pierre agissant autrement sur eux, ils se mirent à rire et rassurèrent leurs prisonniers :

— Pas de mal ! *Nix capout!* Nous Français ! Pas méchants ! Camarades !

L'allée qu'ils suivaient à travers le parc était sombre,

longue, déserte. Pierre se souvint des allées de Persanges, en novembre, et reprit conscience à ce souvenir. Il vit que ses mains étaient égratignées, comme par des épines, la baïonnette, la cravate bleue manquaient au bout de son fusil. De la lumière, de l'espace : la cour du château ; devant la porte, un prêtre en surplis criait à tue-tête, les bras étendus : « Ambulance ! Ambulance ! » Sans doute pour protéger des blessés ; mais les soldats du 38e le huèrent, ne comprenant pas.

Ils disparurent dans les rues du village, pleines déjà de chasseurs à pied, de mobiles et de dragons ; des affamés achetaient du pain, du fromage à la porte d'une petite épicerie.

— Allez, mangez, buvez, disait le marchand. Pour une fois que vous trouvez à votre suffisance...

Un broc à la main, il versait le vin à la ronde, et se disait content de revoir les pantalons rouges, bien content. Pourtant il regardait souvent vers une ferme, massive et blafarde, au delà des champs dénudés. Le feu d'une batterie bavaroise établie là le préoccupait.

— Comment donc le général de cavalerie a-t-il fait, dit-il à Pierre, de ne pas aller leur prendre leurs canons?

— La cavalerie n'a pas marché? demanda Pierre à son tour.

— Quel malheur ! De si beaux régiments !

A midi, la cavalerie française se tenait déployée vers Saint-Sigismond ; en marchant sur l'Ormeteau, elle aurait pris les Allemands comme dans une souricière ; mais ce général avait *mangé la consigne* et s'était retiré sur Prénouvellon.

— Nous les aurons ce soir, leurs canons, répondit Pierre.

Et comme le désordre croissant dans les rues ne laissait reconnaître aucune intention de poursuite, il ajouta : « Ou demain matin. »

Les égarés appelaient : « Eh ! les hommes du 37e ! Par

ici les Bordelais ! Les Ariégeois ! ohé ! les Ariégeois ! » Cependant, les bataillons continuaient à suivre l'impulsion du combat et venaient les uns après les autres se blouser dans le parc ; il fallait chercher des issues pour les faire sortir et les mener aux emplacements de bivouac.

Le général d'Aurelle envoyait l'avis qu'une contre-attaque était possible pendant la nuit ; il interdisait les chants et les feux. C'est pourquoi, tandis que les Bavarois se traînaient vers la route de Paris, au comble de la fatigue et du désarroi, l'armée immobilisée déployait les tentes ou tendait le dos sous la pluie qui commençait à tomber.

Le soldat de la Dordogne, fidèle au rendez-vous que marquait la lance de Pierre, attendait, accroupi sous l'encolure de Cornette ; il se lamenta sur sa baïonnette perdue.

— Prends celle d'un mort ! lui dit Pierre.

Et tandis que l'homme s'approchait des cadavres étendus aux abords du parc, lui-même, en s'éloignant, évita ceux qui gisaient autour de Cléomont, les uns pliés, recroquevillés, d'autres accoudés, soulevés à demi. Par quel hasard étaient-ils tombés juste dans ces poses, alors que tant de gestes sont possibles aux membres, tant d'attitudes au corps? Et pourquoi juste à ces places, pourquoi pas plus près du village? Pourquoi pas au milieu des champs? Pierre regarda vers Baccon et ne vit qu'un désert morne et pluvieux. Effacé le tableau d'une heure dont l'histoire se souvient si longtemps ; évanouie la vision changeante, sans cesse en marche du matin au soir, jusqu'à ce qu'à la fin elle se fixât ici dans le carnage et dans la mort. « Mais si la cavalerie avait fait son devoir? » songea-t-il encore, cherchant une autre issue par d'autres événements. Alors, la bataille se serait achevée de bonne heure, et sans cet assaut meurtrier. « Oui, mais d'autres seraient morts ailleurs ! » ajouta-t-il aussitôt. Il pésait pour la première fois dans son cœur toute la gravité du devoir militaire, ces rançons du champ de bataille, ces fautes qui ne s'absolvent

que par la mort d'autrui et, devant cette aveugle loi de punition et d'impunité, comprenait qu'il convient d'essuyer ce sang de la guerre comme le chirurgien essuie sur la table de l'hôpital le sang de la douleur et de la guérison, de le pardonner, de l'oublier, surtout de ne pas prononcer, entre ceux pour lesquels il coule et ceux qui le font couler, lesquels sont les vrais ennemis.

Cornette, attentive aux choses, retrouvait d'elle-même l'entrée du Grand-Luz. Elle hennit aux chevaux d'escorte attachés le long du mur : le quartier général était là. Après la soupe, le châtelain fit distribuer du vin aux lanciers ; on but à l'armée de Paris. Denis Stanislas arriva sur ces entrefaites, apportant une bouteille d'eau-de-vie ; il s'était trouvé à l'extrême droite, où l'on n'avait rien fait, et contestait le succès de la journée. Une discussion suivit, presque une rixe, dont Pierre, en s'endormant dans la paille, entendait les éclats. Vers minuit, des gens lui passèrent sur le corps ; à quatre heures, d'autres sortirent de nouveau ; c'était pour des ordres et des contre-ordres ; pourtant aucune alerte ne troubla cette nuit jusqu'au matin blafard, jusqu'au réveil joyeux. Pierre s'étonnait de cette allégresse confuse, de ce bien-être sans raison ; tout à coup, le souvenir de la victoire lui revint.

« Battus ! Ils sont battus ! » songea-t-il, aiguillonné par cette idée, marchant à grands pas dans le parc.

Des coups de canon s'entendaient au nord-est : un nouveau combat, peut-être? une autre journée sanglante avant d'autres dans Orléans? C'était la division venue de l'amont de la Loire, arrivée à Cercottes, qui rencontrait là une arrière-garde bavaroise et qui la reconduisait à coups de canon. L'armée, paisible, ne prenait pas garde à ce bruit de bataille. Une distribution se faisait dans l'escadron ; le fourrier jetait des pains en tas sur des toiles étendues à terre. Des hommes passaient le long du parc, emportant des bottes de paille embrochées au bout de leurs baïon-

nettes ; le ruisseau débordait sur le bivouac ; ils cherchaient un autre emplacement. Et jusque vers Coulmiers, les tentes demeuraient tendues ; elles se succédaient sur le sol comme les cases d'un damier ; les feux rouges des cuisines brodaient de flammes leur long carrelage blanc et noir.

Vers dix heures, quelques troupes levèrent le camp et marchèrent vers la forêt ; un convoi, qui sans doute appartenait à ces troupes, coupa transversalement le champ de bataille de la gauche vers la droite ; la tête s'en perdit dans les bois. A son tour, l'état-major décampa avec l'escadron d'escorte pour aller préparer à Villeneuve-d'Ingré le nouveau quartier général ; le capitaine de Maumigny demeura seul et partit à midi avec le général.

Pierre les suivait, avec trois autres lanciers. Les chevaux glissaient sur la terre grasse ; gênés dans leur allure, braqués sur le mors, ils talonnaient la queue d'un bataillon qui s'attardait devant eux. C'étaient les mendiants du 32e mobiles ; ils ne portaient pas de havresacs, mais des besaces de toile cirée qui leur servaient aussi de cartouchières, pas de souliers, mais des sabots, ou des pantoufles informes faites d'une planchette qu'un morceau de toile enveloppait. Pourtant la victoire et la joie communes s'étendaient jusqu'à leur misère, car un vague chant qui hésitait, qui se répétait, courait çà et là sur leurs bouches ; cette émanation de leur troupe traînait derrière eux avec leur odeur de troupeau :

La République a décrété,
Comme en quatre-vingt-douze :
La patrie est en danger.
Aux armes ! aux armes !
La France a battu le rappel...

Les ordres du général interdisaient de chanter pendant les marches, mais cette fois il laissait faire, il pardonnait. Vers Montpipeau, on rencontra au bord de la route un

groupe de paysans et, parmi eux, l'aumônier qui s'occupait de faire creuser une fosse et d'ensevelir des morts. Appuyé des mains sur son parapluie, sa soutane relevée sur ses houseaux boueux, il paraissait las ; pourtant il s'avança rapidement à la rencontre du général et le félicita pour le beau et consolant spectacle que l'armée avait présenté la veille devant la Renardière et devant Coulmiers.

— Mon général, c'était comme une revue ! dit-il enthousiasmé.

— Grâce à Dieu, l'ordre a été conservé, répondit le général en se remettant en chemin.

Il dit au capitaine de Maumigny qu'il ne s'enorgueillissait pas des événements de la veille comme d'un succès personnel ; mais, y reconnaissant le doigt de la Providence, il les acceptait comme un encouragement d'en haut aux premiers efforts faits par la France pour recouvrer une discipline, une religion. Sa tâche personnelle allait être de redoubler de vigilance, de soutenir, de confirmer de jeunes troupes, de les élever jusqu'à la hauteur des armées de métier. Il continuait de regarder ces pauvres mobiles du Puy-de-Dôme et mesurait dans son esprit toute la distance qui les séparait de vrais soldats ; quelques-uns déchaussaient justement un cadavre bavarois rencontré au bord du chemin, et le laissaient là, jambes nues. « Qu'ils l'enterrent, au moins, » dit le général, et, sans insister davantage, il passa souriant, confiant en Dieu.

L'instant paraissant favorable au capitaine de Maumigny, il fit à Pierre un signe d'intelligence :

— Mon général, dit-il, il y a là un petit lancier qui se trouve être le neveu du colonel Brunot.

— Ah ! répondit le général intéressé. Comment s'appelle-t-il?

— Pierre de Persanges, répondit Pierre, tremblant de s'approcher jusqu'au botte à botte, et de regarder dans les yeux un homme si puissant.

Pourtant, toute distance hiérarchique était effacée ; il n'y

avait plus là que deux hommes d'un même monde, s'entretenant d'un ami commun.

— Eh bien ! Persanges ! disait le général, où est ce cher Brunot à présent?

Et quand Pierre eut raconté la mort du colonel :

— Quelle perte !... Il nous faudrait ici des hommes comme lui.

Sa main gauche était de fer à l'aplomb du pommeau ; sa main droite jouait avec la rêne, d'un geste machinal, saccadé, qui agaçait son cheval. Il regarda Maumigny à gauche et Persanges à droite, et parlant entre eux à cœur ouvert :

— Nous sommes tous entre les mains de Dieu, dit-il.

Le capitaine de Maumigny fit signe à Pierre que le général ne parlerait pas davantage et que l'audience était finie.

— Marchons-nous sur Orléans? fit Pierre, enhardi.

Et, de la tête, l'officier répondit : « Oui. »

On dépassa ce village des Ormes où Pierre avait rencontré les premières troupes de l'armée, dans la journée du 11 octobre ; il se haussa sur les étriers, cherchant à l'horizon les tours de la cathédrale, et ne vit rien que le paysage fourré, confus ; une tombe commune était dressée là, sur le tertre de laquelle flottait le drapeau français. Un murmure errait dans l'air, un son doux et musical accompagnait le crépitement de la pluie sur les feuilles et le rythme lourd de la troupe en mouvement. C'étaient dans tous les clochers de la ville pieuse, à Saint-Euvert, à Saint-Paterne, à Saint-Aignan, les cloches, les vieilles cloches françaises qui sonnaient la délivrance d'Orléans.

III

La journée du 11 fut une sorte de repos dont on profita pour vaquer aux besognes domestiques, au lavage du linge,

au ferrage des chevaux. Les troupes étaient encore en marche pour gagner les nouveaux camps qu'elles devaient occuper autour d'Orléans ; mais le soir, elles furent en place et le lendemain le service des estafettes recommença. Pierre ayant trotté jusqu'à Gidy, rapportait vers onze heures une lettre du général Peytavin. Un rassemblement de curieux devant la petite maison occupée par le général d'Aurelle l'obligea de mettre pied à terre et de tirer Cornette par la bride à travers cette foule, avec des « : Prenez garde ! », avec des « Holà ! »

— Gambetta... Spuller, disaient des voix.

— Et celui qui cause avec le préfet?

— C'est le ministre des Postes et Télégraphes.

— Non, c'est Freycinet.

Les membres du gouvernement arrivaient justement de Tours pour conférer sur la situation militaire. En attendant le général, qu'on était allé chercher, ils s'entretenaient entre eux ou questionnaient les officiers d'ordonnance. Le capitaine de Langalerie déployait une carte contre le mur et montrait à Gambetta, avec la pointe du crayon, le cours de la Conie. La veille, le général Chanzy avait proposé d'occuper avec le 16e corps les bords de cette rivière ; mais le général d'Aurelle trouvait cette ligne trop éloignée, trop en l'air ; son intention était de tenir l'armée bien massée autour d'Orléans.

Gambetta, les yeux en l'air, mâchonnait son cigare, en homme étranger à ces choses et qui ne s'y intéressait pas. « Oui, oui, je comprends, » disait-il, d'un air distrait ; mais, comme Pierre posait sa lance contre le mur et mettait la main sur le bouton de la porte, il le prit par l'épaule au passage et demanda :

— Et ce petit soldat-là, d'où revient-il?

— D'où venez-vous? demanda à son tour l'officier d'un ton plus dur, étonné que le ministre l'interrompît par une question de si peu d'importance.

Et quand il eut répété la réponse de Pierre, quand il eut montré Gidy dans la plaine, à l'ouest de Chevilly :

— C'est loin, c'est très loin, dit Gambetta, en suivant du même regard distrait la pointe du crayon. Y a-t-il bien dix lieues?

Il se trompait du double sur la distance, n'étant pas familier avec l'échelle de la carte d'état-major ; mais, sans attendre que le capitaine eût rectifié :

— Regarde donc, Spuller, ce petit lancier a fait dix lieues pour venir jusqu'ici...

Sa tête légèrement renversée en arrière, dans une attitude de lutte et de domination, ses yeux dissymétriques, son nez puissant, ses lèvres bonnes le faisaient pareil à tant de gravures ou d'images affichées aux vitrines des libraires, collées au mur des cabarets ; mais ce à quoi Pierre n'avait pu s'attendre, c'était cette familiarité, cette bonhomie, le bien-être qu'elles laissaient au cœur, le pouvoir sympathique par lequel cet homme, en si peu de mots, pouvait effacer la fatigue, doubler la bonne volonté. Le général arrivait et tous ces personnages entraient dans la salle des délibérations.

Lui, lancier, emmenait Cornette, la descellait, frottait avec le bouchon de paille ses membres las, son corps efflanqué. Grandes besognes : servir ce cheval, n'était-ce pas servir le pays?

Et comme une récompense, juste à la fin du pansage, le vaguemestre lui remettait une lettre de Persanges. Germaine écrivait dans la journée du 10 :

« Quelle joie, mon Pierre chéri. L'avocat Malfroy vient de nous apporter la bonne nouvelle de cette victoire. J'étais au bout de l'allée, occupée à faire retendre les fils de fer de la vigne vierge (je suis chargée de tous ces détails, depuis que Fernande nous a quittées), quand j'ai vu l'avocat qui montait vers moi en agitant un papier. « Pierre est

« victorieux ! cria-t-il. Pierre s'est couvert de lauriers ! » J'ai cru que vous aviez accompli une action d'éclat, mais ce n'était qu'une petite dépêche de six lignes où rien n'indiquait si vous avez eu l'occasion de vous distinguer ; quelle que soit la bravoure d'un soldat, il faut encore qu'il puisse en faire preuve ; on annonce seulement que l'armée a remporté un grand succès hier, qu'Orléans est réoccupé depuis ce matin et que Cathelineau y est entré le premier avec ses Vendéens. J'ai conduit M. Malfroy près de votre mère et l'y ai laissé pour venir vous écrire ; il dit que tout est possible à l'armée de la Loire, après un pareil début ; elle peut délivrer Paris, elle peut sauver la France.

« De la confiance et encore de la confiance ! » s'est-il écrié, et, en disant cela, il se mit à pleurer. Nous aussi, nous pleurions, mais de joie, d'orgueil. Comment ne pas espérer dans notre pays, quand il vient de faire un effort pareil? Mais l'avocat est très triste depuis quelque temps ; nous supposons qu'il avait gardé jusqu'au bout l'idée d'épouser Fernande ; il parle de s'engager dans les zouaves du Saint-Père, de verser son sang pour la patrie et pour la religion, toutes choses qui ne sont guère dans son tempérament. On ne l'a pas pris dans la garde nationale, je ne sais pourquoi ; mais papa en est, il nettoie lui-même son chassepot ; votre oncle Brunot aussi, tout le monde enfin. C'est le colonel Durdant qui commande ; il est très fatigué, très vieilli, il ne se teint plus. M. Duvernet prend la parole dans des réunions publiques ; il raconte ce qui s'est fait en 1793, mais toujours en se moquant un peu. L'autre soir, par exemple, à un professeur de mathématiques qui proposait de fortifier Lons-le-Saunier et de fabriquer des canons au moyen de tuyaux d'égouts, il a répondu que l'artillerie n'était pas nécessaire, que le courage suffisait et qu'il proposait simplement de fabriquer des piques au moyen de queues de billard. Enfin tout le monde s'agite, mon Pierre, chacun travaille à sa manière et selon son esprit, mais ce

que j'admire le plus, c'est le calme de votre mère ; on dirait que les événements extraordinaires auxquels nous assistons lui sont familiers, qu'elle les avait prévus, qu'elle les attendait ; elle n'en souffre pas, elle en vit pour ainsi dire ; elle est tellement au-dessus de la terre que je reste toute sotte devant elle, tout intimidée, que je ne sais quelle langue lui parler, et je me souviens par moments de ce que vous disiez un soir, qu'il est bien difficile de vivre avec les saints... Comment comprendre que vous êtes son fils, lorsqu'on sait vos idées sur la foi, et pourtant vous lui ressemblez, mon Pierre ; quand elle sourit (si rarement !), c'est votre bouche et vos dents que je crois voir, et quand elle parle de Dieu, du devoir envers le prochain, des sacrifices qu'on doit au pays, il me semble entendre votre voix qui se passionne pour la science, la justice et la vérité. Le croiriez-vous, mon Pierre? Étant seules dans ce château et pensant uniquement à vous, nous parlons fort peu de vous. Est-ce parce que nous nous entendons là-dessus sans mot dire, ou parce que nos deux amours pour vous sont trop différents, et le mien pas assez saint? Je parle davantage de vous avec Mélanie Virot, avec Amable Barbier, avec Marie Cabaud : il ne reste plus ici que les vieux, les hommes jeunes ont tous été rappelés au service ; et l'autre jour, j'ai raconté votre campagne à Brocard ; il demandait si vous aviez un grade, il ne veut pas mourir avant de vous avoir vu *habillé en officier*. Mon Pierre, tous ceux qui vous ont connu vous ont aimé ; l'amour que vous avez laissé derrière vous m'aide à vivre dans ce triste Persanges qui n'est plus votre Persanges, mais une pauvre maison en deuil de vous. C'est dans votre chambre qu'on sent le plus vivement votre absence ; j'y suis en ce moment pour vous écrire ; on y respire l'odeur de vous ; tous les objets sont aux places où vous les avez laissés ; la table où il y a eu vos taches d'encre, la glace qui vous a vu tout petit, le tableau où vous avez tant tracé, tant effacé de figures et de

calculs... Et vos belles pensées sur la vie, sur les hommes, tout ce que vous rêviez de généreux, hélas ! tout est effacé aussi, tout est devenu tellement impossible ; on n'ose même plus s'en souvenir ; comme dans une maladie on a peur de la vie, on ne fait pas de plans d'avenir ; on ne demande rien à Dieu que de recouvrer la santé. Mais vous, mon Pierre, espérez, aimez, souvenez-vous de moi ; là où vous êtes, au bivouac, au camp, qui sait où? dans vos fatigues et dans vos dangers, que je sois aussi ; à Orléans surtout, ayez-moi dans votre cœur ; et puis, pour que je me sente près de vous, bien près, envoyez-moi un anneau qui m'attache à vous pour toujours, une bague de fiançailles que vous achèterez justement à Orléans ; il me semble que notre bonheur en sera meilleur, mon Pierre charmant, que notre amour en sera béni. Je préférerais à toute autre pierre une turquoise bien ovale, d'une jolie couleur bleue ; méfiez-vous de celles qui sont trop pâles, elles verdissent et meurent. A défaut d'une turquoise, un saphir ; pas de perles, car je porte au cou les perles légendaires des Persanges... Ces perles ne peuvent vivre, vous le savez, que sur la femme des aînés de votre nom. Fernande, avant de partir, me les a confiées, de la part de votre mère. Elle vous fait dire qu'elle vous aime et qu'elle prie Dieu pour vous, mais elle ne peut pas vous écrire souvent, elle est très occupée. On l'avait mise d'abord à la pharmacie, pour l'habituer ; maintenant elle est à la salle des convalescents et soigne des blessés de l'armée d'Alsace, qui étaient à la bataille de Reichshoffen. Tous l'aiment sous son nouveau nom de sœur Charles Borromée que je ne puis m'habituer à lui donner. Elle m'a chargée de vous prévenir que vous avez, aux environs d'Orléans, une parente qui vit dans sa terre et qui s'appelle Mme de La Rifaudière. La gaieté de Fernande fait envie ; quelle affreuse année que celle où l'on peut être plus heureux dans un hospice que ans le monde ! Mais patience, nous aurons notre heure...

On m'appelle, c'est l'avocat, il doit emporter ma lettre. Vite un baiser avant qu'il s'en aille, et puis adieu, mon Pierre ; revenez, je vous attends et nous nous aimerons, nous serons heureux comme on ne l'est pas dans les hospices et dans les couvents. »

. . . . . .

La délibération du conseil de guerre s'était achevée par la résolution de maintenir provisoirement l'armée autour d'Orléans ; Gambetta, sortant avant la fin de la séance, avait rédigé, dans une pièce voisine, avec sa facilité de journaliste, sa proclamation à l'armée de la Loire : « Soldats ! Je suis venu vous apporter au nom du gouvernement les éloges dus à votre courage et à vos victorieux efforts... » La maison dormait silencieuse quand Pierre y revint ; l'officier de jour, tout seul dans la salle, lui signa la permission de se rendre à Orléans ; Denis l'avait ciré, brossé ; il ne restait plus pour compléter la toilette qu'à faire halte chez le barbier.

— C'est moi qui rase, dit une femme puissante, paraissant au fond de la boutique.

Elle retroussa ses manches, badigeonna les joues de Pierre, lui prit sans façon le nez entre ses doigts qui sentaient l'oignon.

— Non, non... pas la moustache ! protesta-t-il.

Renversé dans le fauteuil, il ne pouvait voir que les objets de la devanture, flanelles, casquettes, cravates, cache-nez ; l'horloge comptait les secondes, la pluie ruisselait sur les vitres ; la bonne femme racontait l'histoire d'un chasseur à pied, typographe de son état, qu'elle avait recueilli après le combat des Aydes et qu'elle avait soigné, mais sans pouvoir l'empêcher de mourir.

— Vous n'êtes pas ouvrier, vous?

— Je travaillais en chambre.

A ses mains blanches, à sa bague armoriée, elle reconnaissait un fils de famille, quelqu'un qui ne travaille pas de ses doigts.

— Avez-vous encore votre maman? demanda-t-elle.

Il lui répondit distraitement en passant les manches de son manteau, et ne comprit pas pourquoi elle restait là, bouche bée, sans prendre garde aux cinq sous qu'il lui mettait dans la main ; elle le regarda s'éloigner, debout sur le pas de la porte, et rentra à la fin dans la boutique, en s'essuyant les yeux avec un coin de son tablier.

Orléans l'étonna d'abord ; il s'y sentit comme dépaysé ; ses yeux, déshabitués, ne reconnaissaient plus ce libre va-et-vient de la rue, cette fuite croisée de gens qui se traversent sans se combattre, qui s'abordent sans se heurter. Ils avaient donc vécu dans cette paix, ces bourgeois, tandis qu'on se battait pour eux ; leur paix invincible avait duré malgré tous les troubles de l'heure, permanence véritable du monde, triomphant rythme de vie contre lequel la guerre ne prévalait pas. Sur les murs, des proclamations signées : *Gambetta*, alternaient avec des ordres signés : *Von der Thann*. Un « dernier avis » de la municipalité exhortait au devoir les insoumis de la garde nationale ; à côté, une affiche annonçait un déballage de couteaux allemands :

Solinger Schneidewaaren
Geschäft
Kurze zeit lager
Hauptsächliche
Messer feine und ordinäre

« Pourquoi pas? songeait Pierre. Qu'ils nous vendent des couteaux : nous leur vendrons des bijoux. »

Il s'était arrêté devant l'étalage d'un joaillier. Le marchand, debout derrière la porte vitrée, fit un pas en arrière pour le laisser entrer.

— Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer, dit le marchand, ouvrant avec empressement sa porte devant lui.

Et Pierre fut si surpris de cette politesse qu'il ôta pré-

cipitamment son schapska, ne sut où le poser, demeura tout interdit. Le marchand montrait ses bagues à travers les glaces, mais n'ouvrait pas encore les vitrines et semblait attendre une référence. Pierre nomma cette tante inconnue dont Germaine parlait, Mme de La Rifaudière.

— Ah ! vous êtes le neveu de Mme de La Rifaudière ! dit le joaillier souriant.

Et comme Pierre avait ôté son schapska, il ôta sa casquette de velours qu'il posa sur le comptoir. Une demoiselle entre deux âges se leva au fond de la boutique et s'approcha avec des petits saluts répétés.

— La pauvre dame est bien âgée à présent, bien affligée. Il y a bien longtemps que nous ne l'avons vue ; pour une première communion, je crois.

Tout en parlant, le marchand montrait ses bagues, les étalait par douzaines sur le comptoir ; la demoiselle les essayait sur ses doigts, les faisait jouer à la lumière. Une main plus longue et plus sèche que la main de Germaine ; gracieuse pourtant, souple de cette légèreté de femme qui semble caresse aux yeux de l'homme. Pierre se nommait, avouait qu'il n'espérait pas se rendre à la Rifaudière avant la fin de la campagne

« Quel hiver !... Quelle année ! » poursuivait l'homme, mains jointes, les yeux levés au ciel. L'arrivée des Bavarois l'avait fait trembler pour ses bijoux et surtout pour sa collection gallo-romaine de cadenas, d'agrafes, de gonds et de fermoirs. Trente ans de recherches archéologiques pouvaient être perdus dans un instant ! Mais seuls quelques pâtissiers avaient été pris d'assaut ; lui n'avait pas eu à se plaindre, ni personne de ses collègues à la Société d'émulation. Étant catholiques, les Bavarois respectaient la ville de Jeanne d'Arc. Un de leurs colonels avait même fait rendre les honneurs et présenter les armes à la statue de la Pucelle sur la place du Martroi ; les soldats achetaient à l'envi l'album d'Herluison...

— D'Herluison? répéta Pierre.

— Monsieur n'est pas du pays, fit observer la demoiselle entre deux âges.

Et elle sourit de nouveau, indiquant par là combien il était naturel que Pierre ne connût pas Herluison.

Elle montrait des écrins et promettait que la bague partirait le soir même. Le temps d'empaqueter, de cacheter. Le joaillier accompagna Pierre jusqu'à l'angle de la rue Jeanne-d'Arc pour lui montrer de là la librairie d'Herluison, au fond, à droite, cent mètres avant d'arriver à la cathédrale. Pierre suivit ce trottoir et lut distinctement le nom sur l'enseigne; mais, entré dans la librairie, il crut qu'il s'était trompé de porte et qu'il avait pénétré par mégarde dans quelque salon de conversation. Un abbé, un homme de mine juridique, avocat ou magistrat, un vieillard aux moustaches militaires tenaient un conciliabule autour du poêle; mais un quatrième assistant, qui se donnait pour le libraire, vint au-devant de Pierre et lui demanda à quel genre d'ouvrage il s'intéressait.

L'album édité pour les soldats bavarois ne convenait pas à des lecteurs français, étant élémentaire, enfantin; mais, sur les points par lesquels l'histoire de la Pucelle touche à l'histoire d'Orléans, Pierre pourrait consulter avec fruit l'ouvrage de M. Boucher de Molandon, *l'Armée anglaise en 1428*, ou celui de M. Pellieux, sur les ponts de la Loire, ou enfin les études de M. de Viéville, particulièrement son *Histoire de Beaugency*. Ce dernier volume, quoique devenu rare, n'était pas absolument introuvable; lui, Herluison, pouvait se charger de le procurer.

Cependant les trois interlocuteurs, en se nommant avec déférence M. l'intendant, M. le vicaire, M. le procureur, raisonnaient sur les choses de la guerre :

— L'habileté d'un général ne consiste-t-elle pas à faire des feintes sur de certains points, disait le procureur, pour ndre à l'improviste là où l'adversaire ne l'attend pas?

Attaquer de front, c'est l'enfance de l'art ; tourner, envelopper, voilà le difficile, du moins à mon avis...

L'intendant répondait que Napoléon n'avait jamais enveloppé personne et qu'il avait toujours attaqué de front.

Sa langue était précise, ses raisons convainquaient ses auditeurs ; mais Pierre ne pouvait pas le suivre et ne pouvait que songer ; il feuilletait les livres d'Herluison. Ses yeux ne s'y fixaient pas ; quelque chose qui l'avait hanté déjà, dans l'autre boutique, le dominait davantage ici. Tout à coup, cette chose d'en haut, faite de l'odeur des livres, de l'expression des visages, du charme des manières et de la douceur des mots, il la nomma, surpris de la sentir si certaine, si proche et si sublime en même temps, elle, sourire et bienfait du monde, parfum de vieilles mœurs, fleur de vieille culture, fruit de long commerce et de persévérant travail :

« Comment peut-on ne pas aimer la France? » songeait-il encore en s'en allant.

Il emportait l'*Histoire de Louis de Coutes, page de Jeanne d'Arc*, ouvrage sans prix marqué, qu'Herluison venait d'évaluer un franc vingt-cinq centimes. La rue, mal éclairée, presque déserte, avait cet aspect qu'ont, le soir, les villes de France ; à l'hôtel, c'était encore la France, ses usages, ses vins, sa cuisine. Sa politesse aussi, car, lorsqu'il se levait pour sortir, le garçon lui apportait son sabre et ses gants, la dame de comptoir s'inclinait entre les deux bouquets de fleurs artificielles en disant : « A une autre fois, monsieur. »

Il entra dans un café ; au fond, les pupitres d'un orchestre entouraient une estrade tendue de draperies tricolores ; une contrebasse était appuyée au mur. Il écrivit à Germaine et prit soin de rapporter textuellement les paroles que le général d'Aurelle et M. Gambetta lui avaient adressées : ces paroles seraient répétées, commentées ; elles combleraient Fernande d'orgueil. Le café se remplissait ;

les violons s'étant mis d'accord commencèrent un air de danse, quadrille ou czarda; cette ritournelle frivole semblait chef-d'œuvre d'art après tant de jours de jeûne artistique; ces timbres légers caressaient l'oreille habituée aux rumeurs du camp, déchirée par l'éclat des trompettes, étourdie par le roulement des tambours. Un acteur comique monta sur le tréteau, puis une fille, portant un travesti à la housarde; elle chanta des couplets patriotiques. Son sourire public allait à toute la salle, mais ses yeux se fixaient sur Pierre; elle circula le long des tables en présentant une sébile et faisant le salut militaire pour remercier des sous qu'on lui donnait. Ces manières gamines, ces cheveux poudrés que nouait un catogan, et ce shako de travers, où brillait une boucle de strass, plaisaient à Pierre; elle le frôla de sa jupe courte au passage, le tenta de sa gorge nue, l'entêta de son odeur musquée. « Pourquoi pas? » songeait-il, pris d'un désir brusque et charnel. Les mœurs permettent ces sortes de plaisir, surtout pour des militaires; rien ne l'empêchait de finir la soirée dans un restaurant, devant des bouteilles de vin de Champagne, d'avoir là cette fille experte et de lui demander une leçon d'amour. Elle lui souriait, comme sentant la possession physique dans laquelle elle le tenait: « Veux-tu? » disaient ses yeux. Il pensa: « Germaine..., » mais cette idée faiblissait et ne le couvrait pas contre la tentation. Il ne pouvait hésiter entre sa fiancée si loin et cette femme tout près. Les violons l'enjôlaient dans un long rythme de valse; tout à coup, la pluie fouetta violemment les vitres, un coup de vent fit vaciller la flamme du gaz, un souvenir l'exorcisa; il se souvint *des autres*, grelottant sous la tente, à la pluie, piétinant l'arme au bras dans la boue du bivouac, supportant là tout le poids de l'obligation militaire, comme ils avaient subi dans la vie la dureté du travail et le joug de l'inégalité; à Persanges, déjà, il les avait plaints, ces souffre-douleurs de la société; son rêve d'alors était de les

initier (ces laboureurs, ces vignerons) à la vie haute, intelligente et libre que lui, le gentilhomme, désirait mener, et maintenant plus aucun rêve, rien que le devoir; soldat comme eux, il retournerait vers eux.

La nuit était froide et sombre; seules les lumières du gaz éclairaient devant lui, sur la place du Martroi, la statue équestre de Jeanne d'Arc. Il avait oublié sur la banquette du café ce livre d'Herluison, l'histoire de ce page; mais il importait peu, et ce n'était pas dans les livres qu'il avait compris Jeanne d'Arc, mais ici même, par les choses vues au hasard de la vie; c'était cette fille, avec sa pelisse rouge sur l'épaule et son mirliton sur la tête, qui venait de la lui faire aimer.

— Le page de Jeanne d'Arc, c'est moi, dit-il, les yeux vers celle qu'il voulait servir.

Elle élevait son épée droite, comme pour commander à cette France en armes rassemblée une fois de plus autour d'Orléans.

La *Pucelle*... le nom lui seyait; la chasteté du corps convenait à cette femme, éprise de ce que les cœurs faibles ne peuvent aimer, et toutes les saintetés et le martyre par lequel elle avait achevé dans le sang son œuvre de sang. Elle aussi avait aimé les hommes, et non seulement pour leur bien-être, et plus que dans le rêve intellectuel, mais pour leur salut, dans l'effort, dans la souffrance, jusqu'à la mort.

« Jusqu'à la mort..., » répéta-t-il, s'imposant à lui-même la limite tragique, ne bornant que là ses peines, mêlées aux peines des pauvres gens.

Déjà les morts de Coulmiers et de Cléomont l'avaient devancé dans l'œuvre de la rançon; mais des tâches plus grandes s'offraient à l'armée de la Loire; Paris affamé criait au secours; la France violée suppliait qu'on la vengeât. Vers ces buts, tendait sa volonté nouvelle, grandie en lui à la mesure des événements; sa force, sa pensée,

sa vie, tout son être appartenait à Paris ; délivrer Paris devenait son espoir d'homme, comme délivrer Orléans avait été son désir d'enfant. S'enfonçant ainsi dans son rêve ascétique, il remontait à grands pas la rue Bannier, il regagnait joyeusement sa place au froid et à la misère, sa place de sacrifice et de dévouement.

IV

Le délégué à la guerre écrivit le lendemain au général d'Aurelle pour préciser les conditions de la veille : Orléans serait non le lieu de demeure, mais le refuge où l'armée se retirerait après des expéditions heureuses ; elle pouvait par exemple en partir de suite, reconnaître dans la journée du 14 l'ennemi arrêté près de Toury, marcher le 15 et combattre le 16. A défaut de cette expédition, il convenait du moins de lancer chaque jour en avant vingt ou trente mille hommes pour nettoyer le pays. Un jeune ingénieur, émissaire habituel du délégué, apporta cette lettre à Villeneuve-d'Ingré ; il dîna à la table du général, accepta le lit du capitaine de Langalerie, qui fut coucher sur un matelas dans la chambre du capitaine de Lyoen, parla d'explosifs, de plans de campagne, d'un complot machiavélique tendant à faire disparaître Bismarck et, par sa volubilité, par son instabilité, s'acquit dans l'état-major le surnom du « jeune homme pressé ». Le 15 au soir, il prenait congé pour revenir à Tours ; le général, jugeant que les opérations proposées par le délégué à la guerre n'étaient pas militaires, le laissait partir sans faire réponse à la lettre du 13.

Il recevait justement la visite de l'évêque d'Orléans, dans ce même petit salon tendu de velours rouge où s'était tenu le conseil de guerre du 12. Mgr Dupanloup apportait

à l'armée de la Loire une offrande de prières, les vœux de tout son diocèse. Au premier coup de canon, le Saint-Sacrement serait exposé dans les églises et dans les chapelles ; à partir du 17, et pendant toute l'octave, on célébrerait avec une solennité particulière la fête de saint Aignan. Le nom de saint Aignan ne rappelait-il pas la première délivrance d'Orléans, les horreurs d'une autre invasion? Déjà le bélier d'Attila battait les murs ; le saint réconfortait les âmes et promettait un miraculeux secours. Aux créneaux du rempart, au sommet des tours, le peuple en larmes examinait la campagne et disait : « Nous n'apercevons rien ! » — « Priez ! » répondait le pasteur, jusqu'à ce qu'à la fin un nuage de poussière s'élevât à l'horizon. « C'est le secours de Dieu ! s'écria-t-il alors. C'est le secours de Dieu ! »

— Mon cher général, que ne puis-je vous dire, comme saint Aignan : *Auxilium Domini est...*, acheva Mgr Dupanloup en se levant et prenant congé.

Le général, le reconduisant jusqu'à la voiture, baisa pieusement l'anneau d'améthyste sur le gant violet. Il ne s'illusionnait pas sur lui-même et sur son armée, jusqu'à croire dans un secours providentiel ; mais, à défaut d'espérance dans l'avenir, il envisageait le présent avec satisfaction.

C'était la première fois depuis le début de cette campagne que l'armée agissait selon la lettre de ses ordres et qu'elle lui donnait le sentiment d'être obéi. Sur la ligne principale de défense, de Chevilly à Gidy, à Boulay, aux Ormes, à la Chapelle, sur le cordon des avant-postes, sur les emplacements de batteries choisis aux abords mêmes de la ville, partout les troupes remuaient la terre et s'enfonçaient dans des retranchements. Il alla les y voir, s'arrêtant devant les chantiers, se complaisant à la vue du dispositif, n'ayant pas, ne pouvant pas avoir, selon l'esprit de sa génération, l'idée d'une guerre de choc et de mouvement ;

il s'arrêtait à penser que cet accroissement de résistance passive ajouterait quelque chose aux énergies vivantes dont l'armée de la Loire était animée. Il poussa jusqu'à l'avant-ligne, face à cette plaine mystérieuse au fond de laquelle naissaient déjà les événements. Là, le terrain étant plus découvert, le dispositif s'apercevait mieux ; cette vue le réconfortait ; les faisceaux étaient alignés ; les tentes se succédaient au loin dans l'immuable ordre de bataille, le 15e corps à droite et le 16e à gauche ; il resta là jusqu'à la nuit, comme si leur corvée était bataille, comme si ces terrassiers étaient des soldats, si leurs outils étaient des armes et si creusant, piétinant, damant et régalant, c'était la terre natale qu'ils combattaient. Et cependant cette terre féconde produisait de toutes parts les bataillons. Au retour, un ballon captif planait au-dessus de Saran. Des dépêches reçues à l'état-major annonçaient l'arrivée de canons de fort calibre destinés à l'armement des batteries ; des détachements de canonniers marins viendraient les servir ; des pontonniers construiraient deux ponts sur la Loire.

L'organisation de l'armée se poursuivait. On formait pour le 16e corps une 3e division d'infanterie sous les ordres du général Morandy. Il était bruit d'un 17e corps dont les unités, encore éparses, occupaient la région de Blois ; le général d'Aurelle proposait de l'appeler vers Ouzouer, Marchenoir et Beaugency, à portée de flanquer le 16e corps. Un 18e corps se constituait à Nevers ; le délégué à la Guerre avait pris, le 15 novembre, l'initiative de transporter le 20e corps de Chagny à Gien. Enfin, dans les environs du Mans, un ramassis sans consistance de bataillons dont on voulait faire un 21e corps, stationnait vaille que vaille en attendant qu'il pût marcher. Les hauts commandements venaient d'être redistribués ; depuis le 14 novembre, le général d'Aurelle portait officiellement le titre de commandant en chef de l'armée de la Loire ; le général Martin des

Pallières le remplaçait à la tête du 15e corps ; Sonis allait remplacer Durrieu à la tête du 17e corps ; Billot, Crouzat et Chanzy commandaient les quatre nouveaux corps en mouvement à l'est et à l'ouest d'Orléans.

Toutes ces nouvelles étaient reçues d'heure en heure, l'une après l'autre, au quartier général de Villeneuve-d'Ingré ; les visites s'y succédaient, officiers demandant de l'emploi, inventeurs démontrant leurs machines, étrangers désireux de servir la France pour l'amour de l'humanité ; de toutes parts arrivaient l'espoir, la bonne volonté, et ces promesses semblaient au général des gages heureux pour l'avenir, à condition qu'on leur laissât le temps de croître et de fructifier. Mais, le 19, le *jeune homme pressé* reparut ; il apportait des décorations pour les officiers d'ordonnance et pour le général une lettre du délégué à la Guerre.

— C'est bien, je répondrai..., dit sèchement le général.

— On ne vous presse en rien, général, on s'informe simplement de vos projets sur l'armée, reprit l'émissaire d'un ton officieux.

Mais cette réplique adoucissante eut un effet contraire à l'intention.

— L'armée, l'armée..., répétait le général, marchant de long en large dans le petit salon. L'armée française a succombé à Sedan et à Metz. Les bandes que je commande ici ne sont pas une armée, sachez-le bien.

— Nous parlons des 250 000 hommes que vous allez avoir sous la main, général. De quelque nom qu'on les appelle, ils méritent bien d'être employés.

« Général » au lieu de « mon général », déplaisait au général d'Aurelle ; il reprit, répondant non à celui-ci, mais à l'homme de Tours :

— Intervertir mon ordre de bataille ! appeler au centre les corps d'aile ! Il faut n'avoir pas idée de ce que sont des mouvements pareils...

Il s'arrêta, jetant sur le jeune homme un regard soup-

çonneux, et poursuivit, non pour eux, décidément, mais pour lui-même :

— Quand on n'a pas de soldats, on ne fait pas la guerre. Ou bien, si l'on veut à tout prix faire la guerre, la première chose est de commencer par former des soldats. Deux cent cinquante mille hommes?... Deux cent cinquante mille brigands ! Le 17e corps a besoin qu'on y fusille du monde ; le 16e n'est pas complété. Le 21e ne peut que me causer des paniques, je refuse d'en prendre le commandement. Le 20e sort fourbu de sa campagne de l'Est. Le 18e n'existe que sur le papier. Parlons des troupes qui sont des troupes, mon cher monsieur, et ne parlons pas des troupes qui sont des troupeaux.

L'ingénieur resta coi un court instant, tant l'accent du général était énergique et persuasif quand il parlait des choses professionnelles.

— Nous accordons qu'il serait préférable d'avoir sous la main des armées de métier et que la défense nationale serait plus forte si elle avait été moins rapidement organisée, reprit-il avec embarras ; mais enfin, la maison brûle et il est trop tard pour former des compagnies de pompiers. On jette de l'eau sur le feu, voilà tout.

— Des pompiers? répéta le général, offusqué par la comparaison.

Il toisa des pieds à la tête son interlocuteur et reprit d'un ton qui coupait court à la conversation :

— Je répondrai, monsieur.

Il écrivit, en effet, mais à ce moment même l'approche de l'*Armee-Abtheilung*, signalée à Tours, y jetait l'alarme et précipitait pour les membres du gouvernement l'instant de la résolution stratégique.

Le 21 novembre, l'émissaire habituel du délégué revenait exposer au général d'Aurelle le plan d'une nouvelle offensive. Les 18e et 20e corps, secondés par la première division du 15e corps, s'avanceraient de Montargis vers Pithiviers

et chercheraient à s'en emparer ; cette diversion avait pour objet de dégager les provinces de l'Ouest, en obligeant l'ennemi à ramener ses forces vers Pithiviers.

— Mais c'est vouloir se faire battre en détail ! opposa vivement le général. Les 18e et 20e corps se heurteront à l'armée de Frédéric-Charles qui arrive de Metz à marches forcées.

— Nous n'avons rien trouvé de meilleur, répondit froidement l'envoyé.

— Comment ! vous êtes sur une position retranchée, vous y êtes défendu par une artillerie formidable, vos troupes y gagnent chaque jour en discipline, en solidité... et vous abandonneriez tous ces avantages pour vous aventurer en plaine, pour vous battre devant des lignes que vous avez tracées ! Mais c'est comme si vous construisiez une maison et si vous alliez coucher ensuite à la belle étoile.

— Justement, les troupes couchent à la belle étoile. Excepté des bronchites et des pneumonies, nous ne voyons pas ce qu'elles pourraient gagner à demeurer davantage ici. Les hommes souffrent du froid, de la pluie. du manque d'abri ; il est fatal que leur moral baisse rapidement. Mais, quoi qu'il en soit de ces misères, la question pour nous est ailleurs. Les vies humaines sont précieuses, sans doute, mais le temps est plus précieux que tout.

Le ton de l'ingénieur était plus ferme que dans les conversations précédentes ; on sentait que, dans l'intervalle, des conciliabules s'étant tenus à Tours, les cerveaux y avaient travaillé. Le général comprit avec colère que le mécontentement y grandissait contre lui ; mais, se maîtrisant, se ramenant lui-même à l'humilité chrétienne, il reprit :

— Mes troupes ne sont pas prêtes à combattre en plaine, je le répète. Laissez-moi le temps de les visiter, de les exercer. Quand je verrai le moment venu, moi-même, tout le premier...

Il se tut brusquement, n'ayant pas à confier ses secrets à cet ingénieur. Mais un certain sourire sur les lèvres du jeune homme le ramena à sentir cette hostilité de Tours ; et, de nouveau, sans songer que du moment qu'il descendait sur ce terrain dialectique il y était battu d'avance, il plaida pour ces avocats.

« Les quelques heures consacrées à l'instruction du soldat par les chefs des petites unités avaient déjà produit d'heureux résultats ; quelques manœuvres restaient indispensables pour exercer les mobiles à l'ordre dispersé et à l'école de compagnie ; le démontage du fusil n'était pas connu ; les armes se dégradaient faute d'entretien. »

« C'est piteux, » songeait l'ingénieur en s'en allant.

Le général pensait l'avoir convaincu. Une lettre de Gambetta, arrivée le jour même, détruisait sur lui les mauvais effets de la visite, et lui parlant de l'imprudence d'un mouvement prématuré, du danger de la précipitation, le rendait tout entier à la contemplation de ses idéals militaires. Le 22, il visita les batteries de la marine ; la force imposante du retranchement accroissait l'adhérence de son esprit à ces positions. Le matin même, il était venu occuper la petite maison du Cèdre, à Saint-Jean-de-la-Ruelle ; il y conféra dans l'après-midi avec le général Martin des Pallières et fut bien d'accord avec lui sur le danger que présentait dans l'instant un mouvement vers Pithiviers.

Il était assis devant sa table, le soir, le capitaine de Langalerie lui citait les personnes venues au quartier général pendant la visite du général Martin des Pallières, mais se taisait sur un solliciteur de marque dont le nom ne pouvait être prononcé à la légère ni sans ménagement.

Un lancier apporta des dépêches.

— Du délégué à la guerre, dit le capitaine, en ouvrant le premier pli.

— Toujours ! Pourquoi donc ne vient-il pas lui-même? reprit le général.

Il chercha ses lunettes et, ne les trouvant pas, reprit :

— Lisez, je vous écoute.

— Le premier pli contient une demande, mon général. Il s'agit d'un régiment de cavalerie que le délégué voudrait avoir à Tours, pour mettre le gouvernement à l'abri d'un coup de main.

Déjà dans l'après-midi, une dépêche du délégué, où il était parlé d'un mouvement sur Châteaudun, avait laissé voir son inquiétude sur Tours...

— Bien, bien... Peu m'importe. On leur enverra ce régiment. L'autre demande?

— L'autre dépêche contient un ordre, reprit l'officier avec embarras, ou du moins la copie d'un ordre que vous êtes prié de transmettre au général Crouzat.

— Un ordre?

— Oui, mon général, au sujet du mouvement sur Pithiviers.

— Sur Pithiviers ! un ordre à transmettre ! alors je ne commande plus l'armée, j'enregistre les ordres !

Il se leva, marcha à grands pas dans la chambre, en proie à une colère silencieuse qui ravageait ses traits ; puis s'arrêtant tout à coup, s'imposant le calme, il revint vers la table, et chercha de nouveau ses lunettes d'un geste errant et machinal.

Ces papiers qu'il brouillait entre eux sur la table l'irritaient, et surtout ce silence, dans lequel Langalerie persistait.

— On me prend cent mille hommes sans façon, mais on a la politesse de me demander un régiment. Ah ! c'est de la cavalerie que ces messieurs réclament ? Ils en auront, je le leur...

Il s'arrêta, tout à coup effrayé. Une idée, un éclair venait de traverser son esprit, cette lueur fulgurante lui avait montré, outre l'acte possible et prochain des lointains politiques auxquels son œil n'était pas habitué, toutes les conséquences sociales qu'il tenait dans la main.

— La guerre civile? reprit-il, eh bien, qui l'aura déchaînée, sinon les civils qui veulent diriger la guerre? L'armée de la Loire est la dernière ressource du pays : vaut-il mieux les laisser la démembrer?... Non, non, c'est à moi qu'elle est confiée, je la défendrai... Avec ce régiment qu'ils me réclament, avec un colonel sûr, comme j'en ai plus d'un, grâce à Dieu, je dissoudrai ce gouvernement d'émeute, je chasserai ces hommes sans Dieu.

Une sorte de calme terrible, l'infaillibilité que donnent la droiture et la foi, succédaient sur les traits du général à la colère du premier instant; il regardait dans sa conscience : elle était si pure qu'il pouvait y lire à haute voix.

— Un plan de campagne?... Est-ce que je n'avais pas le mien? Est-ce que j'avais besoin de leur conseil pour décider lequel valait mieux d'offrir mon attaque à Frédéric-Charles ou d'attendre la sienne ici? Frédéric-Charles ne pouvait tarder à venir; sa réputation l'obligeait à venir. Mais s'il n'était pas venu, moi-même j'aurais marché, je serais sorti de nos lignes... C'est à quoi j'ai songé pendant des nuits entières, c'est de quoi je suis prêt à répondre : non pas aux hommes de Tours. Où est leur autorité, leur mandat? Ils sont le gouvernement provisoire, eh bien? ils n'ont pas qualité pour décider de ce qui dure et de ce qui est éternel... C'est moi qui commande, je répondrai au gouvernement légitime, quand il sera rétabli. La France me remerciera d'avoir renvoyé à leurs écritures ces ingénieurs et ces journalistes et de ne pas avoir souffert leur tache d'encre sur les couleurs de son drapeau...

Il se redressait de toute sa taille, comme portant à deux mains la hampe de ce drapeau; l'orgueil de son grade, le vertige d'un autre pouvoir rajeunissaient son attitude, excitaient, aiguisaient, enflammaient ses yeux.

A ce moment, la cloche de la grille résonna par deux fois; ce bruit subit, éclatant dans le silence, avait troublé le

général et, le ramenant au sens des choses extérieures, parut accroître en lui l'inquiétude et le souci.

— Silence sur tout ceci, Langalerie... Allez voir, mon ami. Si c'est quelqu'un de Tours, dites que je refuse de recevoir.

Un planton entrait en présentant une carte que le capitaine prit et dissimula rapidement. Un coup d'œil lui avait suffi pour y lire « colonel Lutteroth », faux nom sous lequel le prince de Joinville s'était présenté déjà dans l'après-midi au quartier général. La haute stature du prince, son grand chapeau le faisaient cette fois reconnaître dans la pénombre du corridor. Il attendait au pied de l'escalier.

— Je viens tard, dit-il. C'est pour pouvoir mieux causer avec le général... Est-ce lui qui marche au-dessus de nous?

— C'est lui, monseigneur. Il est gravement préoccupé.

Le pas retentissant du général ébranlait toute la maison. « La guerre civile? » avait-il dit; accablé du poids d'une responsabilité si grande, cette idée martelait sa conscience, crispait ses mains fermées, le chassait d'un angle à l'autre, le traquait entre l'obéissance funeste au bien de l'armée, et la rébellion funeste à la paix du pays.

Hésitant de la sorte et prêt aux résolutions extrêmes, la présence du prince pouvait être pour lui le dernier appoint et fléchir sa décision vers la révolte ouverte et vers le coup de main...

— Il est seul, tant mieux, dit le prince. Veuillez donc m'annoncer à lui.

— J'aurai d'abord l'honneur de vous recevoir, monseigneur, car, pour ce qui est du général... les circonstances..., répondit le capitaine, en faisant un pas vers le salon du rez-de-chaussée.

— Est-ce une résistance politique? demanda le prince en souriant.

Mais, bien qu'il eût déjà la main sur la rampe de l'escalier, il n'insista pas; il franchit de bonne grâce la porte que l'officier ouvrait devant lui.

— Ma requête est toute simple, reprit-il en s'asseyant. Je demande ce à quoi tout Français a droit en ce moment. Soixante-quinze centimètres dans le rang. Je le demande au général d'Aurelle, et la vérité m'oblige à dire — ceci est une chose que je ne dois pas lui cacher — cette place de soldat que je demande, les gens du gouvernement me l'ont refusée. A Paris, Jules Favre m'expulse. Je me rends à Tours, espérant dans mon vieil ami Fourichon. Mais j'avais compté sans les troubles de Lyon, sans les difficultés entre Challemel-Lacour et le général Mazure. Fourichon est tombé sur cette affaire-là ; je désespérais, quand j'apprends la nomination du général d'Aurelle : ici, grâce à Dieu, nous sommes entre militaires, je m'y suis senti tout de suite à l'aise, tantôt. Le cœur me battait de voir mon vieil ami Martin des Pallières, quand on m'a dit qu'il était enfermé avec le général d'Aurelle ; ils projetaient sans doute quelque affaire d'où je ne peux pas être absent... Si je n'avais craint de les déranger, de violer leurs secrets stratégiques, je me serais présenté moi-même à des Pallières. Savez-vous qu'à l'attaque de Mogador je lui ai permis de marcher avec une compagnie qui n'était pas la sienne? Je l'ai aidé à faire le premier pas dans sa carrière, il doit m'aider à faire le dernier pas dans la mienne. Mais avant tout, j'ai voulu m'adresser au général en chef, mon cher capitaine ; c'est plus militaire ainsi ; dites-lui tout cela. D'Aurelle est un vieux soldat : il me comprendra.

— Il le comprendra sûrement, monseigneur, et la difficulté est justement là...

— Plaît-il? demanda le prince en tendant l'oreille.

L'officier, se souvenant qu'il était sourd, reprit d'une voix plus forte, au risque d'être entendu à l'étage :

— Une place de soldat est trop peu pour vous, monseigneur ; une autre vous conviendrait, mais laquelle? C'est ce qu'il ne nous appartient pas de décider, à nous militaires... Voilà ce qui rend notre situation en face de vous

infiniment difficile, et la mienne, en particulier, plus pénible qu'il ne m'appartient de le dire en ce moment.

— Et pourquoi donc? reprit le prince avec bonhomie. Je n'ai jamais été prétendant, ni ne peux, ni ne veux l'être. Je suis un soldat qui revient d'exil, voilà tout. Quant aux membres de ma famille, ils agiront à leur guise, je n'ai aucune mission d'aucun d'eux. Les questions politiques se régleront plus tard, après les questions militaires.

— Les questions politiques dominent à toute heure les questions militaires ; celles qui se posent ici sont telles que le général en chef est dans une impossibilité absolue de vous recevoir

— Me parlez-vous en son nom? demanda le prince, craignant que tout ce dialogue n'eût été que pour dissimuler un refus formellement décidé dans l'esprit du général.

L'officier hésita à répondre. En haut, le général ne marchait plus ; peut-être s'était-il calmé? Le danger politique existait-il encore? Le capitaine tarda quelques secondes, puis, selon ce droit d'initiative qui rend si grand aux minutes décisives le rôle de l'officier d'état-major, il décida :

— Oui, monseigneur, je parle en son nom.

Le prince fit des deux mains un geste de tristesse et d'abandon, et reprit, la tête baissée :

— C'est là qu'est la proscription et la déchéance, c'est là qu'est la misère incurable. Rejeté de partout, étranger partout... Dans l'Ouest, on m'arrête comme espion ; mes papiers? je n'en ai pas. Mon nom?... Orléans, un nom de ville : on ne peut pas m'enrôler sous ce nom-là. Je parle français, j'ai l'air d'être Français, mais non, je ne suis pas Français, puisque je ne peux pas me battre avec les soldats français. C'est triste, voyez-vous, quand on a commencé par être exilé ailleurs, d'être exilé en France, et, quand on a commandé jeune en ce pays, de ne plus pouvoir y servir quand on est vieux.

Des larmes lui vinrent ; pour ne pas les laisser voir, il

reprit son chapeau sur la chaise et se leva. L'officier reconduisit avec respect, avec pitié, le prince pour lequel il n'était plus de place dans l'armée de la nation.

— Monseigneur, dit-il, votre acte sera compris plus tard. Il sera admiré. Aujourd'hui, rien de ce que vous désiriez n'était possible.

Minuit sonnait ; le silence était tel dans la maison qu'on pouvait croire que le général s'était endormi. Mais la porte s'ouvrit sur le palier, il demanda :

— Avec quel sourd parliez-vous donc? Je vous entendais d'ici.

— Avec un ancien militaire, mon général... C'était pour un engagement volontaire.

— Un canonnier, sans doute, reprit le général d'un ton calme.

Mais il ajouta aussitôt, avec cette autorité qui se plaît dans le refus et dans la négation :

— Non, non, nous ne pouvons pas le rengager. Il est trop sourd.

Il était assis devant la table et tenait dans la main ses lunettes enfin retrouvées. Il les tira de l'étui, en passa les branches par-dessus ses oreilles, puis ouvrit la boîte de papier à lettres, chercha une plume sur l'écritoire. Ses gestes étaient comme à l'ordinaire lents et parcimonieux, ses traits pacifiés respiraient une sérénité nouvelle : le général avait prié.

— Je télégraphie à Crouzat. Le service est assuré. Et maintenant, je vais écrire au délégué, reprit-il. Il ne se rend pas compte du danger de sa manœuvre. C'est à moi de l'éclairer, si je puis.

« Est-ce la peine de l'avertir au sujet du prince? » songeait l'officier.

Puis, comme rien ne pressait, il préféra ne pas troubler cet instant de paix à laquelle le général était parvenu. Plus aucune trace de la crise qu'il venait de traverser ; sa

conscience disciplinée revenait d'elle-même à la soumission, à la résignation, et dès lors, quels que dussent être encore les débats et les pourparlers entre Orléans et Tours, le partage de l'autorité suprême était fait entre le généralissime et le gouvernement ; le délégué déciderait des résolutions stratégiques et le général, hésitant, doutant et souffrant, n'en ferait pas moins ce qu'il avait appris à faire : il obéirait.

SIXIÈME PARTIE

BEAUNE-LA-ROLANDE

I

EXÉCUTION DU MOUVEMENT SUR BEAUNE-LA-ROLANDE

24 novembre.

Non content de cette lettre qu'un officier emportait à Tours, le 23, par le premier train, le général télégraphia vers dix heures au ministre qu'il était prêt à toute opération, dans toute direction, pourvu seulement que l'armée agît concentrée. Un échange de lettres et de télégrammes s'ensuivit dans la journée, mais le sort de la diversion sur Pithiviers resta jeté ; le lendemain 24, les mouvements commencèrent ; l'armée, entrée dans son obéissance muette, aveugle, effrayante, marcha sans savoir au-devant des événements.

Le 20e corps, en gagnant les positions qui lui étaient prescrites, rencontra le 10e corps prussien qui de Montargis allait à Beaune-la-Rolande, subit deux combats épisodiques aux villages de Ladon et de Maizières, et s'arrêta

le soir, pour attendre le 18e corps resté à Gien. La 1re division avait marché vers eux : d'abord les gens de Saint-Lyé, hussards, chasseurs, lanciers, dragons, les tirailleurs algériens, le 29e de marche, les mobiles de la Charente. Puis ceux de Chevilly, chasseurs à pied, mobiles savoyards, mobiles de la Nièvre ; à son tour, cette deuxième colonne traversa Saint-Lyé et, serpentant dans la plaine comme un ruisseau sur une dune, vint au même endroit que l'autre se verser et se perdre dans la forêt. Le reste du 15e corps, entraîné, serrait de proche en proche vers sa droite : des partis prussiens profitèrent de son mouvement. Toujours aux aguets, toujours attirés vers cette forêt fermée, d'où la pression des avant-postes français les refoulait d'ordinaire, ils pénétrèrent cette fois par les joints du dispositif et s'installèrent dans Artenay, dans Neuville, qu'il fallut leur reprendre à coups de fusil. Cependant, la 1re division n'avait pas cessé de se dévider. Laissant derrière elle quelques escadrons retardés par le combat de Neuville, ses convois embourbés qui bivouaquaient sur le chemin, elle atteignit Loury vers le soir et s'arrêtait là attendant l'avis de la reprise du mouvement.

Une journée de marche la séparait encore de ces deux corps qu'elle était censée relier au gros de l'armée. Pour combler en partie ce vide, le général d'Aurelle ordonna le soir du 24 de porter vers l'est, jusqu'à Chambon, un détachement de corps francs campés jusqu'alors à Chilleurs ; Pierre eut à porter cet ordre au commandant du détachement, le colonel de Cathelineau.

— Votre cheval est-il fatigué? lui demanda le capitaine de Langalerie, en lui remettant le pli de service.

Il avait observé que depuis quelques jours on abusait de Pierre, et que Pierre lui-même paraissait pâle et défait.

— Il peut faire la course, répondit Pierre, jaloux de ne pas céder son tour de service.

D'autres officiers, debout devant le feu, lisaient ensemble

une dépêche dont ils tournaient les termes en dérision : « Occupez les points dominants par de l'artillerie... Pratiquez de grands abatis d'arbres... »

— Chut ! fit le capitaine de Langalerie.

Et leur montrant Pierre, il ajouta : « *Maxima debetur puero reverentia.* »

Pierre n'avait pu comprendre que ces officiers s'égayaient sur une lettre du délégué à la guerre, mais le ton général étant l'abandon, la confiance, il s'enhardit à demander :

— Marchons-nous sur Paris?

— Non, mon ami, le mouvement est suspendu, répondit le capitaine, en lui remettant le pli pour Cathelineau.

Cathelineau ne pouvant rien faire avant le lendemain matin, trotter était inutile, mieux valait décharger Cornette et, la lance sur l'épaule, marcher à côté d'elle pour la ménager, en tenant les rênes de la main gauche. Il songeait... Denis la soignait mal depuis quelques jours, préférant faire le commerce de l'eau-de-vie dans les bivouacs ; plus de distribution de foin, rien que la ration d'avoine, des courses continuelles, le mauvais terrain : comment s'étonner que les forces de la jument eussent décliné, qu'elle bronchât sur le membre antérieur gauche, et qu'elle baissât l'encolure comme un cheval commun?

Pourtant, bien qu'il vît la raison des choses, il ne pouvait se défendre de cette tristesse propre au cavalier quand le cheval est atteint : « Nous-mêmes, nous sommes des animaux, des animaux cruels... » Et, de cette injustice immense dans laquelle on vivait, passant à cette douceur des bêtes, à leur obéissance infinie, que la misère n'altère pas, que la mort seule interrompt, il caressa Cornette, il la baisa sur le chanfrein. « Va, je peux bien porter mon manteau..., » lui dit-il, et il l'arrêta pour détacher son manteau de la selle, et cette part de charge lui fut légère, cet acte le consola parce que rien ne l'imposait à la conscience et qu'il n'avait

pas de sens selon la justice des hommes, n'étant conforme qu'à la justice de Dieu.

— Qui vive? cria quelqu'un.

— Lancier du quartier général, répondit Pierre.

Ils échangèrent le mot d'ordre et le mot de ralliement.

Le campement des Cathelineau s'étendait au bord de la route, sous les premiers arbres de la forêt. Au centre, un grand gourbi servait de corps de garde, pareil à ceux que l'on construisait autrefois dans le bois de Persanges, pour jouer à Robinson Crusoé; c'était bon, une fois le devoir accompli, la lettre remise à la tente du colonel, de se coucher sous ce gourbi, sur un lit de feuilles et, la conscience légère, l'esprit vide, de tomber dans le sommeil subit, le sommeil de l'accablement.

Tout à coup le réveil... Après combien de temps... Aucune sonnerie, mais une rumeur; pas de lumière, mais un jour sépulcral, tamisé par les branches, embu de la brume du matin; les Cathelineau s'assemblaient sur la route, se paquetaient, s'alignaient : effets magiques de ces quelques lignes écrites que Pierre avait apportées vers minuit. Il but du café dans leur marmite et ramassa pour Cornette du pain gelé qu'ils avaient jeté.

S'étant battus la veille à Neuville et sachant que les Prussiens étaient devant eux, ils ne comprenaient pas cet ordre de rétrograder, d'aller se cacher dans la forêt : est-ce qu'à l'état-major on ne les croyait pas capables de se battre en plein champ? L'appel des sergents-majors mit fin aux raisonnements; les rangs se formèrent, le défilé commença : les chasseurs à cheval, les forestiers, les fantassins, les mobiles, la légion bretonne, les francs-tireurs américains, niçois, rochefortais, tous crottés, déguenillés, plus d'aigrettes sur leurs coiffures, une misère uniforme; et, les derniers de tous, les *Vendéens*, pauvres chouans courbés, qui portaient sur leur veste des *sacrés-cœurs* de flanelle rouge et récitaient le chapelet en marchant.

Pierre les suivit des yeux ; puis, les ayant perdus de vue, resta lui-même dans une sorte de prière, dans l'excitation tendre où le jetaient les tableaux de cette guerre, dans une de ces extases du matin auxquelles les nuits trop courtes, les fatigues des veillées le rendaient sujet. Il avança jusqu'à la rase campagne, là où les Cathelineau prétendaient marcher ; le jour avait grandi, la merveille du matin s'était réalisée. De petits nuages rosés, violacés, répandus de l'est au zénith, voguaient sans fin sur la mer du ciel ; derrière s'ouvrait une profondeur, un mystère, un espoir...

— Oh ! quelle douceur ! dit-il, que la vie est belle !...

Non, rien ne ferait avorter les promesses qui étaient dans l'armée : Dieu lui-même lui souriait. Elle ne resterait pas toujours prisonnière dans cette forêt, condamnée à n'y marcher qu'a tâtons comme une bête chassée qui se forlonge dans un taillis pour reprendre ensuite sa quête errante et tourner sur soi-même, sans trêve et sans fin. Un jour, on la verrait se dévider sur les routes, se déployer... L'énigme de l'avenir inconnu l'attirait du côté de la plaine ; il marcha vers le clocher de Neuville, puis, plus à droite, vers cette limite extrême que traçait la ligne des vedettes. Un dragon immobile au milieu d'un champ, sorte de mannequin ou d'épouvantail, lui servait comme point de direction.

— *Murat...* cria-t-il, en approchant de lui.

— *Marseille...* répondit tranquillement cet homme, en tournant vers Pierre sa tête enveloppée d'un cache-nez rouge.

Il portait sur les sacoches de sa selle, outre la toile de tente et les piquets, une marmite de fer-blanc suspendue par l'anse ; son air frileux, ses traits affinés étaient moins d'un homme de guerre que d'un homme de loi.

— Vois-tu les Prussiens? lui demanda Pierre.

— Ils filent sur Paris, répondit le dragon, de la même voix nonchalante.

— Ils vont plutôt à l'est, reprit Pierre, les Cathelineau marchent de ce côté.

Botte à botte, en silence, ils restèrent penchés sur cette plaine comme au bord d'un abîme. Rien que la solitude, rien que l'étendue morne, pareille sur tous les confins de la forêt, pas un seul escadron filant au ras des crêtes, broussaille mouvante qu'on distingue mal parmi les buissons ; mais tout au fond, sur la limite douteuse du paysage, sous le ciel embu, un grand oiseau battait de l'aile, comme s'il cherchait l'horizon, lui aussi, et s'il ne le trouvait pas. Tantôt il s'enlevait tout droit, tantôt il retombait comme une pierre ; son vol palpitant, inquiet, chargé de tous les doutes de l'heure, de tous les mystères du lendemain, comme l'armée elle-même, s'épuisait contre un mur invisible dont il cherchait en vain l'issue et le débouché.

— Qu'est-ce que tu faisais, toi, avant la guerre? demanda Pierre.

— Clerc d'huissier. Et toi?

— Étudiant.

— Maintenant que Frédéric-Charles est arrivé, c'est embêtant... reprit ce dragon. Qu'ils aillent ici ou là, ils restent toujours devant nous. Tandis qu'en marchant après Coulmiers, nous avions la vole. Tu ne sais pas jouer à l'écarté?

Il ajouta qu'il en avait assez de ne rien faire, et qu'il préférait être à se chauffer dans l'étude de son patron, à Château-Gontier. Un certain sourire de moquerie, de nonchaloir parut sur ses lèvres pâles, et fit tourner bride à Pierre. Quel droit avait-il, celui-là, de décider des choses du commandement?

Il revint à Loury ; la 1re division du 15e corps y croupissait dans un cloaque ; il semblait même qu'elle dût y faire un séjour de quelque durée, car on établissait justement pour elle une communication télégraphique ; une diligence, en marche vers l'est, tendait le fil ; un em-

ployé à casquette galonnée, le chef d'équipe sans doute, s'était installé dans le coupé de la voiture, confortablement, comme pour un voyage ; mais ses bagages sur l'impériale n'étaient qu'une énorme bobine de laquelle le câble se déroulait. Des mobiles le recevaient au bout de longues perches, le jetaient sur les branches ; et parce que ce travail était plus délicat que les corvées ordinaires, ils s'en acquittaient avec des airs importants et satisfaits. On sentait, à les voir s'agiter, la jeunesse de l'armée, sa gaieté, sa bonne volonté ; ce simple tableau de la diligence en marche, de l'équipe égrenée derrière et des fourgons qui fermaient la marche, réconfortait le cœur, promettait de plus grandes actions. Mais Cornette broncha à ce moment si profondément qu'elle faillit s'agenouiller ; elle se reprit, soufflant avec violence, s'indignant elle-même de ce qu'elle était devenue ; alors les paroles du dragon revinrent à l'esprit de Pierre. Qui sait s'il n'aurait pas mieux valu marcher, avant que les chevaux fussent tombés dans cette misère? Et que serait-il arrivé, si l'on avait marché?

II

LES POSSIBILITÉS STRATÉGIQUES

L'état-major allemand, surpris d'apprendre la nouvelle de Coulmiers, s'était aussitôt pourvu contre les suites de l'événement. L'*Armee-Abtheilung*, quoique reformée après la bataille autour de Loury, ne barrait plus que faiblement la route du Nord à l'armée de la Loire et ne garantissait pas contre une incursion française les forces occupées au blocus de Paris : il devenait urgent de couvrir plus complètement ce blocus par l'armée de Frédéric-Charles, seule

disponible pour des opérations en rase campagne. Elle était partie de Metz le 31 octobre, lendemain de la capitulation, chargée d'aller détruire les établissements de Bourges et les usines du Creusot ; elle s'avançait largement déployée sur le pays pour y vivre plus commodément.

Le 10 novembre au matin, un télégramme du maréchal de Moltke la rappelait vers l'est ; mais il lui fallait cinq jours pour que son échelon de droite, le moins éloigné, pût atteindre Fontainebleau. Jusque-là, cette liberté préjugée dont Frédéric-Charles avait cru jouir créait pour les troupes françaises un délai précieux et faisait fructifier pour elles sous une forme indirecte la cause même dont elles étaient issues, le réveil du sentiment national.

Le général d'Aurelle, en s'immobilisant après Coulmiers, avait négligé cet avantage ; mais, par une de ces combinaisons de fautes enchaînées entre elles et compensées, son inaction, par là même qu'elle était inexplicable, induisit les Allemands dans une autre erreur. Ne pouvant croire que le succès de Coulmiers n'eût d'autre objet que l'établissement d'un camp retranché et supposant à l'armée de Gambetta la volonté de sauver la France, ils conclurent de ce qu'on ne la voyait ni ne l'entendait plus, tapie et terrée dans la forêt, qu'elle avait dû se dérober vers l'ouest et qu'elle occupait la région du Loir pour, de là, marcher vers Chartres et de Chartres vers Paris. Des bruits semés par la délégation de Tours sur des forces considérables rassemblées autour du Mans, les camps du 17e corps à Brou et à Bonneval, confirmaient cette induction erronée. Le 15, un faux mouvement en résultait, par lequel le duc de Mecklembourg emmenait à l'ouest l'*Armee-Abtheilung* et dégarnissait entièrement la route de Paris. Cette heure était particulièrement favorable pour l'armée de la Loire, et les jours suivants lui restaient propices ; ce n'était pas avant le 20 que Frédéric-Charles aurait deux corps d'armée aux environs de Pithiviers et qu'il y serait en force contre ce

que d'Aurelle pouvait déployer à ce moment. Ainsi, soit aussitôt après la victoire de Coulmiers, en mettant à profit cette victoire même, soit le 15, en saisissant la chance inespérée qu'offrait le départ de l'*Armee-Abtheilung*, soit du 15 au 20, alors que les corps de Frédéric-Charles s'échelonnaient encore sur plusieurs marches de profondeur, à quelque heure enfin qu'il se décidât au mouvement durant ces deux semaines d'immobilité, le général d'Aurelle pouvait venir provoquer sous Paris l'armée assiégeante, il pouvait faire lever le siège de Paris.

On a dit depuis que ce n'aurait été que pour peu de jours, sans résultat quant aux ravitaillements de la ville; mais que valent en fait ces arguments d'ordre alimentaire et qu'auraient-ils pesé contre ce grand phénomène : Paris délivré? L'état-major allemand lui-même, quelle eût été son attitude devant Paris debout, alors que Coulmiers tout seul l'avait troublé à ce point et que ses armées en plaine trahissaient déjà ce trouble par des mouvements précipités? Il faudrait ici, pour répondre, ajouter aux données positives du problème toutes celles que le calcul avorte à supputer; il faudrait centupler cette ardeur offensive, décuplée déjà chez les troupes de la Loire par le hasard de Coulmiers, entendre la réponse de Paris aux clairons venus de la plaine et le cri qu'aurait poussé la ville, délivrée enfin du garrot prussien; dire le rôle de ces gardes nationales et de ces gardes mobiles enfermées jusque-là dans l'enceinte, jamais déployées en plein champ. Avec quelle violence la garnison se fût élancée au dehors, une fois ouvertes les portes de l'enceinte, levées les vannes du réservoir! Il aurait fallu connaître les résolutions du général Trochu, défié tout à coup par cette armée de la Loire à laquelle il ne croyait pas, savoir de combien le débordement populaire eût gonflé le flot de ces deux cent mille hommes, et ce qu'eussent ajouté à la puissance du fleuve les remous obscurs qui, plus tard, donnèrent la Commune...

Qui donc, quelle intelligence humaine pourrait mesurer tout cela?

L'espoir s'éteint, il est vrai, devant les faits brutaux et négatifs. Là même où l'armée de la Loire s'est arrêtée, sur la lisière de la forêt d'Orléans, l'esprit s'arrête intimidé; il sent que c'est la France elle-même qui rétive et qui se dérobe, parvenue à cette limite d'effort qu'elle ne peut plus franchir; comparant cette faillite à d'autres défaillances, il résume en un seul phénomène toute cette guerre, trop pareille à tous les moments. La mobilisation tardive, les effectifs restreints, le plan d'offensive avorté, Napoléon à Metz, Mac-Mahon à Wœrth, Bazaine à Saint-Privat, Trochu dans Paris, d'Aurelle sur Orléans, partout l'inertie des masses et l'ataxie des chefs : un souverain qui attend, des armées en position qui attendent, des généraux qui attendent des nouvelles, des officiers qui attendent des ordres, des soldats qui attendent des coups, et cependant la marée allemande s'approche, monte sans délai, sans merci, couvre cette nation qui s'étonne, se plaint, se révolte, crie au meurtre et ne comprend pas qu'elle s'est suicidée.

Pourtant, les événements de septembre et d'octobre avaient paru la régénérer, cette France caduque du second Empire. Après la révolution politique, après ces efforts volontaires que permet seule la conscience de la liberté, comment comprendre cette nouvelle stagnation? Un homme avait manqué à l'armée du Rhin, mais l'armée de la Loire avait le sien, Léon Gambetta, et, puisque aux heures sombres de notre histoire, dans plus d'une crise, un seul caractère avait suffi pour relever la nation du dernier abaissement, pourquoi donc, cette fois, Léon Gambetta n'y suffisait-il plus? Il avait le sens de l'action, première qualité d'un capitaine; il avait cette puissance de parole qui agite la masse, cette chaleur de cœur qui la fait fermenter; il avait la jeunesse, l'habileté, l'audace; enfin, il avait le pouvoir, ce pouvoir ramassé dans la rue au 4 Septembre,

hardiment chargé sur ses épaules, concédé depuis par le vœu tacite et par l'obéissance d'une nation qui sentait le besoin d'un maître et qui cherchait un sauveur ; il l'apportait à Tours dans la nacelle de son ballon et, tout de suite, appliquait au péril inouï cette ressource d'exception. Pour former une armée nouvelle, il édictait des lois de recrutement ; pour rompre les moules de l'ancienne armée, il touchait aux droits des officiers professionnels et suspendait leur fatidique loi sur l'avancement ; d'une main, il construisait les cadres de ses jeunes troupes ; de l'autre, il puisait dans la France inépuisable, lui demandait des hommes, des armes, de l'argent, des vêtements, des subsistances ; il animait, il vivifiait toutes ses richesses, changeait en propriétés défensives tout ce qu'elle a de souplesse et d'activité. Par lui, par son impulsion, par ses destructions, les forces secrètes cachées au cœur de la nation apparaissaient au jour, entraient en jeu, trouvaient leur place, devenaient merveilleusement des batteries, des escadrons, des bataillons ; tout à coup, de Blois jusqu'à Châteaudun, un grand front de bataille se trouvait formé ; cette masse aveugle, non dirigée, coulait vers Orléans, inondait la forêt. Quelle cause l'arrêtait là, la laissait croupir et rentrer sous terre, comme si le sol capable tout à l'heure de la produire, s'empressait aussitôt de la résorber?

Gambetta a dit dans la suite que, parmi les difficultés contre lesquelles il avait lutté, celle d'être coupé de Paris avait été la principale. C'était se souvenir de ses déboires d'organisateur et du précaire effort grâce auquel il avait suppléé l'administration centrale au moyen d'une administration excentrique, pauvre en personnel, nulle en traditions, privée de données statistiques, ignorant jusqu'à l'emplacement des troupes, sans archives, sans cartes, sans machines, sans ateliers, dépourvue dans cette disette des moyens d'industrie et des ressources d'intelligence que Paris bloqué gardait stériles et sans emploi. C'était résumer

en un seul tous ses griefs de chef d'armée : le peu de liberté qu'il avait eue dans l'action, les sujétions lourdes qui changeaient d'avance toutes ses entreprises, soit qu'il dût, quant au temps, attendre l'heure de Paris, quant à la direction, rester hypnotisé sur la capitale et soumettre ses généraux à la même suggestion. Orientée de la sorte, son armée ne pouvait rencontrer celle de Frédéric-Charles que de biais et par hasard ; celle-ci cependant, mobile et portant avec elle la victoire, c'est à elle qu'il aurait fallu l'arracher en rejetant toute hypocrisie stratégique et marchant droit à l'adversaire selon les lois simples de la guerre vraie ; par là même, on eût délivré Paris, car à ce cartel militaire les Allemands eussent répondu militairement ; ils eussent levé le siège, repris la campagne et marché au-devant de ces armées qui marchaient.

Des actes si droits n'étaient pas possibles à la France d'alors ; chefs civils et chefs militaires s'y refusaient également, le général d'Aurelle en évitant d'aventurer en pleins champs, en haute mer, ses troupes de faible tonnage et les laissant caboter le long de la forêt d'Orléans, Gambetta en demandant à Paris le mot d'ordre et le signal. Cette soumission venait de l'associer, le 12 novembre, au plan expectant du général d'Aurelle et de créer entre eux un instant d'accord fait pour rendre plus dangereux ensuite leur malentendu. Pourtant cette condition, d'abord restrictive, devait bientôt devenir impérieuse et pressante et si, dans cette urgence, le gouvernement s'agitait seul sans ranimer un commandement inerte, si l'impulsion partie de Gambetta tombait en chemin, ne parvenait plus jusqu'à ses soldats, la raison de ce mal n'est pas dans les prestiges étranges ni dans les influences distantes, elle est inhérente à l'essence même de cette armée et réside gravement dans ce fait que Gambetta, maître de l'armée, était étranger à l'armée et n'avait pas le moyen organique de la mouvoir.

Contraste singulier ; la nation lui obéissait pour devenir

armée ; l'armée, une fois formée, ne lui obéissait plus. C'est qu'il lui manquait les organes d'obéissance, ces parties nobles de l'être où réside la conscience, d'où part le mouvement, ces moelles auxquelles obéissent les membres, et qui les gouvernent selon l'esprit. Une élite d'officiers, un état-major désigné et préparé d'avance pour être dans l'armée le penser et le vouloir, auraient seuls pu traduire en actes militaires les opérations du tribun ; faute de leur obéissance intellectuelle, Gambetta ne pouvait plus commander l'armée, l'armée n'était plus capable d'obéissance passive, la seule que les officiers du temps connaissaient. Bien loin que l'armée impériale eût pu fournir cette élite aux armées de la défense nationale, elle ne leur cédait que des officiers habitués à commander des soldats professionnels, défiants à l'égard des nouvelles levées, réfractaires à leur amalgame. Le général d'Aurelle incarnait bien cette résistance de routine, traduisait leur esprit de caste, quand, faute d'être le chef dont la nouvelle armée avait besoin, il voulait la rendre pareille à l'armée qu'il avait connue. Telles étant l'adhérence des esprits aux errements militaires en usage, leur fixité sur leur terrain propre, comment espérer qu'ils iraient au-devant du pouvoir civil et qu'ils serviraient volontiers un gouvernement de révolution? Au-dessous d'eux, dans les rangs mêmes, les éléments existaient sans doute pour composer cette substance, moelle nerveuse, dont manquait encore l'armée de la nation, mais dilués dans la masse, non préparés, inutilisables, ils n'avaient pu, durant une gestation si courte, monter jusqu'aux places d'élection.

Ainsi rien n'avait pu guérir l'infirmité native, irrémédiable, liée aux causes mêmes de l'improvisation militaire, ni vivifier l'armée inerte entre les mains du pouvoir. Il devenait fatal que le pouvoir agît sur elle par forcement, et que la volonté de Gambetta, soit directement exercée, soit déléguée à quelque personne de son entourage, s'im-

posât à celle du généralissime et s'attribuât une part dans l'exercice du commandement stratégique.

Redoutable partage d'autorité pour lequel les liens de la fraternité la plus sainte, la contiguïté la plus étroite, la consanguinité la plus essentielle n'auraient pas été de trop, mais consommé ici entre des hommes étrangers les uns aux autres, qui ne s'aimaient pas, qui ne se comprenaient pas, qui ne parlaient pas la même langue, que des siècles séparaient; faute d'avoir préparé d'avance leur coopération éminente, on l'improvisait, comme tant d'autres choses en cette guerre d'expédients; quant à l'imperfection du procédé, on se réclamait de cette urgence des circonstances, laquelle ne laissait pas le choix des moyens. Par là, vaille que vaille, prendraient fin les atermoiements qui énervaient l'armée elle-même et laissaient s'évanouir sans profit le temps plus précieux que tout; mais, là aussi, hélas! commencerait la ruine de cette œuvre militaire si pleine un instant de promesses, condamnée désormais sans recours, car cette dualité du commandement serait une offense formelle à la nature même de cet être militaire qui ne peut se mouvoir que comme un seul homme et n'appartenir qu'à un seul homme : loin d'en corriger l'imperfection première, elle la frapperait au front, la léserait dans ses moelles d'une atteinte pénétrante, sans cesse approfondie, qui fausserait son équilibre et désordonnerait ses mouvements.

III

C'était le 23 novembre pour la première fois qu'un ordre stratégique avait été expédié de Tours au général en chef; dès le 28, la journée de Beaune-la-Rolande allait faire sentir à l'armée de la Loire cette sorte de haut mal dont

elle venait d'être frappée. Les 18e et 20e corps français, à côté l'un de l'autre, mais sans chef commun, marchèrent au nord par deux itinéraires distincts, rencontrèrent des parties du Xe corps prussien et soutinrent contre elles des combats dont Beaune-la-Rolande devait être le terme. Les Cathelineau marchèrent vers eux et combattirent, mais sans réussir à les joindre. De Loury, la 1re division du 15e corps entendait leur canon ; l'infanterie prit les armes ; la cavalerie et l'artillerie, sortant du bivouac, vinrent jusqu'à la lisière de la forêt et se formèrent en position d'attente près du château de la Rive-au-Bois. Leur front d'un kilomètre regardait vers l'est les batteries entre les chasseurs et les lanciers. Le canon appelait toujours et la troupe immobile, lasse d'un si long repos, l'écoutait remonter au nord ; il tonna jusqu'à la nuit close et redoubla alors, comme pour un tumulte plus grave, comme d'un tocsin désespéré. Tout à coup, le silence se fit, laissant planer dans l'air du soir une paix funèbre qui rendait sensible et poignant le mystère de l'événement accompli. Sans nouvelles, Martin des Pallières envoya vers Chambon un détachement de secours ; le reste revint à Loury, se dispersa, piétina toute la nuit, n'atteignit qu'au jour les villages de Neuville et de Chilleurs. Et cependant, à Nancray, à Saint-Loup, d'un combat confus, indéfini, les troupes du 20e corps, battues la veille, ne luttaient plus que pour leur retraite ; entraînant dans leur ruine le 18e corps, elles laissaient brûler et crépiter derrière elles cette traînée de poudre qui ne devait plus s'éteindre, qui bientôt embraserait toute l'armée sur toute l'étendue de la forêt. Et déjà vers l'autre extrémité du front de 100 kilomètres, d'autres épisodes s'enchaînaient ; le 25, Sonis attaquant à Brou le grand-duc de Mecklembourg ; le 27, les francs-tireurs de la Sarthe surpris à Guillonville ; le 29, les francs-tireurs girondins cernés à Varize, les chasseurs du 3e bataillon de marche engagés à Tournoisis, ces alarmes successives laissaient reconnaître

la marche de l'*Armee-Abtheilung* allant, cette fois, de Châteaudun vers Artenay. Frédéric-Charles la rappelait à lui tandis que ses propres forces se concentraient autour de Pithiviers ; il savait à ce moment que le gros de l'armée de la Loire se trouvait encore dans la forêt d'Orléans et non pas, comme on l'avait cru, à l'ouest, dans la région de Tours ; quant à la manière d'agir envers cette armée, il hésitait encore, incertain des intentions vraies de l'adversaire et dérouté par l'incohérence de ses mouvements. Il sentait que le général d'Aurelle répugnait à sortir de la forêt et désirait qu'on l'y attaquât ; cette attaque serait sanglante et laborieuse, et, rien que parce que le général français la voulait, Frédéric-Charles craignait d'avoir à l'entreprendre. Mais sachant aussi quelle faiblesse essentielle énervait d'avance cette volonté, il espérait que les avocats de Tours forceraient d'Aurelle à marcher sur Paris et que, lui imposant leurs plans, ils l'aventureraient en plaine, là même où l'armée prussienne s'apprêtait à le recevoir.

Tels étaient, le 30 novembre, les doutes et les vœux de Frédéric-Charles, quand parvenait à Tours la nouvelle d'une grande sortie tentée la veille, poursuivie le jour même par l'armée de Paris. Aussitôt se décidait une offensive générale de l'armée de la Loire dans la direction de Pithiviers ; le délégué à la guerre se rendait à Saint-Jean-de-la-Ruelle pour arrêter les dispositions de ce mouvement. Les généraux appelés en conseil lui demandaient avant toute chose de concentrer l'armée ; mais, tout délai paraissant impossible en raison des besoins de Paris, le délégué se refusait à la discussion et se contentait d'ordonner tel quel le plan conçu par les membres du gouvernement. Il s'agissait d'une attaque concentrique de Pithiviers, préparée le 2 par une marche des 15e et 16e corps et exécutée le 3 ; les 18e et 20e corps suivraient en seconde ligne, atteindraient eux-mêmes Pithiviers, puis dépasseraient vers Fontainebleau, point général de rassemblement où

l'armée de la Loire pourrait être rendue le 6 décembre.

C'était un plan quelconque, un coup de dés jeté sur la carte et dont la France formait l'enjeu ; mais le hasard même de cette résolution, moins fortuit qu'il ne semble, résultait d'une double erreur, éveillait une double menace, trahissait enfin dans son imprudence et dans son inopportunité la division qui s'était mise dans le commandement suprême et le désordre qui présidait aux actes de l'autorité. Car on avait attendu trois semaines avant de marcher, et l'instant choisi pour la marche était précisément celui où l'armée concentrée de Frédéric-Charles barrait le chemin ; l'armée entrait dans une plaine maîtrisée par l'adversaire, mais on l'y aventurait, sans tenir compte de cet adversaire, en ordre dispersé.

De ces fautes initiales, l'offensive sur Paris n'était que la cause occasionnelle : celle qui pesait d'avance sur l'entreprise et la vouait à la ruine, c'était cette hostilité de pensée entre le général en chef et le délégué ; cause intime, que la troupe emportait avec elle, qui allait apparaître davantage au fur et à mesure de son obéissance et se traduire par symptômes plus graves au cours fatal des événements.

Jusque-là embryon d'armée, et, tout à coup adulte, lancée dans des opérations de haute guerre, l'armée de la Loire sortait des limbes de sa longue préparation, elle entrait dans la vie instantanée du champ de bataille ; mais pareille à ces êtres mal nés, qui, vivant, ne font que se mettre à toute heure en contradiction plus grande avec la vie, cet essai d'action martiale ne pouvait que l'acheminer à la mort. Le 2, devant Loigny, devant Poupry ; le 3, devant Chilleurs, devant Chevilly ; le 4, autour d'Orléans, une succession fatale d'épisodes enchaînés allait la découdre et la démembrer ; trois jours suffiraient pour aggraver en elle et rendre irréparable cette lésion congénitale qui minait ses forces et convulsait ses mouvements.

Le 5, enfin, Orléans perdu, d'Aurelle en retraite vers Romorantin, Chanzy reculant vers Blois, une des armées se rompant en deux, l'autre pénétrant comme un coin entre ces deux tronçons, on pourrait reconnaître à la différence de leurs aspects la différence des pensées qui les animaient ; on pourrait dire s'il convient d'amoindrir et de partager la volonté d'un chef, au moment où il tente d'imposer cette volonté à l'adversaire par la bataille ; si le conseil de Tours ressemblait au Comité de salut public, organisant la victoire des quatorze armées, ou s'il ressemblait à un *Hofkriegsrath*, préparant de Vienne, en cent rencontres, les désastres des Autrichiens ; on pourrait conclure si l'esprit de la guerre populaire était encore en France, comme au temps de la Révolution, ou si, grandi par l'étude et par l'éducation, riche de l'expérience militaire du siècle, fort de l'approbation des qualités nationales aux besoins des luttes nationales, l'esprit de la Révolution française n'avait pas déserté la France et passé dans le camp prussien.

IV

Les mouvements ordonnés le 30 novembre entrèrent dès le lendemain dans la phase d'exécution. Le 16e corps tout entier, abandonnant la place qu'il avait longtemps gardée dans le dispositif, rompant la figure défensive à laquelle le général d'Aurelle donnait pour centre Orléans, remonta vers le nord pour venir se mettre en quelque sorte sur l'alignement du 15e corps ; partant du front Saint-Péravy-Bricy. il marcha la gauche en tête, ayant à cette aile la cavalerie du général Michel et la division de l'amiral Jauréguiberry. Les deux autres divisions, couvertes par le mouvement de l'amiral, suivaient au centre et à droite, en échelons.

De midi à 6 heures, la première division débusqua de Guillonville, de Muzelles, de Gommiers, de Terminiers, et s'arrêta à la fin sur les positions de Nonneville, de Villepion, de Faverolles, après de brillantes charges qui semblaient au général Chanzy le prélude de plus grands succès. Il exprimait cet espoir en transmettant télégraphiquement son compte rendu au quartier général de Saint-Jean-de-la-Ruelle. En même temps, une nouvelle plus importante y parvenait par le fil de Tours : l'armée de Paris avait remporté la veille une grande victoire sur le terrain de Champigny ; elle allait s'avancer vers Fontainebleau en suivant le cours de la Marne.

Cet événement, non seulement justifiait un mouvement dans la direction de Pithiviers, mais au delà de cette ville une jonction de l'armée de la Loire avec celle de Paris. Le général d'Aurelle, impressionné, expédiait ses ordres pour la journée du 2 décembre ; le 16e corps gagnerait Allaines et Janville ; la 3e division du 15e corps irait s'établir au delà de Santilly ; la 2e vers Aschères et Ruan ; la 1re, immobile à Chilleurs et Neuville, marquerait l'axe de la conversion.

C'était le plan même du délégué à la guerre.

Les fausses nouvelles reçues dans la soirée, ce vent d'espoir qui soufflait de Paris sur l'armée de la Loire avaient emporté l'adhésion du général à ce plan qu'il désapprouvait. Le lendemain, il montait à cheval vers 8 heures et demie, après avoir recommandé son armée aux prières de l'évêque d'Orléans. A Chevilly, aucune nouvelle : il poursuivit vers Artenay. Bientôt le canon, retentissant à la gauche, sonna le signal de nouveaux événements.

Il faisait entendre au général plus qu'un bruit de bataille, il annonçait le 16e corps arrêté auprès de Loigny dès ses premiers pas vers son but impossible et signalait la gravité de la faute par laquelle on aventurait en plaine des troupes

non concentrées pour aller les réunir sur un terrain dont on ne disposait pas. Le général écoutait et comprenait; mais lié lui-même par ses ordres irréparables il suivait sa route au nord, vers d'autres angoisses, vers d'autres fatalités. De ce côté, l'espace était vide, la plaine s'offrait, telle qu'une mer calme, à l'aventureux voyage que les troupes du 15e corps allaient y tenter. Déjà la 2e division, partie la première, approchait librement du terme prescrit. La 3e, à son tour, affluait vers Artenay par la route de Chevilly, prenait les champs et s'y massait avant la marche, rangeant ses bataillons derrière ses bataillons.

Une brigade de cavalerie, venue de Chilleurs pour l'escorter, l'attendait, séparée d'elle par toute l'épaisseur du bourg.

Dragons et chasseurs, pied à terre, cassaient la croûte, battaient la semelle sur le sol gelé; midi sonnant, ils reformèrent leurs rangs au commandement : « A cheval ! » Un silence succédait au cliquetis de l'alignement : on entendit alors le bruit assourdi, contrarié par le vent, de cette bataille qui se livrait autour de Loigny. Dans chaque escadron, le maréchal des logis chef vint se placer devant le front; il ouvrit son registre et lut à haute voix l'ordre du jour :

« Officiers, sous-officiers et soldats de l'armée de la Loire !

« Paris, par un sublime effort de courage et de patriotisme, a rompu les lignes prussiennes. Le général Ducrot, à la tête de son armée, marche vers nous... »

La plaine paraissait vide; les soldats l'avaient vue la nuit précédente, toute étoilée de feux prussiens. Étonnés, crédules, ils regardaient la masse neutre des bois estompant le lointain bleu, les toits et les murs de Dambron déchirant le courbe horizon, ces bornes prochaines que des distances inconnues séparaient de l'armée de Paris.

« En avant sans calculer le danger !
« Dieu protégera la France !

« Au quartier général de Saint-Jean-de-la-Ruelle, le 1er décembre 1870.

« *Signé :* le général D'AURELLE DE PALADINES. »

La sourdine précipitée du canon prussien éclata de nouveau sur les derrières, vers Orléans, et, comme une batterie réglementaire de tambours, ferma le ban.

La 3e division débouchait devant Artenay, trois colonnes minces striées de bleu et de rouge, trois persiennes attachées entre elles, montées sur un seul châssis, laissant pendre et traîner sans fin leurs lamelles étroites et parallèles ; mais, peu à peu, à mesure que cette masse progressait davantage, ce quelque chose de nombreux, de papillotant, d'insaisissable, propre à l'infanterie en mouvement, ce quelque chose grandit ; un flottement s'y propagea ; ces cadres rigides se défirent en trois longues queues qui serpentèrent semblablement sur une demi-lieue de profondeur. La cavalerie s'était mise en marche non pour précéder, mais pour escorter ; encore se tenait-elle sur le flanc non menacé et parcourait-elle sans savoir le terrain que la 2e division avait sillonné dans la matinée et qu'elle couvrait maintenant de ses bivouacs.

La compagnie d'éclaireurs volontaires, arrivée au bois de Dambron, s'y était engagée sans signaler rien de suspect ; pourtant le général Peytavin jugea prudent de s'arrêter devant ces taillis et, selon les errements du temps, de les faire fouiller par son artillerie.

Une batterie vint s'établir face à la lisière et jeta des obus devant elle ; deux bataillons du 27e, à demi déployés, l'encadrèrent, l'un à droite et l'autre à gauche ; toute la division, immobilisée, attendait la fin de ce tir sans raison.

Rien ne la menaçait en tête, malgré ces longues salutations de poudre qu'elle adressait à un ennemi imaginaire ; mais sur sa gauche, une région inexplorée, contiguë au champ de bataille de Loigny, s'étendait dangereusement. Le terrain, légèrement relevé de ce côté, se bornait bientôt par une crête au delà de laquelle la division n'avait plus d'yeux ; sur cette crête, le village de Poupry, prêt à devenir place forte si l'ennemi y jetait garnison, dressait avec menace ses murs non reconnus. Un des commandants du 27e de marche, inquiet de voir son bataillon prêter le flanc aux attaques qui pouvaient venir de Poupry, avait signalé au général de brigade le danger de la formation et le général avait répondu que l'ordre était de marcher ainsi. Cette réponse suffisait à tout ; pourtant, il consentit à dépêcher vers Poupry le dernier peloton qui lui servait d'escorte et que commandait un officier.

Plusieurs hommes, en suivant ces dragons des yeux, venaient d'apercevoir, au ras de la crête, quelque chose de noir qui filait vers Poupry : un escadron peut-être? une de ces patrouilles perdues, qui traînent au hasard sur les champs de bataille? C'était la 22e division prussienne tout entière.

Le général von Vittich l'avait retirée vers onze heures du champ de bataille de Loigny, où elle n'était plus utile ; manœuvrant maintenant entre le 16e corps immobile et le 15e corps en mouvement, il s'avançait hardiment dans cette déchirure du dispositif français qui préparait dès lors l'armée de la Loire pour la dissection et le démembrement. Chance pour lui inespérée, il découvrait devant lui cette masse profonde, cette patrouille de quinze mille baïonnettes, si peu mobile, si peu sûre de ses mouvements qu'un bois suffisait à l'arrêter et la faisait s'épuiser en coups de canon. Hâtant sa marche vers elle, décidant de la surprendre et de la mordre au flanc, von Vittich portait vers Poupry son artillerie au centre, une brigade massée vers

la gauche, un régiment de hussards à l'aile opposée ; cette souple figure offensive, bientôt pliée aux circonstances du terrain, venait couvrir Poupry, étendre au sud du village, jusqu'à la ferme Morâle, une longue ligne de feu, et tout à coup, avant que les dragons français rabattus sur la division l'eussent rejointe au galop, les canons prussiens lui jetaient à pleine gueule la mitraille et le défi. Les premiers obus ravagèrent les rangs du 27e de marche, qui d'eux-mêmes, instinctivement, voulurent se retourner face au danger ; mais le colonel, craignant de faire rien d'irrégulier, galopa d'abord jusqu'au général de brigade et lui demanda la permission de déployer sur la gauche son régiment.

— Jalonneurs, sur la ligne ! cria-t-il d'une voix haute et sûre, qui commandait le calme.

Immobile à la droite, tranquille comme à la place d'armes, il se disposait à aligner sa troupe, comme il l'avait alignée devant le général d'Aurelle au matin de Coulmiers, et continuait à fumer son cigare, en attendant que les jalonneurs se fussent placés, mais les obus prussiens, redoublant sur cette malheureuse troupe, la déchirèrent, la renversèrent, rompirent instantanément, effacèrent du sol sa fragile ordonnance d'autant plus impossible à maintenir en ce périlleux moment qu'elle avait été jusque-là plus aveuglément et plus durement maintenue. Ce furent un pêle-mêle, une cacophonie de voix qui commandaient les unes par-dessus les autres, auxquelles la troupe n'obéissait pas. Le 34e de marche, décimé de la même manière, avait réussi à faire front, mais en refusant sa gauche, qui retombait sur la colonne du centre et s'y mêlait désordonnément. Deux batteries, passant du flanc libre au flanc menacé par la queue de la colonne, arrivaient justement pour le soutenir et l'aider à réparer ce désordre ; s'établissant vers la ferme d'Autroche, elles détournèrent bientôt sur elles le feu prussien ; celle qui tout à l'heure canonnait les taillis avait conversé sur place ; toutes ensemble, elles tra-

çaient un front sur lequel, tant bien que mal, les régiments se rectifièrent, s'établirent, le 34e face à la ferme Morâle, le 27e face à Poupry ; puis la masse sans souplesse ayant terminé son mouvement, essaima des tirailleurs, entra dans le mécanisme du combat.

Déjà les batteries d'Autroche, démontées, hors d'état de contribuer davantage, se retiraient vers l'arrière et s'abritaient dans un fond du terrain ; l'infanterie restait dans une situation critique, sans autre issue qu'une prompte action. Le commandant du 27e de marche fit alors ce qu'il pouvait faire, il attaqua. Tandis que le 3e bataillon marchait droit vers Poupry, le 2e devait le suivre à quelque distance et l'appuyer par la droite ; mais bientôt celui-ci, cédant à l'attraction des couverts, vint se ranger derrière les rideaux d'arbres qui dérobent, du côté du nord, les abords de Poupry. Le 3e bataillon parvenait à la limite de portée du fusil Dreyse ; la fusillade qui s'engageait alors entre les deux infanteries s'étendait aussi sur les batteries prussiennes, les tourmentait jusqu'à les contraindre à changer d'emplacement.

Le duel de feu crépitait avec intensité ; pourtant les tirailleurs français, s'offrant en terrain découvert, s'usaient plus vite qu'ils n'usaient l'adversaire. Une sorte de gêne et de hâte, leur rendant le sol intenable et l'attente impossible, les fit fuir vers l'avant jusqu'à trois cents mètres des premières maisons.

Un bataillon prussien, renforçant la défense à ce moment, n'intimida pas l'attaque, mais la vit qui grandissait sous les balles jusqu'à quatre-vingts mètres des clôtures. D'un parti à l'autre on distinguait les visages, on entendait les commandements, on voyait ces statures ennemies vainement visées par le cran de mire, toujours debout, invulnérables, et les gestes automatiques, incessants, de ces bras qui chargeaient, épaulaient, pressaient la détente, rechargeaient. Vue insoutenable et qui devait précipiter l'issue

de ce combat précipité. Ceux qui se dressaient de toute leur taille au milieu des champs découverts cédèrent devant ceux que les murs abritaient jusqu'à mi-corps ; pareille à la barre de métal qu'on étire et qui d'abord s'allonge pour se briser tout à coup, la troupe ruinée dans son courage, tendue jusqu'au delà de son pouvoir offensif, rompit subitement le combat, revint en courant sur ses pas.

Le général d'Aurelle se tenait à la ferme d'Autroche. Sans prétendre à la direction du combat qui venait de s'engager sans lui, il avait cependant ordonné à la réserve d'artillerie du 15e corps de prendre position et d'ouvrir le feu ; aussitôt, les pièces de 12 à la voix tonnante, les mitrailleuses au bruit strident étaient entrées en action, trop tard pour préparer l'attaque de Poupry, à point pour soutenir les tirailleurs du 27e dans leur retraite précipitée. En même temps, le général d'Aurelle rappelait vers Dambron la 2e division, espérant qu'elle parviendrait assez tôt et qu'elle pourrait intervenir avant la fin de la journée. Cependant, le combat dégénérait en d'autres phases, la 3e division continuait de s'user en efforts isolés et successifs ; après un duel d'artillerie que les deux adversaires soutinrent à force égale pendant trois quarts d'heure environ, le 27e et le 34e de marche fournirent une nouvelle attaque, subirent de nouveaux sacrifices, essuyèrent un nouvel insuccès.

Incapables d'un troisième assaut, ils restaient immobiles devant cette plaine jonchée de morts, sur laquelle s'éteignaient à la fois la lueur du jour et les éclairs des coups de feu. Cette immobilité consommait toutes les pertes subies, perte des hommes, perte du terrain, perte du temps ; et pourtant, rien n'était perdu, la journée arrivait simplement à cette heure extrême où le résultat d'une bataille hésite encore dans le conflit des causes et ne sait pas comment échoir ; alors l'action subite, intensive d'une troupe qui se démasque tout à coup et qui donne sans marchander

peut encore racheter toute erreur, conjurer toute menace et déterminer l'événement dans un sens inattendu.

Ici, le général de division disposait d'une brigade entière ; quant à l'emploi qu'on en pouvait faire, le combat lui-même, en dérivant vers les bois à mesure qu'il avortait en terrain découvert, l'avait indiqué.

Le général Peytavin la portait de ce côté ; il y appelait d'Autroche son artillerie divisionnaire, puis à la pointe des baïonnettes, au son du canon, il tentait de cheminer le long de ces couverts, jusqu'à Poupry.

C'était une suite de taillis traversés d'allées droites, bornés par des levées de terre, entrecoupés de clairières ; les Prussiens perdaient l'un après l'autre chacun de ces compartiments, mais leurs chicanes arrêtaient pied à pied la marche de l'assaillant et l'obligeaient chaque fois à un nouvel effort. Une brigade de cavalerie les avait d'abord soutenus en fournissant des charges dans les clairières ; l'obscurité croissante, l'approche annoncée de la cavalerie française la décidèrent à se retirer vers Baigneux. D'un bond en avant, le 33e de marche parvenait alors jusqu'à hauteur de Poupry, mais sans le savoir, sans que personne pût le diriger ; plus la troupe progressait dans ce labyrinthe et plus le fil du combat s'y perdait.

Le général d'Aurelle, venu d'Autroche, et répugnant à se commettre dans cette confusion, se tenait sur la lisière nord ; des patrouilles de cavalerie ennemie étant signalées de ce côté, ses lanciers s'étaient déployés tout autour de lui pour le couvrir.

— En avant ! criait quelqu'un dans le bois. Tous ensemble ! marche !

Derrière les troncs d'arbres, on vit courir un rang de fantômes ; la droite de cette ligne, débordant du fourré, vint, s'étendit au delà même de la place qu'occupait le général, s'écoula dans les intervalles qui séparaient ses cavaliers d'escorte.

— Vivent les lanciers ! cria une voix.

— Vivent les moblots du Puy-de-Dôme ! répondit Pierre, reconnaissant les *mendiants*.

L'éclair horizontal des baïonnettes avait brillé au passage ; la charge s'achevait plus loin dans une rumeur. Pierre, entraîné, s'était glissé dans l'ombre à sa suite ; tout à coup, il se vit seul, en plein champ :

— Attention ! dit quelqu'un près de lui ; les Prussiens sont là !

Des pantalons rouges étendus par terre, un galon de sergent sur la manche de celui qui venait de parler : c'était une patrouille blottie dans les sillons. Pierre prit son pistolet dans la fonte et l'arma.

— *Wer da?* dit une voix tout près de lui, presque à son oreille.

— Français ! répondit-il, en lâchant le coup de feu.

— *Ach! dù! Schweinkopf!*

L'accent de cette voix, mêlé de haine et de détresse, saisit Pierre, inconscient jusque-là de ce qu'il avait fait. Devant lui, un homme à cheval fléchissait sur la selle, essayait de se reprendre au pommeau ; brusquement il vida les étriers et tomba.

— Attention !... feu !

La patrouille tirait contre d'autres cavaliers que Pierre n'avait pas aperçus d'abord, mais qu'il vit tourner bride au bruit des coups de fusil.

— Vous n'êtes pas blessé? demandait le sergent, debout cette fois à côté de lui.

— Non, répondit-il, encore étourdi ; c'est moi qui ai tiré... J'ai tué quelqu'un, je crois.

— C'est vrai, il est mort.

Ils se penchèrent tous deux vers le corps étendu et virent un sous-lieutenant de vingt ans, peut-être, petit, imberbe, l'air d'un page ou d'un cadet. Son schapska, dérangé dans sa chute, découvrait ses cheveux frisés ; l'horreur était

dans ses yeux fixes, la haine sur ses lèvres encore marquées au pli de l'injure qu'il avait jetée en tombant.

— Il est bien mort, répéta le sergent, en montrant cette main gantée du cadavre qui se laissait prendre, élever aussi haut qu'on voulait.

Pierre voulait saisir de même l'autre main, mais il n'osa pas violer le geste par lequel elle étendait encore le sabre et se crispait sur la poignée.

— Les uhlans viendront le chercher, reprit le sergent. Ils n'abandonnent jamais leurs officiers.

Il rallia ses hommes ; ils ramenaient un cheval qu'ils convinrent appartenir à Pierre par droit de prise ; un autre, atteint par leur décharge, était blessé au rein et ne pouvait se relever.

— Non, non, gardez le cheval, dit-il, ou vendez-le.

Voler la monture eût été trop ignoble, après avoir tué le cavalier. « Mais quoi? il allait me tuer lui-même, » poursuivit-il, sans pouvoir chasser le remords ni justifier ce meurtre par lequel il avait prévenu le coup mortel.

D'autres tiraient dans les bois. Une chasse à l'homme, des hallalis sauvages, une sourde furie de clairons. La troupe avait progressé jusqu'au delà de Poupry ; elle pouvait tourner à gauche, le village tombait sous sa main ; mais, esclave des ordres donnés que d'autres ordres ne corrigeaient plus, prisonnière sur parole, elle demeurait dans ces bois, où le commandement français l'avait enfermée. Chasseurs, mobiles, fantassins, grouillaient, se cherchaient, se heurtaient. « Halte ! criaient des voix. Par ici la 2e ! Debout ! suivez-moi ! on ne tire plus ! En avant, les Auvergnats ! C'est fini, en retraite ! » Acculées à la lisière, rien que deux compagnies prussiennes, tremblantes, prêtes à jeter leurs fusils, et, par-dessus ce fragile obstacle, le jour blafard visible à travers les branches, la victoire et le débouché. Minute suprême, crise aiguë dont il semblait que hasard seul allait disposer ; mais un homme intervint.

Le colonel prussien qui veillait sur cette partie du champ de bataille disposait encore de deux bataillons : il s'en servit pour contre-attaquer. Cette infanterie entra sous bois au pas cadencé, dissipant la rumeur au bruit rythmé de ses fifres et de ses tambours ; la vue seule de ces rangs entiers chassa devant elle ces rangs défaits sur lesquels pesaient à la fois la fatigue, la faim, l'incertitude, la peur et l'obscurité ; cette foule inquiète qui cherchait en vain la volonté française se soumit à la volonté prussienne ; ce troupeau lâchait pied devant cette troupe.

Ainsi, l'idée de déborder Poupry par les bois avortait, comme l'attaque directe avait avorté ; mais la troupe, inconsciente tout à l'heure de l'entreprise, était inconsciente maintenant, de l'insuccès. Pierre concluait comme elle : après tant de terrain conquis, tant de pertes subies, et tant de courage dépensé, il la croyait victorieuse et ne pouvait comprendre cette retraite sous bois, ces cris de rappel, cet alignement où les hommes, en se comptant, comptaient aussi les morts et les disparus.

Une brigade entière, venue de Ruan, sur l'ordre qui rappelait toute la 2e division, établissait son bivouac près de Dambron ; elle paraissait prête ainsi à reprendre dès le lendemain matin la marche vers Paris ; pourtant le général en chef n'était pas auprès d'elle. Peut-être retourné vers Autroche, où quelques coups de canon se tiraient? Mais là aussi, le combat prit fin, et il fallut bien admettre qu'après cette journée de bravoure le général en chef avait rétrogradé.

Denis Stanislas, debout dans les brancards de sa brouette à l'entrée d'Artenay, vendait aux moblots du vin et des saucisses ; il était en règle avec la prévôté, s'étant fait inscrire comme vivandier sous un faux nom, au moyen d'un faux livret qu'un paysan de Chevilly lui avait prêté.

— Ah ! te voilà, mon petit lancier ! dit-il avec tendresse, en reconnaissant Pierre.

Et il ajouta qu'il avait trouvé pour la nuit un bon endroit qu'il nomma tous bas : *la gare;* on la croyait occupée par les télégraphistes, mais ils venaient de l'évacuer, emmenant leur guimbarde, leur bobine et leur fût de vitriol.

Ils traversèrent Artenay, ruiné et désert, où Prussiens et Français touchaient barre depuis deux mois, qu'ils avaient sans fin pris, repris, incendié, pillé, ruiné.

Pierre menait Cornette par la bride ; Denis, poussant sa brouette qui grinçait à chaque tour de roue puis roulait en silence, songeait.

— Ils se battent bien, les moblots, reprit-il après un silence, d'une voix impressionnée.

Pierre lui conseilla de jeter sa brouette, de s'engager tout de suite et de combattre le lendemain ; mais Denis n'avait pas confiance dans le général d'Aurelle ; il ne voulait se battre que sous les ordres de Bourbaki.

Les portes extérieures de la gare étant fermées, ils s'y glissèrent le long de la voie. Le garde-barrière, un ancien gendarme, avait une provision de blé pour ses pigeons ; il en céda trois setiers pour Cornette. Denis allumait du feu dans la lampisterie pour préparer du riz au gras, quand les mobiles de l'Ariège arrivèrent à leur tour, entrant par le hangar aux marchandises. Plusieurs étaient ivres, les autres trop las pour songer à faire la soupe ; Denis les servit, leur fit du punch qu'on but à l'armée de Paris, puis il demanda au dessert si quelqu'un savait des chansonnettes.

La plupart de ces hommes s'étaient vautrés au fond de la salle, la capote déboutonnée, la tête appuyée sur le sac ; l'odeur de leurs corps et de leurs haleines s'élevait avec le bruit de leurs ronflements. Un caporal lut une proclamation de Gambetta que les télégraphistes avaient laissée sur la table en s'en allant. C'était un éloge oratoire de l'armée de Paris : le général Trochu y était comparé à Turenne, la victoire de Champigny attribuée pour la plus grande partie

au courage des troupes, mais aussi à l'intervention des wagons blindés de M. Dorian.

— Oh ! là ! là !... des wagons blindés !... tu me fais mal !... interrompit une voix.

La foi de l'auditoire paraissant ébranlée, le caporal hésitait à poursuivre.

— Tenez, c'est pas tout ça, reprit celui qui venait d'interrompre ; qui n'a pas vu Bismarck ! Je vas vous montrer Bismarck...

Il tira de sa poche un guignol qu'il monta sur sa main, qu'il manœuvra avec les doigts :

— Ah ! vieux gredin... voilà assez longtemps que tu couches avec ma belle-mère...

Un rire enfantin, nombreux, le rire vagissant de la foule accompagnait son boniment : Bismarck, arrêté par les mobiles de l'Ariège, était traîné devant la cour martiale qui le condamnait à mort.

Sur toutes ces faces souffrantes, des rictus béats, des rides momentanées, des froncements de paupières mêlaient un éclair de joie aux stigmates durables de la fatigue et de la faim ; chacune avait sa manière de ricaner et de s'épanouir ; sur toutes, Pierre lisait l'amaigrissement, l'hébétement, l'accablement ; tout à coup, de cette misère commune, les ailes de la pensée le portèrent à l'idée de l'œuvre commune : « Délivrer Paris. » Il sortit, inquiet de ce que Paris avait fait au juste à Champigny, de ce que l'armée de la Loire ferait demain ; la neige qui tombait étouffait les bruits des bivouacs, éteignait les lueurs et mêlait à la nuit ténébreuse quelque chose de funeste et de menaçant. Un instant le souvenir de l'officier prussien qu'il avait tué repassa dans son esprit, mais ce remords fugitif ne faisait qu'accentuer en lui son souci unique, l'ardente volonté d'accomplir l'œuvre de délivrance au prix de sa propre vie et de son sang.

Le quartier général était sur la place du bourg. Une

petite maison que signalaient deux panonceaux, un jardinet où les lanciers de service avaient rangé leurs chevaux.

Ils ne savaient rien, eux, ni personne ; le capitaine de Langalerie n'était pas revenu de sa reconnaissance ; on craignait qu'il n'eût été pris par les uhlans ; Pierre s'approcha jusqu'à la fenêtre et regarda dans la maison ; une seule bougie plantée dans le goulot d'une bouteille éclairait cette chambre nue, une table, une carte sur laquelle le général d'Aurelle se penchait ; dans le fond, tels des figurants de théâtre, des officiers debout, un paysan qui pérorait. Les gestes de cet homme exprimaient quelque chose de vaste, une masse... mais sans le voir, sans paraître même l'écouter, le général restait accoudé d'un bras sur cette carte, et de l'autre main, machinalement, agitait sa cuiller dans son verre à café.

On devinait que le paysan parlait d'un grand rassemblement ennemi et que cette nouvelle jetait le général dans le doute et dans l'incertitude. Pierre considérait avec pitié cette tête grise, tombant accablée dans cette main et, derrière, la nudité du logis, la tristesse des visages, ces ténèbres et ce silence autour de l'homme chargé tout seul de toute la responsabilité.

Mais brusquement — peut-être du secours — un cavalier parut devant la grille ; il descendit de cheval, secoua sa peau de bique couverte de neige et, tout raidi par le froid, marcha vers la maison. C'était le capitaine de Langalerie. En essayant de joindre le général Chanzy, il s'était heurté à des patrouilles ennemies qui lui avaient donné la chasse et revenait sans avoir rempli sa mission. Le général le reçut mal ; il croisa les bras, haussa les épaules, ôta à la fin ses lunettes qu'il jeta sur la table avec humeur. Le capitaine sortit de nouveau, s'arrêta sur le seuil, regarda sa montre et parut incertain s'il remonterait à cheval. A ce moment, un autre officier arrivait, qu'il crut reconnaître, au-devant duquel il se porta vivement :

— Est-ce vous, capitaine Bois? demanda-t-il.

Puis, sans attendre la réponse :

— Eh bien, quelles nouvelles?

— Battus... répondit l'arrivant.

Et tous deux silencieux, comme écoutant en eux-mêmes l'écho grave du mot fatal, ils suivirent l'allée, poussèrent la porte et disparurent dans le corridor.

V

Du côté prussien, l'*Armee-Abtheilung* avait seule pris part aux combats de Loigny et de Poupry ; mais un télégramme du maréchal de Moltke, reçu dans l'après-midi du 2 décembre, enjoignait à Frédéric-Charles d'entreprendre sans retard contre l'armée de la Loire et de lui arracher ce même succès que l'armée allemande sous Paris venait d'emporter le même jour sur le champ de bataille de Champigny. Frédéric-Charles ordonnait aussitôt pour le lendemain une attaque concentrique d'Orléans : l'*Armee-Abtheilung*, à l'ouest, continuerait de refouler les troupes de Chanzy ; le IIIe corps, suivi par le Xe, se présenterait au nord-est devant Chilleurs et, de là, percerait droit vers la ville à travers la forêt.

Or, les conditions étaient si favorables à l'exécution de ce plan que les brèches du dispositif français s'ouvraient précisément devant les attaques prussiennes principales, l'une entre Artenay et Terminiers, l'autre entre Chilleurs et Chambon, et qu'avant même d'avoir nouvelle des mouvements de Frédéric-Charles le général d'Aurelle s'apprêtait à lui céder le terrain.

Les 16e et 17e corps repoussés, déroutés et démoralisés ; la 3e division du 15e corps arrêtée devant Poupry ; la 2e

déviée à gauche, réunie avec elle, ou plutôt isolée comme elle du reste des troupes ; d'Artenay à Neuville, une lacune de quinze kilomètres dans le dispositif ; de grands rassemblements prussiens signalés dans cet intervalle ; la 1re division du 15e corps toute seule de l'autre côté ; plus loin encore, vers Chambon, les 18e et 20e corps entièrement hors de portée, perdus pour la suite de l'opération : le général d'Aurelle, considérant avec inquiétude cette dispersion de son armée et sentant l'impossibilité de l'offensive, se décidait à faire retraite et à replacer ses troupes sur les positions du camp retranché. Il laissait au général Chanzy le soin de replier en arrière les 16e et 17e corps, invitait le général Martin des Pallières à ramener de Chilleurs vers Orléans la 1re division du 15e corps ; enfin, donnant directement ses ordres aux deux généraux présents près de lui, il envoyait le général Peytavin garnir à nouveau ces lignes de Gidy si longtemps remplies par ses troupes et gardait devant Artenay la division Martineau chargée de couvrir la retraite, de rétrograder par échelons le long de la route de Paris et de s'arrêter le soir dans les tranchées de Chevilly.

A partir de huit heures, les trois régiments français qui avaient bivouaqué devant Artenay voyaient arriver sur eux l'avant-garde prussienne et, délogés peu à peu de leurs postes, refluaient vers la brigade Rebilliard déployée à l'ouest d'Artenay pour les recueillir. Lente et sûre retraite que pressait seul le canon prussien, pas un tirailleur ennemi, les bataillons français rayant de noir la plaine blanche, autour d'eux un cercle d'éclairs et de fumées plus vaste d'instant en instant, cent bouches à feu contre leurs dix-huit canons.

Vers midi, l'évacuation d'Artenay, l'approche circonspecte des Prussiens, un temps mort dans le combat ; puis, de nouveau, la canonnade, pareille dans la plaine pareille ; la brigade Rebilliard et la réserve d'artillerie du 15e corps

établies cette fois à la Croix-Briquet ; devant elle le 30e de marche, le 2e zouaves de marche, les mobiles de Maine-et-Loire, faisant tête, interdisant le terrain. Deux heures entières, ces fermes troupes tinrent le Prussien hors de la portée du chassepot ; puis la lente progression du combat laissant peu à peu s'établir, s'imposer le nombre et la puissance de l'artillerie ennemie, elles rétrogradèrent, couvrirent de leurs échelons la plaine neigeuse à gauche de la route.

S'arrêtant par intervalles et tirant en salve, elles montraient à l'adversaire intimidé leurs rangs intacts et leur courage entier ; le canon prussien prenait d'écharpe la Croix-Briquet ; elles s'y tinrent cependant jusqu'à ce que la réserve d'artillerie, à bout de munitions, eût elle-même abandonné le terrain. On l'entendit qui roulait vers Orléans, ses caissons vides résonnant sourdement aux cahots du sol gelé ; mais, sans s'impressionner de ce bruit de retraite, l'infanterie continua seule de soutenir le combat, et par degrés, en fusillant, à pas comptés, redescendit vers Chevilly.

Alors, la voix grave des canons de la marine établis près d'Andeglou s'éleva ; elle marquait le terme prochain, l'endroit que les soldats connaissaient, les tranchées qu'ils avaient construites sous la pluie, creusées dans la boue, le long desquelles plusieurs étaient morts de pleurésie. Ils pensaient les occuper de nouveau, ils combattaient pour les atteindre, liés à cette approche prussienne qu'ils arrêtaient pied à pied ; mais ce qui était encore le désir de la troupe après avoir été celui du commandement cessait d'être possible après les événements accomplis ; pour avoir marché vers Paris selon le plan du délégué à la guerre, l'armée de la Loire ne pouvait plus maintenant défendre Orléans selon le plan du général en chef. L'enveloppement prussien se prononçait vers la gauche par cette brèche irréparable ouverte entre le 15e et le 16e corps ; deux divisions

ennemies, la 17e et la 22e, s'avançaient dans cet espace, menaçaient la lisière ouest et le château de Chevilly. Le jour déclinant, un tourbillon de neige les dérobait encore dans la confusion du lointain, mais leurs obus commençaient d'éclater sur la gauche de la route, gerbes subites, jaillies sans cause, comme d'un sol combustible crachant du feu par endroits ; puis ces éclats plus nombreux d'instant en instant labourèrent le sol, le sillonnèrent de traînées noires qui traçaient à terre la direction du danger. Un instant encore, et l'étreinte allemande, en forçant le cercle marqué pour la défense, allait le rendre intenable et refouler plus loin les troupes de Martineau toujours attaquées en tête, toujours aiguillonnées sur le flanc. Déjà, sentant cette double pression, elles rétrogradaient plus franchement ; trop faibles pour reprendre pied, trop lasses pour reprendre haleine, elles montraient par l'accélération de leur marche qu'elles n'étaient plus maîtresses de leur mouvement.

Le général d'Aurelle s'était arrêté à hauteur des premières tranchées, donnant ainsi l'exemple, mais il n'osait pas donner d'ordres. Peut-être le général de division en donnerait-il? Un des colonels... ou bien les soldats eux-mêmes, comme des marins en perdition jettent les ancres de miséricorde, se cramponneraient-ils à ces points d'appui, y suspendraient-ils le combat désemparé? Ils approchaient courbés sous vingt-quatre heures de marche et sous dix heures de combat.

Relevant vers leur chef leurs têtes courageuses, l'interrogeant du regard, ils lui montraient sur leurs visages pâlis la misère, l'obéissance et cette flamme d'intelligence qui ne s'éteint jamais dans les yeux des soldats français. Trois sections seulement de cette compagnie avaient fait halte ; la quatrième, marchant sur la route, filait droit entre les deux tranchées.

— De quoi? dit un homme dans le rang, on n'arrête pas?

— Mais alors, reprit un autre. Alors, on f... le camp !

Les rangs qui s'étaient arrêtés firent par le flanc et défilèrent en bon ordre ; pourtant la troupe était blessée à mort. Désormais plus de cohésion en elle, plus de foi ; elle pourrait encore manœuvrer, stationner, brûler des cartouches, essuyer des coups de fusil ; mais tous ces actes, semblables quant à la forme, ne seraient plus les mêmes selon l'esprit. Les fatigues devenues accablantes, les revers jugés définitifs, tout s'offrant à elle sous un jour faux et déformant, ses éclopés resteraient en arrière, ses isolés ne rejoindraient plus. Pareille à ces instables composés chimiques dont les formes moléculaires changent capricieusement de sens, et qui se détruisent d'eux-mêmes instantanément, il suffirait que les volontés individuelles eussent cessé d'être solidaires en elle et devinssent divergentes, pour qu'elle se résolût d'elle-même en ses éléments.

Le général d'Aurelle, sentant se faire cette métamorphose, craignait de la voir et détournait les yeux ; la ferme d'Andeglou brûlait, empanachée d'une aigrette de flammes qui se tordait au vent et qui se mirait à terre, par fauves reflets. Sur la neige rose, les rangs noirs s'avançaient ; comme des flots montent vers un môle, ils atteignaient les tranchées l'une après l'autre et disparaissaient au delà. Lui regardait au loin, comme si quelque secours pouvait encore apparaître, à gauche, — Chanzy? Peytavin? — puis à droite, vers les masses bleuâtres de la forêt.

— Aucune nouvelle du général des Pallières? demanda-t-il.

— Aucune... répondit le capitaine de Maumigny, seul à ce moment derrière lui.

Une rumeur s'étendait dans Chevilly, bruit de combat, bruit de bagarre ; les chasseurs du 5e de marche défendaient le château ; dans le village, un convoi cherchait à faire demi-tour, à refluer vers Orléans ; mais les voitures se jetant les unes sur les autres, s'amoncelant en barri-

cade, obstruaient la rue, arrêtaient les troupes ; une débâcle se préparait là.

— Il faut y aller, il faut m'amener des Pallières, reprit le général d'Aurelle.

Mais, le canon de la marine s'interrompant, se taisant tout à coup après une salve répétée et produisant dans la bataille une illusion de silence, il demanda :

— Qu'ont-ils donc à cesser le tir, ceux-là?

— Ils enclouent les pièces, mon général, ils noient les poudres, répondit le capitaine de Maumigny.

Tout l'état-major étant en courses de différents côtés, ils restaient seuls à côté l'un de l'autre, le général, les yeux toujours perdus au loin, le capitaine suivant à travers sa lorgnette les mouvements des canonniers.

Pierre, à sa place derrière le porte-fanion, n'entendait leur conversation que par bribes ; Cornette, fatiguée, ne se portant que sur trois membres, le plaçait dans une posture incommode pour écouter, pourtant il crut comprendre qu'on parlait de lui. « Non, non, disait le général, je veux un officier... » Le capitaine montrait son cheval, d'un geste qui signifiait : « Impossible ! » puis, se retournant décidément vers Pierre, il l'appela d'un signe et s'écarta à gauche pour lui permettre de s'approcher.

— Voyons, Brunot, dit le général, reconnaissant bien le visage mais confondant le nom de ce lancier avec un autre nom, pour lui plus familier, — celui du colonel qu'il avait connu. Je ne vous parle pas comme à un soldat, mais comme à un officier... Il s'agit d'un ordre essentiel. Le général des Pallières est quelque part dans la forêt, à Chilleurs, Neuville ou Saint-Lyé, l'instant est grave. Où qu'il soit, trouvez-le, quand vous devriez crever votre cheval ; dites-lui qu'il me rejoigne ici avec sa division dans les tranchées de Chevilly.

Pierre rassemblait ses rênes et saluait, prêt à partir ; le général le retint :

— Un moment... Que direz-vous de ma part au général des Pallières?

Attentif lui-même à la lettre de son ordre, il écouta, en hochant la tête, Pierre qui le répétait mot pour mot.

— A tout prix, ajouta-t-il encore. Qu'il me rejoigne à tout prix.

— A tout prix, répéta Pierre.

— Allez, mon garçon, et que Dieu vous garde!

Pierre suivit jusqu'à l'allée de Nibelle la route encombrée. Les poteaux indicateurs avaient été détruits; pourtant, il reconnut aisément l'allée, se souvenant qu'elle commence exactement à ce point de la route où finit l'avenue du château. Il tourna: Cornette, s'orientant d'elle-même, devinant de quoi il s'agissait, partit d'un trot menu, sur le terrain dur. Arrivée au premier rond-point, elle traversa droitement, sûre de sa direction; mais, de l'autre côté du cercle, des abatis l'arrêtèrent, lui déchirèrent le poitrail; elle fit mine de reculer, puis, par soubresauts, les franchit en ronflant et en s'indignant. De nouveau, elle reprit son trot raccourci, prudent, et tout à coup manqua de l'arrière-main, s'assit dans une fondrière, hésita un instant avant de se relever. Cette lourdeur, cette maladresse étonnaient Pierre : la jument était plus lasse qu'il n'aurait cru.

Pierre s'arrêta, comprenant que ce serait gagner du temps que perdre une minute à réfléchir, et, laissant Cornette brouter quelques feuilles mortes, délibéra sur elle et sur lui.

Tourner à gauche, gagner la lisière de la forêt et la suivre jusqu'à Chilleurs? Marcher sous bois? Marcher pied à terre à côté de la jument?

Il s'assura, en se répétant à lui-même ses raisons comme tout à l'heure il avait répété au général les termes de l'ordre, que le mieux serait de rester en selle et de poursuivre au pas le long de l'allée. Une pluie perçante le glaçait aux épaules, mais il ne déploya pas son manteau, pour

rester plus libre de se défendre s'il était surpris. Cette pluie dissolvait le givre des branches, dégouttait sourdement sur la neige ; sa chute étouffée s'entendait dans les silences intermittents de la canonnade lointaine et des coups de fusil, larmes d'ombre et larmes de froid.

« Quand vous devriez crever votre cheval..., » avait dit le général. C'était son droit de parler ainsi. Cornette pouvait mourir ; elle serait délivrée de cette misère ; mais Pierre l'aimait trop, depuis tant de courses, tant de services et tant de souffrances ; il frémissait à l'idée qu'elle pouvait tomber entre ses jambes, et qu'il la laisserait là, crevée, au bord du chemin. Une explosion s'entendit vers Chevilly, pareille à celle d'une poudrière. Des événements là-bas, la fin de la bataille... Qui pourrait savoir si l'ordre du général d'Aurelle était encore exécutable et si lui, Pierre, en sacrifiant Cornette, ne l'aurait pas sacrifiée en vain?

— Va quand même, va jusqu'au bout, dit-il en la caressant.

Il l'avait donnée déjà, il la donnait de nouveau. Plus rien d'amer en lui, une sérénité pour affronter les choses, une lucidité pour voir le bien, des ailes pour monter jusqu'au sommet du devoir.

« Est-ce parce que je vais mourir? » songea-t-il, interrogeant des yeux le bois sinistre, ces ténèbres sans borne au milieu desquelles la division des Pallières se perdait.

« Mourir sur un mot prononcé, mourir pour mieux obéir..., » poursuivit-il, et, se souvenant de l'officier prussien tombé la veille près du bois de Poupry, il ajouta :

— Mourir *pour les autres*.

Il se retrouva : « En somme, je ne suis pas tellement isolé. » Il avait traversé la route de Saint-Lyé, reconnaissable à sa grande largeur, et vu de loin sur cette route des fourgons qui s'éloignaient vers Orléans. Maintenant une sorte de rumeur montait du fond de la forêt, comme une marche, comme un roulement ; pourtant Cornette écoutait

et regardait avec obstination vers la droite, vers la clairière de Loury. Des feux singuliers, réguliers, s'apercevaient par instants de ce côté.

« Les Prussiens seraient-ils à Loury? » songea-t-il avec inquiétude.

Le danger vague qu'il sentait dans l'air se précisa à cet instant même; une salve éclata, suivie d'un crépitement de coups de feu; des cris répercutés se propagèrent sous bois, des cris français, confus d'abord, puis intelligibles : « Halte !... Demi-tour ! » Quelque chose de noir grandit au-devant de Pierre, un paquet d'hommes passa devant lui :

— Qu'y a-t-il donc? leur cria-t-il au passage.

— Les Prussiens ! répondirent-ils, en continuant de fuir.

Un officier à cheval, arrêté à hauteur de Pierre, le regardait d'un air hagard en demandant :

— Où sommes-nous?

Mais quand Pierre eut répondu, il cria très haut, presque joyeusement :

— Mon commandant, c'est l'allée de Nibelle !

— En avant, alors ! répondit à distance une autre voix.

De l'infanterie déboucha, en troupeau, les rangs pressés et confondus. Derrière elle, des hussards, sans prendre garde aux menaces et aux injures, cherchaient à la dépasser; des conducteurs d'artillerie qui venaient d'abandonner leurs pièces en coupant les traits à coups de sabre et qui s'en allaient avec leurs attelages.

— Je vous ferai fusiller ! criait un colonel rouge de colère. En ordre, reformez les rangs.

Pierre, intimidé, n'osant s'adresser à lui, interrogea le médecin-major qui suivait paisiblement la colonne, et se décida, sur son dire, à marcher sur Saint-Lyé.

Il n'était pas rebuté, pas impressionné; son regard affermi savait résister au tableau d'une déroute; mais c'était cette présence des Prussiens à Loury qui l'étonnait

et qui l'inquiétait. Comment avaient-ils osé se glisser là entre les 20 000 hommes de des Pallières et tout ce qu'il y avait de troupe vers la droite, les Cathelineau, ces deux corps plus éloignés qui s'étaient battus le 28, en marchant vers Pithiviers?

« Quels ordres ont-ils, ceux-là? » songea-t-il, ne pouvant s'imaginer que deux corps tout entiers, délaissés à la fois par le délégué à la guerre et par le général en chef, démembrés définitivement du reste de l'armée, pussent attendre, immobiles, inutiles, sur la lisière de la forêt.

Il savait tout le prix d'un ordre; les troupes attendent, piétinent, se croient oubliées, perdues; mais tout d'un coup l'ordre arrive et les dirige, et les éclaire, et les porte là où leur force est nécessaire, et leur courage et leur dévouement. Celles de des Pallières attendaient le long de cette route, à côté de leurs faisceaux, lasses, mais entières, toutes venues de l'ancienne armée, ce que le 15e corps comptait de meilleur, et le dernier espoir du général d'Aurelle; une cavalerie nombreuse avait reflué vers elle de toute la lisière de la forêt, et se tenait dans les champs, prête aussi, dans ce silence, dans cette obéissance qui sont signes de force et raison d'espoir.

A gauche, l'église massive, avec son aspect de grange; à droite, le château plein de lumières. Pierre entra; des bouteilles, du pain sur une table, une flambée dans la cheminée changeaient en un coin de bivouac la chambre où les officiers se tenaient.

— Il faut que la situation soit bien grave à Chevilly pour qu'on nous envoie un ordre de cette importance par un simple cavalier d'escorte, observa le chef d'état-major.

Et le général des Pallières, à son tour, déclara qu'il ne pouvait se risquer à Chevilly sur un ordre donné quatre heures auparavant.

— Je m'offre à y retourner, dit Pierre, mais je demande à être accompagné. Mon cheval peut mourir en route.

— Prenez le nom de ce lancier, reprit le général. Nous le récompenserons.

Pierre eût accepté volontiers, comme récompense, un peu d'avoine pour Cornette, et pour lui un de ces morceaux de pain dont les officiers faisaient fi : la faim double la fatigue du cheval et prive l'homme de ses facultés. Mais l'impatience du général des Pallières paraissait grande ; il tirait sa montre et répétait « : Vivement... vivement..., » tandis que son officier d'ordonnance appelait dans la cour deux chasseurs de bonne volonté.

Pierre se plaça entre eux pour les diriger ; ils hésitèrent à sortir du village, l'un n'ayant pas compris qu'il s'agissait d'aller si loin, l'autre de marcher dans cette direction.

— Nous couvrons le mouvement de la division vers Chevilly, commença d'expliquer Pierre.

Mais les choses qu'il savait pouvaient les faire hésiter davantage, il préféra leur mentir ; traversant Plessis, Barthélemy et les trouvant vides, ils reprirent courage, racontèrent ce qu'ils avaient vu le matin du combat de Chilleurs, parlèrent des distributions, de ce que la ration de fourrage était tout en avoine et de ce que le foin est nécessaire à l'estomac des chevaux. Les fenêtres éclairées de la gare parurent, jetant leurs reflets sur les rails.

— Vous voyez que c'est tout près, dit Pierre.

Et cette fois, ils n'hésitèrent plus, ils armèrent simplement leurs carabines, tandis que Pierre prenait en main son pistolet.

— Qui vive? cria quelqu'un derrière la barrière du passage à niveau.

— Patrouille ! répondit Pierre.

La voix qui avait appelé la première se tut, au lieu de demander le mot de ralliement ; on entendit un cliquetis.

— Patrouille française ! répéta Pierre.

— *Feuer!* reprit la voix, avant que ses impressions

n'eussent pu devenir conscientes et faire reconnaître le guet-apens.

L'éclair d'une décharge éblouissant les yeux, le vent de l'explosion soufflant au visage, les balles sifflant aux oreilles suivirent ce commandement ; un des chasseurs tomba lourdement, sans un cri ; l'autre tourna bride précipitamment.

— Traîtres ! Lâches ! cria Pierre en fuyant derrière lui.

Il le vit qui cherchait à se reprendre au pommeau, en titubant sur sa selle, en gémissant et qui tombait à la fin, comme l'autre, les deux bras étendus vers l'avant. Le cheval, démonté, continua de galoper devant Cornette, puis s'arrêta avec un ronflement, fit mine de brouter sur le bord du chemin. Une fusillade perdue continuait de s'adresser à lui ; cette fois, il comprenait bien toute l'aventure, la traîtrise des Prussiens, la mort de ces deux pauvres soldats, lui-même resté seul, et qui sait? Cornette blessée peut-être? Il descendit, tâta ses côtes maigres, haletantes, et frissonna à ce contact d'une sorte de peur ; il sentit là sur les flancs de la bête épuisée cette même puissante fatalité rencontrée déjà à Poupry, à Chevilly, à Loury sans cesse plus pressante, mortelle ici ; non seulement elle étreignait l'armée, mais elle l'écrasait à la fin lui-même, fauchait les hommes autour de lui, triomphait de son corps usé de fatigue et de faim, faisait passer dans ses yeux des ombres plus denses que les ténèbres de la nuit.

« Moi aussi je voudrais mourir..., » songea-t-il, sentant ses genoux plier et la vie s'éteindre en lui ; mais de nouveau, cette voix, la voix de sa mère, l'avertit de tenir son âme plus haut que l'horreur et plus haut que tout : il restait à rendre compte au général Martin des Pallières, le général attendait, toute la division attendait...

Loury occupé, Chevilly à son tour venant de tomber aux mains des Prussiens, il fallait maintenant qu'elle évacuât Saint-Lyé avant que les mâchoires de cette tenaille fussent refermées sur elle.

« Vingt mille hommes... » reprit-il, se souvenant de ce que le général d'Aurelle avait dit et croyant porter sur ses épaules le poids de ces vingt mille vies, saisi cette fois de crainte devant l'accablant devoir dont se compose la tâche du commandement. Le calme lui était revenu ; il se regardait agir lui-même, enfoncer froidement l'éperon au flanc de Cornette et la forcer à la vitesse alors qu'elle refusait presque le mouvement.

Un officier d'état-major l'attendait aux premières maisons de Saint-Lyé et c'était la fin du devoir ; au général des Pallières, à présent, d'ordonner la retraite vers Cercottes ou vers Orléans ; lui, Pierre, pouvait s'éloigner à sa guise, emmener Cornette, la sauver...

Il n'avait pas fait vingt pas dans cette liberté qu'il se souvint des deux chasseurs à cheval tombés dans l'embuscade de Chevilly et se reprocha de n'avoir pas parlé d'eux. Peut-être cet officier aurait-il pu envoyer un détachement les secourir... Mais quoi ! après de si longues courses, le cerveau est faible, on ne peut penser à tout, on ne pense qu'au devoir, et tant pis pour ceux qui meurent, car la mort est partout, Français, Allemands, les uns qui tuent, les autres pour qui l'on se fait tuer, tous féroces, tous ennemis...

« Non, non, tu ne mourras pas ! » reprit-il en caressant Cornette ; elle seule, avec sa douce obéissance, avait raison. A elle seule, il demandait pardon, en nouant les bras autour de son encolure et pleurant sur son poil rugueux.

« Ah ! mignonne ! ah ! chérie ! » disait-il, cédant davantage au besoin des larmes, emporté tout à coup dans une douleur d'enfant, calmant par les larmes ses nerfs trop longtemps tendus, sa conscience trop longtemps chargée d'un devoir trop lourd.

Il entra sous bois avec elle et la débrida pensant qu'elle consentirait peut-être à manger quelques feuilles de chêne ; mais elle était trop lasse, ou bien elle avait trop soif, et,

reprenant la route, elle portant la selle et lui la bride, ils continuèrent à se traîner vers Orléans. A Cercottes, il cassa la glace d'une mare, l'abreuva, la dessella, la laissa un instant au repos pendant qu'il cherchait le quartier général.

Des bivouacs irréguliers formés dans les granges, dans les cours, les hommes étendus la tête sur le sac, sans même avoir pris la peine de déployer leurs tentes ; sur la route l'indéfini roulement des voitures qui refluaient vers Orléans.

Le ciel dégagé laissait la lune voguer paisiblement entre les nuages, mais, éclairant le paysage, y mêlait aux yeux de Pierre de lugubres souvenirs, le même champ où les troupes de La Motte-Rouge avaient perdu la ville dans la journée du 11 octobre.

« La défendre... oui, la défendre... » répétait-il.

Son cerveau somnolait, se bornait à l'idée de cette défense et ne pouvait pas penser au delà.

« Comment le général d'Aurelle fera-t-il pour la défendre? » ajouta-t-il, plaignant de nouveau celui qui portait dans la tête, dans le cœur, tous les devoirs de l'armée et tous ses malheurs ; il ajouta aussitôt :

« Qu'il sache au moins... »

Le général n'avait pu tout voir, et pourtant il avait trop vu. En marche de Chevilly vers Cercottes, il rencontrait des compagnies entières, débandées, lourdes, abêties, qui ne connaissaient plus rien, qui traversaient tout ; elles gagnaient Orléans, voulant manger, dormir, rêvant d'une maison, d'une table, d'un lit.

A Cercottes, tout l'état-major, toute l'escorte, toute la prévôté se retournèrent contre la cohue, firent effort pour limiter la débandade, les gendarmes tirant leurs sabres, les cavaliers barrant la route avec leurs lances ; trop faible obstacle contre les forces si aveuglés et brutales par lesquelles ces fuyards étaient conduits ; de nouveau, le général tournant à droite vers Saran dut entendre derrière lui sur la route gelée, comme on entend la nuit dans les champs

le bruit d'une cascade ou d'un torrent, le fatal roulement des voitures, le fatal piétinement des fuyards. A Saran du moins, c'était la solitude, le silence, la conscience placée en face d'elle-même, et, quoique chargée de trop sombres images, sujette à de sinistres appréhensions, libre d'agiter selon le droit sens une nouvelle résolution.

Sauver l'armée du désastre, aller la reformer à distance?... Pour cela, abandonner Orléans? Ou lutter à outrance pour la possession de la ville, s'acharner dans les faubourgs, dans les rues, au risque de se voir acculer en désordre aux ponts de la Loire, rejeté en déroute de l'autre côté?

A quelque sens qu'il voulût s'évader, il se sentait serré entre les deux termes de ce dilemme; il ne pouvait sauver l'armée sans abandonner la ville; il ne pouvait sauver la ville sans compromettre l'armée. Le général Borel insistait près de lui pour démontrer qu'un seul parti restait possible : sauver l'armée, et que l'entreprise de défendre Orléans quand même ne ferait qu'ajouter la ruine de l'armée à la perte de la ville. Mais au moment même où ces arguments paraissaient avoir emporté l'opinion du commandant en chef, vers minuit, une dépêche arrivait de Tours, sorte de circulaire envoyée aussi à tous les généraux, qui le déférait presque, lui, le chef commun, devant leur tribunal à tous et qui lui mettait en tête de nouveaux soucis. Que pensait Bourbaki, à Bellegarde? Et Chanzy, à Saint-Péravy? Le délégué à la guerre proposait cette fois une concentration générale vers Orléans, puis la défense énergique de la ville au moyen des lignes retranchées et des batteries de la marine. Revirement singulier! C'était le plan même que le général d'Aurelle avait si longtemps soutenu; mais restait-il exécutable après que l'armée s'était usée, brisée à poursuivre le plan du délégué? Là-dessus, une dépêche du général Chanzy, avouant la démoralisation de ses troupes, les disant incapables de tenir le lendemain; ces nouvelles paraissaient emporter la décision toujours pendante du

général en chef ; il répondait par l'ordre de diriger le lendemain la retraite des 16e et 17e corps vers Beaugency. Mais le rapport de Martineau, arrivant sur ces entrefaites, lui rendait un peu d'espoir. Martineau n'accusait pas la démoralisation chez ses troupes ; cette démoralisation pouvait n'être que superficielle? Il demandait simplement des munitions, il paraissait prêt à recommencer.

— Quelle heure est-il? demanda le général, sentant la fin de la nuit, l'impossibilité de différer sa résolution plus longtemps.

Mais le capitaine de Lyoen, entr'ouvrant la porte, annonça à ce moment :

— Le lancier envoyé au général des Pallières apporte sa réponse.

Et Pierre, pâle, exténué, entra :

— Eh bien, Brunot, quoi de nouveau?

— La 1re division arrive... elle se trouve..., balbutia-t-il, saisi par la chaleur de l'air dans cette chambre, ébloui par les lumières et tombant malgré lui dans l'inconscience, dans le silence, dans le sommeil.

— Il s'évanouit ! dit le général Borel.

De la main, Pierre fit signe que non ; il comprenait, il voulait parler, mais ne pouvait plus ; il succombait.

— Il est à bout de forces, reprit le capitaine de Lyoen.

Le soutenant à bras le corps, il le fit asseoir, il frotta les mains froides du soldat dans ses mains.

Les deux généraux se regardèrent, se comprirent ; cette fatigue de l'estafette mesurait bien la dispersion de l'armée et l'absurde éloignement de la 1re division.

— La retraite de la division est assurée, articula enfin Pierre. Les Prussiens sont à Chevilly et à Loury... Mais le général le sait... La route de Saint-Lyé à Cercottes est libre ; il le sait.

Il raconta la panique de Loury, le guet-apens de Chevilly. Des larmes parurent dans ses yeux.

— Ils sont en désordre, ils marchent chacun pour son compte, reprit d'une voix mécontente le général d'Aurelle.

— Allons, Borel, il faut faire retraite. Puis, se retournant vers Pierre : merci, mon garçon... Faites-le coucher, Lyoen, faites-le manger.

Tandis que l'officier emmenait le soldat, lui trouvait place à la paille et promettait de s'occuper de Cornette, le général prenait la plume et, d'une main lente, rédigeait une dépêche à l'adresse du ministre de la guerre.

Une heure après, le délégué lui répondait, reprenant ses arguments de la veille, ceux du général deux jours avant. « Je suis sur les lieux et mieux en état que vous de juger la situation... La position d'Orléans n'est plus ce qu'elle était autrefois, » télégraphiait d'Aurelle vers huit heures ; puis, se souvenant que cette journée du 4 décembre était un dimanche, il se rendait à l'église de Saran, oubliait devant Dieu l'amertume de servir les hommes, et, laissant la bataille se nouer derrière lui, dégoûté de la voir, il s'éloignait vers Orléans au pas de son cheval.

VI

Frédéric-Charles, s'arrêtant vers la fin de la journée devant Chevilly et remettant au lendemain l'attaque de ce village, avait été surpris d'apprendre que la 22e division prussienne s'en était emparée vers huit heures du soir sans coup férir. L'attaque convergente de la journée, achevée là plus heureusement qu'il n'avait espéré, mettait ses troupes au contact de celles du grand-duc et fournissait aux unes et aux autres une base nouvelle pour la suite de leurs mouvements. Une chose cependant le préoccupait, le sort d'un

détachement confié au général Hartmann entre Essonnes et Loing avec mission d'observer les 18e et 20e corps : qu'arriverait-il de ce détachement, surtout qu'arriverait-il de l'armée si ces deux corps français reprenaient en ce moment la marche sur Pithiviers et venaient l'attaquer à revers et le couper de la route de Paris? L'isolement même de ces deux corps, l'état précaire de ceux qui défendaient encore Orléans, l'urgence de sauver la ville, tout commandait clairement cette manœuvre ; mais deux dépêches du général Hartmann reçues dans la nuit rassurèrent l'état-major allemand : les 18e et 20e corps ne bougeaient pas. Dès lors, Frédéric-Charles demeurait maître de poursuivre vers Orléans sa marche concentrique. Partant de ce vaste cercle enveloppant que les bivouacs allemands traçaient autour d'Orléans dans la soirée du 3 décembre, les troupes perceraient droit au cœur de l'adversaire dans la journée du lendemain. Les Bavarois, à droite, gagneraient Huêtre, Bricy, Boulay ; la 17e division et, derrière elle, la 22e, formant réserve, marcheraient sur Gidy ; le IXe corps, suivi par le Xe, s'avancerait le long de la route de Paris ; le IIIe, partant de Loury, traverserait la forêt pour venir attaquer Orléans par l'est.

Tous ces mouvements, commencés le matin du 4, amenaient les troupes allemandes devant les positions françaises, et la bataille confuse se renouait à Patay, à Coinces, à Bucy, à Janvry, à Gidy, à Cercottes. Les lignes du camp retranché traçaient le front de la défense ; mais l'appui que la fortification pouvait offrir n'était rien pour ces troupes moralement ruinées, et ce n'était pas elle que le canon allemand démantelait, c'était l'armée même ébranlée déjà par les chocs des deux précédentes journées, disjointe dans ses parties et prête à s'écouler morceau par morceau. Au 16e corps, la division Morandy lâchait pied la première, comme elle avait fait devant Loigny ; la division Barry évacuait Bricy à son tour, tenait quelque temps les lignes de Boulay,

puis s'écoulait à travers bois dans la direction de Beaugency ; seule, la division Jauréguiberry, quoique rejetée hors de Coinces, isolée dans la plaine comme une ruine, montrait la gauche du corps d'armée toujours debout après que la droite et le centre eussent disparu. Au 15e corps, la division Peytavin, bien déchue de ce qu'elle avait été l'avant-veille devant Poupry, occupait les tranchées de Gidy, tandis que tirait vers la route de Paris la batterie de marine établie au moulin à vent ; les lourdes pièces, obliques sur leur plate-forme, déviées de la ligne de tir prévue, sortaient par l'effet du recul sur le terre-plein, s'enfonçaient dans la boue et devenaient d'instant en instant moins maniables, moins utilisables ; à la fin, on les abandonna. La division entière, rétrogradant, pivota pour ainsi dire autour du point d'appui que les fermes troupes de Martineau offraient encore à la résistance française en combattant sur la route de Paris. Mais le 16e corps à gauche, le 15e à droite, en refusant leurs ailes, s'ouvraient ensemble comme les battants d'une porte et cédaient à l'assaillant tout l'espace entre la route de Paris et la route de Châteaudun.

Ainsi continuait de s'exercer contre l'armée française cette fatale force des choses à laquelle le général d'Aurelle s'était soumis en dictant ses ordres du matin ; enfermé dans Orléans, il se dérobait devant elle et la laissait agir ; au général des Pallières qui venait en personne lui demander des instructions, il prescrivait d'occuper les Aubrais et les tranchées devant le faubourg des Aydes et, seul de nouveau, avec son chef d'état-major, comme deux complices et deux condamnés, paraissait attendre dans cette chambre l'issue fatale et s'y résigner. Pourtant le dénouement plus proche ravivait en lui les doutes, rallumait des lueurs d'espoir ; sa volonté, non plus ferme et constante comme aux premiers jours de son commandement, mais ravalée et dégradée, pliait maintenant sous le poids de cette menace : la *res-*

ponsabilité. Cette perte d'Orléans, lui seul en paraîtrait responsable devant les hommes de Tours, puisqu'à leurs deux dépêches ordonnant la défense à outrance il avait répondu négativement ; et devant la nation, eux, qui parlaient au peuple par leurs circulaires et leurs proclamations, auraient facilement raison contre lui qui la servait silencieusement.

Se soumettre donc à leurs ordres funestes? Rester dans ce rôle passif auquel ils l'avaient réduit? Si le mal était plus grand, au moins le mal viendrait d'eux seuls ; et si pareille obéissance était félonie, la conscience qu'ils avaient forcée et violée n'y répugnait plus. Le général des Pallières rentrait à ce moment près de lui, étonné de le voir aller de long en large dans cette chambre ; il s'arrêta tout à coup :

— Vos troupes sont fraîches, des Pallières, vos troupes peuvent fournir un effort... Je vous donne contre-ordre... Contre-ordre général... Écrivez, Borel : *Général en chef à gouvernement. Je change mes dispositions...* Allez, des Pallières, garnissez les tranchées, opposez-y une résistance indomptable, utilisez la puissance de nos feux.

Sa soumission aux ordres de Tours allait jusqu'à lui faire reproduire, sans y songer, les termes mêmes exprimés par le délégué à la guerre dans ses dépêches de la nuit ; mais, à ce moment, un revirement inverse s'était opéré dans l'esprit des gouvernants ; craignant que le général ne se conformât trop à la lettre de ces dépêches, désireux d'effacer la trace qu'elles avaient pu laisser dans son esprit, ils préféraient respecter une fois son autorité et lui rendre toute l'initiative avec toute la responsabilité. Une nouvelle dépêche, signée Gambetta, Crémieux, Glais-Bizoin, Fourichon, courait sur le fil de Tours à Saran, se développait sur la bande bleue de l'appareil Morse... Au fracas des obus prussiens ébranlant à ce moment le château de la Montjoie, l'employé transcrivait : « Je retire mes ordres de concentration... »

— Je change mes dispositions, répéta le général, dirige sur Orléans 16e et 17e corps, appelle 18e et 20e, organise résistance, suis à Orléans à la place.

Les généraux, résignés, opposaient leur obéissance muette à l'obéissance aveugle ; Borel expédia l'ordre insensé ; des Pallières monta à cheval pour essayer de le faire exécuter, mais la troupe ne leur appartenait plus, ni ne s'appartenait plus ; le chef abdiquant la volonté de commander, la volonté de servir disparaissait chez le soldat : du haut en bas une seule ruine, effet d'une seule cause, l'armée sans âme continuait de rouler à l'abîme. La division Peytavin, descendue de Giry aux Ormes, avait essayé de marquer là un temps d'arrêt, ses batteries s'étaient accrochées au terrain ; mais un escadron de spahis pris de panique et la traversant à toute bride avait suffi pour l'entraîner ; elle glissa de nouveau, comme une avalanche se détache d'une montagne, elle retomba vers le faubourg Saint-Jean. Les débris de l'armée affluaient, pêle-mêle, au faubourg des Aydes, comme une eau d'orage à l'embouchure d'un égout. Le général des Pallières se tenait là ; il appelait à lui les officiers, leur ordonnait d'arrêter leurs hommes, de les mener « par file à gauche » dans les tranchées du faubourg. « Nos hommes n'en peuvent et n'en veulent plus, » lui répondirent-ils, et ils lui montraient de la main ce qui restait à la France après tant d'efforts, d'espoir et de dévouement : un troupeau sans défense que les canons prussiens chassaient devant eux. Partout ils avançaient, ces vainqueurs : les Bavarois, des Ormes vers Saint-Jean ; le XIe corps prussien, de Cercottes vers la Montjoie ; la 19e division, de Gidy vers Saran. Une compagnie française était restée dans ce village ; sans ordres, elle se décidait à se replier et des différents points de la lisière, par escouades, par pelotons, se rassemblait devant la mairie. Le bruit de ses clairons n'éveilla pas Pierre enseveli, depuis le matin dans le même sommeil de plomb. Mais Denis Stanislas, assis à

côté de lui dans la paille, le tira par la manche et le secoua :

— Qu'y a-t-il? demanda Pierre, en sursautant.

— Il y a que si tu veux faire la Sainte-Barbe avec les Prussiens, tu n'as qu'à rester là où tu es !

Un obus tomba dans la cour en dispersant un tas de fagots et tuant une oie, dont les plumes volèrent au vent.

La compagnie, en filant rapidement devant eux, les attira sur ses traces, les entraîna derrière elle irrésistiblement. Denis s'étonnait que Bourbaki n'intervînt pas pour rétablir la situation ; Bourbaki commandait pourtant le 18e corps, mais peut-être était-il trop loin, n'entendait-il pas le canon.

— Si je trouvais seulement à vendre ma brouette, ajouta-t-il, je rengagerais bien dans son corps.

Pierre regardait derrière eux la canonnade prussienne, les mouvements prussiens. Non ! c'était impossible ! on n'abandonnait pas la lutte ! Il y avait autre chose, quelque manœuvre, quelque plan !

— Où donc est le quartier général? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, répondit Denis. Peut-être de l'autre côté de l'eau.

— Tu n'y comprends rien, reprit Pierre, en haussant les épaules. Et tiens, la preuve ! voilà le capitaine de Langalerie.

Le capitaine marchait vers eux ; il était sorti d'Orléans par le faubourg Saint-Jean, espérant arriver jusqu'à Chanzy et lui communiquer les nouveaux ordres, mais les troupes de Peytavin arrivaient en débandade ; derrière elles, les Bavarois barraient le chemin ; il avait remonté vers Saran en longeant la lisière des faubourgs.

— N'est-ce pas, mon capitaine, nous n'abandonnons pas Orléans? demanda Pierre.

— Non, non, nous le défendons, au contraire. Il y a eu quelque malentendu. Mais la dernière volonté du général, dites-le bien à ceux que vous rencontrerez, c'est la résistance à outrance, la défense pied à pied. Allez à la Montjoie,

allez aux Aubrais, prévenez tout le monde de sa part, dites-vous envoyé par lui...

— Tu vois bien, reprit Pierre, en se remettant en chemin, c'était un malentendu.

— Malentendu, malentendu..., répétait Denis Stanislas ; quand l'obus est tombé sur nous, tout à l'heure, je l'ai *bien entendu*...

Il tournait le dos aux Aydes ; ils ignoraient cette débandade où se mêlaient dans une seule lie les troupes de Martin des Pallières et celles de Martineau. A la Montjoie, les mobiles de Maine-et-Loire et le 30e régiment de marche combattaient encore, dernier degré, dernier débris auquel était déchue la 2e division. Vers onze heures, les mobiles de la Gironde s'étaient écroulés sur elle tout d'un bloc ; elle dépérissait depuis ; pourtant ces quelques bataillons en ordre s'étendaient encore dans les vignes ; deux batteries les soutenaient, des mitrailleuses balayant la route et fauchant des escadrons prussiens qui s'avançaient.

Partout la figure du combat était régulière, rien n'indiquait la faiblesse de la troupe, ni que sa résistance était à bout ; mais tout à coup, le 30e de marche se débâclant tomba sur les mobiles, dégringola pêle-mêle avec eux sur la pente ; les artilleurs amenèrent leurs avant-trains, trottèrent sur la route, couvrirent de leur bruit de ferraille le brouhaha du sauve-qui-peut. Les obus allemands, redoublant sur la troupe en fuite, fracassaient la maison de la Montjoie, faisaient pleuvoir les tuiles des toits ; un d'eux, éclatant à vingt pas de Pierre, l'étourdit et l'éclaboussa.

— Et celui-là, reprit Denis Stanislas, l'as-tu mal entendu?

— Les canons de la marine vont riposter, répondit Pierre.

Mais il pâlissait, se souvenant du 11 octobre et de la panique du Nivernais. L'armée était-elle donc redevenue le peu de chose qu'elle était à ce moment-là, et la ville, allait-on la livrer encore une fois?

— Allons aux Aubrais, dit-il ; on va s'y battre.

Denis sourit et haussa les épaules : ce lancier décidait de tout, comme un général ; pareil désordre n'était possible que dans une armée d'enfants telle que celle-ci !...

— Allons vite, reprit-il ; voilà les cuirassiers blancs...

Les cuirassiers approchaient par la route de Paris ; d'autre cavalerie longeait le remblai du chemin de fer.

Denis et Pierre filèrent par un sentier boueux, entre deux vignes, et furent dans l'espèce de champ clos que bornent sur trois côtés la lisière d'Orléans, celle des Aydes et le remblai du chemin de fer. La gare des Aubrais était occupée ; une ligne noire de tranchées bordait la ville ; derrière, des taches rouges, les pantalons des zouaves. Les canons de la marine tiraient seuls, près de l'usine à gaz, au bois des Acacias ; mais une autre batterie en position, dont les bronzes reluisaient au soleil, attendait et réservait son feu.

Pierre marcha vers elle le long du chemin qui mène à Fleury-aux-Choux. Elle s'étendait sur la gauche, près de l'endroit où ce chemin s'enfonce sous une voûte, disparaît derrière le remblai, les pièces alignées, les servants à leurs postes ; derrière eux, debout sur la voie ferrée comme sur un gradin, des tirailleurs d'infanterie, aux intervalles réglementaires. Dans le désordre général, cet ordre, ici, marquait la présence d'un chef, annonçait qu'un homme avait pu le vouloir et pouvait le maintenir. Pierre, en s'approchant, le reconnut, le même qu'à Baccon et la Renardière, quand il galopait avec ses pièces au-devant des Bavarois : « Duplessis de Grenédan, » songea-t-il.

L'officier avait fait un pas vers lui, mais il s'arrêta avec un geste qui signifiait : « Plus tard... je suis trop occupé... » La lorgnette devant les yeux, il jeta un rapide regard vers la route de Paris et cria :

— Commencez le feu !... Première pièce, feu !... Deuxième pièce, feu !...

Quand la sixième eut tiré, il corrigea la hausse de cent mètres et commanda : « Feu à volonté ! »

— Vous m'apportez un ordre? dit-il en revenant à Pierre.

Et s'écartant avec lui, pour que les canonniers n'entendissent pas :

— L'ordre de retraite, sans doute?

— Non, non, au contraire ! répondit Pierre.

Et il répéta textuellement ce que le capitaine de Langalerie avait dit : « Résistance à outrance, défense pied à pied. »

— C'est étrange ! reprit l'officier. Toute ma division s'est déjà retirée. Moi-même je ne me suis arrêté ici que pour protéger ces malheureux fuyards dont la route de Paris est couverte.

Il mit de nouveau les yeux à la lorgnette et suivit un instant les effets de son tir :

— Sans nous, les Prussiens en auraient fait une hécatombe. Pauvres troupes ! Pauvre armée ! disait-il, les regards perdus là-bas ; et passant à cet autre souci que Pierre apportait :

— Voyons, qui vous envoie? reprit-il.

— Le général en chef, répondit Pierre.

Homme contre homme, ils se regardaient. Les yeux bleus et froids de l'officier, singulièrement lucides au fond d'un visage pâle, maladif, encadré de barbe rousse, scrutaient les yeux de Pierre.

Et c'était l'heure décisive où la perte d'Orléans était consommée.

Le général d'Aurelle, abandonnant son projet de midi pour revenir à celui du matin, avait passé la Loire pour se loger à Olivet ; un train qui amenait Gambetta, de Tours, venait d'être arrêté près de la Chapelle par de la cavalerie allemande, répandue jusqu'à la Loire ; il rétrogradait maintenant vers Tours. Ainsi, commandement et gouvernement,

également impuissants, donnaient dans deux directions le signal de la déroute ; l'armée, longtemps tiraillée entre eux et déchirée à la fin, cédait à la fois à l'une et à l'autre attraction, et vers Bourges et vers Tours suivait sans âme ses chefs sans volonté. Ni le lancier, ni le capitaine ne connaissaient ces choses, mais il leur avait suffi d'être face à face et les yeux sur les yeux pour que l'un et l'autre acceptassent ce que le devoir militaire a d'impératif et de sacré.

— Ainsi, la volonté du général en chef est de défendre Orléans jusqu'à la dernière extrémité?

— Oui, mon capitaine. C'est sa volonté.

— C'est bien, reprit simplement l'officier. Je vous obéis.

« Je mourrais volontiers pour cet homme, » songeait Pierre.

A lui aussi, l'évidence militaire était apparue ; il sentait qu'après tant de démarches, tant d'épreuves et tant d'efforts, il venait enfin de trouver la place pour combattre, le chef à qui se donner.

— Feu à mon commandement ! cria l'officier.

Une ligne de tirailleurs prussiens montait à travers les vignes.

En même temps qu'il tirait contre elle, il parlait à Pierre, envoyait chercher le sous-lieutenant qui commandait le soutien d'infanterie et lui donnait ses ordres pour la sécurité de la batterie. Un chemin courant parallèlement au front des pièces allait recouper à gauche celui de Fleury ; un peloton s'établit à ce carrefour, près d'une baraque de vignerons ; ainsi la ligne de retraite, par le passage voûté puis derrière le remblai vers Orléans, était assurée. Aux Aubrais, à l'usine à gaz, partout allumée, la fusillade étoilait de lueurs le jour déclinant. On voyait abonder davantage et plus confusément les compagnies prussiennes, les escadrons, les uns et les autres débouchaient, puis s'arrêtaient comme étonnés qu'on leur tînt tête, comme attendant la fin de cette résistance impossible.

Les canonniers inquiets regardaient ces masses et regardaient Duplessis de Grenédan.

— Troisième pièce, feu ! continua-t-il. Quatrième pièce, feu !

— Un cheval blessé, mon capitaine.

— Cinquième pièce, feu !

Il était sûr de ses hommes ; mais derrière lui, le sous-lieutenant d'infanterie lâchait la main à ses soldats, leur permettait un absurde et troublant *feu à volonté*.

— Ils vont me tuer du monde ! cria Duplessis de Grenédan. Lancier, allez leur dire...

Des salves prussiennes l'interrompirent ; passant par-dessus la batterie, elles allèrent atteindre les soutiens de fantassins ; plusieurs roulèrent sur le talus morts ou blessés, les autres disparurent de l'autre côté.

— Heureusement, ceux-ci me restent, continua-t-il, regardant ce peloton, sur le chemin de Fleury.

Les balles redoublèrent à ce moment, venant non seulement de la droite et de l'avant ; mais de la gauche aussi.

— C'est étrange, dit-il, toujours tourné vers la gauche ; on dirait que nos gens sont partis de là. Allez donc voir, lancier, si ce sont bien des gens à nous !

Pierre s'éloignant, il commanda d'amener les avant-trains. Le terrain gluant, les balles qui continuaient de tourmenter la troupe, retardèrent ce mouvement ; il s'achevait dans le brouhaha, quand un cri désespéré s'entendit au carrefour... une salve... et de nouveau cette voix : « Je suis pris ! Je suis pris ! » Cette fois, Pierre revenait au galop, la lance en arrêt :

— Les Prussiens ! dit-il, haletant. J'ai percé leurs rangs pour vous rejoindre...

— Plus bas ! dit l'officier, ou c'est la panique.

— Ils barrent la route ! reprit Pierre, chargez-les, c'est le seul moyen, !

— Charger comment ! avec de l'artillerie?

— Oui, lancez vos pièces ! Elles passeront !

Il venait de voir cette racaille s'ouvrir devant la pointe de sa lance et devant le poitrail de Cornette : tous lâches, tous incapables de tenir quand on marchait droit sur eux à fond de train.

— C'est fou !... C'est impossible à cause du tournant..., reprit le capitaine.

Et gagné tout à coup à l'idée du soldat :

— Essayons ! Tant pis ! J'aime mieux tout que livrer mes canons !

Il avertit ses hommes d'une voix calme, en scandant ses mots, qu'on allait faire retraite, par deux pièces de front, en abandonnant les caissons ; les attelages des caissons marchant devant la batterie :

— En arrivant au bas du chemin, nous tournerons à gauche, cria-t-il, quand la colonne fut formée. Au trot, marche !... Allongez !...

La lourde allure des bêtes de trait s'accéléra derrière lui, devint galop, et parvenues à leur pleine vitesse, changées en machines de choc, les machines à feu roulèrent contre le mur prussien : ce mur fragile et fulminant trembla devant elles, rideau que déchiraient des coups de feu, puis croula de droite et de gauche en découvrant la croisée des chemins.

— La main à gauche ! cria le capitaine.

Au cliquetis des fusils préparant une salve, les conducteurs des caissons tournèrent à gauche ; derrière eux les attelages versèrent dans leur mouvement, emportèrent les pièces de ce côté. Des coups répondirent ; Pierre s'était senti atteint au flanc, mais avant qu'il eût pu se rendre compte de cette blessure, Cornette manquait du devant jusqu'à s'agenouiller par terre ; il la releva par deux coups d'éperon, et craignant avant tout qu'elle n'obstruât le passage, il la jeta vers la droite ; elle voulut suivre, fit deux foulées boiteuses et s'abattit de nouveau en le précipitant sur le chemin.

Il vit confusément le danger qu'il courait d'être écrasé sous les pièces ; mais trop tard ; une roue en lui broyant la jambe, avait passé sur lui.

— Ah ! tuez-moi ! cria-t-il.

Mais la douleur éteignit ce cri même, la nuit se fit en lui, les hommes, les chevaux, fantômes qu'éclairaient des coups de feu, tout s'évanouit dans ce spasme et dans cet étouffement.

« Je meurs..., » pensa-t-il ; puis, aussitôt : « Eux?... Les autres? »

Le souci de ceux pour lesquels il mourait suspendit sa mort ; la conscience lui revint, réveillant la souffrance ; il retrouva des forces pour s'arc-bouter des deux bras à terre, pour relever la tête, et voir. Oui, sauvés, presque tous !

Une seule pièce, la dernière, arrêtée au tournant... Un sous-officier la défendait à coups de sabre, les fouets brandis serpentaient sur le ciel du couchant, et de nouveau les chevaux marchèrent ; un d'eux, que les autres traînaient, était mort dans les traits. La roue suivit l'ornière sanglante, s'approcha lentement de la jambe morte de Pierre.

— Allez ! criait-il. Tous ensemble ! ça ira ! n'arrêtez pas !

Grâce à Dieu, ils n'arrêtèrent pas ; ils le martyrisaient comme avaient fait les autres ; mais à peine avaient-ils passé qu'ils fléchirent encore dans l'allure ; un servant tomba du coffre tout d'une masse, comme un mannequin. « En avant ! » cria sous le passage voûté Duplessis de Grenédan ; il amenait du monde à la rescousse, ses sous-officiers à cheval, des hommes à pied qui se répandaient à droite et à gauche tiraillaient pour couvrir la retirade ; plusieurs s'appliquèrent aux roues de la pièce et, lourdement, avec des cris, des appels, des plaintes, des coups de feu, des coups de fouet, elle disparut à son tour derrière le remblai.

— Ah ! sauvés ! Tous sauvés ! cria Pierre, ivre d'une

joie immense qu'éclairait l'aube de la mort prochaine et que multipliait la douleur.

Et bénissant des yeux ceux qui passant avaient passé sur lui, il fléchit sur ses bras roidis et, sans force, sans souffle, sans pensée, ayant tout vécu, il retomba évanoui.

Les Prussiens ne poursuivirent pas.

Denis Stanislas étendu derrière la haie du remblai, à travers laquelle il voyait son petit Brunot inerte et sanglant, les entendit qui raisonnaient entre eux. Une demi-heure s'écoula : on tiraillait dans les Aydes, mais sans suite et mollement ; la dernière résistance était devant la ville ; là, les gros canons faisaient feu, leurs obus fusaient en éclairs rouges, bientôt éteints...

— *Vorwœrts!* cria une voix à la fin. Et les pas lourds des Prussiens s'éloignant vers Orléans, Denis s'avança derrière eux... Brunot avait eu tout le temps de mourir... mais non, ses yeux clairvoyants brillaient grands ouverts ; il reconnaissait, il commandait :

— Laisse-moi, ne me touche pas... Je suis perdu ; c'est inutile...

Un cri déchirant lui échappa. Denis, sans l'écouter, le soulevant de terre, arrachait du sol son pied douloureux. Il l'assit dans sa brouette, lia la jambe brisée à l'un des brancards, avec sa cravate d'abord, puis avec son ceinturon.

— C'est pour ton bien, disait-il. Aie pas peur. On te guérira.

Il revint vers Cornette inerte, déjà froide, la tête fracassée sans doute, car elle rendait du sang par les naseaux. Il détacha de la selle le manteau, seul objet du paquetage qu'on pût emporter.

— Ma jument n'est pas morte? demanda Pierre.

— Non, non, répondit Denis. T'inquiète pas. Avec son matricule, tu la retrouveras.

On combattait toujours devant Orléans ; plutôt que de

traverser cette bagarre, il préférait chercher du secours au nord, de l'autre côté des Prussiens. Leurs colonnes descendaient paisiblement la route, au clair de la lune ; Denis la remontait.

— Il est mort... capout, capout, disait-il en montrant Pierre.

. On le prenait pour un paysan chargé d'enterrer un mort. A Cercottes, aucun asile, rien que des ruines ; un homme lui prêta des outils pour aménager la brouette ; ils clouèrent une planche et firent un dossier, mais en voulant y attacher Pierre avec des cordes, ils virent cette blessure au flanc que Denis n'avait pas aperçue d'abord.

— Autant lui faire un cercueil tout de suite, disait l'homme en hochant la tête.

— Si ce n'est pas le poumon du côté du cœur, si c'est rien qu'une côte, il peut s'en sortir, répondit Denis.

L'ambulance la plus proche était celle de Neuville. Denis avait bien mangé le matin, il se sentait des forces, la distance de Neuville ne l'effrayait pas. Le soldat, selon l'homme, mourrait en chemin, moins peut-être par la nuisance du mal que par l'excès des souffrances ; selon Denis, les souffrances n'étaient pas le plus grave — le corps peut endurer beaucoup — mais bien le refroidissement, la perte des forces et ce filet de sang qui dégouttait sans fin du talon de la botte.

— Soulève-le, dit-il, pour que le poids porte sur la roue ! Attention ! Pas de secousse ! Il tournerait l'œil.

Ils l'attachèrent par les bras à la planche, comme un crucifié.

— Tu viendrais pas avec moi, toi, par hasard?

L'homme refusait d'aller jusqu'à Neuville ; pour mille francs mis dans sa main, il ne se serait pas risqué dans la forêt.

Pourtant, la route de Saint-Lyé était libre, tous les mouvements ennemis se faisant le long de la route de Paris ;

Denis y poussait sa brouette au clair de la lune, la roue tombait dans les ornières, s'enfonçait dans la boue : Pierre, inerte, se taisait toujours. Vers minuit, ils traversèrent Saint-Lyé où stationnaient des convois prussiens et furent dans la plaine, prussienne aussi. De là jusqu'à Paris, rien que leurs préfets, leurs bureaux, leurs magasins, leurs chemins de fer. Comment prévenir la mère, à présent, si l'enfant mourait?

Denis, penché vers lui, vit son haleine exhalée en faible buée, ses yeux bleus qui s'entr'ouvraient :

— Où me mènes-tu? dit-il.

— A Neuville, chez les bonnes sœurs...

— Orléans est-il à nous? demanda-t-il encore.

— Oui, répondit Denis, il est bien à nous.

Un sourire passait sur les lèvres décolorées de Pierre; il reprit :

— C'est comme dans mon rêve...

— Oui, mon petit, c'est comme tu dis, c'est la même chose.

« S'il meurt, on pourra dire qu'il est mort pour Orléans, » ajouta-t-il, en poursuivant la marche, et, de nouveau, ce fut entre eux le vis-à-vis sinistre, le silence de mort que la roue de la brouette interrompait seule de son grincement plaintif.

Que l'enfant rêvât éveillé, mauvais augure, signe de faiblesse plus grande. Denis hâta son pas; mais sentant sa fatigue s'accroître, il ralentit au contraire, marqua des pauses ; arriverait-il? Et s'il tombait sur les genoux, fourbu, qui donc sauverait Brunot? Il s'assit, se coucha même par intervalles, puis, se traînant plus avant le long de la douloureuse étape, continua de lutter pour la vie de l'autre. On voyait Neuville, le haut clocher, le moulin à vent. Cinq heures sonnaient à l'horloge; quelques fenêtres éclairées, des bruits de pas.

« Ohé ! au secours ! » cria Denis ; mais il songea aussitôt : « C'est la Prusse... nous sommes en Prusse... »

Il fallait parler à voix basse, ici, quand on demandait du secours.

Il s'approcha des premières maisons. Un vieux traversait la route portant un seau sous son tablier ; il s'était levé avant les Prussiens pour traire sa vache et s'en allait cacher son lait derrière les fagots. Pourtant, il laissa Denis boire au seau, y tremper ses moustaches, y réchauffer ses lèvres ; quant à la brouette, il offrit d'abord ses bras pour aller jusqu'à la sortie du bourg, puis voulut pousser plus loin et ne consentit à s'arrêter que devant la grille de l'hôpital.

Denis entra, défit les cordes et les cuirs qui soutenaient Pierre : le corps raidi conservait la même pose et ne tombait pas. Il l'étendit sur le manteau déployé et le couvrit soigneusement avec les pans pour cacher ce reste de vie, cette dernière chaleur que le froid de la terre pouvait emporter. A droite, à gauche, les murs étaient couverts d'inscriptions pour lui incompréhensibles : « Parloir. Réfectoire. Dépense. » Il allait appeler : ici, au moins, c'était la France ; mais un médecin coiffé d'un képi, un médecin de l'Internationale, peut-être, parut sur une des portes, descendit la marche et, tournant le dos, s'accroupit pour laver dans la neige ses mains rouges de sang ; il avait travaillé à des amputations toute la nuit.

— Monsieur le major, s'il vous plaît, ça presse !... disait Denis.

Mais le docteur, fatigué, sans s'émouvoir, continuait de frotter jusqu'aux coudes ses bras velus.

— Quoi donc? où ça? répondait-il.

Une religieuse regarda à ce moment par l'entre-bâillement de la porte et, le voyant qui se relevait lourdement, le suivit jusqu'au milieu de la cour.

— C'est hier que le malheur est arrivé, commençait Denis.

Mais le docteur ne l'écoutait pas, comme s'il savait

d'avance cette histoire ou s'il en savait trop d'autres pareilles à celle-là. Il souleva le pied tordu, congelé, le reposa, et surpris que le blessé n'eût pas gémi, considéra un instant les yeux toujours fermés, le visage immobile et cadavéreux.

— Il est bien arrangé ! dit-il.

Et la sœur s'approcha davantage, s'agenouilla, mit la main sur le front du blessé ; le docteur cherchait le pouls, mais ses doigts encore mouillés, engourdis par le froid, ne percevaient rien ; il les frottait sur sa blouse pour les réchauffer. Alors elle vint prendre l'autre poignet, chercha la pulsation, et ne la trouva pas.

— Plus de pouls, n'est-ce pas, ma sœur? demanda-t-il.

— Non, répondit-elle ; plus du tout.

Il ouvrit la veste pour écouter les battements du cœur et vit la chemise largement imbue de sang, collée au corps. Alors, sans chercher davantage, il fit simplement des deux mains un geste qui signifiait : « Tout s'explique ! » et se redressa.

— Va-t-il périr? demanda Denis, pris maintenant de remords.

Peut-être qu'en marchant vers Orléans il aurait rencontré plus tôt le secours et sauvé l'enfant.

— Où faut-il le mettre? demanda-t-elle.

Le docteur continuait de frotter ses mains sur sa blouse, du même geste machinal ; la religieuse se tenait immobile à côté de lui, dans une attitude frileuse et résignée.

Il rétablit son lorgnon sur son nez pour regarder une dernière fois le mourant. Il aurait voulu faire quelque chose, c'était visible ; il ne s'éloignait qu'à regret :

— Où vous voudrez, ma sœur, répondit-il ; il est perdu.

SEPTIÈME PARTIE

L'HOSPICE DE NEUVILLE

I

Une courte lettre de Pierre, datée du 30 novembre, avait fait connaître à Germaine le projet de la marche sur Paris ; depuis lors, plus rien à Persanges que les nouvelles des journaux, si laconiques, si brèves, et pourtant vagues, illusoires, muettes sur la chose unique qu'il importait de savoir :

« On parle d'une sortie heureuse de Belfort vers Besoncourt... Vallée d'Eure dégagée... Bonnes nouvelles de Paris. Le feu des forts continue à faire le plus grand mal à l'ennemi ; le cercle d'investissement s'élargit. »

Le 6, le premier bruit de la perte d'Orléans leur parvint ; le 7, ce malheur fut confirmé ; le 8, fête de l'Immaculée Conception, elles allèrent conférer sur l'événement avec Fernande ; elles l'attendaient après l'office dans le parloir de l'hôpital :

— A-t-il écrit? demanda-t-elle avidement.

— Je suppose qu'il a voulu nous écrire, répondit Mme de Persanges. Seulement sa lettre ne nous est pas arrivée.

Germaine tira de son manchon les journaux, que Fernande ne pouvait pas recevoir, à cause d'un ordre sévère de la mère supérieure, et lut à haute voix les dépêches des derniers jours :

« Le 3. — Le mouvement de l'armée de la Loire s'est continué hier. Il a donné lieu à une série d'engagements, sans avantage marqué d'aucun côté. Dans l'un d'eux, le général de Sonis, emporté par son élan, a été blessé et fait prisonnier.

« Le mouvement de retraite de l'ennemi paraît se prononcer... »

— Toujours leurs termes vagues ! interrompit Fernande.

Le 4, l'armée de la Loire avait discontinué son mouvement et repris ses positions. « Cette accumulation d'efforts devra faciliter d'autant les mouvements de l'armée de Paris. »

— Pourquoi? Que veulent-ils dire?

Le 5, l'ennemi s'installait à Orléans ; en revanche, les nouvelles de Paris étaient bonnes...

— Ils mentent ! Oh ! ne lisez pas leurs mensonges. Les hommes affreux, qui peuvent mentir au pays tout entier !... s'écria Fernande, rouge d'indignation.

Mais elle se reprocha aussitôt ce trouble et cet excès d'émotion.

— Je ne m'inquiète pas, reprit-elle d'une voix plus calme. Ils ne peuvent nous renseigner qu'en renseignant l'ennemi... Ils ont donc raison de cacher les nouvelles exactes.

— Qui croirons-nous, alors? demanda Germaine, les larmes aux yeux.

— Pierre... Pierre écrira, Pierre nous dira la vérité, répondit-elle.

Et elle l'embrassa, la caressa, elle, la plus jeune d'elles trois, la moins forte, et celle qui tenait à Pierre le plus droitement.

— Quoi d'étonnant s'il n'a pas encore écrit? dit à son tour Mme de Persanges. Dans une armée si vaste, le service a dû être des plus fatigants. A peine Pierre avait-il porté un ordre à l'infanterie, par exemple, qu'on l'envoyait en porter un autre à la cavalerie à plusieurs lieues de là.

Et le soir, comment aurait-il pu écrire? Pour écrire, il faut des choses qu'on n'a pas toujours au bivouac : du papier, une plume, une bougie.

— Et la force d'écrire, ajouta Fernande. Quand on tombe de fatigue, quand on a faim, quand on a froid, écrire dix lignes est une grosse affaire...

— Et nous ne savons rien, et c'est notre faute, conclut Germaine. Nous aurions dû le suivre. Puisque nous l'aimons, jamais nous n'aurions dû l'abandonner.

On lui avait objecté la raison de convenance, autrefois ; on lui opposait maintenant l'ignorance, l'incertitude, le devoir d'attendre et de se résigner. Mais un rêve qu'elle fit la nuit suivante, sur lequel elle refusa de parler, augmenta son appréhension ; pour la calmer, Mme de Persanges revint avec elle à la ville, la conduisit chez le colonel Durdant.

Avec ses intonations de vieux soldat, il raisonnait, il expliquait les événements et précisait les angoisses ; il ne levait pas les doutes, mais jetait sur les choses une demi-lueur, moins sombre que la complète obscurité. Le général d'Aurelle avait été relevé de son commandement ; après le 4 décembre, on était resté trois jours sans nouvelles de lui ; il ne correspondait plus avec le gouvernement.

— Vous voyez ! observa Mme de Persanges, les lettres du général lui-même n'arrivent pas au gouvernement.

D'Aurelle était nommé au commandement d'un rassemblement de mobilisés dans le Cotentin. Bourbaki le remplaçait à l'armée de la Loire ; des Pallières était démissionnaire ; Chanzy opérait de son côté.

— Est-ce que le général aurait pu emmener Pierre avec lui dans le Cotentin? demanda Germaine.

Non, selon le colonel, l'escorte de lanciers suivait maintenant Bourbaki, comme elle avait suivi d'Aurelle. Et, sur une vieille carte où les montagnes étaient figurées en forme de chenilles, il montra la retraite probable de cet escadron : le pont d'Orléans, la Motte-Beuvron, Salbris, Vierzon ; l'armée de la Loire, moins ce morceau qui était demeuré en route et que commandait Chanzy, revenait à son point de départ.

— De là, il serait facile à Pierre de nous écrire, de nous télégraphier même, reprit Germaine.

Elles passèrent au bureau de poste ; les lettres venaient de Bourges en deux jours ; il en était arrivé plusieurs par le dernier train, mais aucune à l'adresse de Persanges. Rien non plus le lendemain dans la sacoche du facteur ; Germaine revenait du bout de l'avenue, où elle était allée l'attendre ; la neige entrait dans ses sabots ; elle en sentait le froid à travers ses bas, et montrait de loin ses mains vides, et faisait : « Rien ! » de la tête à Mme de Persanges debout devant la porte, quand un traîneau déboucha, traîné par un vieux cheval gris, conduit par un cocher rougeaud, couvert d'une peau de mouton ; Fernande était assise à côté de lui. On aurait pu rire de la voir en cet équipage, elle qui avait aimé les voitures et les chevaux ; mais l'expression de son visage était sombre ; ses yeux rouges avaient pleuré. Elle avait préparé quelque chose à dire, mais tout lui échappait. Elle sauta du traîneau, embrassa la fiancée de son frère et bégaya : « N'allez pas vous épouvanter, chérie ! Rien de trop grave, non, rien ! »

— Pierre est perdu depuis dix jours ! dit-elle quand elles furent seules toutes trois dans le vestibule. Pierre n'est plus avec son escadron !

— Perdu ! répétaient-elles, atterrées.

Et elles prirent cette lettre que Fernande tirait de dessous sa guimpe ; on la lui renvoyait de Bourges telle qu'elle avait adressée à Pierre ; seulement, à côté du nom, une

main avait ajouté à l'encre rouge : *Disparu sans nouvelles dans la journée du 4 décembre.* Et elle avait signé diagonalement dans l'angle : *Le vaguemestre du quartier général : Fréneaux.*

— Sans nouvelles !... Disparu !

Elles ne pouvaient rien dire de plus ; c'était leur angoisse même que ce yaguemestre leur renvoyait, mais définitive, cette fois, irrémédiable, laissant tout craindre, ne rassurant sur rien.

— *Disparu* signifie simplement que Pierre est en ce moment séparé de l'armée, dit, la première, Mme de Persanges ; *sans nouvelles*, qu'il ne communique plus avec elle... Voilà tout ce qu'on nous écrit, voilà tout ce que nous savons.

— Peut-être a-t-il été envoyé en reconnaissance au loin et n'a-t-il pas retrouvé ensuite son escadron? reprit Germaine.

Mais Fernande hocha la tête ; elle avait fait ces hypothèses déjà, et d'autres aussi, assise à côté de l'homme, sur la planche du traîneau.

— Le régiment avait pu se déplacer, poursuivit Germaine. Et si Cornette est tombée en route? Si elle est morte?

— Quelle enfant vous êtes ! répondit Fernande avec amertume. Le croyez-vous homme à abandonner son régiment? Aucune force au monde n'aurait pu le retenir en arrière !...

— La mort de Cornette ne l'aurait pas arrêté, reprit à son tour Mme de Persanges, en cherchant à maîtriser sa voix qui tremblait. Il aurait rejoint à pied... Il se serait traîné pour rejoindre... Il aurait traversé la Loire à la nage...

Fernande la regarda avec orgueil. Oui, tout était possible, excepté une félonie de Pierre ; dans cette incertitude sans bornes, elles étaient sûres de lui, au moins.

— Il aurait passé dans le feu !... Les Prussiens l'auraient plutôt... Oui, s'il est vivant, il a rejoint ! reprit-elle, effrayée que la vie de Pierre pût n'être plus qu'une hypothèse.

Mais les deux femmes avaient pensé ces mots par avance ; elles les laissèrent sans réponse et baissèrent les yeux.

— Qui sait? Le malheur a pu faire que Pierre fût fait prisonnier? reprit Mme de Persanges après un silence. Alors il serait dans la partie envahie, il ne pourrait plus correspondre...

— C'est vrai ! s'écria Germaine. Il est peut-être prisonnier.

Mais Fernande, hochant de nouveau la tête, résista à leur espoir.

— Les prisonniers qu'on emmène s'arrêtent quelque part. Ici ou là, c'est toujours la France. Robert vous a écrit de Sedan le lendemain de la capitulation. Pierre aussi nous aurait écrit : je le lui avais trop recommandé ! C'est donc qu'il est dans l'impossibilité d'écrire, dans l'impossibilité de dicter.

— Alors, alors... dit Germaine en pâlissant.

Elle s'arrêta de nouveau, muette devant le silence de Pierre :

— Écrivez au colonel, madame ! reprit Germaine, Il vous doit compte... Au général en chef, peut-être? Au capitaine de Pierre? Au maire d'Orléans? Ils sont responsables... puisque ce sont eux qui envoient les soldats se battre... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Il faut prier...

En discutant, elles montèrent l'escalier et se décidèrent à la fin pour la lettre au colonel :

— Je lui rappelle le nom de Pierre, son prénom, son numéro matricule, disait Mme de Persanges, assise à son secrétaire.

— Ajoutez tout ce qui peut faciliter les recherches, maman, reprit Fernande. Supposez Pierre blessé, dans une ambulance internationale où les médecins sont étrangers...

ou bien, recueilli par des gens très ignorants et lui trop faible pour leur parler... enfin, sans connaissance...

« Il porte à la main gauche un anneau d'or, où sont gravées les armes de notre nom..., » écrivit la mère en tremblant.

Mais Fernande, d'une voix plus basse, observa de nouveau :

— On a pu lui voler son anneau...

Alors, se souvenant du signe qu'elle avait vu sur le corps de Pierre, à la naissance, avant qu'on le mît dans les langes, et que retrouveraient sur lui ceux qui l'envelopperaient du linceul, Mme de Persanges traça :

« Il porte sur l'épaule gauche, du côté de l'omoplate, une tache ronde de couleur brune et de la grosseur d'un pois... »

La plume tremblante tomba de ses doigts avant qu'elle eût achevé ; Germaine avait poussé une sorte de cri ou de plainte ; Fernande l'avait prise dans ses bras en sanglotant.

— J'irai le chercher, maman ! dit-elle. Rien ne m'arrêtera ! J'irais plutôt à pied avec des sabots ! Moi seule peux le trouver. N'essayez pas de me retenir ! Je vous désobéirais !

Elle était hors d'elle, égarée par ce désir furieux ; mais, tout à coup, elle s'adoucit, elle s'attendrit, toute sa passion ne fut plus que pour sa mère :

— Non, je ne vous désobéirai pas, maman chérie. C'est vous qui m'enverrez, parce que, avec mon habit, je peux passer partout, parce qu'il faut garder Persanges ; qui sait si la guerre ne va pas se porter dans le Jura? Et puis, vous recevrez peut-être d'autres nouvelles, il faut les attendre.

— C'est vrai, nous aurons peut-être d'autres nouvelles, reprit Germaine rassérénée.

— Soyons bien d'accord, surtout, ajouta Mme de Persanges. Prenons le parti le plus sage.

Enlacées toutes trois, elles se sourirent et se caressèrent, bien heureuses de raisonner entre elles, bien guéries de ce premier affolement.

Fernande était si calme qu'elle put écarter du pied un tison qui avait jailli du feu crépitant de sapin.

— La mort de Pierre serait connue, osa-t-elle dire. Par exemple, le fils de Claude Monneret a été tué à la bataille de Beaune-la-Rolande; eh bien, Claude a été averti la semaine d'après. Les régiments ont des imprimés qu'ils envoient aux maires des communes et les maires avertissent les familles.

Elle discuta avec elles, très froidement, s'il valait mieux partir pour Orléans ou pour Bourges. Une fois Pierre retrouvé, où serait le lieu de réunion? Comment correspondre, si elle découvrait quelques indices sur lui, et s'il arrivait d'autres nouvelles à Persanges après qu'elle serait partie? Correspondre serait difficile, évidemment...

— Ah! nous sommes trop faibles! s'écria Germaine, effrayée de tous ces problèmes, et elle tomba, accablée, sur une chaise... Nous l'aimons trop, voilà tout, chacune à notre manière; il est tout pour nous; c'est pourquoi je dis que le bon Dieu ne nous l'a pas repris; il m'aurait fait mourir avant!

— Non, non, affirma Mme de Persanges, j'aurais reçu un imprimé.

Et sans se laisser aller aux larmes ni à l'épouvante, elle continua de raisonner avec Fernande sur Bourges et sur Orléans. Tout paraissait éclairci; Fernande allait partir, quand Germaine posa des questions nouvelles auxquelles elles n'avaient pas réfléchi.

— Si quelqu'un l'accompagnait? Mon père? l'oncle Brunot?

Selon Fernande, l'oncle Brunot ne serait qu'un embarras de plus; d'ailleurs il souffrait de rhumatismes et parlait d'aller finir l'hiver dans le Midi; le président était fourrier

dans la garde nationale ; il ne pouvait abandonner son poste, rendre ses galons.

— Au fait, moi non plus, je ne suis pas libre, ajouta Fernande.

Dans cette précipitation d'idées et de paroles, on oubliait les choses les plus essentielles : elle avait oublié ses vœux. La Mère supérieure fit des difficultés, en effet, en raison des besoins de l'hôpital, et ne céda que devant un télégramme du vicaire général, écrivant au nom de Monseigneur.

Enfin, la journée douloureuse était achevée ; dans Persanges désert, c'était une consolation que de penser : *Fernande partie*, et de croire entendre cette locomotive qui roulait, roulait, qui l'emportait vers Orléans. Elles la suivirent de jour en jour, et à chacune de ses lettres, sur la même carte où elles avaient suivi le voyage de Pierre : le 19 décembre, à Chagny ; là, tout le monde lui donnait bon espoir ; elle-même avait confiance, ne doutait pas du succès ; le 20, à la Charité-sur-Loire : un général prussien, très poli, lui signait un sauf-conduit, l'autorisait à visiter les ambulances allemandes ; dans un dernier billet, elle disait adieu, avant de traverser la ligne ennemie : courage, espoir, rendez-vous à l'évêché d'Orléans.

Et tout à coup, plus rien d'elle, disparue aussi, tombée dans cet abîme de guerre au fond duquel Pierre était perdu.

Cependant elle avait gagné Orléans. Là point de secours, rien que les ténèbres, l'ignorance, la crainte ; rien que l'illusion et l'erreur de sa recherche aveugle, ardente, inutile, obstinée.

Des Ormes aux Aydes, des Aydes à Fleury, de Fleury à Olivet, dans les asiles, dans les hospices, chez les Frères, dans les châteaux abandonnés, elle entrait, elle interrogeait Même les gardiens des cimetières, elle les questionnait ; elle

ne craignait pas de s'arrêter sur la route, en apercevant au milieu des vignes ces tombes nues, inconnues, sur lesquelles personne n'avait encore prié. Les gens ne pouvaient la renseigner au juste : « C'était mélangé... », les morts du 11 octobre et ceux du 4 décembre, mobiles, zouaves, chasseurs à pied...

— Pas de lanciers? demandait-elle.

— Non, non, sûrement ! Pas de lanciers !

Le curé de Saran ne pouvait comprendre comment un lancier du quartier général s'était perdu dans la journée du 4 ; l'escadron avait marché de bonne heure vers Orléans et d'Orléans, avant dîner, vers Olivet. Cet escadron ne combattait pas, pas plus que le reste de la cavalerie d'ailleurs ; la cavalerie se promenait simplement, sans charger.

Ainsi ce curé confirmait les vues du colonel Durdant, incrédule sur les exploits de cette armée de la Loire ; pour lui aussi, Pierre avait dû rester quelque part sur la rive droite.

— A Beaugency, peut-être? Une partie de la division Peytavin a fait retraite de ce côté.

Elle partit pour Beaugency, gravit les rues étroites, tortueuses, s'étonna des vieilles maisons, toutes sombres, plus noires parmi la blancheur de la neige, des façades sculptées, des fenêtres à meneau, des tourelles debout aux angles des pignons. Au-dessus d'une vieille porte, pendait le drapeau blanc orné de la croix rouge ; cette ambulance était privée ; un homme du monde, la même croix rouge au bandeau du chapeau, en faisait les honneurs. Il chercha à la lettre B du registre des entrées, à la lettre P, puis passa au registre des décès, en observant que quelquefois, pour simplifier les écritures, on inscrivait directement aux *décès* les malades apportés à l'ambulance dans un état désespéré.

— Voyons maintenant au registre des visites, continua-t-il avec un sourire. Blessés... Rien. Fiévreux... Rien. Vario-

leux... Peut-être Brunot était-il atteint de la variole?

— Non, non, répondit-elle.

Et elle ajouta, par précaution :

— Du moins, pas à ma connaissance.

— Si vous n'avez aucun renseignement, madame, il vous sera difficile de diriger vos recherches. Peut-être votre intérêt serait-il de vous rendre à Tours ; notre comité central fait dresser pour l'ensemble de notre œuvre des états récapitulatifs.

Lasse tout à coup, lasse des visages, des paroles, des sourires, des mensonges, non, elle ne dirigeait plus ses recherches ; elle allait devant elle, n'importe où, loin des hommes seulement, pleurer, sangloter, et, puisqu'ils ne lui rendaient pas son frère, le demander au vent, le demander à la terre, le demander à Dieu.

Une église s'offrit : justement le secours de Dieu ; elle allait y entrer, quand un factionnaire prussien sortant d'une armoire sans porte, sa guérite, barra le passage de ses deux bras étendus.

— Quoi? Je veux prier, prier... répétait-elle, étonnée que ce mot essentiel ne fût pas commun aux deux langues et que le soldat ne le comprît pas.

— *Fort... fort...* disait-il, d'un air bonhomme, embarrassé.

— L'église est désaffectée, ma sœur, expliqua un vieillard qui passait. Les Prussiens l'ont prise pour l'exercice de leur culte... Mais entrez dans ma maison, ma sœur, permettez-moi de vous y conduire ; elle est à deux pas d'ici.

Il poursuivait, tout en marchant : le pasteur protestant avait requis le curé de fournir quatre mille pains pour la communion des soldats ; les commerçants étaient tenus de donner des objets par centaines pour un arbre de Noël ; cette tyrannie du vainqueur reportait la pensée jusqu'aux plus sombres époques de l'histoire, jusqu'aux jours néfastes de la guerre de Cent ans.

— Oui, oui, c'est vrai ! dit-elle joyeusement.

Elle n'avait pas entendu les paroles de ce vieillard, mais perçu quelque chose de meilleur, de plus doux : la bonté, l'hospitalité, ce secours des hommes dont elle avait désespéré.

— Je cherche mon frère, reprit-elle ; mon frère est perdu depuis le 4 décembre.

En raisonnant sur la perte de Pierre, ils suivirent un étroit corridor, entrèrent dans un petit salon aux meubles d'acajou ; une vieille dame qui lisait, assise devant la fenêtre, vint se joindre à eux pour délibérer.

— En vous envoyant ici, on vous a fait faire fausse route, ma sœur, disait le vieillard. Beaugency a toujours été en dehors des mouvements de l'armée. Mais Patay, Janville, Neuville, voilà des endroits à visiter...

— Plus tard, ajoutait la vieille dame. Ce ne sont pas de ces décisions qu'on puisse prendre à la légère.

Fernande insistait pour partir de suite et ne sentait pas le danger d'un voyage en Beauce pour une femme non accompagnée.

— Allons chez Florimond, alors, dit le vieux monsieur, en reprenant son chapeau. C'est le voiturier, un homme sûr.

De nouveau, ils parcoururent les rues de la petite ville, en considérant cette fois les monuments.

— L'église Notre-Dame, ma sœur. Elle a été bien endommagée par le bombardement du 2 décembre. Ici, ma sœur, l'oratoire de Jeanne d'Arc.

Fernande avait pris en main les grains du rosaire et regardait avec admiration le mur noir, la fenêtre ogivale. S'arrêter, prier là...

— Il est tout plein de blessés, poursuivit le vieillard en passant.

Quoi, là aussi des blessés ! Elle laissa retomber le rosaire à sa ceinture et dit simplement dans son cœur : « Jeanne d'Arc, priez pour eux... » Jeanne d'Arc priait dans le ciel

à présent ; elle intercédait pour la France auprès de Notre-Seigneur.

— Oui, ma sœur, nous avons aussi nos blessés, reprit-il, avec un soupir.

Et il résuma toutes les misères que la ville avait endurées dans ces derniers mois, non plus une ville, mais un campement, un carrefour, un centre où passaient tous les va-et-vient de la guerre, où bouillonnaient tous ses remous. Avec l'arrivée des Prussiens devant Paris, commencèrent ces péripéties ; d'abord, une migration générale de gens qui passaient la Loire et s'en allaient bivouaquer en Sologne. Le 21 septembre, autre défilé, le long de la Loire, et vers Blois : la première des évacuations sans nombre d'Orléans, la fuite dont le général de Polhès avait donné le signal. Le 11 octobre, même mouvement désordonné et panique, cette fois ; tandis que les Bavarois entraient aux Aydes et forçaient le faubourg Bannier, mobiles affolés, francs-tireurs ivres hurlaient la *Marseillaise* dans les rues de Beaugency, frappaient les bourgeois, tiraient aux volets des maisons. Le 18, pour s'éclairer, l'incendie de Châteaudun. Puis une période neutre incertaine. Français de Blois et d'Amboise, Prussiens de Meung et d'Orléans venaient toucher barre à Beaugency et s'y fusiller par surprise. Rien d'héroïque dans ces rencontres, mais de la hardiesse et comme l'essai d'actes plus grands. Et tout à coup, des temps nouveaux. Le 9 novembre, le son du canon de Coulmiers ; dès le soir, un présage heureux dans l'air, des bruits de joie, de victoire, de liberté ; la communication par voie de fer rétablie entre Orléans et Tours, des transports de matériel, des passages de troupes ; un effort, une espérance dont le but était Paris.

— Et maintenant..., conclut-il, en hochant la tête.

Ses deux mains ouvertes montraient les soldats allemands passant de droite et de gauche, les maisons fermées sur elles-mêmes, la ville étouffée sous le talon du vainqueur.

Ils concertèrent le départ de Fernande pour le lendemain matin, et elle rentra pour écrire, pour raconter toutes ces choses et les mêler au sujet unique qui les préoccupait ; elle s'étonnait, elle s'émerveillait de ces vues de la Providence selon lesquelles tant de misère dans la vie se rachète par tant de bontés.

Cette lettre fut portée à Romorantin et de là à Bourges par des voitures privées ; mais avant qu'elle eût atteint le réseau des postes françaises et commencé de courir vers son adresse, Mme de Persanges et Germaine, à bout de patience, étaient parties au-devant des nouvelles. A Chagny, on les arrêta ; les trains réguliers ne passaient plus ; il en arrivait sans cesse de Nevers, qui transportaient l'armée de Bourbaki vers Langres ou Belfort, on ne savait où.

Un défilé puissant, un déversement continu d'hommes, de chevaux, de canons, d'attirails, arrivant à tour de roue, s'arrêtant, puis s'ébranlant, s'effaçant, effacés bientôt par d'autres pareils. Elles admiraient, chassées par moments du quai, regardant alors par-dessus les barrières. Pour quelle entreprise, pour quel geste nouveau la France déplaçait-elle ses armes du Centre vers l'Est, comme un soldat fatigué change son épée de main? Et pourquoi le 5e lanciers et Pierre lui-même ne seraient-ils pas parmi ces troupes?

Décidées à surveiller le passage des trains, elles télégraphièrent au bureau de poste de Lons-le-Saunier afin qu'on leur transmît bureau restant à Chagny tout ce qui pourrait arriver pour elles, et elles attendirent là, humblement, silencieusement, l'employé du télégraphe leur ayant offert des chaises dans son bureau ; elles le contemplèrent avec envie, elles qui n'étaient rien, qui ne servaient à rien, tandis qu'il manipulait son appareil ou regardait les signes s'inscrire sur la bande de papier bleu.

— Faidherbe se bat devant Amiens, dit-il tout à coup, en se retournant à demi vers elles.

Sa figure, éclairée comme d'un reflet de bataille, rayonna d'abord, puis s'assombrit. La trépidation de l'appareil continua de simuler un cœur palpitant, un pouls fiévreux.

— Il se replie vers le Nord, reprit-il en continuant à lire.

Mais il se tut sur la fin de la dépêche ; ce furent sur ses traits le mystère des faits accomplis, la majesté sanglante de ces lointains événements.

— Un autre train, madame..., annonça-t-il au bout d'un instant.

Et elles sortirent, de nouveau prises d'un vague espoir.

Un train passa : de l'infanterie. Un autre : des dragons. Un autre encore, au crépuscule, sous les flammes fauves des lampes mêlées au jour livide et bleu. Les hommes descendirent des wagons, marchèrent pour se réchauffer, se trémoussèrent sous leurs manteaux avec un bruit de bottes et d'éperons. D'abord, on ne distinguait pas leur uniforme ; tout à coup, Germaine le reconnut :

— Le 5e lanciers, ma mère ! Le régiment de Pierre !

— Non, non, répondait Mme de Persanges, ils n'ont pas de lances...

— Si, si, ma mère ! Ils ont le schapska ! C'est son régiment !

Et, l'entraînant au dehors et la devançant dans l'espoir :

— Oh ! s'il était retrouvé ! disait-elle.

Cette idée l'enivrait, la faisait trembler devant ces soldats, balbutier en les interrogeant. Ils haussaient les épaules, ils écarquillaient les mains.

« Tu l'as pas connu, toi? » demandaient-ils entre eux.

Mais non, ils ne l'avaient pas connu, ou, s'ils l'avaient connu, ils ne se souvenaient plus.

— Il ne serait pas resté à Sedan, par hasard? C'est là qu'il a resté du monde, dit l'un d'eux.

Et continuant sur ce thème, ils nommèrent tous ceux du régiment qui avaient disparu devant Sedan.

Le colonel, au sortir du buffet, se laissa questionner de bonne grâce, quoiqu'il fût neuf dans son commandement et connût peu son personnel. Il s'agissait du 3e escadron? Alors, mille regrets ; cet escadron vivait entièrement séparé des autres ; il était déjà dans l'Est, à la suite du général Bourbaki. Le major promit de faire des recherches, il écrirait à l'occasion ; tous deux saluèrent, la locomotive ayant sifflé. Et de nouveau, inexorablement, cette fatale puissance des choses devant laquelle les deux pauvres femmes ne pesaient pas, poussa cette bielle, actionna ces roues, chassa ce train vers le but inconnu !

Aux appels des employés, au fracas des plaques tournantes, les wagons passèrent, emportant les hommes penchés aux portières, les chevaux qui perdaient l'équilibre au départ et se reprenaient en piétinant le plancher, une voiture d'ambulance sur une plate-forme couverte de neige, le serre-frein dans sa guérite : elles restaient sur le quai jonché de mottes de boue, de bouts de cigares, de croûtes de pain et de crachats.

« On leur a retiré la lance pour leur donner la carabine », dit derrière elles l'employé du télégraphe, décidément intéressé à leur détresse.

Alors, elles lui parlèrent de Pierre, de cet escadron si singulièrement transporté dans l'Est, tandis qu'elles-mêmes se rendaient à Orléans ; et tout de suite il comprit leur situation, approuva leur projet de ne pas poursuivre vers Nevers, d'attendre ici les nouvelles jusqu'au lendemain ; ensuite, il faudrait se tracer un plan, quel qu'il fût, sous peine de tomber dans le désordre et dans la démence ; et, les saluant d'un grand geste de bras, en gentilhomme, il déclara *qu'il avait l'honneur de rester à leur disposition.*

Il était poli, du moins ; mais, dans l'hôtel envahi, les domestiques affairés entraient sans frapper, ne parlaient pas à la troisième personne ; elles ne pouvaient obtenir ux seulement un peu d'eau chaude. La veille, on leur

avait pris une de leurs chambres ; ce soir-là, on leur prenait un de leurs lits.

— N'importe, madame, dit Germaine. Je passerai la nuit dans le fauteuil, comme ceci, madame, sans me déshabiller, sans même ôter mon corset.

— Non, Germaine, couchez-vous, dormez, je le veux.

— Je ne peux pas dormir, madame, je pense, je pense...

Elle n'osait plus la nommer sa mère, ni nommer tout haut celui à qui elle pensait ; mais elles s'entendaient là-dessus sans parler.

— Donnez-le à Dieu, dit Mme de Persanges, et Dieu vous le rendra.

Une main sur ce front fiévreux, l'autre sur ces mains frissonnantes, elle l'endormit de la sorte par paroles douces, puis veilla seule sous l'abat-jour baissé, devant le feu qui s'éteignait. Tout le corps de Germaine gisait dans la pénombre ; un point d'or brillait sur son anneau de fiançailles, dernière étincelle, dernier espoir. En bas, des voix, des rires, un fracas de vaisselle, des ritournelles de piano. On était au 31 décembre... Quel lendemain à cette fête de misère? Quel an nouveau après celui qui avait trop duré? Dehors, toujours ces locomotives sifflantes que le bruit seul faisait revoir tant on les avait vues, leurs feux obliques, leurs panaches d'escarbilles, leur course obstinée menée d'un bout de la France à l'autre, leur rumeur pareille qui venait du silence et qui se perdait dans la nuit. Tout à coup, Germaine sursauta, s'assit sur le lit en poussant un cri.

— Rien, ce n'est rien, dit-elle, encore épouvantée. Ah ! quelles affreuses paroles le curé a dites ce matin, en faisant la commémoration des morts !

Elle était dans un état d'exaltation et d'angoisse, en proie à un étouffement nerveux ; le ruban de son cou la serrait comme un garrot. Mme de Persanges retira l'épingle et défit le nœud.

— Quoi? qu'a-t-il dit? demanda-t-elle.

Et continuant d'ouvrir le corsage, elle détourna les yeux de ce sein vierge auquel les baisers de Pierre étaient destinés.

— Il a dit : « Prions pour nos soldats couchés dans la fosse commune. »

Sa bouche haletante s'ouvrit de nouveau; elle prit à deux mains son front, comme si quelqu'un d'invisible, dans l'ombre, l'avait frappé :

— N'est-ce pas, madame, Pierre n'est pas couché dans la fosse commune?

Déjà, à Persanges, avant qu'on sût la disparition de Pierre, tout à l'heure encore, deux fois elle avait fait ce rêve : Pierre enseveli, pêle-mêle avec les autres, son corps perdu on ne savait où. La mère, sans lui répondre, la caressa, puis, reprenant dans ses mains calmes ces mains désespérées, les joignant toutes ensemble dans une seule prière :

— Les morts de la fosse commune sont des héros et des martyrs, dit-elle lentement. Ils sont dans le ciel, ils voient Dieu.

Elles se turent, parvenues au sommet de leur sacrifice, arrêtées sur cette limite où l'amour confine à la mort. Dans ce silence, dans cette paix, un pas s'entendit, un heurt contre la porte, la voix de l'employé du télégraphe :

— C'est un renvoi de dépêche... c'est la dépêche que ces dames attendaient.

— La dépêche! dit Germaine, en faisant le signe de la croix.

Une pendule, sonnant dans le corridor, scanda à coups égaux cet instant d'attente et d'effroi; le pas discret de l'employé s'éloignait.

— De Fernande... dit Mme de Persanges.

Et il lui sembla qu'elle allait mourir, qu'elle n'aurait pas la force d'achever :

— Lisons ensemble! Soyons prêtes à tout! s'écria-t-elle.

Et elle lut à haute voix, d'un seul trait, comme c'était écrit :

« Dieu soit loué ! Pierre est vivant, grièvement blessé le 4 décembre ; transporté à l'hospice de Neuville-au-Bois, Loiret. Soigné là longtemps, entre la vie et la mort, amputé du pied droit après de grandes souffrances, mais sauvé, sauvé grâce au bon Dieu. »

— Vivant... vivant... épelait Germaine, Dieu soit loué...

Et elles reprirent haleine ; elles répétèrent ces mots essentiels : le 4 décembre... Neuville-au-Bois... à l'hospice.

— Amputé... Amputé? redit la jeune fille, ne pouvant croire d'abord cette chose horrible et comprenant tout à coup que le Pierre dont Fernande parlait n'était plus celui d'autrefois, mais un autre infirme et mutilé.

— Oh ! comme le bon Dieu me le rend ! qui sait s'il pourra marcher ! Ah ! j'ai peur, j'ai peur ! Fernande ne nous a pas tout dit !

— Elle dit qu'il a beaucoup souffert, répondit la mère.

Mais elle n'essaya pas de la consoler. Chacune avait sa douleur, chacune avait son amour.

Et chacune avait son devoir, maintenant que la guerre s'était étendue davantage et qu'elle se portait aussi dans le Jura.

— Allez garder votre maison, dit-elle avec autorité, et moi j'irai garder mon enfant.

— Comme vous voudrez, madame. Je suis prête, madame. Je garderai Persanges. Ma grand'mère m'y rejoindra.

Persanges? Un autre Persanges. Un autre Arlay, non plus le lieu de leur bonheur, le rendez-vous de leur amour ; Pierre n'y pouvait plus revenir, en franchissant le mur, en traversant la rivière ; il ne pourrait que se traîner, appuyé sur elle, un vieillard, à présent, lui si léger, si charmant quand il passait dans les champs au galop de son cheval. Choses vues, choses disparues, et tant d'amour et tant de

regrets ! Elle seule pouvait savoir la grandeur de son chagrin, et c'était un secret entre elle et lui.

— Mon Pierre, disait-elle en sanglotant sur l'oreiller, en mordant son mouchoir mouillé de larmes, mon Pierre chéri !

II

Ayant visité Patay, Toury, Janville, Fernande venait d'arriver à Artenay. On la fit attendre dans le vestibule de la mairie : l'administrateur prussien était en conférence. A la fin, un homme coiffé d'une casquette de peau de mouton sortant de la salle, elle le prit pour le maire ou pour quelque personnage influent et se mit à lui raconter son histoire.

C'était Denis Stanislas.

— Si c'est Brunot de Persanges que vous cherchez, montez dans ma voiture, je vas vous conduire là où qu'il est, répondit-il simplement.

Et, la voyant stupéfaite, étourdie, qui balbutiait, qui refusait de croire :

— Parbleu, je le connais bien, peut-être, ajouta-t-il. Brunot le lancier qui est venu à cheval du département du Jura, c'est de lui que je vous parle, c'est pas d'un autre.

— Vivant, dites-vous? Il est vivant?

— Il est pas bien faraud, il est vivant tout de même.

Heureusement que lui, Denis, s'était trouvé là. Sans écouter le médecin, il avait fait pour Pierre un lit dans le bûcher, en étendant une toile de tente sur la sciure de bois ; avec de la tisane, avec du vin, il l'avait réchauffé ; peu à peu la parole était revenue, l'entendement. Alors le docteur, bien fâché d'avoir attendu jusque-là, avait tout fait préparer pour l'opération ; Brunot consentait, il disait que le

plus tôt serait le mieux, mais en voyant les instruments et le sang caillé par terre, comme dans un abattoir, il prit peur, il lutta contre eux tous avec leur chloroforme.

— Ah ! partons ! disait Fernande. Conduisez-moi près de lui. Je suis sa sœur.

— Je m'en avais douté, reprit Denis avec importance, mais moi, j'ai des affaires ; s'agit pas de laisser les bonnes gens de l'hospice mourir de faim.

Il avait eu assez de peine à obtenir la permission d'exporter de la viande jusqu'à Neuville ; restait à conclure avec le boucher. Menant son cheval par la bride, il vaquait à son marché, il traînait Fernande le long des rues, dans la boutique :

— Payer trois francs la livre de veau, c'est-il pas malheureux ! disait-il.

Denis négociait avec cet homme, elle négociait avec Denis, le tentant à prix d'or, le suppliant d'aller jusqu'à Orléans, plus loin peut-être, là où le télégraphe communiquait encore avec le Jura.

— Et si je me fais fusiller? opposait-il.

L'idée de dîner à l'hôtel et de passer la soirée au café en fumant des cigares lui souriait ; un sauf-conduit, qu'elle lui montra, timbré de l'aigle impériale allemande, acheva de le décider. Il mit ce fétiche dans sa poche, son mouchoir par-dessus et s'éloigna à pied, cherchant un bureau de poste.

Fernande s'étant assise seule sur la planche du siège, les rênes de corde entre les mains, le cheval rouan secoua sa grosse tête et sa crinière laineuse et partit au trot.

Il avait l'air de comprendre et de se hâter, et c'était bon, l'appui de sa bouche brutale sur le mors, cette traction vers l'avant, la plaine, la neige, la bise âpre relevant la guimpe, s'engouffrant dans la cornette, cet espace parcouru, le vrai chemin, la ligne droite et Pierre au bout...

— Saint-Lyé... lut-elle au passage sur la plaque indicatrice.

Elle s'était faussement figuré ce village, souvent cité par Pierre, le supposant en étages, comme ceux du Jura, avec un clocher perché par-dessus les maisons. Une ligne droite encore, un coin de forêt ; là, des traces de la guerre, des huttes de branchage que la neige changeait en pains de sucre, des arbres calcinés. Un bourg maintenant, une haute église. « Neuville? », cria-t-elle au passage ; mais cette vieille femme, courbée sous son fagot de bois mort, n'entendit pas. Le cheval trottait, son grelot tintait : « Neuville... Neuville. »

— L'hospice? demanda-t-elle à deux hommes debout sur le bord du chemin.

Et le cheval tourna à gauche, comme refusant d'entrer au bourg.

Les hommes firent signe de la main : oui, c'était là, le cheval ne se trompait pas.

Et tout à coup, si près du but, une faiblesse la prit dans les bras, un tremblement dans les mains. « Non, c'est mal, » songea-t-elle. Il fallait être forte au contraire, surtout ne pas pleurer. Le cheval, sûr maintenant de son retour, gravit au pas la dernière montée ; au sommet, une religieuse attendait, elle regardait, elle souriait :

— Ma sœur Charles-Borromée? demanda-t-elle ; nous vous attendions, ma sœur ; quand nous avons vu que vous ne nous répondiez pas, nous nous sommes dit : « Elle va venir. »

— Oui, j'ai voulu venir, ma sœur... dit simplement Fernande.

Et elle ne parla pas de cette réponse qu'elle n'avait pu faire, de ces lettres qu'elle n'avait pas reçues ; car qu'importaient entre elles les hasards et les contretemps de cette guerre?

— Sœur Cyprien.., reprit la religieuse.

Et elles ne parlèrent pas davantage. Le même habit, les mêmes vœux, la même vie de prière et de miséricorde les

unissaient ; elles s'étaient comprises, elles se connaissaient.

— Entrez près de lui, ma sœur. Il est dans le parloir. Nous n'avions plus de place ailleurs.

La grille, la cour, les deux marches, le vestibule carrelé, tout était tel qu'on pouvait l'imaginer ; mais ce que la sœur avait oublié de dire, ce que Fernande ne prévoyait pas, c'était ce spectre aperçu tout à coup, juste devant la porte, sur le lit sans rideau, ce visage flétri, terni, ces tempes plombées et ces longs cheveux.

— Pierre ! s'écria-t-elle.

Et, surprise de ce nom proféré, qui évoquait une autre image, elle demeura interdite au chevet du lit.

— Tu viens seule? demanda-t-il. Maman? Germaine?

— Elles vous aiment, elles viendront, répondit-elle en saisissant à deux mains la main maigre qu'il tirait de dessous la couverture ; c'était à moi de partir la première, à cause de mon habit...

Elle sourit, feignant d'être heureuse, et se tut sur leurs maux à elles, craignant, par un mot trop prompt et qui l'eût blessé, d'ajouter quelque chose à tout ce que Pierre avait souffert. « Maman... Germaine... » répétait-il lentement, comme s'il mesurait dans son esprit la grandeur des événements qui le séparaient d'elles et la grandeur de son amour.

Fernande se souvenait de ce soir de septembre où il était parti avec Cornette, si léger, si joyeux. « Les sœurs ne l'ont pas vu, songea-t-elle, elles ne pouvaient pas m'avertir... » Et ses yeux se mouillèrent à cette idée que les sœurs ne soupçonnaient pas, qu'elles ne sauraient se figurer ce que Pierre avait été.

— Pourquoi ne m'embrasses-tu pas? demanda-t-il. Est-ce que cela t'est défendu?

— Non, non, répondit-elle en le baisant au front.

Ses yeux embarrassés se fixèrent sur le pied du lit ; un cerceau soutenait les couvertures au-dessus de la jambe

malade et marquait d'une enflure monstrueuse la place où le corps était mutilé.

— Je suis moins abîmé qu'il ne semble, dit-il, ayant surpris ce regard. Avec une jambe mécanique, je pourrai encore servir. J'ai fait une demande pour passer dans l'artillerie sédentaire.

— Vous serez donc artilleur, comme les grands-pères, répondit-elle.

Un sourire passa sur les lèvres de Pierre, au souvenir de leurs vieilles querelles.

— Ah ! mon Pierre, mon frère chéri ! reprit-elle, reconnaissant tout à coup le Pierre d'autrefois.

Et elle l'embrassa longuement, passionnément, en signe d'amitié nouvelle et de pardon.

— Doucement ! Tu oublies que j'ai deux côtes cassées.

Et, comme la sœur Cyprien rentrait à ce moment :

— Elle est ma vraie sœur, voyez-vous, ma sœur Cyprien, reprit-il. C'est elle qui me donnera des nouvelles de l'armée.

— De l'armée? répéta Fernande.

— Sans doute... Puisque tu viens d'Orléans, tu as vu l'armée.

Sœur Cyprien, debout de l'autre côté du lit, faisait des signes incompréhensibles, et Fernande l'interrogeait des yeux :

— Ma foi, j'étais trop préoccupée de vous, répondit-elle. Je n'ai pas pris garde à l'armée.

— N'est-ce pas, ma sœur Cyprien, que nous allons battre les Prussiens? reprit Pierre.

La sœur souriait vaguement, énigmatiquement ; ce sourire signifiait quelque chose, caché au fond de ce qu'elle disait :

— Il vous faudra faire la guerre avec lui, ma sœur. Il est là avec ses cartes, qui trace des lignes, qui compte les kilomètres, et je ne sais pas comment cela arrive, mais les Prussiens sont toujours battus. Ne lui dites pas que les

Prussiens peuvent être vainqueurs, ma sœur, il vous appellerait mauvaise patriote.

— La sœur Cyprien voit tout en noir, répondit Pierre, mais c'est qu'elle ne connaît que le vilain côté de la guerre, elle ne voit que des blessés, des estropiés, des malheureux comme moi. Le champ de bataille, voilà ce qu'il faut voir, ma sœur ; c'est là que tout se décide. Eh bien, sur le champ de bataille, il y a des choses cent fois plus affreuses encore que celles que vous voyez ici ; le sang, la mort ne sont rien, c'est ce qui fait la grandeur du drame ; mais le salut de l'armée, les intérêts du pays, voilà ce qu'il faut voir, voilà ce qui rend la situation terrible par moments. Tout paraît perdu, on pense à se mettre en retraite ; mais c'est justement alors qu'il faut tenir bon, et tant pis pour les morts, tant pis pour vos blessés, ma sœur, vous êtes là pour les ramasser, et tant mieux pour le drapeau ; en tenant, on sauve la partie, on en impose. Est-ce que les Prussiens savent au juste où nous en sommes? Pensons à leurs misères et pas aux nôtres ; tenons bon, encore une fois.

Fernande regardait avec orgueil la sœur Cyprien.

« Comme il a compris la guerre ! Quelle intelligence ! »

— Par exemple, quoi de pire que la situation de l'armée de la Loire, le 4 décembre, au moment où je suis tombé blessé? Le général d'Aurelle avait voulu défendre la ville à outrance ; nos troupes n'en pouvaient plus, nous-mêmes nous étions cernés, la batterie se sauve, moi je tombe sous les roues... tant pis pour moi... Mais, tout à coup, eh ! eh ! voilà Bourbaki qui arrive, il tombe dans le flanc de Frédéric-Charles, il le culbute, il lui prend je ne sais combien de canons et de drapeaux.

— Bourbaki? répétait Fernande, étonnée.

Elle ne savait rien de pareil à cette intervention de Bourbaki ; mais la sœur Cyprien mit le doigt sur la bouche, impérieusement cette fois. Cette arrivée de Bourbaki était un mensonge de Denis Stanislas : il fallait que sœur

Charles-Borromée l'acceptât ; on s'expliquerait plus tard.

— Assez parlé, Brunot, dit-elle avec rudesse. Il faut dormir.

— Donnez-moi la potion, alors, répondit-il du même ton.

Et, quand la sœur fut sortie :

— Les sœurs, comme tu vois, sont de braves femmes, c'est dommage qu'elles soient complètement illettrées. Elles ne comprennent pas Léon Gambetta ; elles disent qu'il est franc-maçon, et voilà tout. Et sur les événements du 4 décembre, croirais-tu qu'elles n'ont rien su me raconter? J'en suis toujours à la situation de cinq heures, au point où en étaient les choses quand je suis tombé blessé : Chanzy en retraite jusque derrière les bois de Bucy, des Pallières de l'autre côté des ponts. Sais-tu ce qui s'est passé ensuite jusqu'à la reprise d'Orléans?

— Mais comme vous disiez, reprit-elle en rougissant un peu ; c'est Bourbaki qui est arrivé.

— Non, non, tu confonds, Bourbaki attaquait à travers la forêt ; il était en dehors de notre bataille.

Il fronça les sourcils. Fernande ne comprenait pas mieux que les sœurs. Mais, comme elles, elle prit pitié de lui ; elle se souvint à point d'un récit qu'un voyageur faisait, un jour devant elle, en wagon, sur l'entrée des Prussiens à Orléans, et, de ferme propos, par charité, le travestit comme il fallait :

— Toutes les troupes sont arrivées ensemble, dit-elle. Je ne sais pas à quelle heure au juste, mettons que c'était vers minuit. Les régiments s'arrêtaient à la porte des faubourgs, et puis, ils s'avançaient. Ils portaient des bougies et des torches, les musiques jouaient la *Marseillaise*.

— Les habitants avaient pavoisé, je pense, comme le 10 novembre...

— Il y avait des drapeaux noirs en l'honneur des Prussiens qu'on craignait... du moins, c'est ce qu'on m'a dit...

Mais naturellement, on acclamait les Français, puisque maintenant c'étaient les Français. Les rues principales débouchent sur la place du Martroi, vous savez ; toutes les colonnes convergeaient là, devant la statue de Jeanne d'Arc ; elles se reconnaissaient les unes les autres ; elles criaient : « Vive la France ! Vive la République ! »

— Ce devait être bien beau, dit Pierre à mi-voix.

Et la paix qui se répandit sur ses traits fut si douce et si radieuse que Fernande songea : « J'ai bien fait. » Les yeux clos, il voyait les choses qu'elle avait dites. Tous ces régiments, toutes ces légions, tous ces corps francs levés à la hâte et jetés en bousculade dans les camps de la Loire, cette bigarrure de troupes arrivait de l'Est et de l'Ouest, du Sud et du Nord, abondait dans la nuit autour d'Orléans. Le halètement de l'infanterie en marche, le piétinement des chevaux, le cliquetis des sabres battant les étriers, le sourd roulement de l'artillerie, pareil au fracas lointain des cascades et des torrents ; ces bruits qui sont en effet des bruits de la nature, ces troupes qui sont aussi des éléments se mêlaient dans la même rumeur et dans la même action ; les bataillons atteignaient déployés la lisière des faubourgs, et là, manœuvraient pour former des colonnes, secouaient la neige des champs sur les boues du chemin ; au son des instruments tirés des étuis de cuir, le défilé commençait : lignards ramassés dans tous les dépôts de France et qui portaient au cou les numéros de tous les régiments ; turcos paquetés comme des bêtes de somme, zouaves, marins, marsouins, mobiles aux équipements divers, aux sacs chargés de gamelles, de moulins, de filtres, de casseroles et de pincettes, ceux de la Dordogne, chantant des airs de leur pays, ceux de la Nièvre, les seuls qui eussent une fanfare, les Savoyards, les Ariégeois, les Tourangeaux, les mendiants d'Auvergne, les messieurs de la Gironde, d'autres encore, toutes les provinces, tous les patois, puis les contingents des villes, francs-tireurs, éclai-

reurs, chasseurs, pionniers, noms étranges, costumes prétentieux, tous, malgré leurs emblèmes et leurs panaches, passaient tour à tour, tassés dans le même troupeau, tirés par le même aimant, chassés par le même fléau ; derrière eux, s'allongeaient des queues de traînards et de clampins ; ceux-là aussi, cahin-caha, clopin-clopant, suivaient quand même au bruit des clairons et des tambours ; ni la fatigue, ni les blessures, rien au monde ne pouvait les empêcher de suivre, et, sans arrêt, sans intervalle, d'une seule poussée, d'un grand mouvement, la troupe de France rentrait dans la ville française.

— Heureusement, le capitaine Duplessis a tenu jusqu'au bout, dit Pierre. C'est lui qui a empêché les Prussiens de s'installer.

Ses traits s'altéraient ; au rayonnement de tout à l'heure une pâleur livide se mêlait et changeait sa beauté en une autre, plus pure, celle du martyre et de la mort.

— Souffrez-vous? demanda-t-elle.

— Oui, c'est ma mauvaise heure, répondit-il.

Et, comme elle essayait d'arrêter par une caresse la transfiguration douloureuse, en baisant son front tiède où perlait la sueur :

— Va, reprit-il de ce ton impératif dont il avait pris l'habitude en faisant la guerre, laisse-moi...

Sœur Cyprien, ayant apporté la potion, tira Fernande à l'écart par la chaîne du rosaire :

— Éloignons-nous, ma sœur ; il ne peut pas souffrir qu'on soit près de son lit.

— Il avait déjà cette manie quand il était petit, fit observer Fernande à voix basse.

— Vraiment, ma sœur? Alors, c'est de naissance...

Elles se retirèrent jusqu'au bout de la chambre et s'entretinrent des souffrances de Pierre, de sa mort, qu'à deux reprises on avait crue imminente, de sa lente convales-

cence, que hâteraient seuls la fin de la guerre et le retour de la belle saison.

— C'est une espèce de fièvre qui le tient... expliquait la sœur Cyprien. Il voit des fantômes qui lui racontent des batailles, des victoires, et, quand il se réveille après il croit que ces choses-là sont arrivées. Nous ne le contrarions pas, nous le laissons dire, c'est pourquoi je vous faisais signe tout à l'heure. Parlez-lui de la guerre, si vous voulez, ma sœur, mais à nous, le médecin l'a défendu.

— Maman lui en parlera, reprit Fernande. Il n'y a que maman qui puisse lui en parler.

Les mains croisées sous sa guimpe, la sœur Cyprien énuméra ces formes singulières que Pierre voyait pendant la nuit. Une fois, c'était un officier allemand qu'il croyait avoir tué au coin d'un bois et qui n'était que blessé soi-disant, qui l'appelait lâche et qui le provoquait en duel. La nuit d'après, c'étaient tous les morts de la guerre qu'il passait en revue ; il les remerciait au nom de la France, il leur parlait en termes si touchants que la sœur en avait les larmes aux yeux.

— Et, une autre fois... vous ne devineriez jamais, ma sœur... moi je l'entends qui appelle, je m'approche : « En avant, les archers ! qu'il disait. En avant, les chevaliers ! Entrez hardiment parmi eux... » Alors, je lui prends les mains, il me reconnaît : « Vous ne l'avez pas vue, qu'il me dit. Elle était là... — Qui donc? — Jeanne d'Arc. »

La sœur s'interrompit, bouche bée, et fixa sur Fernande son visage crédule et ses yeux naïfs :

— Qui sait si elle lui apparaissait vraiment, demanda-t-elle, ou bien s'il rêvait?

— Non, non, ma sœur, elle ne pouvait pas lui apparaître, il rêvait, répondit Fernande, satisfaite qu'il eût maintenant des rêves pareils ; elle se rapprocha du lit et l'observa de nouveau avec attendrissement :

— Dieu soit loué, il dort, reprit-elle ; et, marchant sur

la pointe des pieds, elles passèrent dans le corridor.

Avec les deux autres religieuses, sœur Fulgence et sœur Dorothée, elles se concertèrent pour le service ; la supérieure ne donnait pas d'ordres : étant âgée et percluse, on la soignait elle-même comme un enfant. Il fut convenu que Fernande serait pharmacienne à la place de sœur Fulgence, qui redeviendrait infirmière. Elles travaillaient ensemble à préparer des médicaments, le lendemain matin, quand la sœur novice entra affairée :

— C'est le soldat allemand qui appelle, ma sœur... Il meurt, et personne n'est auprès de lui.

— Allez-y, ma sœur Charles, reprit la sœur Fulgence, en continuant à compter les gouttes. Le pauvre enfant ! Tant mieux pour lui ; c'est une délivrance.

Le mourant était couché sur un grabat dans le grenier. La novice conduisit Fernande jusqu'au pied de l'escalier et s'arrêta là pour écouter :

— Il n'appelle plus, ma sœur ; peut-être est-ce fini?

C'était l'extrême fin de l'agonie ; déjà le soldat n'avait plus de voix pour appeler ; sa vie, à son tour, allait s'éteindre, ses regards se figeaient dans ses yeux. Fernande lui prit la main et vit ses lèvres qui remuaient, comme pour parler, mais elles ne purent que sourire et le dernier souffle s'en exhala.

Elle s'étonnait que l'expression douloureuse du visage ne s'apaisât pas, et que l'instant même de la mort n'eût pas empêché les traits de noircir et de se décomposer.

Les sœurs, frappées elles-mêmes de ce symptôme, furent d'avis d'ensevelir le corps sans retard. Denis Stanislas n'étant pas encore revenu d'Orléans, elles requirent un fermier de leurs voisins ; cet homme creusa la fosse dans un champ qu'elles avaient consacré aux sépultures et qu'elles voulaient plus tard faire enclore et bénir.

La croix d'un jubilé s'élevait au bord de ce champ et le désignait d'une manière toute naturelle ; un chemin y con-

duisait, puis se partageait en deux devant la croix pour gagner les fermes à droite ; à gauche, des villages éloignés. Les sœurs, marchant derrière le cercueil, approchaient de ce carrefour ; il semblait à Fernande, sans qu'elle pût comprendre d'où venait cette idée, que ce soldat mort prenait dans la tombe la place de Pierre, que c'était entre eux comme un échange, un hasard du bon Dieu, qu'aussi bien, l'autre aurait pu guérir, et qu'alors Pierre serait mort sans secours dans un grenier.

— Quand mon frère était si malade, ma sœur, demanda-t-elle, a-t-il rempli ses devoirs religieux?

— Il n'y pensait pas, ma sœur, répondit la sœur Cyprien ; il ne pensait qu'à l'armée. Il ne voyait que l'armée au monde.

— Il ne pensait pas à lui, ma sœur, ajouta la sœur Fulgence, mais moi, le matin où le médecin l'a cru perdu pour la seconde fois, quand j'ai vu que sa plaie était toute violette et qu'elle avait de l'odeur, j'ai commencé à lui parler du bonheur d'être chrétien et des consolations de notre sainte religion. « Taisez-vous, ma sœur, qu'il m'a dit, vous n'y comprenez rien du tout. » Alors notre mère supérieure m'a dit : « Laissez-le, ma sœur, il a assez souffert ; si Dieu nous le retire, il le prendra sûrement dans son paradis. »

— Oh ! c'est bien vrai ! dit Fernande. Dieu l'aurait pris dans son paradis !

Elles récitèrent l'oraison dominicale au bord de la tombe nouvelle. Le fermier rejeta dans le trou, pêle-mêle, la terre et la neige, les cailloux et les mottes de glace. Déjà, les cornettes pareilles des religieuses disparaissaient au tournant du chemin : il ramassa les outils, les emporta tous ensemble sur son épaule, et seule la croix du jubilé veillait sur le champ de repos. Elle était de bois et recouverte d'un enduit blanc ; on ne l'apercevait pas de loin sur la neige ; mais de près, elle arrêtait les passants parmi ces tertres nouveaux, et les confrontait avec les morts

et les obligeait à lire, en petites lettres noires sur la branche horizontale, la plainte commune de ceux qui furent et de ceux qui sont, de ceux qui passent et de ceux qui demeurent : « *In te, Domine, speravi.* »

III

Pierre demandait tout à coup au milieu de ses calculs : « On a donc ravitaillé Paris? » — « Oui, oui, répondaient les sœurs, on l'a bien ravitaillé. » Elles lui accordaient tout, sans conteste ; elles lui versaient à pleins bords cet espoir dont il avait soif, remède peut-être, mais aussi poison. Il croyait sa jument vivante ; Denis revenu d'Orléans avait expédié la dépêche reçue par Mme de Persanges et Germaine. Il prétendait avoir vu Cornette bien soignée, à la gendarmerie.

— Personne ne la montera plus, déclarait Pierre.

Et il parlait de l'envoyer à Persanges, de la mettre au pré comme poulinière, pour avoir toujours, dans la maison, des chevaux de son sang.

— Non, personne ne la montera plus, répétait simplement Fernande.

Mais Denis renchérissait sur l'armée dans Orléans ; les troupes se préparaient pour une grande revue que d'Aurelle de Paladines passerait sur le mail et sur les quais. Les moblots faisaient l'exercice ; ils tiraient à la cible dans les allées de la forêt ; tous les jours, il y avait école pour les élèves tambours sur les chemins des bords de la Loire.

— Et la cavalerie? demandait Pierre. S'est-elle recomplétée?

— La cavalerie n'est plus dans cette partie-ci, elle est

allée fourrager de l'autre côté de l'eau, répondait Denis imperturbable.

Et il amplifiait encore :

— Pas besoin de cavalerie pour couvrir l'armée ; les uhlans, bien étrillés, n'osaient plus se risquer sous bois. « Pas Français dans la forêt? » demandaient-ils aux bûcherons, et si on leur répondait : « Non », ils ajoutaient encore : « Pas mobiles? Pas francs-tireurs? »

« Comme il ment ! » se disait Fernande, sans oser pourtant le reprendre.

Denis abusait, pour parler en maître, de la faiblesse des sœurs et de leur dénuement. Lui seul, dans les temps de désordre où l'on vivait, alimentait l'hospice et le gouvernait ; les foires n'avaient plus lieu aux dates des almanachs. Des accapareurs, en agiotant sur les grains, bouleversaient la boulangerie ; le prix de la viande croissait outre mesure, des bouchers sans patente ouvraient boutique ; on citait un berger de Sologne qui s'était enrichi dans un seul jour, rien qu'en traversant la Loire et venant vendre son troupeau de ce côté-ci de l'eau. Denis tenait tête aux marchands, visitait d'autres villages, où les prix étaient moins hauts, et quelquefois traitait directement avec les propriétaires de farine ou de bétail ; par sa faculté de boire sans soif, de discuter sans conclure, par ses réticences et ses dédits, enfin par son manque de conscience, il servait grandement la communauté. Grâce à lui, on hivernait doucement à l'hospice, le sucre, le café ne manquaient pas ; on en pouvait faire largesse aux pauvres gens du village, on avait cette joie au moins de faire l'aumône, et cependant la vie était morne, craintive, sans espoir. Les Prussiens, sans rien détruire, avaient tout avili, tout dénaturé ; les choses restaient en place, mais comme coupées du sol par la faux militaire, et vides de suc et défleurées. Châtiment de Dieu, selon les sœurs, juste punition pour la licence et l'impiété françaises ; la mère supérieure venait

développer ce thème au chevet de Pierre : tous les maux de la guerre venaient de ce que l'empereur avait retiré ses troupes de Rome et déserté la cause du pape ; et, branlant la tête avec un triste sourire qui faisait sortir de sa bouche édentée, déborder sur sa lèvre inférieure deux longues canines jaunes :

— Non, non, disait-elle, la France n'est pas à la hauteur de sa grandeur.

Le curé de Neuville venait aussi ; il apporta une grande carte de France, avec la collection complète du journal *l'Univers*, et Pierre, une planche sur les genoux, se mit à dessiner des calques sur lesquels il traçait, en couleur, les mouvements des armées. Il se fatiguait à ces figures ; Fernande, essayant de le distraire, s'asseyait pour tricoter à côté de lui, lui parlait des choses de la famille, de Persanges, de Germaine surtout dont ils étaient sans nouvelles, les lettres ne leur parvenant pas encore.

— Qui sait si Germaine voudra encore de moi? demanda-t-il, le crayon levé.

— De vous? Ah! Pierre! que vous connaissez mal le cœur des femmes!

Il était évident que Germaine aimerait d'autant plus Pierre, que Pierre était désormais un objet de pitié ; mais cette pitié, il ne fallait pas qu'il la sentît, lui qui se croyait fort, qui voulait encore être soldat ; elle reprit :

— Après ce que vous avez fait, Germaine ne peut que vous aimer davantage...

— Elle est toujours ma petite reine, répondit-il évasivement.

Et il se remit à son travail. Fernande commençait une histoire, il ne l'écoutait pas, et continuait à tracer des lignes, à mesurer des distances ; tout à coup, comme s'éveillant, il la revoyait immobile sous sa cornette, ses yeux bleus fixés sur les aiguilles de son tricot, il l'entendait dire :

— ... La moitié de cet argent-là, vous comprenez, appartenait au grand-père.

— Quoi? demandait-il, quel argent?

— Mais l'argent dont je vous parle, l'argent qu'on avait trouvé dans le secrétaire. Puisqu'il n'y avait pas de testament...

— C'est juste, c'est juste, répondit-il.

Et sans transition, revenant à son sujet :

— Tiens, poursuivit-il, voici les tableaux de la guerre dressés jour par jour ; les signes rouges représentent les troupes allemandes ; les signes bleus, les troupes françaises. Tu vois la dispersion de nos troupes au début de la guerre ; le 6 août, nous sommes encore en débandade, quand les Allemands se présentent en masse ; il arrive ce qui devait arriver. Le 10 août, maintenant : l'armée de Bazaine est sous Metz ; Mac-Mahon, après son malheur, se retire par Lunéville, Neufchâteau ; l'armée de Châlons se forme sous ses ordres, et la voici qui marche à Vouziers, à Beaumont, où mon oncle André est mort, à Sedan... Tu le sais bien?

— Oui, répondit Fernande.

Quoique avec un peu d'effort, elle pouvait suivre, elle reconnaissait dans ce raccourci si prompt tous les longs malheurs de cette guerre. Les armées rouges et bleues se promenaient sur ces cartes comme des insectes sur une vitre ; c'étaient des bêtes en chasse les unes contre les autres, instables et déformables, qui tantôt se distendaient, s'égrenaient, tantôt se resserraient, se tapissaient, n'ayant de forme que pour envelopper et pour étreindre, de vie que pour mordre et pour déchirer. A peine la bête allemande s'était-elle enroulée autour de Metz, comme un serpent, qu'elle se tronçonnait pour projeter vers Paris une autre armée qui commençait au sud sa chasse active, puis se redressait au nord et venait de nouveau former le cercle autour de Sedan.

— Ah ! c'est affreux ! dit-elle, sentant mieux, dans ces

abstractions de la pensée de Pierre, l'horreur et la fureur de cette guerre instante, ardente, sans répit, sans pardon, mesurant là d'un seul regard tant de sang, tant de larmes, les villes insultées et détruites, les hommes fauchés par milliers.

— C'est affreux peut-être, reprit-il, mais voici maintenant la consolation. La levée en masse, les armées de Gambetta...

Sur une autre carte qu'il tira de la liasse, il montra la France bariolée tout entière, le Nord, la Normandie, le Perche, la Beauce, les Vosges, hérissés de tracés en crémaillères qui marquaient les fronts des armées, de signes étoilés pour les places fortes, de points épars qui figuraient les bandes de francs-tireurs et les corps irréguliers. Pas un point du territoire qui ne fût gardé, pas une motte de terre qui ne fût armée.

— Gambetta est le général en chef, continuait-il. On peut être général et porter un chapeau rond.

— Vous parlerez de lui avec maman, reprit Fernande, craignant qu'il ne recommençât à déraisonner. Maman vous comprendra et vous répondra mieux que moi...

Pierre se tut un instant : l'image de sa mère avait grandi en lui jusqu'à des proportions irréelles et surhumaines ; il comprenait maintenant ce qui se disait autrefois dans le pays, qu'elle était une sainte ; la guerre l'avait aidé à comprendre ceci.

— Rien n'est au-dessus de maman, n'est-ce pas? demanda-t-il.

— Non, non ! répondit-elle avec foi ; rien n'est au-dessus d'elle ! Maman n'a pas pleuré une seule fois depuis le commencement de la guerre, pas même en apprenant la mort de l'oncle André : elle était prête à tout.

— Elle savait... reprit Pierre, toujours songeur. Elle prévoyait.

Ils l'attendaient tous deux d'une heure à l'autre : Denis

avait pu recevoir l'annonce de son arrivée à Orléans, et, porteur d'une lettre qui contenait de longs détails sur l'état de Pierre, il était allé l'y chercher la veille. Vers le soir, la neige se mit à tomber avec abondance ; on pensa dans l'hospice que Denis ne se mettrait en route qu'au matin et qu'il n'arriverait pas avant midi. Mais la nuit n'était pas achevée, le jour pâlissait à peine quand la sœur de service vint appeler Fernande :

— Levez-vous, ma sœur, c'est votre mère...

C'était elle, en effet ; on la voyait assise à côté de Denis Stanislas, le visage éclairé par la lanterne du cabriolet. Le portier ne trouvait pas sa clef, tâtonnait pour ouvrir, la serrure étant couverte de neige.

— Maman ! pauvre maman ! je vous vois, je vous aime, disait Fernande à travers la grille.

— Où donc es-tu? demandait la mère.

Elle la cherchait des yeux ; mais déjà leurs bras s'étaient rencontrés, elles s'étaient prises l'une à l'autre, rien ne pouvait plus les séparer. L'horloge sonna six heures, peut-être sept ; la sœur Cyprien, marchant devant elles, alluma une lampe dans le grand parloir, puis les laissa.

— Pierre a parlé de vous toute la soirée. Soyez heureuse, maman. Vous allez le revoir.

— Grâce à toi : tu me l'as retrouvé...

Elle regardait comme avec crainte les murs nus de cette salle, le crucifix de bois noir, le poêle de faïence, les devises au-dessus des portes : *La patience tout obtient... qui possède Dieu, rien ne lui manque...*

— Où m'as-tu menée? reprit-elle. Conduis-moi près de lui.

— Tout à l'heure, maman. Reposez-vous d'abord, réchauffez-vous.

Elle la força à s'asseoir, à se défaire de son chapeau, de son manteau ; mais cette résistance accroissant l'appréhension de la mère et la précisant :

— M'as-tu caché quelque chose? demanda-t-elle, Pierre va-t-il moins bien?

— Non, non. Il va mieux, au contraire. C'est la convalescence, la vraie convalescence, maman chérie. Mais il y a une chose qu'il faut vous dire, une chose qui surprend en lui au premier abord, c'est un air de soldat, un air très dur, un peu effrayant.

— Est-il méconnaissable? interrompit la mère, de la même voix inquiète mais forte.

Et comme Fernande, avec un vague sourire, détournait vers le mur ses yeux qui se troublaient :

— Va, ne me ménage pas, ajouta-t-elle, dis-moi tout.

— Quoi vous dire, maman? répondit Fernande en essayant de sourire encore. Puisque Pierre est sauvé, c'est tout ce que nous pouvions demander au bon Dieu. Il est changé, c'est vrai, il a des traits plus mâles, plus accentués... quoi d'étonnant après cette guerre, après tout ce qu'il a fait de noble et de grand...

— Après ce qu'il a souffert surtout, ajouta la mère.

Fernande, rougissante, faillit éclater en larmes, mais elle se contint :

— Heureusement, notre sang est très pur, reprit-elle : Pierre a résisté. On craignait le tétanos ou la pourriture d'hôpital, et rien de cela n'est arrivé. Mais usé comme il l'était, vous comprenez, maman... sa vie ne tenait qu'à un fil... Les forces ne revenaient pas... Ce n'était pas la faute des sœurs... elles n'avaient rien pour le nourrir.

Elle était à bout de souffle, à bout de forces ; le chagrin, plus fort que l'amour filial, crispa ses traits, ouvrit sa bouche toute grande et la douleur accumulée, dissimulée, l'angoisse, le dégoût, le regret, la pitié, tout ce qu'elle avait sur le cœur monta à ses lèvres, s'échappa pêle-mêle avec ses sanglots :

— Il souffre, maman ! Il est sur une croix, comme Notre-Seigneur ! Quelle horreur, maman, cette guerre, quelle

atrocité ! Tous ces pauvres enfants qui venaient mourir ici en appelant leurs mères ! Et lui, maman, votre enfant charmant, foulé aux pieds, martyrisé, rapporté dans une brouette comme un chien mort, couché sur de la sciure de bois... Et pas de soins, pas de nourriture... Et son pied coupé à présent... Pauvre petit, pauvre petit !

Elle tomba assise sur une chaise, le visage caché dans son mouchoir de cotonnade, mais la mère, inébranlable, resta debout. Cherchant des yeux le crucifix cloué à la muraille, elle élevait lentement vers lui ses bras chargés de la douleur nationale et plaignant à la fois toutes ces mères, toutes ces sœurs qui pleuraient comme elle sur des enfants morts ou blessés :

— Les autres aussi, dit-elle. Combien d'autres !

— Toutes les femmes de France, reprit Fernande.

Et elle remit son mouchoir dans sa poche, en faisant cliqueter les grains du rosaire.

— Auprès de lui, je ne suis pas si faible, maman ! C'est lui qui me console, le pauvre petit. Il rit, il espère. Comme dit monsieur le curé, c'est l'exaltation du martyre...

Le jour morne grandissait cependant, tombé d'un ciel de brume et miré sur un sol de neige, filtrait peu à peu à travers les rideaux blancs ; à cette lumière nouvelle, elles se regardaient et se reconnaissaient les mêmes, liées ensemble par le même devoir et par le même passé.

— Vous vous souvenez, maman, du temps où il disait qu'il cherchait la vérité?

— Il a rencontré la guerre, répondit gravement la mère.

Et elles s'étaient si bien retrouvées, dans une région si haute et dans cette atmosphère idéale, au sommet pur de la religion et de la foi, qu'elles purent sourire à ces paroles douloureuses ; puis se regardant en silence, n'ayant plus besoin de mots pour se comprendre, elles restèrent à lire sur les traits l'une de l'autre.

— Soyez fière de lui, maman, reprit Fernande. Il a

sauvé six canons à lui seul... Et quand il s'est vu au milieu des Prussiens, au lieu de se sauver lui-même, il n'a pensé qu'à sauver les autres. Il a appelé comme le chevalier d'Assas. Il a crié trois fois, de toutes ses forces : « Je suis pris ! je suis pris ! je suis pris ! » C'est un trait qu'on mettra dans l'histoire de cette guerre, poursuivit-elle.

Une flamme d'orgueil séchait ses larmes dans ses yeux rougis, une admiration béate stupéfiait ses traits :

— Et lui qui ne voulait pas être soldat ! Comme vous aviez raison de dire qu'il ne savait pas lui-même tout ce qu'il portait en lui ! Mais maintenant soyez heureuse, maman... Depuis sa belle action, il est monté si haut dans le courage et dans l'espérance qu'il ne peut plus croire aux faiblesses des autres, ni à l'abandon d'Orléans, ni aux revers de nos armées... C'est pourquoi les sœurs lui ont dit des mensonges ; et moi aussi, maman ; j'avais peur de lui faire du mal. Il n'y a que vous au monde qui puissiez lui dire la vérité.

— Non, ce ne sont pas des mensonges, s'écria Mme de Persanges. Il dit vrai, s'il aime les hommes et s'il croit en notre pays ! La France sera sauvée ! Ah ! viens ! n'attendons plus ! conduis-moi près de lui.

Fernande la prit par la main, et la retint en même temps qu'elle lui ouvrait la porte, la sentant qui se précipitait en avant.

— Doucement, maman, il dort.

La tête de Pierre avait glissé au bas de l'oreiller ; une pâleur cadavérique, au jour faux de ce matin-là, couvrait ses joues creuses et son nez aminci ; il ne bougea pas, enseveli dans cette sorte de léthargie où il tombait après ses soirs de fièvre et de douleur.

— C'est donc lui, dit la mère d'une voix profonde.

Et elle s'écarta du lit, comme prise d'horreur et de répulsion. Elle s'assit près de la porte ; mais de là, on ne percevait plus ce souffle qui animait les lèvres de Pierre et qui

rythmait son sommeil, on doutait vraiment qu'il vécût. Elle s'approcha de nouveau pour le voir vivre et respirer, et demeura debout, hésitant, changeant de place, se penchant pour le regarder sous un angle plus bas ; un combat se livra entre son impression présente et celle de ses souvenirs, entre ce que Pierre était maintenant et ce qu'il avait été ; puis, ne voyant plus que le soldat héroïque couché là, elle l'admira.

Des pas, des voix, le bruit intermittent d'une canne ou d'une béquille s'entendirent dans le corridor.

— C'est la mère supérieure qui fait sa visite, reprit Fernande. Tant mieux que Pierre dorme encore : elle l'assomme avec ses histoires.

La supérieure entra, appuyée d'une main au bras de sœur Fulgence, posant de l'autre, avec précaution, son bâton sur le parquet ciré. Ses yeux brouillés par la cataracte ne discernaient pas Mme de Persanges ; elle demanda si elle connaissait cette dame.

— C'est la mère du lancier, dit sœur Fulgence.

Et la vieille religieuse, en joignant les mains, et s'émerveillant, demanda encore :

— Vraiment ! la mère du lancier?

— Oui, répondit Mme de Persanges avec orgueil, je suis sa mère.

Elles restèrent muettes, les humbles sœurs, tant cette grande dame portait grandement sa grande douleur ; le mot maternel, comme suspendu dans l'air, dominait sur leurs cœurs émus.

— Quel enfant vous avez, madame ! C'est un héros, c'est un...

La supérieure s'arrêta court, ne trouvant pas le mot qu'elle cherchait, et hocha la tête en souriant :

— Un grand patriote, suggéra sœur Fulgence.

— C'est un génie, reprit la supérieure.

— Oui, c'est un patriote, oui, c'est un héros, reprit

la mère en se penchant davantage au chevet du lit.

Quels que fussent les mots dont les autres le nommaient, seule elle pouvait dire ce qu'était l'enfant ; seule elle voyait, sur ce visage flétri, la subtile efflorescence de l'âme ardente, fidèle et haute, l'espérance que rien n'éteint, la bonne volonté que rien n'arrête, tout ce qui avait grandi en Pierre à mesure que sa vie déclinait et succombait, tout ce qui rayonnait à travers la souffrance comme à travers un voile, et montrait à son front, jusque dans les ténèbres de l'heure, l'inextinguible reflet du soleil de Coulmiers :

— Qu'il est beau ! dit-elle en s'agenouillant. C'est un ange...

Les saintes femmes s'approchèrent aussi du lit, mais demeurèrent debout. Mains jointes, devant ce jeune Christ frappé de l'amour des hommes, elles admiraient en lui avec des regards attendris et des gestes pieux tous les soldats qu'elles avaient vus mourir. La France pécheresse qu'ils rachetaient avec leur sang, la France mutilée comme le corps de ce lancier, passait par images dans leurs cœurs ; hochant la tête entre elles, se consultant dans la pitié, elles plaignaient à l'envi la mère douloureuse et l'enfant souffrant.

IV

— C'est maman, dit Fernande en le voyant qui s'éveillait.

— Maman ! répéta-t-il surpris.

Et ses yeux, encore ensommeillés, éblouis par la lumière du jour, se remplirent de larmes.

— En quel état vous me revoyez, maman, reprit-il, ému.

Le premier attendrissement passé, il resta mal à l'aise

devant elle et comme incrédule aux éloges qu'elle lui prodiguait.

— J'ai assuré la retraite de la 3e division, c'est vrai, dit-il.

Mais quand elle vint à parler des épisodes du 4 décembre, il détourna la conversation : sa conscience n'était pas tranquille au sujet de cette journée ; il se reprochait les pertes de la batterie Duplessis et surtout ces trois caissons qu'elle avait laissés sur le champ de bataille. Les sœurs s'étant retirées, Fernande se tenait à l'écart pour les laisser l'un à l'autre ; une pensée plus haute, l'idée de la guerre elle-même, dominait sur leurs deux cœurs ; sans l'avoir nommée, ils la sentaient là, la main dans la main, non plus séparés par elle, comme autrefois, réunis au contraire.

— Vous aviez raison, maman, c'est bien le plus grand problème...

Et, résumant ensemble ce tragique et récent passé, ils revirent toute cette guerre d'un seul regard ; elle, ses jours d'attente, ses veillées de prière, ses nuits d'asthme et de désespoir ; lui, les champs de bataille, la lueur des canons, la fumée des fusils, les aspects changeants des troupes en marche, tout cet immense effort que l'armée fournissait sans compter, recommençait infatigablement, car elle était de bonne volonté. Ignorants peut-être, les soldats savaient une chose au moins, ils savaient mourir ; les mobiles de la Dordogne savaient entrer sous les balles dans le parc de Coulmiers. Les mobiles du Puy-de-Dôme savaient charger, baïonnette baissée, dans le bois de Poupry. Et les généraux aussi : Peytavin à la Renardière, Barry devant Cléomont.

— Que c'est beau, maman, le commandement ! reprit-il, en s'animant. Oh ! comme j'aurais voulu commander !

Elle caressa ce front radieux qu'illuminait encore ce reflet du soleil de Coulmiers, elle regarda ravie le sourire qui passait sur les lèvres de Pierre, le même sourire intelligent et grave qu'il avait tout petit... alors, ses boucles

blondes tombaient sur son col de dentelle et jusque sur sa veste de velours...

— Vraiment, répéta-t-elle, tu l'aurais voulu?

Il jouait à la guerre avec d'autres enfants, mais sans leur disputer les plumets et les galons, et plus réfléchi qu'eux tous, plus silencieux ; les enfants pensent tout haut d'ordinaire : « Moi, je serai évêque, disent-ils ; moi, je serai général... » Et, sans les contredire, on sourit à leurs rêves, on rêve avec eux, car qui sait ce que l'avenir leur garde? Mais s'ils sont chétifs, infirmes, et s'ils portent en eux-mêmes quelque faiblesse que rien, dans la vie si riche et si vaste, qu'aucune chance heureuse ne pourra racheter, alors le cœur des mères se serre à les entendre ; mieux vaudrait pour elles qu'ils ne fussent pas nés.

— Et moi aussi, reprit-elle avec tristesse, je l'aurais voulu.

— Maman apporte des nouvelles de Germaine, dit à ce moment Fernande pour faire diversion.

Et ils s'étendirent ensemble sur les mérites de Germaine, sur son charme, sur sa douce énergie. Grâce à sa docilité à exaucer le vœu exprimé par la mère de son fiancé, de la voir *garder sa maison, son foyer*, Persanges était en de bonnes mains ; on pouvait être bien tranquille à Neuville, y demeurer tout le temps nécessaire au rétablissement de Pierre, et parler de ce qui resterait à faire pour ce pied mécanique avec lequel il marcherait peut-être. De la sorte, on évitait à Germaine l'angoisse qui étreignait encore ici la mère et la sœur à la vue du blessé. Mme de Persanges habiterait la ferme ; le fermier avait aménagé une chambre, mais elle passerait ses journées à l'hospice, où sa part de service était réservée ; on la chargeait surtout des soins spirituels.

Elle accepta ces arrangements, mais voulut payer cette hospitalité : par là, elle sauva de la famine les sœurs à bout de ressources. En même temps elle s'habituait à ce rôle que Fernande lui avait destiné.

Le soir, c'était elle qui récitait à haute voix la prière commune, et, quand elle avait achevé, elle improvisait encore des sortes de litanies qui les ravissaient toutes, qu'elles écoutaient avec ferveur :

« Prions pour nos armées du Nord ;

« Prions pour nos armées de Bretagne ;

« Prions pour nos armées de l'Est... »

Et, d'autres fois, nommant les villes, les généraux, les corps de troupes :

« Prions pour les défenseurs de Paris ;

« Prions pour les succès du général Faidherbe ;

« Prions pour la délivrance de Belfort ;

« Prions pour les soldats de la marine ;

« Prions pour les étrangers au service de la France. »

— Pour qui? demandait la mère supérieure en tendant l'oreille.

Et quand sœur Fulgence avait repris : « Oui, oui, mes sœurs, approuvait-elle, prions pour les étrangers aussi ! »

Aucune province, aucune troupe n'était oubliée ; les corps francs, les garibaldiens, les mobilisés, tous avaient leur part, et cette énumération de forces donnait courage, l'espoir naissait de cette prière... « Qui sait? songeaient les sœurs, le lancier a peut-être raison... »

Elles étaient sans nouvelles ; un épicier ambulant faisait aussi le service de la poste, d'Orléans à Neuville, il avait apporté déjà une lettre de Germaine, mais les journaux du pays ne s'imprimaient plus ; les dépêches du gouvernement ne parvenaient pas. Un soir, le jardinier ramassa un pigeon voyageur qui venait de tomber près du tas de fumier et qui s'était laissé prendre sans résistance ; il l'avait vu arriver en ligne droite par-dessus l'angle de la clôture, comme une chose enveloppée, comme une boule de neige que quelqu'un aurait jetée de l'autre côté du mur. Elles le réchauffèrent dans leurs mains, l'abritèrent sous

leurs guimpes, baisèrent ses ailes bises, froides de la neige des nuées et de l'aigreur du vent.

— Voyez, Pierre, il va à Paris, dit Fernande.

Et, déployant les plumes avec précaution, elle montra le tube qui contenait la dépêche :

— Comment savoir ce que contient ce message, dit-il en regardant à travers.... On ne peut pas lire, ma sœur, c'est chiffré.

Elle proposait d'abriter l'oiseau dans le grenier pour la nuit, de le nourrir avec des graines. Mais Pierre voulut qu'on le lâchât tout de suite ; de la sorte, les nouvelles qu'il portait parviendraient le jour même à Paris. Elles sortirent pour lui donner la volée et le virent qui s'élevait, qui planait comme hésitant, puis il se lança vers le nord et ne fut plus qu'un point sur le ciel gris.

— Le voyez-vous encore, ma sœur? demandait Fernande.

— Oui, oui, ma sœur, il vole toujours.

Sœur Cyprien perdit l'oiseau de vue, puis l'aperçut de nouveau gros comme un flocon, comme un atome de neige emporté et fondu au vent.

— C'est fini, ma sœur, je ne le vois plus. Pourvu que les Prussiens ne le tuent pas...

— Ah ! ma sœur ! notre pauvre pays ! reprit Fernande en faisant le signe de la croix.

Pierre les attendait, les sourcils froncés, l'air impatient, ayant réfléchi :

— Le colombier n'est donc plus à Saran? dit-il.

— Mais si... je pense que si..., reprit Fernande, embarrassée.

— Alors, comment se fait-il qu'un pigeon voyageur tombe de fatigue en passant au-dessus de Neuville? demanda-t-il encore.

Et comme ni l'une ni l'autre ne lui répondaient, il ajouta :

— C'est étrange, il y a des choses que je ne m'explique pas.

A mesure que ses forces renaissaient et qu'il coordonnait mieux ses idées ensemble, il découvrait des contradictions dans ce que les sœurs lui avaient raconté. Fernande voulait qu'on saisît cette occasion pour lui dire la vraie situation des choses. Mme de Persanges aurait préféré attendre ; tout pouvait changer encore et les choses redevenir telles que Pierre les voyait.

— Non, non, maman, ne lui mentons plus, ne nous mentons pas à nous-mêmes, insista Fernande. Il est assez fort aujourd'hui pour supporter la vérité.

Et la mère, s'armant de courage, entra seule près du blessé. Elle dit que ce pigeon voyageur venait de Bordeaux, selon toute apparence, le gouvernement étant maintenant installé dans cette ville. Les Prussiens occupaient définitivement Orléans ; les idées ne s'étaient pas d'abord bien fixées là-dessus, mais enfin il fallait bien se rendre à l'évidence. D'ailleurs, les troupes qui avaient formé l'armée de la Loire existaient toujours. Une partie de ces troupes combattait vers le Mans, sous le général Chanzy. Le reste, devenu l'armée de l'Est, obéissait au général Bourbaki ; la force de cette armée l'avait surprise elle-même, quand elle attendait des nouvelles de Pierre à Chagny.

Les troupes de Normandie n'avaient pu défendre Rouen ; mais le Havre, par bonheur, restait français. Dans le Nord, le général Faidherbe avait fait de grands efforts pour secourir Paris ; il était parti d'Arras avec son armée ; malheureusement, il avait rencontré la Fère sur son chemin et s'était arrêté, refusant de bombarder une ville française, même occupée par des Allemands.

— C'est vrai, dit Pierre d'un ton tranquille, il ne pouvait pas la bombarder.

Et il ajouta que, pourvu qu'il existât des armées en plaine, il importait peu qu'elles se battissent ici ou là.

Le terrain perdu ne signifiait rien ; ce seraient les batailles qui décideraient.

Fernande, anxieuse, était restée dans le corridor ; n'entendant aucun éclat de voix, elle entra à son tour et vit tout de suite, au regard de Pierre, que la vérité avait passé sur lui sans l'atteindre et qu'il espérait toujours. Sa carte déployée sur ses genoux, il réfléchissait.

— Eh bien, dit-elle en l'embrassant, croyez-vous encore que nous battions les Allemands?

— J'en suis sûr, répondit-il. Mais comment Faidherbe peut-il bien communiquer avec Gambetta, si nous ne sommes plus maîtres de la basse Seine?

— Peut-être ne communiquent-ils pas, ou bien, qui sait? ajouta-t-elle, craignant de dire une sottise, peut-être par mer...

— C'est vrai ! reprit-il rasséréné, nous avons la mer !

Pierre expliquait que ce mouvement de Bourbaki serait décisif et couperait aux Prussiens leur communication avec l'Allemagne.

La dépêche du 14 janvier annonça la bataille du Mans perdue par Chanzy, celle de Villersexel gagnée par Bourbaki ; ces deux nouvelles se faisaient contrepoids pour ainsi dire, les termes ambigus de la dépêche laissaient encore place à l'espoir ; et, de nouveau, les sœurs crédules espérèrent ; mais des bruits inquiétants parvinrent les jours d'après, le mot d'armistice circula, en même temps qu'on disait une armée prussienne venue de Paris dans le Jura pour couper la retraite à Bourbaki.

— C'est impossible, disait Fernande seule avec sa mère dans le petit parloir et raisonnant maintenant à la manière de Pierre. Garibaldi est à Dijon, il aurait arrêté cette armée.

— Attendons avant de parler à ton frère d'armistice. Il aura toute sa vie pour déplorer cette paix abominable.

La sœur Cyprien entra précipitamment près d'elles, coupa court à leur conférence.

— Venez vite, mesdames, le malade n'est pas bien.

— Quoi? demandaient-elles en courant dans le corridor, un évanouissement? une hémorragie?

— Non, ma sœur, c'est de la colère. Il crie, il demande des béquilles. Il dit qu'il veut partir au secours de sa fiancée. Ma sœur Fulgence lui a remis une lettre, et voilà ce qui en est arrivé.

Elles le virent tout pâle sur le lit défait, l'oreiller tombé par terre. Sœur Fulgence, en le soutenant, lui mouillait les tempes et lui faisait respirer de l'éther :

— Eh bien, j'en apprends de belles après tes mensonges ! dit-il à Fernande. Lis, tiens... Lisez, maman. Vous verrez que les Prussiens sont à Persanges.

— A Persanges? répétèrent-elles en tremblant.

Et elles lurent avec horreur le fait rapporté par Germaine : un peloton de cavaliers prussiens était arrivé à l'improviste par l'allée du parterre ; comme on tardait à leur ouvrir, ils avaient forcé la porte à coups d'épaule, demandé du vin, chanté, tailladé la table de la cuisine avec leurs sabres ; et ils étaient repartis par l'avenue, complètement ivres.

— Ils sont repartis, dit Fernande soulagée.

— D'où venaient-ils? redemanda-t-il du même ton irrité. Ils ne tombaient pas du ciel, je pense...

— Non, répondit-elle hors d'elle. Ils sortaient de l'enfer ! Est-ce ma faute, à moi, si les Prussiens sont partout, s'il n'y a plus d'armée pour les arrêter, plus de France, plus rien...

Elle sortit, effrayée de ce qu'elle avait osé dire et blasphémer. Pierre resta seul en face de sa mère.

— Plus d'armée?... répéta-t-il ; est-elle folle?

— Elle dit vrai, reprit Mme de Persanges ; l'armée de Bourbaki, la seule qui nous restait encore, est dispersée, détruite ; les Prussiens de Manteuffel lui ont coupé les routes par lesquelles elle espérait se retirer vers Lyon.

Alors cette pauvre armée, traquée, s'est jetée dans nos montagnes du Jura ; une partie a passé en Suisse, le reste a péri dans les neiges...

Elle s'arrêta, suffoquée par la douleur, et lut sur les traits angoissés de Pierre la même douleur, le même désespoir.

— Quelle perte ! reprit-il. Deux cent mille hommes... Leurs canons, leurs chevaux... Belfort n'a pas capitulé, du moins?

— Non, répondit-elle, Belfort tient toujours... Rien au monde n'a pu briser la résistance de Belfort.

Elle se tut un court instant, marquant là comme une halte au pied du calvaire qu'il fallait gravir :

— Ah ! n'espère plus ! reprit-elle, la France est à bout de forces ! Tout lui manque à la fois...

— Tout lui manque? répéta-t-il avec incrédulité. Et que faites-vous des gardes nationales, que faites-vous des mobilisés? La France a plus d'un million d'hommes sous les armes, les forces de la France sont infinies.

— Je l'ai cru comme toi ! Mais non, c'était un rêve... Bourbaki s'est suicidé dans un accès de désespoir ; Faidherbe est arrêté devant Saint-Quentin, son armée n'a plus de mouvement, plus d'espace devant elle, plus rien.

— Qu'il profite de la mer, puisque nous avons la mer. Ses troupes peuvent s'embarquer à Dunkerque et revenir faire campagne en Normandie, en Bretagne, dans le Poitou.

— Là aussi, la guerre est suspendue ; l'armée de Chanzy est derrière la Mayenne, elle ne peut plus combattre en plaine...

— Qu'elle combatte dans les bois. Elle est dans le pays des chouans. Qu'elle fasse la guerre des chouans. Durer, maman, c'est là l'essentiel, user les Prussiens. Tant qu'on se bat, on n'est pas battu. Quoi ! est-ce qu'il ne nous reste pas des provinces? Le Maine, la Vendée, le Poitou, l'Au-

vergne. Les Cévennes, après l'Auvergne. Les Pyrénées, si nous perdons les Cévennes...

— Chimères ! Mensonges ! Paris a capitulé !

— Paris a capitulé?

Il resta saisi, frappé droit au cœur ; et, continuant son récit, elle remonta à l'origine même de la défaite, à cette perte d'Orléans après laquelle toute résistance était restée stérile, tout effort condamné. C'étaient la maladie, la fièvre, c'était la pitié des sœurs qui avait soutenu Pierre contre tout espoir.

Elle retraça, autant qu'on pouvait la connaître alors dans les provinces, la vague et légendaire histoire de Paris. Paris avait livré une grande bataille le 1er décembre, en même temps que l'armée de la Loire jouait les dernières chances de la France dans les combats livrés sous Orléans. Depuis lors, Paris n'avait lutté que pour l'honneur, avec plus de constance, avec plus de patience qu'on ne pouvait en attendre de lui ; mais Paris, dès le début, manquait du nécessaire ; pas de troupes, rien que des ramas de garde nationale et de garde mobile ; pas de généraux. Trochu, tout le premier, désespérait de la défense et n'avait pas la foi ; pas de subsistances, on avait négligé de faire sortir à temps les bouches inutiles ; les cœurs non plus n'étaient pas prêts...

Peu à peu, la réalité des choses apparaissait aux yeux de Pierre ; il se souvenait de ce Paris du mois de septembre, qui espérait la paix, doutait de la ruine et raillait et défiait encore ; que d'événements, que de douleur, que de larmes et que de mensonges depuis ces jours d'automne où, écoutant cette voix militaire qui commençait à parler en lui et les fers de Cornette battant les cailloux du chemin, il traversait la France.

— Dites-moi la vérité, reprit-il avec tristesse. Ma jument est morte?

— Elle a été tuée sous toi dans cette charge que vous avez faite, répondit-elle.

Et s'émouvant malgré elle, s'attendrissant sur cette bête plus qu'il ne convenait :

— Ah ! ne la regrette pas ! Elle est ta part de sacrifice ! Tu l'avais donnée ! Ne la reprends pas !

— Je la plains, voilà tout, ajouta-t-il. J'en ai trop vu, de ces pauvres chevaux qu'on abandonne sur les champs de bataille, qu'on n'achève pas même et qui restent là pendant des heures, pendant des jours.

Toutes les misères souffertes repassaient dans son esprit : les étapes, les bivouacs, les boues, les neiges, les distributions tardives, les courses, les charges, tant de services, tant de privations...

— Elle a fait son œuvre, elle t'a porté jusqu'au bout, reprit Mme de Persanges se souvenant, plus loin encore, de ces désespoirs d'enfant que Cornette avait guéris, et des premiers pas qu'il avait faits avec elle vers le sacrifice et vers le devoir.

Elle sortit dans la cour où Denis fendait du bois et l'appela au lit de Pierre pour qu'il témoignât sur la mort de la jument.

— Elle n'avait pas réchappé, affirma Denis. Sans ses trois pieds blancs, jamais je ne l'aurais reconnue, tant elle était massacrée. Elle était couchée sur le dos, les pattes en l'air, et toi à côté, mon vieux, qu'étais pas fier non plus.

— C'est bien, disait Pierre, tant mieux...

Il croyait Denis sur parole ; cette mort prompte de la jument était bien ce qu'il désirait ; mais devenu tout à coup avare, égoïste, depuis qu'il savait la vanité du sacrifice, ce qu'il ne pouvait comprendre, ce qui serrait son cœur, jusqu'à la nausée, enflammait sa blessure sous le cerceau protecteur, c'était ce massacre auquel Cornette n'avait pas échappé, et pourquoi elle, la bête innocente, était mêlée à tout ce destin.

— Elle aussi, disait-il en larmes, elle aussi...

V

Fernande avait hâte de repartir et disait que sa place n'était plus à Neuville depuis que le Jura était devenu le théâtre des malheurs de l'armée de l'Est. Elle décida que Denis Stanislas suffirait à aider Pierre pour le retour, à le porter s'il le fallait dans les changements de train, et revint tout droit à son hôpital, tandis que sa mère, Pierre, Denis, gagnaient Lyon à petites journées.

Là, les consultations de chirurgiens, les mesures de l'orthopédiste arrêtèrent les voyageurs un certain temps ; on correspondait avec sœur Charles, et comme dans l'intervalle elle avait revu Germaine, mandé Mélanie Virot, tout ordonné, on accepta sans discussions son arrangement : le retour se ferait par chemin de fer jusqu'à Louhans, la Bresse n'ayant pas été visitée par la guerre ; de là, en voiture jusqu'à Persanges ; on éviterait ainsi la vue de Lons-le-Saunier envahi et toute les formalités qu'il aurait fallu y subir de la part du commandant d'armes prussien, rien que pour traverser la ville et rentrer chez soi.

Le matin du 10 février, ainsi qu'il était convenu, Germaine partit seule pour aller attendre à Louhans Pierre et sa mère. On votait, ce jour-là, pour les élections législatives ; en regardant l'heure aux horloges des mairies, elle voyait des attroupements d'hommes, des vieillards pour la plupart, et se replongeait aussitôt au fond de la voiture qu'Alcide conduisait ; si près de revoir Pierre, elle ne supportait la vue d'aucun homme ; tous étaient lourds, mal mis, tortus. Un petit miroir qu'elle tirait de son manchon l'aidait à ajuster sa coiffure, sa voilette, son chapeau. Dix heures : on approchait de Louhans, quand Alcide sursauta brusquement sur son siège en arrêtant ses chevaux.

— Qu'est-ce? demanda-t-elle sans bouger, craignant de voir encore ces teneurs de discours, et ces fumeurs de pipes.

Mais un seul passant s'avançait sur la route, lentement, la canne à la main.

— Pierre! Pierre! s'écria-t-elle surprise, heureuse et ravie...

Car c'était lui, non pas boiteux, non pas infirme; pâle et voûté seulement, plus maigre, plus grave qu'elle n'eût pensé, et la mine austère d'un officier très studieux, très réfléchi.

— J'étais venu à votre rencontre, dit-il simplement, en lui baisant la main par la portière.

Et elle comprit qu'il avait voulu paraître devant elle debout, marchant sur la route et non pas assis dans une chaise comme un estropié.

— Merci, dit-elle en le retenant, en l'attirant au dedans.

Il monta péniblement, en choisissant sur le marche-pied l'appui de son pied gauche et s'élevant sur les bras pour porter à l'intérieur sa jambe mutilée. Elle pâlit; et tenant toujours à deux mains la main de Pierre, sa main courageuse, maigrie et durcie au métier des armes, elle l'aida, si heureuse de le soutenir, les yeux si pleins d'amour serviable qu'il renonça à paraître un autre et, tel quel, s'appuyant sur elle, il vint tomber assis sur la banquette, leurs bras enlacés.

— En avant! maintenant, dit-il à Alcide, d'une voix plus haute qu'autrefois, d'une voix de commandement.

Germaine, avertie par Fernande, savait d'avance ce changement.

— Mon Pierre! dit-elle craintivement, prise entre la joie de leur vie nouvelle et l'horreur de leur vie passée. Je vous admire!

— Je vous aime, reprit-il en contemplant ces yeux purs, plus clairs et plus beaux qu'il n'avait pu les imaginer dans son souvenir, cette bouche où les dents éclataient sous la

lèvre relevée, ces traits émus où quelque chose d'affligé subsistait sous la tendresse évidente et la joie qui rayonnait :

— Oh ! quel bonheur ! dit-elle, vous êtes bien le même ! Et c'est fini, toutes ces tristesses, c'est bien fini...

— Oui, Germaine, plus de chagrin, c'est bien fini...

Assis côte à côte et parlant bouche à bouche, ils restèrent à se sourire et à se reconnaître, ils marquèrent une sorte de halte au seuil de ce bonheur nouveau qu'ils allaient vivre et parcourir ensemble.

— Je vous ai, disait-il.

Et, l'enlaçant, il sentait à sa taille la ceinture de faille sur le corsage de crêpe.

— Je vous appartiens, répondait-elle, en appuyant sa tête à l'épaule de Pierre et le frôlant de l'aile de son chapeau.

— Voyez, Pierre, ma bague, disait-elle.

Et cette bague de fiançailles dont elle était fière lui semblait à lui peu de chose ; il voulait que Germaine en portât d'autres, rares et splendides, quand elle serait sa femme, et qu'elle fût mise avec recherche de la tête aux pieds, surtout dans ces parties invisibles de la toilette qu'il connaîtrait seul et qu'il imaginait d'avance couvertes de dentelles et de rubans.

Ils étaient tombés tout d'un coup comme dans une félicité sans fond, dans un bien-être illimité qui pénétrait les choses autour d'eux, grandissait la vie, améliorait tout.

Cette petite ville paisible et dormante, sans garnison prussienne, sans trace aucune de la guerre, les accueillait avec douceur. Ici, on pouvait oublier, ou plutôt, on pouvait se souvenir, tout était nouveau, car tout était heureux.

Tandis que Germaine rejoignait Mme de Persanges dans la chambre d'auberge, Pierre écoutait le lent parler de la servante, contemplait la rue à travers la vitre et réhabi-

tuait ses yeux aux tableaux d'une vie libre, sans contrainte et sans violence. Il demanda du vin mousseux de l'Étoile; Denis, qui revenait du marché, s'attabla devant lui comme autrefois dans les cabarets des bords de la Loire.

— Trente sous un poulet, mon petit! Trois francs une oie! disait-il, frappé du bon marché des denrées dans cette Bresse.

Germaine, en rentrant, lui confia les emplettes à faire pour approvisionner Persanges, et, tandis qu'il se livrait avec joie à son ancien métier, Alcide les servit tous trois à table, la mère et les deux enfants, dans une chambre de l'hôtel. Le soleil parut vers deux heures, juste pour éclairer le retour. Alcide attela. Denis paqueta les malles et l'on s'achemina vers Persanges.

— Nous passons par Bletterans? demanda Pierre, étonné de voir qu'Alcide, au sortir de la ville, tournait à gauche.

— Nous reconduisons Germaine, répondit Mme de Persanges; Germaine nous rend notre maison, qu'elle a si bien gardée.

Pierre, sentant que l'heure de la réunion définitive n'était pas venue, resta silencieux et prit simplement la main de sa fiancée; par un certain regard, par un certain sourire, elle répondit qu'elle reviendrait bientôt, qu'elle avait hâte de revenir. Le paysage connu, de plus en plus familier à mesure qu'ils approchaient du but, se développait autour d'eux, évoquait leur passé, les rendait l'un à l'autre; ils se taisaient, étonnés de la nature demeurée pareille, après ces événements si graves et ces douloureux changements, et de tant de souvenirs qu'elle éveillait dans leurs deux cœurs.

— Arlay! dit-il le premier, en apercevant au sommet de la côte couverte de neige l'enceinte ébréchée et discontinue.

La ruine était bien la même, mais elle ne lui paraissait plus si vieille, si surannée; les derniers événements avaient fait d'elle le témoin non pas des guerres passées, mais de la

guerre éternelle toujours prête à fondre sur l'humanité.

— Persanges ! dit Germaine à son tour.

— Votre maison, Germaine...

Elle apparaissait là-bas, comme une grande tache blanche, la maison de leur bonheur ; Pierre se pencha pour la regarder, mais ses yeux inquiets, incapables encore de paix et de contemplation, ne s'y fixèrent pas. Ils cherchèrent sur le ciel indécis et brumeux la crête allongée du Jura, dernier rempart, derrière barrière ; la Suisse au delà.

— Pauvre armée de Bourbaki, dit-il ; pauvres troupes sacrifiées !

Tous ses traits avaient tressailli, une émotion vive et proche des larmes apparaissait sur son visage ; mais une énergie virile et la trace de ses douleurs à peine guéries la contenaient. Germaine se souvint de ce que Fernande avait dit sur l'état nerveux de Pierre, sur le besoin qu'il avait de solitude et de repos. Elle comprit qu'il fallait réserver pour des jours meilleurs leur bonheur latent et différé, et ne point l'aventurer dans les derniers chagrins de cette guerre, ni dans ses contre-coups douloureux.

Une voiture l'attendait à la croisée des routes ; la mère et le fils poursuivirent seuls ; et c'était mieux ainsi. Oui, c'était assez d'émotion que d'arriver en bas du parterre, de voir les fenêtres éclairées, toute la façade en fête, de trouver sur le seuil Mélanie Virot, Amable, Renaud, Brocard, d'être porté sur leurs bras, pour ainsi dire, jusqu'à l'entrée du salon ; puis, après le dîner, de parcourir tout le château, une canne dans chaque main, de rapprendre à monter et à descendre les escaliers, de visiter l'un après l'autre tous les recoins, tous les détours ; le manège avait été changé en une sorte de chapelle, un vieux tapis étendu sur la piste, deux prie-Dieu à côté l'un de l'autre, et devant, sur une table, cette sainte Vierge de bois peint, à la conservation de laquelle le bonheur de Persanges était attaché.

Gavotte avait toujours sa niche dans la chambre du

four, mais dans l'écurie, la stalle de Cornette était condamnée ; Germaine avait fait tendre une chaîne entre les deux bat-flancs.

La situation militaire de Pierre avait été réglée ; cependant il tint à écrire à son colonel et lui rendit compte de sa blessure, de la perte de son cheval et de ses armes. Il invoqua pour justifier son absence le témoignage du capitaine aux côtés duquel il était tombé, cet officier appartenant au 7e d'artillerie, et termina par la demande d'être classé dans l'artillerie sédentaire. Le colonel répondit de Nantua, où le régiment s'était arrêté ; il décernait à Pierre les plus grands éloges : il venait d'avoir connaissance d'un rapport, conservé par le commandant du 3e escadron, qu'on avait rejoint dans l'Est. L'épisode du 4 décembre y était détaillé par le capitaine d'artillerie Duplessis de Grenédan ; cet officier avait, à deux reprises, demandé des nouvelles du lancier auquel il devait le salut de sa batterie ; sa dernière lettre était datée de l'hôpital militaire de Bourges. Une copie de son rapport était envoyée à Pierre, avec ordre de l'annoter et de le compléter, ce document devant être inséré dans l'historique de marche du régiment.

Fernande voulait que ce compte rendu authentique, signé d'un officier, fût rendu public, qu'on l'imprimât dans la *Sentinelle du Jura*. Mais Pierre s'y opposa formellement. Cette affaire était militaire, il n'appartenait qu'au colonel de juger la publicité qu'elle méritait. Malgré tout, des copies du texte faites à la dérobée circulèrent dans la société du pays ; les visites de félicitations abondèrent ; on vit arriver M. Bouvigner, les deux mains tendues, les larmes aux yeux ; il apportait « le tribut de son admiration ». Pierre le trouva changé, vieilli, bien déchu de sa docte assurance et de son aimable latinité. M. Bouvigner ne citait plus. Il se lamentait sur la paix humiliante, signée le 2 mars, r les provinces perdues, sur la dette de cinq milliards ;

les tendances politiques qui s'affirmaient à l'Assemblée de Bordeaux le plongeaient dans la consternation. Tandis que Pierre se déclarait, avec M. Thiers, pour l'essai loyal de la République, et que Mme de Persanges n'entrait pas en discussion avec lui sur ce point, disant qu'il importait avant tout de confier les affaires de la France à des mains probes et à des cœurs brûlés de l'amour du pays, Fernande soutenait ardemment les droits du comte de Chambord. Elle était accablée de tous les maux qu'elle soignait dans l'hôpital, faisait les plus sombres rapports ; et parmi tant de tristesses encore cuisantes et de blessures à peine fermées une agitation politique commençait.

Gambetta venait de tomber du pouvoir ; c'était dans toute la France un *tolle* contre lui : il avait touché à la magistrature inamovible, violé le droit saint qui n'appartient qu'à la nation de prononcer sur la forme du gouvernement, gouverné sans Assemblée, gâché, brisé les forces militaires mises entre ses mains. Au lieu d'une armée restreinte, telle que les cadres existants permettaient de la former et de la discipliner, il avait préféré les levées en masses, les cohues inutiles qu'on ne pouvait ni armer, ni équiper, ni nourrir ; et ces bandes informes que l'énergie la plus ferme, l'autorité la plus consommée n'aurait pas changées en de vraies troupes, c'était lui qui les commandait, à distance et malgré l'avis des généraux. Il avait infligé sa dictature à l'histoire, et l'histoire serait forcée de s'en souvenir, mais elle le marquerait au coin d'un jugement sévère, et ce serait la *dictature* de l'*incapacité*.

Tous ces bruits de *mots* ne trompaient plus Pierre depuis qu'il avait vu les choses dans leur réalité sombre et dans leur gravité : étant encore soldat dans l'armée de Gambetta, il se vit dispensé de juger l'homme auquel il avait si longtemps obéi, et se félicita que les devoirs qu'il lui restait à remplir l'affranchissent de jouer un rôle, d'avoir un avis parmi les grands juges et les réformateurs.

Mais déjà, comme pour justifier les appréhensions des pessimistes, les luttes intestines commençaient. La Commune venait d'éclater, à la vue des Prussiens campés autour de la capitale, Versailles faisait campagne contre Paris. En même temps, les partis guerroyaient dans la presse, joutaient par la parole et par la plume et, dans la bagarre intellectuelle, se disputaient la France comme des champions de football se disputent le ballon. Tous ces troubles, cachant encore l'avenir, assombrissaient Persanges ; on y portait un double deuil, pour la mort de l'oncle André, et pour les malheurs du pays, encore occupé par les Prussiens. Cependant le président Guyennot et Mme de Valempoulières inclinaient vers l'idée de marier bientôt les deux enfants. Le président, surtout, ne tarissait pas d'éloges sur les mérites de son futur gendre, il en remplissait la ville : mais le docteur le rencontrant un jour sur la place Lecourbe, montant et descendant les Arcades, crut devoir le calmer un peu et l'avertir du véritable état de Pierre. La blessure achevait de se guérir, les forces revenaient au malade et bien qu'il se plaignît du mal des amputés, il n'éprouvait pas, à proprement parler, de grandes souffrances, la cicatrisation s'étant faite sans formation de *neuromes*. Malgré ces signes favorables, le docteur se prononçait contre l'idée du mariage prochain, et insistait pour le séjour de Pierre dans une de ces stations d'air et de repos où il retrouverait ses forces, tout en fuyant la vue du Jura envahi. Fernande insista pour Annecy, où son frère pourrait rejoindre les cousins de Bonlieu, qui y avaient installé depuis le commencement de la guerre leurs nombreux enfants. Pierre s'y fixa donc pour plusieurs mois : il y passait, à compulser des journaux et des livres, tout le temps qu'il ne consacrait pas à des promenades sur le lac et à sa correspondance avec sa fiancée. Par une nouvelle lettre de son colonel, il avait appris la mort du capitaine Duplessis de Grenédan, emporté par une maladie qui le

minait depuis longtemps et dont les fatigues de la guerre avaient accéléré la marche. Il avait envoyé précédemment ses observations sur le rapport de ce capitaine et démontré avec soin le droit qu'il avait eu, le 4 décembre, de lui faire connaître l'ordre oral du général en chef de défendre Orléans jusqu'à la dernière extrémité ; il se disculpait par là à ses propres yeux du danger que la batterie avait couru et des pertes qu'elle avait faites en hommes, en chevaux et en matériel.

Cette première rédaction l'avait mis en goût de raconter pour lui-même ses impressions de guerre ; il couvrit de ses souvenirs des feuillets et des cahiers. Plus tard, il comptait reprendre ses notes, les compléter, les rendre dignes de la publicité ; c'est pourquoi il lisait avec avidité les comptes rendus, les analyses, les commentaires, les pamphlets, les réquisitoires et les apologies, l'avalanche des choses imprimées, qui fondaient sur la France encore meurtrie des derniers événements. Tout s'obscurcissait par l'excès des documents et par les contradictions des témoignages, mais Pierre ne doutait pas que la vérité de l'histoire ne dût apparaître clairement quand on aurait mis bout à bout les divers éléments. Et il voulait consacrer à faire cette lumière les forces qu'il ne pouvait plus consacrer à l'armée. Cependant, dès son retour dans le Jura, enfin libéré de l'occupation prussienne, il reçut le brevet d'officier de réserve avec son congé définitif : il ne s'agissait, il est vrai, que de servir dans l'artillerie sédentaire ; mais l'emploi plaisait à Pierre, comme répondant aux traditions de sa famille, et l'encourageait à accepter de faire partie d'une société d'anciens combattants qui se formait en vue de *la Revanche*.

Quand il y parut, portant pour la première fois son dolman d'officier et sa décoration de la médaille militaire, la vice-présidence de la Société lui fut instantanément offerte ; il dut s'asseoir dans un fauteuil, à côté du président, ce receveur de l'enregistrement qui avait formé le bataillon

des francs-tireurs du Jura et fait campagne avec eux dans les Vosges. La *Sentinelle du Jura*, rendant compte de cette séance, nomma Pierre « notre héroïque compatriote ». Le général qui vint commander à Lons-le-Saunier désira qu'il lui fût présenté et l'appela familièrement : « Mon cher camarade. »

Tout cet enchaînement d'événements favorables, dont l'origine était dans la guerre même, corrigeait peu à peu l'amertume des souvenirs que la guerre avait laissés ; Pierre observa devant Germaine que tout n'était pas sacrifice dans sa conduite et que, selon ce mélange de paix et de guerre qui fait seul la vie complète, il bénéficiait un peu d'avoir souffert un jour sur le champ de bataille. Ses forces, revenues de jour en jour, l'initiaient à une nouvelle vie singulièrement plus mâle et plus mûre, et le progrès de cette guérison lui faisait mesurer en lui-même cet autre progrès par lequel la France, convalescente de fièvre grave, retrouvait peu à peu sa santé de peuple et sa conscience de nation. Il renaissait à cet ancien désir qu'il avait eu d'abord de servir les hommes, avant d'apprendre à se sacrifier pour eux.

Il expliquait ces choses à Germaine ; elle l'écoutait avec admiration et se réjouissait de pouvoir tant estimer l'homme qu'elle aimait. La voyant si soumise et si confiante, il lui confessa ce qu'elle seule devait savoir : qu'il était ambitieux, qu'il voulait sa place dans la France nouvelle et que, puisque le service actif dans l'armée lui était impossible, ce serait comme écrivain et homme politique qu'il se ferait un nom et servirait son pays.

Les deux familles se mirent d'accord pour célébrer le mariage au printemps et le docteur décida que Mme de Persanges devait passer l'été dans la montagne à cause de l'état de son cœur. Cet avis la rendit impatiente d'assurer le bonheur des deux enfants ; elle se sentait plus gravement atteinte que le docteur ne le disait. Tous les pré-

paratifs furent hâtés par elle, le contrat, le trousseau, les cadeaux, l'aménagement de Persanges.

Sœur Cyprien, arrivée de Neuville pour représenter la communauté, s'extasiait devant le Jura, n'ayant jamais vu de montagnes. Fernande, en correspondance avec le grand vicaire, avait sollicité la présence de l'évêque, mais Pierre fut bien aise que, dans le court délai qu'on avait marqué, Monseigneur ne se trouvât pas libre. Le vieux curé d'Arlay reçut simplement les mariés au sortir de la mairie ; le cortège n'eut qu'à traverser la place pour entrer dans l'église toute tapissée, toute fleurie ; les invités souriaient, faisaient des signes de la tête et de la main ; et Pierre les reconnut tous, les amis de sa jeunesse, les Francs-Comtois solides et sûrs, si fidèlement attachés à leur sol, à leurs principes, à leurs traditions, à leurs affections. Les vignerons, venus à pied de l'Étoile et de Saint-Didier, considéraient avec gravité toute la suite du mariage de M. Pierre.

Le curé ayant harangué les deux fiancés, l'office commença. Paule et Suzanne chantèrent un duo ; l'avocat Malfroy fit entendre un solo de violon. Il déplut à Pierre qu'à la sacristie tout le monde embrassât sa femme ; on signait, on complimentait ; à la fin, Honoré, digne et correct dans son impeccable redingote, remplit l'office d'ordonnateur, reforma le cortège et, venant jusque derrière l'autel, fit signe à l'organiste pour la marche nuptiale. Alors, aux sons de l'harmonium jouant *forte*, Pierre et Germaine descendirent toute la longueur de l'église ; elle se pressait contre lui, son gros bouquet à la main, avec quelque chose de frileux et de caressant ; et lui, la soutenant, avançait, le regard plus haut que tous les yeux, tellement perdu dans son bonheur qu'il oubliait de surveiller sa marche et que, boitant légèrement, il fit dire à quelques-uns : « Pauvre garçon ! »

Derrière eux, l'oncle de Bonlieu et bonne-maman de

Valempoulières, le président Guyennot et Mme de Persanges, avec tout le cortège des jolies filles d'honneur, puis la parenté, puis les enfants que conduisaient sœur Charles-Borromée et sœur Cyprien.

Les calèches, les victorias, les phaétons, tous les équipages de la région formaient le défilé ; plus de vingt domestiques, en livrées diverses, servirent les mets et les vins autour de la table immense, couverte de cristaux, de fleurs et d'argenterie ; quand le repas fut près de sa fin, le colonel se leva pour prononcer un toast et compara, suivant sa coutume, le départ de Germaine avec l'enlèvement d'Europe.

Longues, très longues, au gré de Pierre, furent les causeries d'après-midi. Les convenances l'obligeaient cependant à demeurer là, de groupe en groupe, à aller se faire voir de tous et à avoir pour tous un mot de déférence ou d'amitié ; l'oncle Brunot s'attendrissait sur lui ; Germaine distribuait à ses amies, par touffes, sa couronne de fleurs d'oranger. L'ordre d'atteler étant secrètement donné, Pierre espérait disparaître à la dérobée, mais la cour s'était remplie d'avance des personnes qui, en causant, en fumant, s'étaient donné le mot d'ordre de venir voir partir les enfants. Plusieurs s'émurent à ces adieux ; et, pour la première fois de la journée, Germaine pleura. Mais Fernande, les poussant tous deux vers la voiture, et voulant abréger, ouvrit la portière elle-même en disant :

— Tenez, les Persanges, voilà mon cadeau...

Elle leur avait acheté un coupé et l'avait choisi elle-même : les coussins étaient capitonnés de cuir bleu, le tortil de baron brillait en vieil or sur les portières.

— C'est pour que vous veniez me voir à l'hôpital, ajouta-t-elle.

Et elle ferma la portière sur eux pour les soustraire aux attendrissements.

Alcide toucha les chevaux avec la mèche de son fouet

enrubanné ; sur l'ordre de Pierre, au risque de casser les ressorts de la voiture, il prit au plus court, par Proby. Mais à peine avait-il tourné à droite, le long du parc, qu'il s'arrêta :

— Ils ont barré la route, monsieur Pierre, dit-il. Il faut que monsieur Pierre descende pour se faire ouvrir.

Une barricade de feuillages interceptait le chemin et, devant cette barricade, un jeune paysan, le chapeau à la main, haranguait Pierre :

— Vous faites du tort à la commune, monsieur de Persangès, vous emmenez la première fille du pays... Payez rançon aux garçons du village, ou bien ils vous retiendront prisonniers.

Pierre paya rançon ; la barricade, qui n'était qu'un chariot recouvert de branchages, roula, dégagea le chemin ; et ce fut fini, rien ne les sépara plus l'un de l'autre ; le mari et la femme, côte à côte, bouche à bouche, se laissèrent porter vers le terme devenu proche et certain.

Alcide, en arrivant, rangea le marchepied du coupé contre les dalles de la grande porte ; Germaine sortit la première, voulant que Pierre descendît prudemment ; il sourit et s'aida de la main qu'elle lui tendait, puis, appuyé sur elle pour le reste de sa vie, il gravit pas à pas les marches de l'escalier. Cependant, le bruit d'une musique parvint à leurs oreilles ; c'était le violon d'Amable et le piston de Symphorien qui menaient un bal dans la cuverie. Revenus d'Arlay et de la messe, tous les vignerons, tous les domestiques, fêtaient joyeusement à Persanges les noces des maîtres. Mélanie Virot présidait. Denis Stanislas versait à boire, les gens des deux villages tournaient et riaient.

— Cachons-nous, dit Pierre.

Et il entraîna rapidement Germaine, charmé de la taille souple qui chargeait son bras, de la tête odorante appuyée

sur son épaule, de la longue robe blanche qui bruissait voluptueusement derrière eux.

Se dérobant à la joie des autres pour mieux savourer la leur, ils atteignirent le palier, et, toujours enlacés, entrèrent dans la chambre embaumée de fleurs d'oranger.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Pierre à Persanges..... 1

DEUXIÈME PARTIE

La jument..... 87

TROISIÈME PARTIE

Germaine..... 131

QUATRIÈME PARTIE

La guerre..... 167

CINQUIÈME PARTIE

Coulmiers..... 221

SIXIÈME PARTIE

Beaune-la-Rolande..... 271

SEPTIÈME PARTIE

L'hospice de Neuville..... 337

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 22581.

LIVRES CHOISIS

dans le Catalogue de

LA LIBRAIRIE PLON

Collection de la Grande Guerre

a) RÉCITS DE COMBATTANTS

La Chanson de Vaux-Douaumont.

LES DERNIERS JOURS DU FORT DE VAUX

(9 MARS-7 JUIN 1916)

par le Capitaine HENRY BORDEAUX

(26e mille)

UN VOLUME IN-16 AVEC 2 CARTES 3 fr. 50

Le fort. — La bataille. — L'étudiant. — La semaine tragique. Le dénouement.

LETTRES D'UN OFFICIER DE CHASSEURS ALPINS

(2 AOUT 1914-28 DÉCEMBRE 1915)

par le Capitaine FERDINAND - BELMONT - Mort au champ d'honneur

(11e édition) 3 fr. 50

PRÉFACE D'HENRY BORDEAUX

Avant le combat. — Les Vosges. — La Somme. — Les Flandres. — Au repos. — La vallée de la Fecht. — Metzeral. — Le Lingekopf. — Au camp de Cercleux. — Dernière étape. — Epilogue.

CRAPOUILLOTS par PAUL DUVAL-ARNOULD

Feuillets d'un carnet de guerre (8e édition) 3 fr. 50

Le canon. — Le patron. — Le lieutenant. — Les poilus. — Mon tampon. — Joli-Cœur. — Nick Carter. — Gavroche. — Un pochard. — Le gendarme est sans pitié. — En batterie. — La revue. — Dernière permission. — Notes de bataille. — Un merci.

AVEC UNE BATTERIE DE 75

MA PIÈCE

Souvenirs d'un canonnier

par **PAUL LINTIER**
Mort au champ d'honneur

(39e édition) 3 fr. 50

PRÉFACE D'ED. HARAUCOURT

La mobilisation. — Les marches d'approche. — Le choc. — La retraite. De la Marne à l'Aisne.

AUX MAINS DE L'ALLEMAGNE

par **CH. HENNEBOIS** ✠

(11e édition)

Journal d'un grand blessé 3 fr. 50

PRÉFACE D'ERNEST DAUDET

Blessé et prisonnier. — L'hôpital mixte de Saint-Mihiel. — Au Lehrerseminar de Montigny-les-Metz. — Les heures pénibles. — A Offenburg in Baden. — Les morts pour la France. — Le merveilleux retour.

ÉTAPES ET COMBATS

Souvenirs d'un cavalier devenu fantassin

par **CHRISTIAN MALLET**

(15e édition) 3 fr. 50

Le départ de Reims. — Le raid de cavalerie France-Belgique. — La charge de Gilocourt. — Verberie. — Staten. — Nieuport. — A la baïonnette (Loos).

D'ORAN A ARRAS

Impressions de guerre d'un officier d'Afrique

par **HENRY D'ESTRE**

(8e édition) 3 fr. 50

Le branle-bas en Algérie. — De la Méditerranée à la Marne. — La marche en avant. — Sous Soissons. — Sous Arras. — Devant le Labyrinthe.

EN CAMPAGNE. par MARCEL DUPONT

Impressions d'un Officier de légère *(56e édition)* 3 fr. 50

Comment j'ai rejoint le front. — Le fantassin boiteux. — La première charge. — La reconnaissance de Courgivault. — L'affaire de Jaulgonne. — Messe basse et salut solennel. — Une visite à Reims. — Nuit tragique dans les tranchées. — Sœur Gabrielle. — Première reconnaissance aérienne. — Nuit de Noël.

IMPRESSIONS DE GUERRE DE PRÊTRES SOLDATS

RECUEILLIES par LÉONCE DE GRANDMAISON

(8e édition)

Chaque volume 3 fr. 50

1re Série : Batailles et champs de bataille. — Avec les Allemands. — L'année religieuse au front. — Episodes.

2e Série : Images de la grande guerre. — De Bruxelles à Salonique.

CARNET DE ROUTE par JACQUES ROUJON

PRÉFACE DE ROBERT DE FLERS

Illustrations de Carlos Reymond

(6e édition) 3 fr. 50

Hames. — En Lorraine. — La bataille de la Marne. — Vingt-deux jours aux tranchées. — Autour de Noël. — L'affaire de Crouy.

RÉCITS DE COMBATTANTS

La Belgique héroïque et vaillante

RECUEILLIS par le Bon C. BUFFIN

(9e édition) 3 fr. 50

PRÉFACE DU BARON DE BROQUEVILLE

CE QU'A VU UN OFFICIER DE CHASSEURS A PIED par HENRI LIBERMANN

(4e édition)

(2 AOUT-28 SEPTEMBRE 1914) 3 fr. 50

PRÉFACE D'EDMOND HARAUCOURT

Dans les Ardennes. — La retraite. — La Marne. — La poursuite. — La bataille sous Reims.

OUVRAGES COURONNÉS PAR L'INSTITUT, 1916

ACADÉMIE FRANÇAISE

PRIX DU ROMAN

LA VOCATION par AVESNES — Un volume in-16. 3 fr. 50

PRIX ALFRED NEE

† GRANDMAISON (Gᵗ DE). — En territoire militaire *L'Expansion française au Tonkin*. 3 fr. 50

PRIX THEROUANNE

FRIBOURG (ANDRÉ). — Les Martyrs d'Alsace et de Lorraine. Prix.. . 2 fr. »

† USSEL (Vᵗᵉ JEAN D'). — Études sur l'année 1812 :
La Défection de la Prusse. Prix..... 7 fr. 50
L'Intervention de l'Autriche Prix..... 7 fr. 50

PRIX DAVAINE (prose)

MILAN (RENÉ). — Les Vagabonds de la gloire.. ..... 3 fr. 50

ESTRE (HENRY D'). — D'Oran à Arras..... ..... 3 fr. 50

PRIX CHARLES BLANC

† FOVILLE (JEAN DE), directeur de la collection " Les Maîtres de l'Art "

GIRODIE (ANDRÉ). — Martin Schongauer Un volume in-8° avec 24 gravures.... 3 fr. 50

PRIX CALMANN LEVY

† MALLERAY (L'-Cᵉ DE). — A travers l'Allemagne .. 3 fr. 50

PRIX MONTYON

HENNEBOIS (CH.) — Aux mains de l'Allemagne.... 3 fr 50

† CORNET (Cᵉˢ). — Au Tchad Prix..... 4 fr »

— A la Conquête du Maroc sud (1912-1913)..... 4 fr »

† REY (Cᵉ PIERRE). — Les Broussards. *Dans le Golfe de Siam*. Prix..... 3 fr. 50

— Jacques Tissier, marsouin. Prix. .. 3 fr. 50

NETTANCOURT-VAUBECOURT (JEAN DE). — En zigzag de Singapour à Moscou.. . 3 fr. 50

† LINTIER (PAUL). — *Avec une batterie de 75*. Ma Pièce Prix.... 3 fr. 50

MALLET (CHRISTIAN). — Étapes et Combats.. . . 3 fr. 50

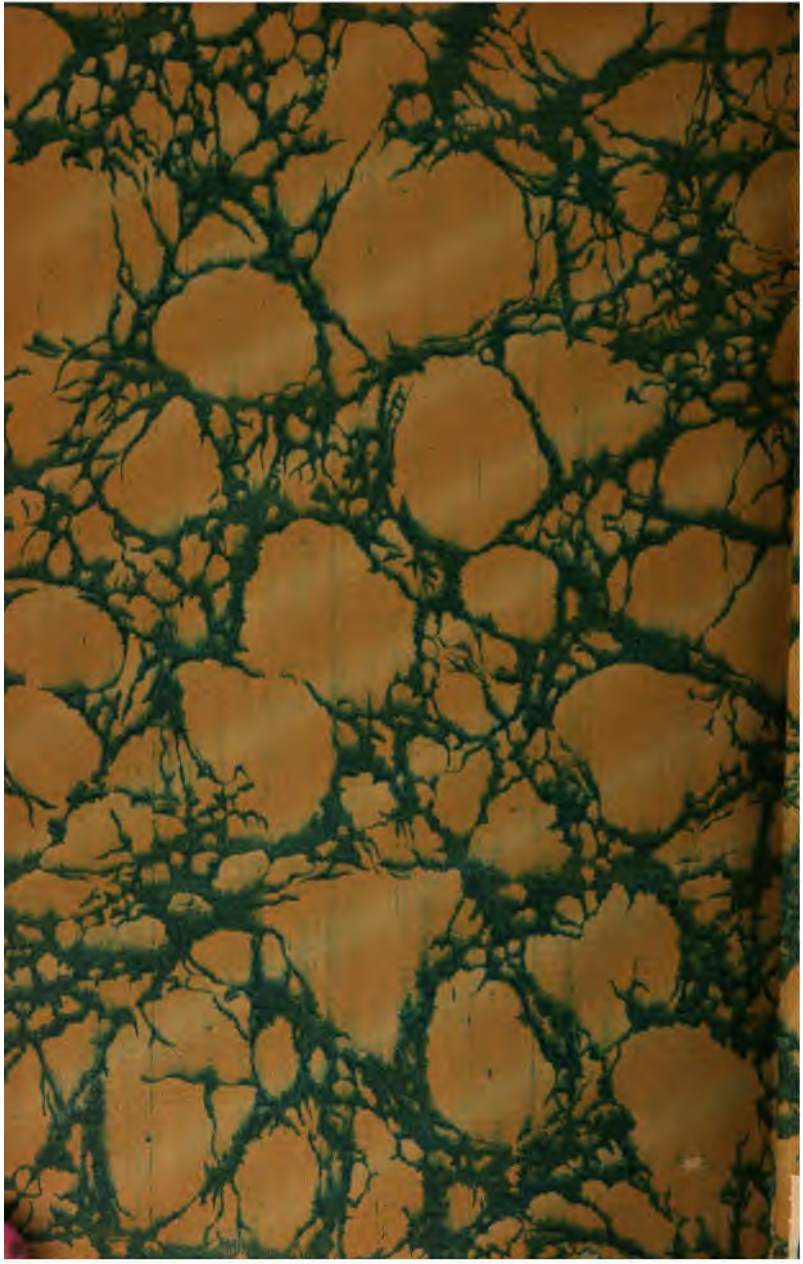
BRUNEAU (LOUIS). — L'Allemagne en France *Enquête économique*..... ... 3 fr. 50

MASSIS (S.-Lᵗ HENRI). — Le Sacrifice..... 3 fr. 50

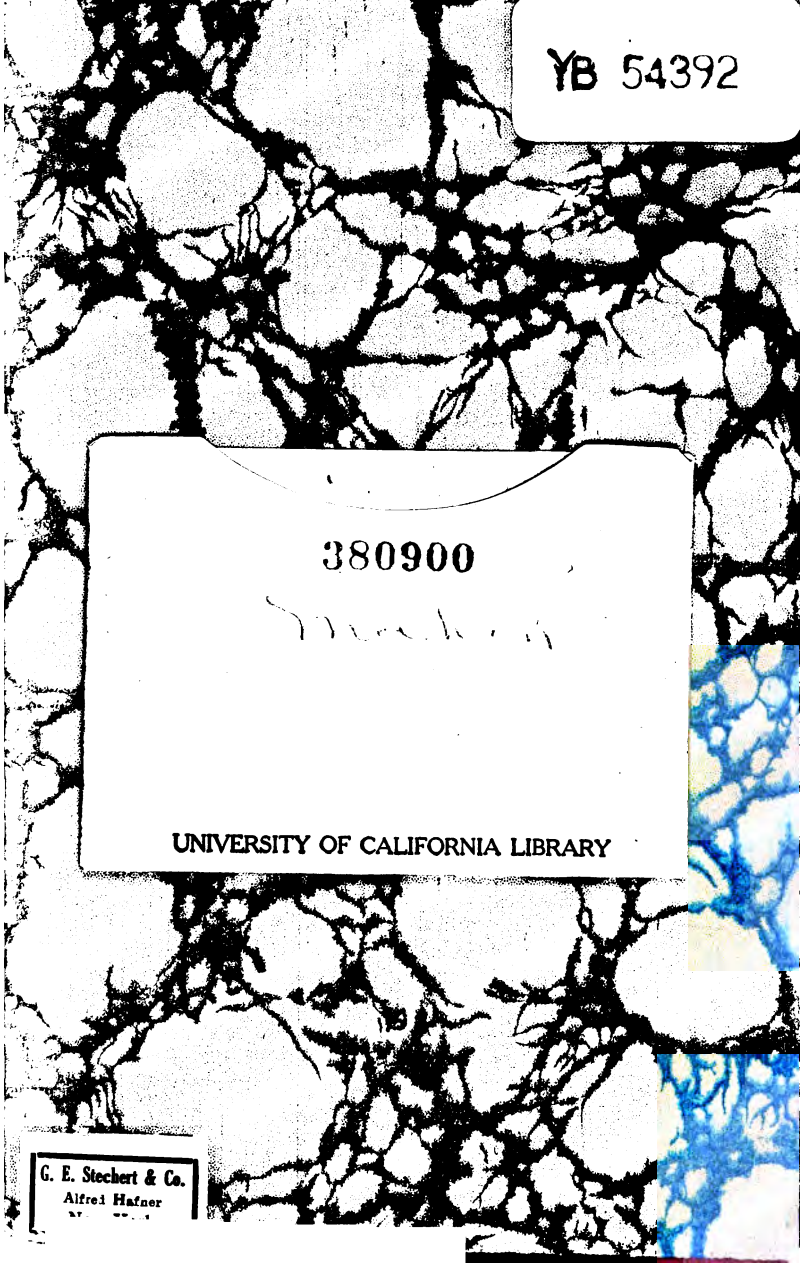
ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

PRIX AUDIFFRED

BUFFIN (Baron). — La Belgique héroïque et vaillante *Récits de combattants*..... .. .. 3 fr. 50



YB 54392



380900

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

G. E. Stechert & Co.
Alfred Hafner